

Hot blood

Angel Arekin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANGEL
AREKIN

HOT BLOOD

ANGEL AREKIN

HOT BLOOD

DMR

Couverture : © AS Inc, © Luca Moi / Shutterstock

© Hachette Livre, 2018, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-626514-7

Chapitre 1

Siana

Je déteste cette ville. Je déteste ses murs crème, ses rues sèches où brûle l'asphalte, ses maisons bien comme il faut avec leurs drapeaux de la bannière étoilée. Je déteste les regards curieux et invasifs. Je déteste à peu près tout dans cette ville, y compris moi.

Pour avoir la bêtise d'y refoutre les pieds.

Dix ans maintenant, et plus ma voiture s'enfile dans ses rues et plus je songe que ce n'est toujours pas assez. Non, il m'en faudrait au moins dix de plus, peut-être vingt.

Je reconnais chaque demeure, chaque devanture de magasin, chaque parc, et toutes ces images qui s'impriment sur ma pupille sont autant de souvenirs que je souhaiterais oublier.

Je sens mon cœur battre jusque dans ma gorge. Mes mains sont moites sur le volant.

Les autochtones, tous ces braves citoyens moralisateurs qui pensent tout savoir, regardent passer ma Pontiac d'un air ahuri.

Putain, greffez-vous un cerveau ou trouvez-vous une vie !

Je pousse un râle amer en me garant sur le parking devant le restaurant. J'ai faim. Je n'ai rien avalé depuis hier soir, et un frigo vide m'attend là où je m'apprête à passer la nuit.

J'ajuste mes lunettes de soleil sur mon nez et remonte un vieux chapeau de paille sur ma tête, comme s'ils pouvaient me camoufler des regards sournois. Peine perdue. Ces gens-là ont des radars.

J'ai à peine le temps de poser un pied sur le trottoir que je surprends déjà les œillades appuyées de deux grands-mères. Elles me reconnaissent rapidement et je les vois en train de chuchoter, avec leurs langues de vipère.

Pour autant, je refuse d'accélérer le pas et me contente d'enfiler mon blazer et de marcher jusqu'au restaurant. Manger vite fait et partir me terrer dans mon chenil.

En poussant la porte du boui-boui, j'ai soudain l'impression d'être projetée cinquante ans en arrière. Les vieilles nappes à carreaux sont assorties aux banquettes en cuir vermillon et confèrent au bar cette touche désuète. Je m'approche du comptoir. Au son du carillon, plusieurs têtes se sont tournées, mais mon chapeau et mes lunettes me garantissent un certain anonymat. À défaut de passer inaperçue, je peux être confondue avec une touriste, ce qui fait tout de même de moi une étrangère, un cloporte, quelqu'un qu'on ne souhaite pas voir s'attarder ici trop longtemps. Mieux vaut ça que d'être reconnue.

Je m'assieds sur un tabouret près du comptoir, dos au reste de la pièce, et commande une pizza à une serveuse heureusement trop jeune pour m'avoir déjà vue ici.

Je siffle une bière en attendant d'être servie, les coudes sur le bar, la nuque légèrement baissée. Je ne tiens pas à ce que l'on vienne m'emmerder pendant mon repas. Pas encore.

Je sais très bien que je n'y couperai pas. Je suis obligée de rester dans cette ville jusqu'à trouver un acheteur pour la maison de mes parents. J'ai besoin de fric. Urgemment.

Et dormir ici me permet d'avoir un toit sur la tête sans avoir à mendier un canapé auprès d'une copine ou d'être obligée de coucher dans le lit d'Esteban pour éviter les ponts. Esteban étant le moins pire de toute ma liste.

Ma bière tiédit vite. La chaleur est étouffante dans le coin. Comme toujours. On est proche du désert, dans une ville où le soleil ne s'éclipse que pour libérer des flots de moustiques et des nuages de poussières.

Je jette un œil à mon téléphone pour m'occuper, mais je n'ai aucun message. Qui m'appellerait de toute façon, en dehors de Cheyenne, ma seule véritable amie, ou de Marley à qui je dois du blé ? Quelle perspective réjouissante. Lui rendre son fric ou écarter les cuisses pour ce connard.

Je dévore ma pizza comme si je n'avais pas mangé depuis mille ans. Soudain, je me rends compte que les bruits ambiants ont baissé de volume.

Un frisson me traverse l'échine. Je croise le regard perplexe de la serveuse et sens la pizza me remonter dans l'œsophage.

Je prends sur moi et tente de me comporter comme si je n'avais pas remarqué le changement climatique à l'intérieur du bar, ce qui devient très difficile lorsque deux types s'accourent à mes côtés. Je pousse un soupir tellement long que j'arrache un sourire à l'un d'eux. L'homme a

maintenant une cinquantaine d'années, une moustache poivre et sel, ainsi qu'une calvitie très prononcée. Son regard noir perçant et son foutu rictus en coin m'annoncent déjà que j'ai mis le pied dans le borbier. Je ne l'ai pas vu depuis dix ans, mais je le reconnais tout de suite. Difficile d'oublier ses yeux de fouine et sa petite voix de fausset.

— Eh ben ça alors, c'est pas un mirage.

Pendant qu'il me dévisage comme s'il tranchait des bouts de ma figure avec un couteau à lame crantée, je mâchouille mon morceau de pizza comme une vache, en affichant volontiers un air bovin.

— Tu le crois, Shanley ?

Son acolyte est occupé à reluquer paisiblement mon décolleté. Je feins de ne pas m'en rendre compte ; je bouge même un peu le coude pour le distraire avec une vue plongeante et me concentrer sur le gros porc à moustache.

— Salut, Langdon. T'as pas changé, toujours aussi séduisant.

— Siana, toujours aussi menteuse, à ce que je vois.

— Oh, t'es moins aveugle que je ne l'imaginais !

Il glousse comme une espèce de dindon châtré. Il se dandine dans ses bottes luisantes pour m'afficher son gros flingue qu'il porte à la taille, au cas où je serais trop débile pour ne pas reconnaître son uniforme et comprendre qu'il est devenu le shérif de cette putain de ville.

— T'as été promu shérif... Les gens sont encore plus cons que ce que je croyais !

Il se rembrunit aussi sec, fronce les sourcils et saisit ma main avant que j'engloutisse un autre morceau de pizza. Comme un pantin articulé, son acolyte se redresse pour accompagner son geste.

— Siana, je sais pas ce que tu viens foutre ici, mais personne veut de toi. Je te conseille de remonter dans ta jolie bagnole et de te tirer loin d'ici.

Je ne bronche pas. Je reste immobile, la pizza en équilibre sur le bout de mes doigts. Je sens le regard ahuri ou dévastateur des clients peser sur nous.

Merci de me taper l'affiche, gros porc.

— Je suis venue vendre la maison, Langdon. Comme ça, je n'aurai plus aucune raison de revenir dans ce bled pourri. Satisfait ?

Il daigne me lâcher le poignet et j'avale mon morceau, ignorant tant

bien que mal la bile dans mon estomac.

— Ouais, Siana, ça me plaît comme idée de ne plus revoir ta trogne dans le coin. T'as assez foutu la merde comme ça.

Je renifle sans répondre.

Je m'apprête à siffler une gorgée de bière pour faire descendre la vase dans ma bouche quand il s'approche de mon visage. Je stoppe net ma respiration pour ne pas humer son parfum bon marché.

— Tu sais que s'il apprend que t'es là, il va péter les plombs.

Une coulée d'eau glacée serpente le long de ma colonne vertébrale.

— Dans ce cas, t'as qu'à fermer ta gueule.

Il plisse les paupières, recule et éclate de rire. Je bois ma bière, le cœur battant la chamade.

Ouais, sur chaque trottoir de cette putain de ville, j'ai des souvenirs... de lui. Partout...

Mes doigts se serrent sur ma bière. J'espère seulement que Langdon ne s'est pas rendu compte qu'il vient de déclencher une tempête sous mon crâne. Je bois trop vite et manque de m'étouffer.

Langdon cesse de s'esclaffer bêtement, puis revient à la charge.

— Je te garde à l'œil, ma belle. Un pas de travers et je te conduis moi-même au trou pour les vingt ans à venir.

— Te donne pas cette peine, va. Je serai totalement transparente si tu ne me mets pas de bâton dans les roues. Si aucun de vous, d'ailleurs...

Je lance un geste évasif de la main en direction des autres clients du restaurant. Son acolyte grogne un juron que j'ignore.

— T'as pas changé, hein ? T'es toujours une sale petite merdeuse.

— Ouais, sauf que maintenant je peux t'exploser les burnes juste avec une torsion du poignet. Je te conseille de ne pas me chercher.

Il ricane.

— C'est qu'elle mordrait. N'oublie pas que je suis assermenté maintenant.

— Ouais, au lieu d'être à la botte d'une seule personne, t'es à la botte de tout un bled. Belle avancée.

Putain, mais ferme ta gueule, Siana !

Sa face de porc rougit comme une tomate. J'ai tapé dans le mille.

Dans son ego pourri. Je me foutrais des claques. Il est sur moi avant même que je n'inspire à nouveau. Je manque de me péter la figure, me rattrape sur le bras de son acolyte qui me repousse sur mon tabouret.

Bien joué !

— Je te conseille d'apprendre à la boucler rapidement, Siana, ou tu ne vas pas faire long feu au soleil. Tu m'as compris ?

Je hoche la tête en silence. Pour une fois, je ferais bien de l'écouter. Ouvrir ma grande gueule ne me sert jamais. C'est plutôt le contraire. Comme aujourd'hui. Ici ou hors de cette ville, c'est toujours pareil. Parce que je ne sais pas me taire quand je le devrais. Dans un film dont j'ai oublié le titre, l'héroïne balance au héros sur un ton de reproche : « Tu te tires quand tu dois te battre et tu te bats quand tu dois te tirer... » Ben voilà, ça, c'est moi.

Langdon recule, ajuste son chapeau de cowboy sur son crâne chauve, puis me dédie un sourire en dents de requin.

— Passe un bon séjour parmi nous.

Je vais le buter...

— Je te remercie, Langdon. Passe une bonne journée à toi aussi.

Ma voix est tellement mielleuse qu'elle me donne envie de gerber, mais Langdon tique et me foudroie du regard, ce qui me remonte un peu le moral, en définitive.

Je finis d'avaler ma bière et ma pizza rapidement. Tous les regards sont braqués sur moi comme si j'étais un petit animal curieux. Je ne supporte pas ce genre d'attention. J'en ai déjà trop fait les frais.

Je paie mon déjeuner et quitte le restaurant très vite. Cette fois-ci, je garde les épaules droites et délaisse mon déguisement. Ça ne servirait à rien, à part paraître faible. Et ici, être vulnérable, c'est se faire bouffer tout cru par le méchant loup. Et s'il me trouve, j'ai bien peur que la caresse de ses crocs ne soit plus aussi agréable qu'avant...

Chapitre 2

Siana

La maison est dans un état pitoyable. Pourrie – c'est le premier mot qui me traverse l'esprit.

Le portail s'ouvre dans un couinement affreux et je remonte l'allée aux dalles déchaussées. Mon cœur bat un peu plus fort à mesure que j'approche de la porte.

D'autres souvenirs m'attendent ici. Pas des plus glorieux, mais rien dans cette ville ne l'est. Je me ronge un ongle sur le perron, sous l'avancée des toits, et lorgne en direction de la petite balançoire un peu bancale qui trône au bout de la terrasse. Des toiles d'araignées se sont emmêlées autour de la chaîne. Sur la maison, la peinture du bois s'écaille, les vitres des fenêtres sont sales et fissurées.

La serrure grince lorsque je tourne la clé et je reste deux bonnes minutes sur le seuil, face au couloir sombre.

Mon cœur bat si fort maintenant que je sens mon poulx cogner derrière mes tempes. Des frissons galopent le long de mon échine. Je ferme un instant les paupières mais, quand je les rouvre, les images sont toujours là. Obsédantes, bruyantes. Elles font mal.

C'est au pied de cet escalier qu'il m'a giflée. Il souffrait tellement qu'il m'a giflée. Fort. La trace de sa main était restée un moment et aujourd'hui encore la brûlure ne m'a pas quittée, comme si j'en portais l'empreinte à jamais.

Je ferme de nouveau les yeux. J'ai du mal à respirer. Je prends une grande inspiration, relâche lentement mes poumons puis, sans ouvrir les paupières, accomplis un pas dans le couloir.

Une effroyable odeur de renfermé me prend aussitôt à la gorge. Ça pue. Sans réfléchir, je jette mon sac au sol et me dirige droit vers le salon pour ouvrir toutes les fenêtres. Rester pragmatique me paraît un bon moyen de ne pas devenir folle.

Les meubles sont toujours là, en partie recouverts de draps gris ou jaune pisse. Personne n'est venu les voler. En même temps, qui serait assez cinglé pour piquer du mobilier bon marché ou de récupération ? Il n'y a pas d'argent ici. Pas d'antiquités cachées. Pas de bijoux.

Le vieux tapis couvert de poussière assourdit mes pas. Je traverse la cuisine et me dirige vers le sous-sol pour rallumer le courant.

Lorsque j'enclenche le disjoncteur, le compteur se remet à tourner dans un grognement. *Alléluia*, la lumière jaillit du plafonnier. Je ne passerai pas la nuit dans le noir le plus total et j'aurai même droit à une douche chaude...

Douche que je vais devoir récurer à fond avant de pouvoir y poser un doigt de pied. Le carrelage est si crasseux qu'on ne le distingue même plus. Je ne vois pas non plus mon reflet dans le miroir couvert de toiles d'araignées et de saleté.

Je pousse un soupir en allant chercher dans ma voiture les produits d'entretien que j'avais prévus. J'enlève mon blazer et, en débardeur, les cheveux relevés sur la nuque, je m'attaque au ménage.

Pas question de passer la nuit dans ce nid à bestioles.

Trois heures plus tard : salle de bains, cuisine et salon sont enfin habitables. Je ferai les autres pièces plus tard, ces trois-là étant suffisantes pour quelques jours. Je n'ai pas besoin des chambres. Je n'ai d'ailleurs même pas le courage d'aller dans la mienne. Le canapé fera tout aussi bien l'affaire.

En revanche, je n'ai rien à manger ni à boire pour ce soir. Quelle idiote ! J'aurais dû penser à prendre une bouteille de gin pour estomper le goût pâteux qui demeure accroché à mon palais depuis que je suis arrivée dans ce bled.

Je sors de l'argent de mon sac à main et quitte la maison sans prendre la peine de verrouiller la porte. Il n'y a rien à faucher ici et de toute façon, les voleurs sont comme les corbeaux : ils passent sans se retourner sur la misère.

Lunettes sur le nez, je longe les trottoirs bordés de magnolias et, depuis leurs petits jardins bien rangés aux clôtures blanches, les hyènes me regardent passer comme si j'étais le diable revenu les hanter.

Luttant contre mon envie de courir, je m'impose un pas tranquille. L'épicerie est juste au bout de la rue. C'est là qu'on allait acheter nos bières autrefois.

Petit pincement au cœur.

Quand je pousse la porte du magasin, la clochette tinte au-dessus de ma tête. J'avance entre les rayons en me faisant toute petite et attrape la première bouteille de gin, du Gordon's, qui me tombe sous la main, la fourre dans un panier en plastique avec une bouteille de

Schweppes, quelques paquets de nouilles chinoises et du café soluble. Me voilà comblée.

En chemin vers la caisse, le pas traînant, je songe déjà au liquide hautement inflammable dégoulinant dans mon gosier.

Dans la file d'attente, la petite vieille devant moi ne m'a pas reconnue et je patiente en me rongant un ongle – mauvaise habitude dont je n'arrive pas à me débarrasser.

Quand vient mon tour, le type de la caisse me reluque sans gêne, mais je préfère de loin qu'il s'intéresse à mon top plutôt qu'à mon passé entre ces vieux murs. Pourtant, Dieu sait que j'en ai fait des belles dans les rayons du fond, à l'abri de la caméra de sécurité.

Je refoule très vite les images qui m'assaillent et manquent de me couper le souffle.

Je n'ai vraiment pas besoin de ça...

— Siana ?

Merde...

Un gong résonne sous mon crâne. Derrière moi, un homme d'une trentaine d'années me domine d'une bonne tête. On dirait qu'il a vu un monstre de conte de fées s'échapper de son livre, les yeux grands ouverts, presque effrayés. Il se fend d'un sourire forcé, un truc complètement tordu qui manque de sincérité, ce qui me blesse plus cruellement que je ne l'imaginais.

— Salut, Trivin.

— Oh ! Bon sang, c'est bien toi.

Il laisse brusquement tomber le sac qu'il tenait à la main et se jette sur moi pour m'étreindre. J'en reste comme deux ronds de flan, les bras le long du corps. Je ne me souviens même plus de la dernière fois qu'un mec m'a fait un câlin... autrement que pour tirer un coup, évidemment.

Trivin me tient fort, pressée contre son torse. Son odeur me revient en mémoire lorsque je hume son parfum. Il porte toujours le même, cet abruti.

J'ai presque envie de pleurer. Alors je le repousse gentiment, sans trop en avoir l'air pour ne pas le blesser.

Il recule, se frotte les yeux comme si lui aussi éprouvait cette déferlante d'émotions.

— Bon sang, mais depuis quand tu es là ?

— Quelques heures.

— Mon Dieu... ce que tu as changé... enfin... tu es toujours aussi belle.

J'esquisse un sourire qui n'a rien de crâneur. La beauté extérieure est tout ce que je possède. Le reste ne vaut pas grand-chose.

— Je te remercie. Tu n'es pas mal non plus.

Je tapote ses abdos, l'air de rien. Il rit, un peu gêné, et recule d'un pas, mettant une distance plus que symbolique entre nous. OK, c'est vrai, nous ne sommes plus amis depuis longtemps. Nous ne sommes plus rien, en réalité.

Quelqu'un tousse dans son dos, si bien que je me précipite pour régler mes achats.

— Qu'est-ce que tu fiches ici exactement ? me demande Trivin en déposant ses courses sur le comptoir de la caisse.

— Je viens vendre la maison.

— Oh !

Il hoche la tête, comme si c'était logique.

— Elle est en piteux état.

— Oui, j'ai remarqué.

Je range mes affaires dans un sac. Trivin avise la bouteille de gin.

— Tu comptes organiser une crémaillère ?

— Oui, je vais célébrer mon retour dans ma ville chérie, je lance en agitant la bouteille.

Il lâche un pauvre rire, bien conscient de l'ironie de ma phrase, puis paie ses courses et m'emboîte le pas pour sortir dans la chaleur. Sur le seuil, le soleil me brûle les rétines malgré mes verres fumés.

— Tu restes longtemps ?

Je pince ma lèvre inférieure, abaisse mes lunettes de soleil pour me plonger dans ses iris bruns, et brusquement, je comprends...

— L'interrogatoire est pour qui ? Pour toi... ou pour lui ?

Il fronce le nez, pris en faute. Trivin a toujours été un piètre menteur. Nerveux, il détourne la tête et passe une main dans ses cheveux blonds.

— Il sait, Siana. À la minute où tu as mis un pied sur cet asphalte, il le savait...

Je grince des dents.

— Donc, t'es pas du tout là pour tes courses ?

— Ah... si... J'habite un peu plus bas dans la rue. En réalité, j'avais l'intention de prendre de tes nouvelles, vraiment. Mais...

— Il veut savoir combien de temps je compte rester sur son territoire ?

De plus en plus mal à l'aise, il acquiesce. Je pousse un soupir et réajuste mes lunettes.

— Dans ce cas, réponds-lui que je compte m'incruster ici jusqu'à ce qu'il pisse du sang tellement il en aura sa claque de me voir dans sa ville.

Je serre le poing tellement fort que j'en imprime mes ongles sur ma paume. Trivin redresse la nuque, piqué.

— Bon sang, Siana, ne le cherche pas.

— Rien à foutre. Je ne suis pas là pour lui. Je vends cette maison que je hais plus que tout au monde, en dehors de sa putain de baraque, et je me casse. Tu peux le rassurer !

Je tourne les talons et lance dans les airs :

— Ravie de t'avoir revu, Trivin.

— Attends, Siana...

Il me court après sur le trottoir et marche un moment avec moi dans un silence profond et lourd que je ne cherche pas à briser. Une envie de fumer me prend mais j'ai oublié mon paquet dans mon sac.

Trivin fixe les parterres de fleurs qui n'ornementent les rues que pour camoufler toutes les immondices de cette fichue ville.

— Je suis désolé...

— De quoi ? Du passé ou de la façon dont tu t'immisces dans ma vie aujourd'hui ?

— Les deux, sûrement. Je n'ai pas été là pour toi.

— Tu n'es pas le seul, t'inquiète pas.

Son soupir suivant ressemble à un long râle d'agonie.

— On était amis.

Je hausse les épaules, l'air de dire : c'est la vie ; elle vaut ce qu'elle vaut.

— Qu'est-ce que tu deviens ? Ça va pour toi ?

— Tu crois que je vais répondre à cette question ?

J'ai vraiment envie d'une clope.

— Je ne lui répéterai pas, je te le promets.

— Et je dois te croire parce que ?

Il me jette un regard en coin en se mâchouillant la lèvre inférieure.

— On n'est pas potes tous les deux, c'est juste que... il sait que...

— Toi et moi, on s'entendait très bien, je termine pour lui. Ça l'énervait beaucoup. Avec le recul, je trouve ça plutôt cocasse que ça soit toi qu'il envoie pour accomplir son sale boulot. Tu bosses pour lui, c'est ça ?

Il acquiesce, de plus en plus pâle. Je souffle et me concentre sur une voiture qui remonte lentement la rue.

— Si tu lui répètes un mot de ce que je m'apprête à te confier, je te castre.

Trivin me lâche enfin un vrai sourire. Il lève la main comme s'il avait l'intention de me caresser la tête, comme autrefois, mais se ravise au dernier moment. Ça aurait été dommage que je lui arrache les ongles avec mes dents...

— Je vais bien. Je vis à Miami, au bord de la mer. C'est plus sympa qu'ici. J'ai un boulot tranquille, qui paie correctement, et une petite famille.

Son regard me scrute, à la recherche de mes mensonges. Vu son sourire, j'ai merdé.

— Tu mens toujours aussi mal, Siana.

C'est lui qui dit ça !

Je ne parviens même pas à m'empêcher de ricaner.

— Qu'est-ce qui m'a vendue ?

— Le boulot tranquille, la petite famille...

Sa réflexion me fait l'effet d'une balle dans la poitrine. Ça me ressemble donc si peu ? Je suppose que ce qui s'est passé devait alors forcément arriver.

— Qu'est-ce que tu fais, vraiment ?

Je renifle, passe la main sous mon nez – très élégant.

— Des... petits boulots.

— Comme ?

Je hausse les épaules.

— Caissière, livreuse, buraliste, serveuse. Ça dépend des semaines et de mon humeur.

Son regard prend un air paternaliste qui m'exaspère au plus haut point.

— Quoi ? Tu t'attendais à ce que je fasse de hautes études, c'est ça ? Avec quel argent ?

— Tu avais les meilleures notes du bahut.

— Oui, et que je sache, plus personne pour me payer la fac. Je me suis tirée d'ici à dix-sept ans, Trivin. Toute seule, hein... Toute seule.

Il hoche la tête, vidé de ses couleurs. Je grommelle entre mes dents serrées, énervée d'avoir lâché ces quelques mots inutiles.

J'essaie d'enfouir de nouveau ma colère au fond de mes tripes mais, dans cette ville, c'est difficile. Tout me renvoie à... tout. À lui.

Je me frotte la figure et m'arrête devant mon portail.

— Merci pour le bout de route. Ne lui dis pas... ce que je fais dans la vie. Ce n'est pas très utile. Dis-lui seulement qu'il n'a pas à s'inquiéter, je n'ai pas l'intention d'empiéter sur ses plates-bandes plus longtemps que nécessaire et dis-lui... surtout... de bien aller se faire foutre. J'insiste sur ce point.

Il acquiesce en ébauchant un sourire. Je m'apprête à ouvrir mon portail, me fige et me retourne vers lui. Nerveuse, je tripote l'ourlet de mon T-shirt.

— Il a... dit quoi en sachant que j'étais là ?

Je relève les yeux suffisamment vite pour apercevoir l'ombre qui a voilé son regard. Il crispe la mâchoire. Je regrette déjà d'avoir posé la question, mais elle s'est échappée avant même que je ne puisse la rattraper.

— Il m'a demandé de venir te voir. Il n'a pas tellement eu besoin d'en préciser davantage. Je sais très bien ce qu'il attendait de moi.

— Il était en colère ?

Il se frotte la joue comme pour effacer une tache coriace.

— Tu sais comment il est... Je suppose que oui, mais, je n'en suis pas certain. Il était juste... froid. Mais il est souvent froid depuis... ton départ.

— Tu peux arrêter d'hésiter à chaque phrase ? je grogne pour le

taquiner. Je ne vais pas te mordre. En gros, tu es en train de m'expliquer qu'il est encore plus con qu'avant ?

Ses lèvres s'étirent en un sourire enfin amusé.

— En gros, oui. Il n'était pas content, c'est évident. Mais je n'ai jamais réussi à savoir ce qu'il pouvait bien penser.

— Ouais, comme tout le monde. Moi, la première. Tu m'excuses, je vais écluser ma bouteille et fumer une clope. J'espère qu'on aura l'occasion de se revoir avant mon départ, histoire que tu me dises quelle pouffiasse du coin tu as épousée.

Il hausse un sourcil, avant de me dédier une grimace.

— Ton langage ne s'est vraiment pas amélioré, Siana.

Je lui envoie mon plus beau doigt d'honneur et tourne les talons en l'entendant soupirer. Je passe le portail comme un coup de vent. Parler de lui me met les nerfs en pelote. J'ai vraiment besoin de ce verre et de cette cigarette.

— Hé, Siana...

Je me retourne. Il est en train de tendre une carte de visite par-dessus la haie.

— Mon numéro... pour boire ce verre avant ton départ.

— Oh ! Merci.

Je prends la carte du bout des doigts comme si elle pouvait brûler, puis fonce vers l'entrée sans attendre. Même revoir Trivin est douloureux.

Chapitre 3

Siana

— Putain de bordel de merde !

C'est ma voix. Ma voix glacée par un courant d'eau froide, parce que les plombs viennent de sauter pour la troisième fois consécutive.

Je m'extirpe de la douche en claquant des dents, saisis ma serviette en vociférant à tout va et me dirige vers le sous-sol.

Peine perdue : ce foutu tableau refuse de m'obéir. Soit les fusibles sont morts, soit les câbles ont été bouffés par les rats. À cette pensée, je grimpe rapidement l'escalier. Je suis pieds nus en plus.

J'ai une migraine carabinée, je suis à poil, et après avoir été frigorifiée sous ma douche, je suis maintenant en sueur à cause de la chaleur de cette foutue région. Pour couronner le tout, un trou béant est apparu sur une vitre du salon.

On a dû casser la fenêtre quand j'étais sous la douche.

Serrant la serviette autour de ma poitrine, je ramasse la pierre sur le tapis et pousse un soupir en détachant le bout de papier sur lequel est écrit : « sale pute ». Au moins, ils n'ont pas fait de faute d'orthographe.

Quelle bande de ploucs ! On se croirait au siècle dernier !

J'ouvre la fenêtre cassée et jette la pierre dans le jardin, avant de rouler en boule le papier et de le balancer sur la commode.

Téléphone en main, je m'appuie sur le canapé et compose le numéro indiqué sur la carte de visite.

Quelques bips s'enchaînent, puis je reconnais sa voix basse, toujours un peu timide.

— Allô ?

— C'est Siana.

Il semble surpris, presque gêné que je l'appelle. Pourtant c'est lui qui m'a donné son numéro.

— Tu t'en vas déjà ?

— Non. J'ai besoin d'un coup de main.

— Pour ?

— J'y connais que dalle en électricité.

— Ah ! Les plombs ont sauté.

— Ouais, ça fait trois fois. J'ai plus d'eau chaude.

Il prend son temps pour me répondre comme s'il vérifiait son agenda.

— Je peux passer vers 11 heures, ça te va ?

— Parfait. Je n'ai pas d'amis à voir en ce moment.

Il lâche un ricanement embarrassé.

Je le remercie et raccroche brusquement pour éviter les silences embarrassants et retourne à la salle de bains.

En short, débardeur et Converse, je noue mes cheveux en queue-de-cheval et applique comme tous les jours un trait de khôl sous mes yeux bleus et du fard à paupières brun pour les mettre en valeur. Rien d'autre. Je passe déjà pour une prostituée dans ce bled, mieux vaut éviter de leur donner plus de cartouches pour me viser.

Il n'est que 10 heures, j'ai encore une heure à tirer avant que Trivin n'arrive. Je me décide donc à faire ce que je repousse depuis mon arrivée : me rendre à l'étage.

Le dos raide, j'avance à contrecœur dans l'escalier.

En arrivant en haut, mes jambes tremblent.

Bordel ! Quel genre de personne flippe à l'idée d'entrer dans sa propre chambre ?

Même dans le couloir, les souvenirs m'assaillent. Chaque centimètre de cette maison est imprégné du passé. Mon petit frère qui court en criant que je ne l'attraperai pas. Mon père qui nous appelle depuis le salon pour venir à table. Ma mère qui me prête l'une de ses robes pour me faire belle... pour lui.

Mon cœur enfle comme une pastèque dans ma poitrine. Je me force à reprendre mon souffle et à avancer, sans m'arrêter devant la chambre de mon petit frère. C'est trop tôt. Je ne suis pas sûre d'être capable d'en franchir le seuil un jour.

Je m'immobilise devant ma porte. Je déglutis et appuie sur la poignée.

La poussière mise à part, ma chambre n'a pas changé depuis mon

départ. Même mes draps sont encore froissés sur le matelas. Personne n'est venu dans cette maison depuis dix ans.

Je m'approche, ravale mes sanglots. Je pourrais presque voir le dessin de nos deux corps imprimés sur le lit. Son bras jeté en travers de mes reins, ses lèvres dans mon cou, me chuchotant : « Je t'aime, Sian. »

Mensonges ! Que des putains de mensonges...

Ici aussi, il règne une puissante odeur de renfermé, alors je me dirige vers la fenêtre pour l'ouvrir, puis tire les draps et les jette par terre, en boule. Lorsque je me redresse, je sens chaque muscle de mon corps se figer.

J'avais oublié... cette photo.

Je recule comme si j'avais pris un coup. Un coup violent dans le bide.

Il me tient nonchalamment par le cou, affichant ce sourire magnifique qui m'a charmée au premier regard. Une seconde, c'est le temps qu'il lui a fallu pour me ferrer avec ce sourire. J'ai été à lui dès ce jour-là jusqu'à... jusqu'à ce que nous brisions nous-mêmes nos sentiments pour en faire de la charpie. Quelque chose de moche et d'irréparable.

Je savais que je n'aurais pas dû monter dans ma chambre. Trop de souvenirs, ici. Des souvenirs agréables qui n'ont plus rien à foutre dans ma tête. C'est trop dur de les affronter. Après lui, personne ne m'a plus soufflé de mots doux à l'oreille. Juste des : « T'as des seins magnifiques, Siana. Je pourrais les baiser toute la journée ». Certains hommes sont incapables de formuler le moindre compliment. En réalité, lui ne savait pas non plus, mais il avait une façon d'énoncer ses phrases, avec ce fichu sourire magnifique, de sorte que chacun de ses mots en était sublimé. Ce n'était pas facile de l'aimer, mais quelque part au fond de mon organe félon, il est resté le seul à qui j'ai bien voulu céder plus que mon corps.

En retournant la photo pour la cacher, je me sens tout de suite mieux. Je n'ai pas revu ce visage depuis dix ans, mais je me rends bien compte que je n'en ai oublié aucun de ses traits. J'ai seulement voulu m'en convaincre, comme j'ai voulu croire que de revenir ici serait facile, qu'il ne l'apprendrait même pas. Passer en coup de vent, vendre cette maison et disparaître, tel était mon plan.

J'ai presque envie de cramer cette baraque, mais je ne peux pas m'y résoudre. Elle reste la maison de mon enfance. La plupart de mes souvenirs sont agréables – si on oublie la gifle en bas de l'escalier et

quelques engueulades.

Je pousse un soupir en entendant une voiture se garer le long du trottoir. Par la fenêtre, je repère Trivin.

La porte de ma chambre se referme sur mes souvenirs, et je descends l'accueillir. La gorge nouée, je pousse la moustiquaire et lui ouvre le battant.

Encore vêtu de son uniforme de travail, une trace de cambouis sur la joue et dans le cou, Trivin baisse la tête et passe la main dans ses cheveux comme s'il avait une casquette à soulever pour me saluer.

— Hey...

— Salut, je réponds en m'effaçant pour le laisser entrer.

Il regarde mes fringues et mes jambes.

— T'as réussi à te préparer malgré l'eau froide à ce que je vois.

— Ouais, j'ai pas eu le choix. Pourtant j'ai dormi dans des tas d'endroits pas très glorieux, mais je me suis toujours débrouillée pour avoir de l'eau chaude sous ma douche.

Son regard s'assombrit à mes paroles, mais je fais mine de ne pas m'en apercevoir.

Je lui désigne le couloir et la porte menant au sous-sol.

— Le compteur est par là. Merci d'être venu me filer un coup de main. Je n'y connais rien.

— Pas de problème. Il va falloir rénover un peu la maison si tu espères la vendre.

— Ouais, je sais. C'est en projet. Je dois d'abord débarrasser les meubles.

Nous descendons l'escalier étroit l'un derrière l'autre, dans la pénombre. Trivin a pensé à prendre une lampe de poche et l'allume pour balayer le vieux disjoncteur.

— Ça ne te fait pas bizarre de la vendre ?

Je hausse les épaules, même s'il ne me voit pas.

— Si, un peu, mais ça ne sert à rien de la garder. Je ne vais pas la léguer à mes enfants.

Il louche dans ma direction et acquiesce.

— Personne ne veut de moi ici, autant m'en séparer. Ce n'est plus chez moi.

— Je comprends. Tu comptes embaucher des déménageurs pour la vider ?

Avec quel fric, gros bêta ?

— Non, je vais me débrouiller.

Son regard brun se pose de nouveau sur moi et me jauge.

— Quoi ? J'en suis parfaitement capable. Je fais ça tout le temps. Pas la peine de s'inquiéter pour moi.

— Tu portes souvent des buffets toute seule ? demande-t-il d'un ton moqueur.

Je hausse les épaules et marmonne un juron, auquel il ne prête aucune attention. Il se recentre sur le tableau, touche aux boutons, vérifie les fusibles, puis éteint sa lampe. Enfin, retroussant son T-shirt à manches longues sur ses avant-bras, il me fait signe de remonter au rez-de-chaussée.

En arrivant à la lumière du jour, il déclare :

— Faut passer chez Freddy, le quincaillier, tu te souviens ?

J'acquiesce paresseusement.

— Tous tes fusibles sont morts. Ce truc est plus vieux qu'Hérode. À mon avis, tu vas devoir poser un nouveau tableau pour la vente. Personne ne voudra de cette antiquité.

Je grogne entre mes dents. Cette dépense n'était pas prévue au programme.

— Je la vendrai en l'état, quitte à baisser le tarif. Je veux juste... m'en débarrasser et partir.

— Je vois.

Il se dirige vers la porte et je l'accompagne, attrapant au passage mon sac à main sur la commode.

— Mais sans nouveaux fusibles, pas de douche chaude, plaisante-t-il en sortant.

Je referme la moustiquaire derrière lui, mais au moment de faire volte-face, j'avise mes lunettes de soleil sur la console. Je l'entrouvre pour tendre le bras et m'en saisir. Hors de question de me balader en ville sans mon camouflage. Mes lunettes sont ma deuxième paire d'yeux. Je ne peux pas vivre sans elles.

— Siana...

La voix de Trivin est rauque et nerveuse. Pourtant il n'a pas besoin

de me prévenir : je l'avais déjà senti.

La brûlure sur ma peau. Ma poitrine qui se serre. Le poids de ce regard entre mes omoplates. Comme un revolver pointé sur ma nuque.

Ma main tremble sur la poignée de la porte d'entrée. Je presse mes doigts plus fort jusqu'à imprimer le métal dans ma chair pour garder mon sang-froid.

Putain...

À côté de moi, Trivin me dévisage d'un air inquiet, comme s'il s'attendait à me voir sortir un fusil, à moins qu'il n'en braque déjà un sur moi.

Je prends une inspiration. Trivin regarde fixement ma bouche, puis se décale légèrement pour me laisser la place de me retourner. Mon cœur cogne de plus en plus lourdement, chaotique, presque barbare, comme s'il s'apprêtait à bondir dans un village pour cramer toutes les huttes.

Je m'y suis préparée. En venant ici, c'était certain que je ne pourrais pas l'éviter. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il se déplace lui-même. À dire vrai, je n'en espérais pas tant de sa part. Je sais qu'il ne risque pas de m'oublier un jour – c'est impossible, trop de choses nous lient à jamais – mais... peut-être aurais-je voulu qu'il ne vienne pas.

Parce que tout à coup, ça fait vraiment trop mal.

Je relève les yeux vers l'allée et je regrette de ne pas avoir eu le temps de chausser mes lunettes. J'ai peur qu'une ombre se dessine dans mes iris.

Le temps semble figé, comme si tous les animaux du coin avaient pris peur et s'étaient enfuis.

Mon cœur cesse de battre. Il ne bat plus, parce que je ne respire plus. Mon corps tout entier est paralysé. Mon esprit s'est asséché sous ce regard.

Le sien.

Celui qui m'a aimée, brûlée, qui a pris mon innocence, m'a déchirée, trahie et abandonnée.

Tout ça en une seule et même personne.

Il se tient devant moi, le grand ponte de la ville, en jean et débardeur blanc qui met en valeur sa peau bronzée. Ses foutus biceps sont encore mieux sculptés que par le passé. La dernière fois que je l'ai vu, il n'avait que dix-huit ans. Les années l'ont façonné en un homme au visage glacial et à l'expression impénétrable. Il se camoufle derrière

ce masque que je connais pourtant si bien. Ses iris aux reflets de jade s'attardent sur moi comme s'il cherchait à m'aspirer, comme autrefois. Je le vois scruter son propre reflet dans mes yeux, cherchant à m'analyser et à me comprendre. Je le vois lécher ma gorge, mon ventre et mes cuisses de ce même regard polaire qui dénote tellement dans le paysage. Il ne cache rien de son inspection. Il ne prononce pas un mot, laissant le silence nous submerger, et se contente de m'étudier sans se soucier le moins du monde de Trivin, comme s'il avait gommé son existence.

Je lui renvoie son examen, la mâchoire crispée. Il a changé sans avoir réellement changé. Ses cheveux bruns sont plus longs, légèrement en bataille sur le sommet de son crâne. Une barbe de trois jours grignote ses joues et rehausse la profondeur de son regard vert.

Le plus beau et le plus déstabilisant que j'ai pu croiser dans ma vie. J'en ai vu un paquet de jolies prunelles vertes, de toutes les nuances possibles, mais les siennes sont hors norme. Leur couleur se modifie au gré de la lumière, devenant soit plus pâle avec un léger éclat mordoré quand le soleil brille intensément, comme aujourd'hui, soit plus sombre, lorsque le crépuscule tombe et que se dessinent des rainures noires dans le vert de ses iris. Son nez est fin, mais légèrement tordu sur la droite. Sa bouche est charnue, surtout la lèvre inférieure, et très rose. Un grain de beauté est imprimé au creux de son cou, près de sa pomme d'Adam. Un tatouage enveloppe le haut de son bras. Je le connais bien, à force d'en avoir dessiné des milliers de fois le contour avec ma langue. C'est moi... ou en tout cas, une vision de moi inscrite dans sa chair à jamais. Il m'a représentée comme une espèce d'ange démon aux ailes noires et au corps de rêve à moitié dénudé, un drap déchiré masquant les parties les plus intimes. L'ange tient entre ses mains un cœur battant. Le sien. Il le presse entre ses doigts amoureuxment, comme s'il tentait de le protéger de quelque chose, sans savoir que le mal... viendrait de lui-même.

Je suis surprise qu'il ne l'ait pas effacé... quoique pas tant que ça. Je ne sais trop qu'en penser.

— Bonjour, Siana.

Sa voix est encore plus rauque que par le passé, plus sombre, plus masculine. Je recommence à respirer, sans savoir comment. Mon corps s'est mis en mode survie sans solliciter mon avis. Je me demande quel genre de tête j'affiche. J'ai trop peur de me retourner vers la porte vitrée pour constater les dégâts. J'ai l'impression que mes joues sont en feu et mes yeux en train de brûler.

— Morgan.

Il avance d'un pas, les mains dans les poches de son jean, toujours si décontracté, alors qu'il a le compte en banque le plus fourni de tout le comté.

— Tu as l'air d'aller bien.

C'est ça, connard, je vais très bien. Je suis aux anges, tu ne le vois pas ?

Je hoche la tête sans répondre, la mâchoire figée dans un étau.

— Trivin m'a appris que tu étais revenue pour la maison.

Il désigne la bâtisse d'un coup de menton.

— En effet.

— Il m'a prévenu que tu avais l'intention d'attendre que je pisse du sang avant de partir...

Je lève les yeux au ciel avant d'adresser un bref regard vers Trivin qui rougit comme une tomate.

— Mouais, du coup à moins que ça ne soit le cas, je ne te retiens pas.

Je lui désigne le portail d'un coup de menton, imitant sa fausse nonchalance.

Un rictus incurve sa délicieuse lèvre inférieure. Putain, pourquoi faut-il qu'il soit resté si sexy ? Avec les années, il n'aurait pas pu prendre du bide, perdre ses cheveux, choper des boutons partout ? Non, évidemment que non, mon fantasme masculin se trimballe sous mes yeux encore plus beau qu'autrefois, comme si tous les dieux de cette fichue planète s'étaient ligüés contre moi.

J'espère que je te fais bander, sale connard.

Je sais que je suis mignonne. C'est la seule chose qui m'a permis de survivre : ma plastique avantageuse. Je m'en suis servie. Beaucoup. Assez de mecs me l'ont répété en m'emmenant dans leur pieu. Et je sais qu'il me trouve mignonne. Lui aussi me l'a répété un milliard de fois, avant de me bousiller.

J'ai conscience que je tremble. Si seulement je pouvais mettre ma réaction sur le compte de la fièvre ou de ma gueule de bois. Je me frotte les mains l'une contre l'autre pour en effacer la moiteur. La chaleur est suffocante.

— Vends-moi la maison, Siana.

Sa phrase tonne dans ma tête. Il l'a prononcée de cette voix basse, lourde et épaisse qu'il me réservait quand il me chuchotait des mots d'amour.

— Non...

— Le prix que tu veux. Tu peux même m'entuber. Vends-moi la maison et va-t'en d'ici.

Le poids sur mon cœur s'alourdit.

— Non.

— Pourquoi tu t'obstines ? Tu n'as plus rien à faire dans le coin.

Il me désigne la fenêtre cassée avec la même attitude désinvolte.

— Je ne te vendrai pas ma maison. Tu possèdes déjà tout le patelin. Tu n'as pas besoin de celle-là.

— Non, je n'en ai pas besoin. Je t'en débarrasse.

— Je ne te laisserai pas l'avoir.

Pour la première fois depuis le début de notre discussion, un muscle de sa mâchoire se contracte. Un éclair passe dans ses prunelles magnétiques.

— Pourquoi faut-il que tu viennes chercher la bagarre ? maugrée-t-il.

— Tu vas démonter cette maison planche par planche. Je ne te laisserai pas faire.

Il hausse les épaules et pousse un profond soupir.

— Cette maison n'abrite que des souvenirs sans importance, Siana.

Je sais qu'il agit sciemment, qu'il prononce ces mots pour me blesser et m'obliger à déguerpir plus vite.

— Pour toi, sans doute. Cette maison appartient à ma famille. J'y ai de beaux souvenirs. Je ne te laisserai pas tout gâcher.

— Tu t'es très bien débrouillée toute seule pour tout gâcher. Tu n'as jamais eu besoin de moi pour ça.

Les poings serrés, je suis à deux doigts de foncer sur lui pour lui balancer un coup dans les gencives.

— Maintenant, j'ai vraiment envie que tu pisses du sang.

Un sourire étire ses lèvres. Il secoue la tête, exaspéré.

— Trois cent mille dollars pour ta baraque pourrie. Elle n'en vaut même pas cent mille. Réfléchis-y avant de me renvoyer bouler.

La colère me monte à toute vitesse au cerveau. Je descends les deux marches qui me séparent de lui et me campe sous son nez.

Grave erreur. Son parfum s'engouffre aussitôt dans mes narines. Cette odeur enivrante qui m'a manqué tout ce temps. Des années à la chercher sur tous les corps que j'ai laissés m'envahir. En vain.

Je plante mon doigt sur son torse, sur cette chair que j'ai aimée plus profondément que ma propre vie.

— Je ne suis pas ta putain, Morgan. Garde ton fric. Cette maison n'est pas à vendre pour toi. Ne t'avise pas de proposer une offre à l'agence. Je ne te la vendrai jamais. Je préfère m'ouvrir les veines sous tes yeux que de t'accorder ce plaisir.

Il penche la tête au-dessus de la mienne, me dépassant largement. Son rictus s'agrandit quand il balance :

— Il mordrait presque, le petit chien teigneux.

Je me retiens de le gifler, concentrant tout mon sang-froid pour ne pas lui défoncer les dents.

— Personne ne l'achètera, Siana. Ta maison ne vaut pas un clou et même si c'était le cas, aucun habitant de cette ville n'en voudrait.

— Je la vendrai à un touriste.

— Non, tu ne la vendras qu'à moi. Tu peux me croire.

— Va te faire foutre, Morgan.

Son sourire s'élargit, tandis qu'une étincelle jaillit dans ses prunelles. Je sais à quoi il pense. Il n'a même pas besoin de le dire.

Je lui réponds d'un autre sourire tout en nuances : un sourire qui signifie que je pourrais le baiser et le tuer le lendemain sans aucun problème, même si c'est un mensonge.

— Tu as toujours été une dure à cuire, hein ?

— Et toi un gros connard.

— Dans ce cas, un point partout.

Il s'éloigne d'un pas et salue Trivin d'un geste de la tête. Pendant tout ce temps, il n'a pas sorti les mains de ses poches. Avec son satané rictus en coin, il me déshabille du regard, pour tenter de me mettre mal à l'aise ou me chauffer, au choix !

— J'attends ton offre. Ne tarde pas trop. La mienne expire à la fin de la semaine.

Je serre les poings plus fort pour ne pas lui sauter à la gorge et lui donner satisfaction.

— Tu peux toujours courir.

Il ouvre le portail puis, sans se retourner, balance en s'éloignant sur le trottoir :

— Passe un bon séjour parmi nous.

Connard, connard, connard... Je répète ce mantra en boucle. Mes oreilles en bourdonnent.

Il agite la main de loin et je mate son cul. Bon sang !

Son jean le moule si bien. Je pousse un grognement, me détourne de sa silhouette et jette un œil furax vers Trivin qui se fait aussi petit que possible.

— On y va à cette quincaillerie ? J'ai pas toute la journée !

Chapitre 4

Morgan

En démarrant mon pick-up, je peux encore apercevoir sa silhouette sur le pas de sa porte. Elle a mis ses lunettes de soleil et les dirige maintenant vers moi comme deux faisceaux lasers. Je suis sûr qu'elle meurt d'envie de flamber ma voiture. Ma mâchoire est tellement contractée qu'une douleur envahit le bas de mon visage. Siana repousse une mèche de cheveux bruns qu'elle coince derrière l'oreille, puis balance son petit cul dans son short bien trop court et moulant pour cette ville.

Mes doigts se serrent méchamment autour de mon volant quand elle parade sous mon nez pour gagner la voiture de Trivin.

Sale garce...

Je fais rugir le moteur et lance ma voiture sur la route.

Je roule.

Je roule si longtemps, le regard dans le vide, mais le cerveau flambant de rage, que je me retrouve en plein désert. Au milieu de nulle part.

Je me gare sur le bas-côté, claque ma portière et la roue de coups de pied avec toute la violence et la rage qui m'habitent. La carrosserie se creuse et se déforme, mais je n'en ai rien à foutre.

Siana...

Cette putain de fille hante mon esprit. J'en ai pris plein les yeux. Je savais que je n'aurais pas dû y aller. Je savais que j'aurais mieux fait de m'enfermer chez moi jusqu'à ce qu'elle se décide à partir d'ici.

Elle va me détruire comme la première fois.

Quand elle fouta de nouveau le camp, elle emportera ce qui reste de mon cœur. Pas grand-chose. Elle a déjà pris l'essentiel.

Je m'arrête de cogner comme un demeuré sur ma propre voiture et pose le front sur le haut de la portière.

Le calme du désert est effrayant. Du coin de l'œil, j'observe la longue ligne jaune qui tranche l'asphalte sur des miles de route

désertique. À part les lézards, je suis seul.

Je me frotte la figure, puis m'adosse à ma voiture.

Pourquoi je me mets dans un tel état ? Je savais qu'elle reviendrait. Je l'ai toujours su. Elle et moi, nous sommes liés. Qu'on le veuille ou non. Qu'on se haïsse ou non. Qu'on ait envie de se baiser ou non.

Peu importe le temps qui passe, cette attirance ne risque pas de disparaître. Je l'ai vue dans ses yeux et je sais qu'elle l'a vue dans les miens. Mais ça ne change rien. Je vais la bousiller. Il le faut, pour qu'elle ne revienne plus jamais. Que je n'ai plus envie de l'espérer ensuite...

J'allume une cigarette et me laisse tomber, talons contre fesses.

Dix ans, c'est long. Je me suis demandé si ça suffirait quand Langdon m'a appelé pour me prévenir qu'elle était revenue. Je m'en suis persuadé durant cinq minutes. Je me suis répété qu'en dix ans elle avait dû changer, qu'il ne resterait rien de la jeune fille que j'ai aimée à en crever. Après tout, il n'en restait pas grand-chose quand elle est partie d'ici, comme il ne restait plus grand-chose de moi non plus. J'espérais que son souvenir, que j'ai tenté de détruire, jour après jour, pendant dix ans, se serait finalement estompé ou travesti pour qu'il ne me reste d'elle que des images hideuses et difformes.

Mais ce n'est pas le cas.

Je tire une longue taffe. Je me berçais d'illusions. Certes, elle a changé. Ses formes sont plus féminines. Ses cheveux plus longs. Ses yeux bleus encore plus enflammés qu'autrefois, même si je suis le seul à savoir la provoquer. Mais elle est restée elle. Le feu follet. Celui qui m'a rendu fou. Cette grande gueule incapable de la fermer. Putain, même quand je l'embrassais passionnément, si quelque chose ne lui plaisait pas, elle était capable de m'envoyer sur les roses, le caleçon sur les fesses.

Elle m'a déjà fait le coup. Une nuit, quand j'avais seize ans, j'ai prononcé la mauvaise phrase au mauvais moment. Je m'en suis mordu les doigts. Elle m'a chassé de son lit, à moitié à poil sans avoir la gentillesse de me rendre mes fringues. Je suis rentré chez moi à pied, nu comme un ver. Je portais juste mes chaussettes ! Heureusement qu'il était tard. Seul Arold, le SDF du quartier, m'a aperçu. Il a levé un sourcil en m'observant traverser le parc, incrédule.

Je souris comme un con en prenant une nouvelle latte. J'ai des milliers de bons souvenirs d'elle. Et des milliers de mauvais.

Mon téléphone sonne dans ma poche arrière. Je décroche du bout des doigts, la cigarette pendouillant aux coins de mes lèvres.

Je soupire lorsque je lis le nom sur l'écran.

— Salut, maman...

Je savais qu'elle m'appellerait. Ce n'était qu'une question de temps.

— Tu l'as vue ?

— Tu vas bien ? je la coupe aussitôt, ignorant son ton tranchant.

— Morgan, réponds-moi... Est-ce que tu as vu cette traînée ?

Je passe ma main sur mon front et dans mes cheveux, et aspire une nouvelle bouffée de nicotine.

— Oui.

— Je le savais, mon Dieu. Je savais que tu ne résisterais pas. Comment peux-tu encore... Non, ne réponds pas à cette question. Cette fille est un poison.

Je ne peux pas tout à fait lui donner tort. Siana est mon poison. Ma charmeuse de serpents.

Mon cœur cogne encore dans ma gorge, au creux de mon artère qui pulse sournoisement.

— Chasse cette fille d'ici, Morgan. Envoie Langdon. Qu'il trouve quelque chose sur elle pour la virer.

— Langdon ne peut pas faire ça...

— Dis plutôt que tu ne le veux pas.

Bien sûr que non, mais je ne peux pas le lui avouer. J'ai attendu dix ans qu'elle rapplique son petit cul jusqu'ici. Cette garce a tenu dix ans sans moi. Rien que cette pensée tétanise un peu plus chacun de mes muscles.

— Langdon n'a aucun moyen de la jeter dehors si elle n'a commis aucun méfait.

— Oh, alors ça ne saurait tarder. Cette fille est un pot à emmerdes.

Là non plus, elle n'a pas tort. Il y a peu de chances que Siana reste sagement assise sous son porche à attendre que la maison soit vendue.

— Je ne te comprends pas, Morgan. Vraiment pas. Comment peux-tu accepter une chose pareille ?

Je ne réponds pas. Je fixe l'asphalte de laquelle s'élèvent des nuages de chaleur. Je me tape l'arrière du crâne contre la carrosserie. Je meurs d'envie de prendre une douche.

Ma mère n'insiste pas, mais prend soin d'ajouter :

— J’espère que ça t’a suffi et que tu as pu constater que tu n’avais rien à attendre d’elle. Cette histoire est terminée.

Cette histoire ne sera jamais terminée. Siana le sait. Je le sais. Mon corps le sait. Il brûle de l’intérieur depuis la seconde où j’ai aperçu sa silhouette. Même quand elle était de dos, ma peau était déjà attirée par la sienne. Je me suis cloisonné depuis des années, mais en quelques instants, ma carapace était prête à voler en éclats sous ses yeux de cobalt. J’avais envie de prendre ses lèvres et de la forcer à utiliser sa bouche pour autre chose que débiter des âneries. J’avais envie d’elle à en crever. Comme toujours.

— Cette histoire est finie, maman, je répète mécaniquement, tu n’as pas d’inquiétude à avoir. Je dois raccrocher maintenant. Faut que j’aille bosser.

— Très bien, mais sois prudent. Je n’ai aucune confiance en elle.

— Moi non plus.

Ce qui est pleinement la vérité.

Siana, mon petit bâton de dynamique, est de retour. Ma vie tranquille vient d’exploser en un millier de fragments et au milieu du massacre que deviendra inévitablement mon existence dans peu de temps, je suis satisfait.

Elle vient de m’apporter une nouvelle raison de vivre : faire de sa vie un enfer comme elle l’a fait de la mienne.

Chapitre 5

Siana

Trivin est silencieux durant le trajet en voiture. Nous achetons les fusibles à la quincaillerie. En sortant de la boutique, je croise deux filles avec qui j'étais au lycée. Même depuis le trottoir d'en face, je les entends cancaner sur mon compte. Trivin leur jette un coup d'œil glacial et elles détalent comme des daims pris en chasse. Il se tourne vers moi et pointe sa voiture du menton – à croire que c'est un geste typique du coin.

— Ça va ? me demande-t-il finalement.

Nous savons tous les deux qu'il ne fait pas allusion aux deux pintades qui viennent de déguerpir.

Je hausse les épaules en montant dans son pick-up noir rutilant.

— Ça aurait pu être pire, je réponds. Genre, j'aurais pu sortir un fusil d'assaut et l'envoyer valser sur la lune.

Il ricane en enfonçant la clé de contact.

— Méfie-toi, il avait l'air de rêver de la même chose.

Je lui affiche un sourire carnassier.

— C'est pas sur la lune qu'il voulait m'envoyer en l'air, je rétorque en riant.

Il s'esclaffe de plus belle et lâche comme un tir de canon :

— Bon sang, Siana, tu m'as manqué.

Je me tasse dans le fauteuil en cuir et regarde défiler les devantures des magasins.

— Désolé, je ne voulais pas...

— Non, c'est rien. Ça me fait plaisir.

— Je suis sincère, Siana. Y a pas deux filles comme toi dans cette ville, avec laquelle on peut rire de tout sans se prendre la tête. Ici, tout le monde juge tout le monde, regarde ce que font les autres, sans se préoccuper de leur propre maison. J'ai toujours aimé cette facette de toi.

— Laquelle ? Ma grande gueule ?

— Ta faculté à être libre, peu importe ce que peuvent dire ou penser les autres. Et je suis sûr que c'est ce qui lui plaisait aussi.

Un frisson parcourt mes reins. Je trouve quand même le courage de répondre :

— Non, Morgan a toujours préféré ma grande gueule.

Mon côté libertaire l'agaçait. Il aurait voulu le réduire en cendres pour mieux le posséder dans son poing.

— Tu sais... Il n'est plus le même depuis que tu es partie.

— C'est lui qui m'a chassée.

Il hoche la tête en reportant son attention sur le stop.

— Ça ne veut pas dire qu'il n'en a pas souffert.

— Il a un cœur de pierre. Il a dû se remettre très vite. Je suis sûre qu'il s'est trouvé une pétasse au bout de trois jours.

J'aurais mieux fait de me mordre la langue. Les joues bronzées de Trivin virent à la craie. Je retiens ma respiration.

— Même pas trois jours ?

Il arrête la voiture devant mon portail et presse le volant entre ses doigts.

— À dire vrai, il s'est salement défoncé les jours qui ont suivi ton départ. Je ne suis pas certain qu'il se souvienne de tout ce qu'il a fait.

— Ouais, ça n'a pas une réelle importance, de toute façon. Je ne suis pas restée chaste non plus après mon départ.

Je m'apprête à ouvrir la portière, tout comme Trivin, quand je pose la question, cette putain de question, qui me brûle la langue comme si on m'avait enfoncé un fer blanc dans la gorge :

— Est-ce que... est-ce qu'il est marié ?

Je n'ai pas pu voir s'il portait une alliance, puisqu'il a tout le temps gardé ses mains dans ses poches. Je le soupçonne d'avoir agi sciemment. Ce mec réfléchit à tout, souvent à des trucs tordus, mais à tout quand même.

Le visage de Trivin ne reprend pas de couleurs et mon cœur se rétracte, minuscule et douloureux.

— Non, il n'est pas marié, mais...

— Il a quelqu'un.

Il acquiesce, bien droit dans son fauteuil pour éviter mon regard.

— Et quand je t'aurais dit avec qui, ça risque de ne pas te plaire...

Je serre les poings autour du paquet de fusibles et déglutis péniblement.

— Vas-y, il me reste du gin à finir de toute façon.

Il ébauche un sourire sans joie.

— Il fréquente Iris Stenford depuis trois ans.

La rage qui m'emporte manque de me faire dégoûter dans sa voiture. La bile me remonte dans la gorge. J'ouvre précipitamment la portière et m'extirpe du véhicule en chancelant.

Trivin contourne sa voiture, se précipite vers moi, l'air paniqué, et tente de me redresser.

— Merde, Siana, ça va ?

Comment ça pourrait aller ? Ce connard mesquin et sans cœur sort avec la pire pétasse de toute la galaxie.

J'hyperventile et tente d'apaiser mon rythme cardiaque. Appuyée contre sa voiture, reprenant lentement mon souffle, je ceins son poignet pour conserver mon équilibre. Le regard de Trivin est doux et compatissant, ce qui m'agace plus qu'autre chose.

Quand enfin mon déjeuner se stabilise dans mon estomac, je me redresse, plaque mes mains sur mes cuisses et lâche, la mâchoire crispée :

— Il l'a fait exprès. Je suis sûre qu'il l'a fait exprès.

J'en suis tellement persuadée que j'ai l'impression que mes synapses s'entrechoquent et crépitent d'électricité en se connectant les uns aux autres.

Trivin m'observe au travers de ses cils noirs. Il ne sait pas quoi répondre, mais il n'a pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. Si lui l'ignore, moi je sais...

— Il lui a fait un enfant ? je demande brusquement.

Trivin semble décontenancé par ma question. Il secoue la tête et une bouffée de soulagement m'envahit. C'est idiot.

Non, ça ne l'est pas, mais mieux vaut ne pas y penser.

Je m'avance dans l'allée.

— Viens, j'ai besoin d'un verre et d'une clope, et faut que tu changes mes fusibles.

Il m'emboîte le pas en silence. Dès qu'on pénètre dans la maison, la vision de la gifle me revient comme un boomerang, et je tente laborieusement de la gommer.

J'entre dans la cuisine, tandis que Trivin se dirige au sous-sol pour changer les plombs.

Je remplis deux verres de gin aspergé d'un zeste de Schweppes et ce qui reste des glaçons qui n'ont pas encore fondu. J'allume une clope en attendant qu'il revienne de la cave et m'installe sous le porche.

Quand il se laisse tomber à mes côtés, je lui tends son verre et trinque avec lui.

— À nos retrouvailles, beau gosse.

Il me dédie un sourire sincère, ce qui me comble d'une joie étrange. Trivin est celui qui s'est rapproché le plus d'un véritable ami, même s'il m'a laissé tomber comme les autres. Peut-être n'a-t-il pas eu le choix ? Peut-être étions-nous trop jeunes ?

J'évite de songer à Morgan et Iris en train de se rouler des galoches. La bile me remonte à chaque fois que j'y pense.

— Et toi ? je demande après de longues minutes de silence à contempler mon jardin.

— Moi ?

— Ouais, t'as une famille, une femme ?

Il m'affiche sa main gauche dénuée d'alliance.

— Non, j'ai divorcé l'année dernière.

— Oh, désolée.

— C'est rien. Je me suis fait une raison.

— Elle ou toi ?

— C'est elle qui m'a quitté. Elle est tombée amoureuse d'un garagiste de la ville d'à côté. Elle voulait du rêve, tu comprends ?

Je ricane. Quitter un mécanicien pour un autre, pour changer de ville et passer à la voisine, quelle aventure !

Il lit ma réflexion sarcastique sur mon visage et m'adresse un nouveau sourire.

— Et toi ? Tu t'es trouvé un gars bien à... Miami ?

— Plusieurs.

Il me donne un coup de coude dans le bras.

— Aucun n’a réussi à faire flamber ton cœur ?

Non, il a été détruit dix ans plus tôt.

— Mon cœur ne s’est pas senti très concerné ces dernières années, mais ça ne m’a pas manqué. J’ai aimé une fois. Follement. Et vu comment ça s’est terminé, je n’ai pas eu envie de renouveler l’expérience.

— Ou personne ne t’a donné envie de la renouveler.

J’agite la tête, pleine d’assentiment, même si au fond, je n’en pense pas un mot.

Je gratte l’intérieur de mon bras sur lequel s’imprime mon tatouage. Le regard de Trivin s’y dirige. Il hausse un sourcil, mais je recouvre le dessin de ma paume pour qu’il ne puisse pas le lire et y déceler toute ma faiblesse.

J’aurais vraiment dû le graver sur mon corps à un endroit plus discret !

Je bois mon verre rapidement, tandis que Trivin sirote avec parcimonie.

— Dis-moi : est-ce qu’il y a un bar digne de ce nom dans cette ville ? Un endroit où on ne me jettera pas des pierres dès que j’aurai passé le seuil ?

Il réfléchit quelques secondes à peine et la réponse jaillit d’entre ses lèvres, mais aussitôt, il a l’air de le regretter :

— Le *Noise Bar*, à la sortie de la ville, en direction de Cedar City.

— OK, merci.

— Ce n’est pas un bar très... fréquentable.

— Vu ta tête, j’ai bien compris.

Trivin s’inquiète à l’idée qu’une femme dans mon genre, ou une femme tout court, se pointe dans ce style d’endroits. Il ignore que j’en ai fréquenté un bon nombre.

— Et je me doute que tu ne me donnes pas l’adresse d’un bar de bonnes sœurs, j’ajoute. Je ne crois pas avoir la dégaine qui colle à leurs valeurs.

Il secoue la tête en souriant. Son regard dévale une seconde vers mes jambes nues, mais il revient très vite sur ma figure, les joues rouges.

J’allume une cigarette en regardant passer une mère et son gosse

dans la rue. Trivin fixe l'embout comme si celui-ci avait un pouvoir hypnotique.

— Oui, Trivin, j'ai tous les vices : je bois trop, en particulier depuis que j'ai pris la décision de venir ici, je fume, je baise et je ne tombe surtout pas amoureuse. Je n'ai qu'une seule amie qui m'attend... à New York. Pas à Miami. C'est un mensonge ; je n'y ai jamais mis les pieds. Je cumule des boulots de merde et je fréquente des bars de motards pour coucher avec des types qui ne me demanderont pas mon numéro le lendemain. Maintenant, si tu lui répètes un seul mot de ce que je viens de te raconter, je t'enferme dans la cave jusqu'à la fin de tes jours.

Je lui désigne la fenêtre dans mon dos, mais ça ne le fait pas sourire. Son visage prend une expression sérieuse qui me hérisse les poils.

— Je suis désolé, Siana.

— De quoi, bon sang ? Je n'ai jamais prétendu que j'étais malheureuse. Arrête.

Il passe la main sur sa nuque.

— La seule chose que j'aimerais, je lui avoue, c'est qu'il en chie autant que moi. Qu'il souffre autant que moi. Je ne veux pas être la seule à avoir ressenti ce que j'ai ressenti.

Et que je ressens encore... surtout maintenant.

Il hoche la tête en lisant le désespoir dans mes yeux. Je bois une nouvelle gorgée pour l'effacer très vite, puis me redresse sur mes pieds, bondissant comme une poupée sur ressort.

— Trêve de mièvreries. J'ai l'intention d'aller m'amuser dans ce bar. Merci d'avoir changé les fusibles et de m'avoir tenu compagnie. C'était agréable de te revoir. Tu es un mec bien, Trivin.

— Mais je n'ai rien fait pour toi.

Je balaie sa remarque d'un geste de la main.

— On se boira ce verre avant mon départ, OK ?

— Avec plaisir.

Il se lève à son tour et dépose un baiser sur ma joue. Surprise, je le regarde partir, une boule dans le ventre.

Avant que l'angoisse ne me terrasse sur place, je finis mon verre, écrase mon mégot par terre et fonce chercher mes clés et mon sac.

J'ai besoin de me vider la tête. Le *Noise*... ça me va très bien pour

ça.

Chapitre 6

Morgan

Je n'ai aucune envie de rentrer chez moi. Je sais d'ores et déjà ce qui m'attend, et même sans cela...

Je pousse la porte en repositionnant toutes mes défenses. C'est facile. La seule personne capable de trouver les failles de ma carapace est partie pendant dix ans. Les autres ne prennent pas la peine de creuser trop profondément et les rares qui ont tenté l'expérience ont rapidement fini par abandonner.

Iris déboule du salon lorsque je referme la porte derrière moi. Elle est parfaitement apprêtée comme tous les jours depuis que je la connais, autrement dit depuis l'âge de mes neuf ans. Je la regarde approcher, furibonde, ses sourcils peinturlurés froncés sur des yeux bruns rageurs. Des tics traversent son visage. Elle est crispée de la tête aux pieds.

Elle s'arrête sous mon nez et son regard lance des éclairs.

— Elle est revenue... elle est revenue...

Je l'écoute geindre en fixant le collier à vingt-cinq mille dollars autour de son cou. Je le lui ai offert pour nos un an. Je suis traversé par la pensée idiote que je n'ai jamais rien offert d'aussi cher à Siana. Elle m'aurait ri au nez si j'avais osé lui acheter quelque chose d'aussi vide de sens qu'un collier de diamants. Pour nos un an, je lui avais payé un burger frites qu'on avait mangé dans un cinéma de plein air, puis on avait fait l'amour à l'arrière du pick-up de mon frère.

Iris déblatère à n'en plus finir et me pose enfin la question qui devait lui brûler la langue :

— Tu es allé la voir ?

Manifestement, tout le monde avait la certitude qu'à la minute où elle reviendrait, je ne pourrais pas résister à la tentation de la contempler, alors pourquoi le nier ?

— Oui.

Son visage rougit de colère.

— Comment peux-tu ? Après... Non, je ne comprends pas... Tu comptes m'humilier devant toute la ville ?

J'arque un sourcil moqueur, frôle son épaule et me dirige vers le salon avec l'espoir futile d'avalier un verre de whisky sans l'entendre geindre.

— Je ne vois pas le rapport, je réponds en attrapant une bouteille de vingt-cinq ans d'âge.

— Oh ! Je t'en prie, Morgan. Tout le monde sait que tu étais amoureux d'elle.

— En effet, mais je pense qu'il y a prescription depuis, non ?

Elle se laisse tomber sur le divan, retroussant légèrement sa jupe sur ses cuisses pour attirer mon attention sur ses charmes.

Aucun de ses charmes ne me séduit, mais je feins de m'y intéresser et la reluque comme elle le désire. Si ça peut la calmer.

— Cette fille t'a humilié et blessé comme personne et tu lui rends visite. J'aimerais comprendre...

— Simple, je lui ai proposé de lui racheter la maison de ses parents pour qu'elle déguerpisse plus vite, parce que je ne supporte pas qu'elle respire le même air que moi.

Ma réponse semble la remplir de bonheur. Plus je la regarde et plus un sourire pointe sur mes lèvres. J'ai choisi Iris pour une bonne raison, et certainement pas pour son corps, ses rêves, son esprit ou que sais-je encore qui la concernent. J'ai choisi Iris parce qu'elle est cupide, idiote et sans saveur. Je l'ai choisie, parce qu'elle a un goût amer. Je l'ai choisie parce qu'elle est sans aucun doute l'une des femmes que Siana hait le plus.

À la minute où elle apprendra qu'elle partage ma vie et mon lit, à la minute où elle comprendra que je la possède, Siana connaîtra une autre forme de souffrance. Aussi forte que la mienne.

Cette pensée me reconforte. J'avale une larme de liquide ambré qui me brûle un peu la gorge. Elle est plus sèche et nouée que je ne l'imaginais.

Iris continue de se plaindre, mais je n'y prête pas attention. Mes pensées dérivent sans arrêt vers ses iris bleus depuis que je les ai croisés. Je suis incapable de me focaliser sur autre chose. C'est exactement ce à quoi je m'attendais. Je m'étais préparé à la voir bouleverser ma vie à nouveau. Je m'étais préparé à la désirer et à la chasser comme une chienne, mais je n'arrive toujours pas à me préparer à sa perte une fois qu'elle sera partie.

Quelque chose me brûle à l'intérieur de la poitrine.

— Tu m'écoutes ? me demande Iris.

Elle se redresse du canapé et s'avance vers moi d'une démarche chaloupée. Elle pose ses ongles vernis en rouge sur mon torse, les laisse glisser jusqu'à ma ceinture et passe sous mon débardeur pour caresser mes abdominaux.

— Qu'est-ce que ça t'a fait de la revoir ?

Comme si j'allais lui répondre...

— Pas grand-chose.

— Je ne peux pas croire...

— Ça ne m'a rien fait, Iris. Elle est encore plus obscène que par le passé. Ça m'attirait quand j'avais quinze ans. Plus maintenant.

Iris apprécie ma réponse. Elle cille, minaude et cherche mes lèvres que je lui offre sans y penser.

Je songe à ses yeux bleus, encore.

Mon baiser devient plus profond sans même que je m'en rende compte et Iris pousse un gémissement qui me déchire le bide.

Je recule et avale une autre lampée d'alcool. Iris reprend son souffle et passe une mèche de cheveux échappée de son chignon derrière son oreille.

— Tu ne m'avais pas embrassée comme ça depuis longtemps.

— De la revoir, ça m'a rappelé ce que j'avais à la maison.

La vanité d'être à la première place illumine ses traits. Mon mensonge est si grotesque que j'en rirais, mais je n'ai pas le cœur à sourire.

Je m'écarte d'Iris quand elle tente de m'embrasser à nouveau et prétexte du travail à finir dans mon bureau.

Je m'y dirige prestement, m'enferme et me laisse tomber sur mon fauteuil. J'abandonne mon verre sur mon sous-main et masse mon épaule gauche, là où repose son empreinte.

Mon ange.

Mon téléphone sonne et je l'extirpe de ma poche. Déjà ?

Je décroche avec avidité, le sang pulsant à nouveau dans mon cou.

— Trivin, je suis content que tu appelles.

— Euh... ouais, tu me l'as demandé, non ?

— Bien sûr. Je t'écoute.

— Tu me donneras ce que je t'ai demandé, hein ?

— Je t'en ai fait la promesse.

Je l'entends soupirer dans le combiné.

— Je n'aime pas... lui mentir.

— Crois-moi, il doit y avoir un pour cent de vérité dans tout ce qu'elle te raconte, alors ne t'attache pas trop à tes sentiments.

Il reste silencieux une bonne minute, puis déclare :

— Je ne crois pas qu'elle m'ait menti.

Je souris et croise mon reflet dans la vitre. Mon sourire a quelque chose de tordu et de cynique. Comme d'habitude. Mais j'y décèle ce petit truc en plus que seule Siana est capable de m'apporter. Trivin n'est pas en mesure de déceler ses mensonges, mais moi oui.

— Elle a prétendu habiter à Miami au départ, et puis elle m'a raconté qu'elle vivait à New York.

— Deux villes sur la côte est. Elle vit donc sur la côte ouest ou à proximité.

Ma remarque a l'air de le surprendre. Il poursuit de plus en plus hésitant :

— Je ne suis pas certain que tu aies envie d'entendre la suite.

— Ne te préoccupe pas de ce que j'ai envie d'entendre ou non, déballe.

— OK, elle n'a pas de fric, ça se sent. Elle a besoin de vendre la maison très vite. Elle cumule des petits boulots. Elle n'en est pas très fière, elle... ne voulait pas que je te le raconte.

— Tu es un ami parfait, je ricane, mauvais.

Il grogne et jure, mais il continue :

— Elle prétend qu'elle n'a pas d'amis, à part une fille. Le reste... c'est... enfin...

— Un mec ?

Il s'éclaircit la gorge et je ricane de plus belle, pas surpris pour deux sous.

— Plusieurs ? j'insiste en passant mon index sur mes lèvres.

— Ouais, elle n'a pas l'air très stable à ce niveau.

Rien d'étonnant. Je suis le seul homme de sa vie.

— Tu l'as prévenue pour Iris ?

Il acquiesce.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien de particulier.

Je n'ai même pas besoin de voir son visage pour déceler son mensonge.

— Trivin, je n'ai qu'une parole, tu auras ce que tu veux, mais tu connais le deal. Dépêche-toi, je n'ai pas toute la journée.

— Elle... a failli vomir.

Je ne prononce plus un mot les secondes suivantes, la main violemment crispée autour de mon accoudoir. C'est l'une des réactions que j'espérais de sa part. Siana est le genre de fille à ressentir les choses au centuple. Elle le cache, mais elle est bien plus émotive que la moyenne. Lorsqu'elle pleure, ce sont des torrents de larmes. Lorsqu'elle crie, ce sont des hurlements hystériques. Lorsqu'elle aime, ce sont des baisers à n'en plus finir. Lorsqu'elle trompe, ment et trahit, elle brise tout.

— Très bien, je finis par lâcher, la mâchoire tendue. Autre chose ?

Je l'entends décapsuler une bière et avaler une longue gorgée. Quand il la repose, il déclare :

— Elle prévoyait d'aller au *Noise* ce soir.

Agacé, je passe ma main sur ma barbe de trois jours, puis vide mon verre d'une traite.

— Pourquoi tu lui as parlé du *Noise* ?

— Parce qu'elle l'aurait trouvé tôt ou tard et qu'en l'occurrence, tu as besoin qu'elle ait confiance en moi.

Il marque un point. Cette idée me déplaît. Siana au *Noise*, c'est une flammèche prête à être allumée.

— Parfait, merci pour ton aide.

Il crache le mot « aide » dans le combiné.

— Ne te mésestime pas, j'ajoute d'une voix mesquine, tu auras grandement contribué à sa destruction.

Il m'insulte, et je raccroche. Tout le monde a un prix, et je connais celui de Trivin. À dire vrai, je connais celui de tout le monde, même de Siana.

Chapitre 7

Morgan

Treize ans plus tôt

Je fumais une clope derrière le bahut. Lucinda était en train de rabattre sa jupe sur ses cuisses nues. Son odeur était encore sur mes doigts. C'était plutôt agréable. Elle me lança un sourire post-orgasme auquel je répondis machinalement. Lucinda était mon coup du jeudi midi. Elle me retrouvait toujours derrière le bâtiment. Maintenant, elle ne parlait même plus. Elle s'adossait au mur, attendait que je finisse ma cigarette, puis écartait les cuisses pour moi. C'était satisfaisant de ne pas avoir à parler ou feindre. La plupart des filles m'enquiquinaient. Elles voulaient toutes que je les emmène en balade dans la voiture de sport de mon père ou que je les invite chez moi. Lucinda était de celles qui m'insupportaient le moins. Elle aimait coucher avec moi, puis s'en allait sans se retourner. Elle n'avait pas envie d'un copain, elle voulait seulement s'amuser, profiter et ne pas se posait pas de questions sur la suite de nos vies.

Parfait.

Elle déposa un baiser sur ma joue et s'éloigna.

— À plus, Morgan.

Je la saluai d'un geste de la main et reboutonnai mon jean.

Assis sur la première marche de l'escalier donnant sur la porte de secours, j'entendais les bruits diffus du préau. Je basculai sur les coudes et fixai le ciel bleu. Aucun nuage ne rompait la sérénité du tableau. La chaleur était moite, mais j'y étais accoutumé. Je me sentais bien. Mon existence était déjà toute tracée. J'allais finir l'école, partir à la fac, suivre la voie de mon père, récupérer ses affaires florissantes en ville, épouser une fille avec du fric. Une carrière bien remplie dans une bourgade qui vivait au rythme de notre nom.

Parfait...

J'écrasai ma cigarette sous mon talon et me relevai. La sonnerie retentit, annonçant la reprise des cours.

D'un pas lent, je longeai l'édifice, puis me figeai lorsque j'entendis un cri. Ou plutôt un juron en forme de hurlement.

Et puis :

— Lâche-moi, putain, sale menteur de merde. Va sucer des bites en enfer !

Je souris en découvrant l'auteure de cette phrase. Une fille se tenait sous l'avancée du porche de l'infirmerie. Un mec la tenait fermement par le bras, le visage rouge de colère. Je n'entendais pas ce qu'il lui disait ; il chuchotait près de son oreille, mais ça n'avait pas l'air de plaire à la gamine. Elle s'agita de plus belle et tenta de le gifler. Le type avait dû prévoir son geste et l'arrêta net. La gamine geignit sous la douleur et tenta de reculer, mais il la plaqua violemment contre le mur. Je la vis se débattre et hurler de plus belle tout un tas d'insanités. Ce qu'elle était vulgaire !

Mais amusante. Elle ressemblait à un petit diable sorti d'une boîte.

Elle portait une robe bleue au décolleté discret, qui s'arrêtait à mi-cuisses et mettait en valeur ses longues jambes bronzées.

Son mec essayait de l'embrasser, mais en réponse, elle tentait de le mordre en menaçant de lui arracher les couilles.

Elle m'aperçut soudain dans son champ de vision, par-dessus l'épaule de son copain. Elle me foudroya d'un regard bleu si intense que je crus me prendre une balle de revolver dans la poitrine.

Elle ouvrit la bouche et je restai figé sur place :

— Hé ducon, au lieu de profiter du spectacle, tu ne veux pas venir m'aider ? Genre chevalier, quoi !

Je me bidonnai carrément. Je secouai la tête, tandis que son mec relevait la sienne et remarquait ma présence.

Les joues de la gamine rougirent de rage, mais elle profita de ma diversion involontaire pour se libérer des bras de son copain, et fila comme un geai bleu en me lançant un doigt d'honneur. Je crus même l'entendre me jeter un « connard » au passage.

Je riais encore en regagnant mon bâtiment, ignorant son mec furax.

C'était la première fois que je croisais la route de Siana. Elle avait quatorze ans ; j'en avais quinze.

Lorsque je la revis, précisément trois heures plus tard, elle était assise sur une marche, devant les portes de la sortie de secours. Je l'empruntais souvent lorsque je souhaitais m'échapper rapidement du bahut.

Elle frottait avec acharnement son genou marqué d'une écorchure. Une perle de sang s'en échappa et glissa le long de son tibia.

Je fixai un instant ses cheveux bruns désordonnés et sa petite robe proprette, puis passai à côté en silence.

Je sentis le poids de son regard sur mes omoplates lorsque je

m'éloignai dans l'allée, puis je surpris un éclat de rire sarcastique. Je tournai la tête et m'arrêtai au milieu du chemin, près d'un massif de roses rouges.

— Tu as quelque chose à dire ?

Elle haussa les épaules en ancrant ses beaux yeux bleus dans les miens.

— Je suppose que si je disais quelque chose, tu n'y répondrais pas.

— Qu'est-ce qui te permet de penser ça ?

Elle continuait de frotter son genou comme si elle ne ressentait aucune douleur.

— Tu fuis tes pintades ?

J'ouvris de grands yeux et fis volte-face pour la regarder en face.

— Quoi ?

— Ce n'est pas la première fois que je te vois passer par là. Tu fuis les pintades, donc...

— Je ne fuis personne.

Ce qui était un gros mensonge !

— T'as fini par semer ton mec, relançai-je pour biaiser sa remarque.

Elle haussa les épaules, puis mordilla sa lèvre inférieure.

— Ouais. T'es toujours aussi con quand une fille a besoin de toi ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

À mon tour de hausser les épaules. J'attrapai mon paquet de cigarettes et craquai une allumette.

— Parce que j'aime pas que les gens aient besoin de moi. Qu'est-ce que tu as fait pour le fâcher comme ça ?

— Je voulais pas le sucer.

J'entrouvris la bouche de surprise, avant de ricaner.

— Il sait s'y prendre !

Je la reluquai avec plus d'entrain et un sourire se peignit sur ses lèvres charnues. Son sourcil s'arqua.

— J'ai pas l'intention de te sucer non plus.

— Chérie, j'ai une centaine de filles prêtes à le faire à ta place. Tu

ne m'intéresses pas.

— Ah oui, tes pintades...

Je secouai la tête, amusé par son expression.

— Ouais, dociles et douces, tout ton contraire.

Elle cessa de s'abîmer le genou avec les ongles, se redressa, puis sauta au bas des marches. Elle me passa sous le nez, se dirigeant vers le portail, puis elle se retourna, les mains sur ses hanches fines, et m'offrit un large sourire.

— Je suis certaine que t'aimes pas les filles dociles et sages, Morgan Kingsale.

— Ah oui ? fis-je en soulevant les sourcils.

Avec assurance, elle hocha la tête, bombant la poitrine, même si elle était plate comme une limande.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que tu tomberas amoureux de moi et qu'une fois que tu m'auras goûtée, tu ne voudras plus personne d'autre.

J'en restai comme deux ronds de flan, avant d'éclater de rire – la gamine ne manquait pas d'aplomb. Mais elle ne se vexa pas le moins du monde devant mon air moqueur. Elle me décocha à la place le plus beau sourire du monde. Pas un sourire suffisant. Un sourire fier et conquérant.

— Et t'as décidé ça comme ça ?

Elle acquiesça, puis me désigna le mur sur lequel son mec la tenait dans l'après-midi.

— À la minute où tu as secoué la tête en refusant de m'aider, répliqua-t-elle, avec insolence en continuant de sourire.

Chapitre 8

Siana

Le *Noise*, un bar selon mon cœur. Des motards, du bruit, de la musique, de la bière et du whisky. Un vieux bâtiment mal équarri, tout en bois. Un authentique saloon. Il suinte la sueur et le sang à plein nez. Trivin a bien choisi. Il se situe à quelques miles à l'entrée de la bourgade, au milieu de nulle part, la terre stérile lui servant de décor. J'adore cet endroit !

Je pousse la porte avec entrain, pressée de me siffler une gorgée d'alcool pour oublier toute la bile qui vivote dans mon estomac.

On est samedi soir, autant dire qu'il y a foule dans cette bicoque perdue au milieu du désert. Une odeur de cigarette me prend aussitôt les narines. De la musique rock country noie l'atmosphère, quelques filles se trémoussent au milieu des tables, improvisant une piste de danse. Des bikers vêtus de cuir de la tête aux pieds se frottent contre elles, sans pudeur, imités par quelques étudiants en mal d'adrénaline et de drogues. J'esquisse un sourire. Voilà un paysage auquel je suis habituée.

Je me dirige vers le comptoir, sentant sur moi le regard lubrique de quelques types. Je délaisse les tabourets jouxtant le zinc et reste debout, prête à bouger, vieil instinct de toujours conserver ma liberté de mouvement en cas de problèmes, et Dieu sait que ce genre de bars les attire comme des mouches.

J'allume une cigarette, plantant les coudes sur le comptoir, et observe le barman en train de remplir une pinte de bière débordante de mousse. Il la dépose devant un gros biker au bras couvert de tatouages, puis avance vers moi d'une démarche nonchalante. De longs cheveux blonds et propres encadrent un visage buriné, travaillé par la vie. Il n'est pas spécialement beau, mais il dégage une virilité sans faille. Il s'arrête sous mon nez, mate mes seins de ses grands yeux bruns imperturbables, puis remonte vers mon visage. Il m'adresse un large sourire, auquel je réponds machinalement.

— Qu'est-ce que je te sers, ma jolie ?

— C'est cliché, non ?

— Ouais, ça l'est, mais ça fonctionne souvent, me répond-il avec une touche d'ironie.

Je rigole, tout en pianotant de mes ongles sur son comptoir.

— Une bière et un whisky.

Il m'offre une moue appréciative et s'empresse de me servir.

— Des trucs à oublier ?

— Quand on vient ici, c'est pas pour cette raison ?

— Pour oublier, pour s'amuser, ici, tout est bon à prendre.

— Cette ville pue, je ne peux m'empêcher de lancer.

Il ricane et hoche la tête tout en glissant mon verre de whisky vers moi.

— Je t'en paie un ? je lui demande en me hâtant de saisir mon verre entre mes doigts tremblants.

Il acquiesce et se sert un jet de téquila dans un verre à shot pour m'accompagner. Avant de boire, je trinque avec lui, puis fais descendre l'alcool dans mon gosier. Le barman observe ma gorge lorsque je lève la tête pour siffler mon verre cul sec. Je sens la brûlure de son regard sur ma peau, en même temps que le whisky qui réchauffe mon estomac. Il me hérissé le poil. Tant pis. Être captive de cette foutue ville, du bon vouloir de Morgan, me déstabilise. Je n'ai rien à offrir, rien à perdre en ce monde, hormis une seule et unique chose. Mais pour l'heure, je suis libre comme l'air.

Je lance un large sourire au barman. Celui-ci me dévisage et je sais la soirée jouée d'avance.

Je suis complètement saoule quand il me besogne dans la réserve, le ventre aplati sur un gros fût de chêne. Il va et vient en moi et j'observe un poster de moto sur le mur, les paupières à demi closes. Il me remplit, me soutire des gémissements, mais je m'entends à peine les émettre. Je revois les yeux verts qui m'obsèdent depuis toujours, et une flamme lèche abruptement mes reins à son souvenir. Une pression augmente dans mon bas-ventre tandis que le barman me martèle – merde, je ne connais même pas son nom. Je repense à Morgan, à sa mâchoire carrée et au chaume brun sur ses joues. Je songe à l'homme et non plus à l'adolescent que j'ai quitté. Je songe à la sensation de sa barbe naissante se frottant dans mon cou, avant que ses lèvres ne s'emparent des miennes, et le désir s'accroît en moi. Quelle poisse ! Je pose mes doigts sur mon clitoris palpitant et la vague de plaisir s'amonce jusqu'à exploser en lambeaux de chair dans la pièce. *Salaud, salaud, salaud...*

Après avoir jeté le préservatif, le barman se laisse tomber contre le mur, le pantalon encore ouvert. Il allume deux clopes et m'en offre une. Je me rhabille et m'en saisis en le remerciant d'un geste du menton. Je prends le pli très vite !

— T'es pas une fille du coin, toi.

Je souris en tirant sur ma clope.

— J'ai grandi ici, ducon.

Il hausse un sourcil surpris et passe la main dans ses longs cheveux blonds. Son regard me scrute, mais il ne m'identifie pas. Il ne doit pas être en ville depuis longtemps, sinon il saurait que je suis le vilain petit canard de Plouk Land City, alias Wild High City pour les autochtones !

— Alors, qu'est-ce que tu viens foutre dans ce bled ?

— Crois-moi, je me pose assez la question comme ça.

Je me fends d'un sourire sadique et ajoute :

— En réalité, je viens faire avaler sa bite au plus gros connard de la Création.

Il se bidonne et donne un coup de coude dans le mur.

— Rien que ça ?

— Oui, mon hobby.

— Quand ça sera fait, reviens me voir, alors.

— Avec plaisir. Je suis toujours chaude pour remettre le couvert.

Ma remarque lui arrache un rire amusé. Son regard court sur mes cuisses nues avec envie.

— Tu fonces dans le tas, toi.

Je me remets debout en étirant mes muscles, puis réajuste mes nippes sur mon corps moite de sueur et de sexe. Je hoche la tête en me dirigeant vers la porte.

— Je n'aime pas perdre mon temps.

La main sur la poignée, je m'arrête et lui lance par-dessus mon épaule :

— Je t'ai tiré vingt dollars dans ton portefeuille tout à l'heure.

Son sourire s'agrandit.

— Je sais, ma jolie. Ça me dérange pas.

Je lui décoche un clin d'œil et m'éclipse en silence. La boule dans ma gorge se forge et me meurtrit, mais je décide de l'ignorer. Ce n'est pas la première fois que je baise pour du fric, et certainement pas la dernière. Ce doit être mon karma.

Parfois, je me demande si on est destiné à une vie de merde ou si, en cours de route, on se trompe juste de direction.

Quoi qu'il en soit, je sais que c'est trop tard. J'ai été anéantie et rebâtie sur des souches pourries. La jeune Siana pleine d'insouciance et de joie de vivre d'autrefois a libéré une Siana mordante et sarcastique que plus rien n'anime, sinon le regard pâle de cet enfoiré. Je me dégoûte souvent moi-même, mais j'agis toujours pour une bonne raison. Même si la vie ne vaut rien, j'ai bien l'intention de la brûler par les deux bouts. À commencer par Morgan en lui rendant la monnaie de sa pièce, en lui faisant mordre la poussière pour ces dix ans d'enfer, en lui faisant payer son abandon et son mépris.

J'ai l'impression d'avoir vécu trois vies : la première, heureuse et intense, quand je l'ai rencontré et que je me suis donnée à lui, la seconde, quand ma famille a été décimée, la troisième quand je l'ai perdu pour de bon et que j'ai été obligée d'affronter un autre genre d'enfer.

En sortant du bar, je marche en tanguant vers ma voiture, mais m'arrête avant de l'atteindre. J'avise la voiture de Langdon garée sur la chaussée.

Merde...

Je délaisse aussitôt ma caisse. Pas besoin de lui fournir un prétexte pour me coffrer et m'envoyer vers le pénitencier le plus proche.

Je me dirige nonchalamment vers lui. Je dois avoir l'haleine chargée, mais j'ai l'esprit assez clair pour assurer le spectacle.

Le regard vicieux de Langdon me repère et me déshabille littéralement de la tête aux pieds tandis que je m'arrête à sa hauteur. Je serre les dents. Ce sale pervers pose le coude sur la vitre baissée de sa voiture, tandis que je me penche vers lui, la main saisissant la carrosserie pour me maintenir en équilibre.

Son adjoint est assis à côté de lui et il ne perd rien de mon décolleté. J'ai envie de lui faire bouffer mon poing, mais au lieu de ça, je me force à sourire.

— Salut, les gars. Encore en train de bosser à cette heure-ci, je vous plains. Vous devriez aller vous détendre et boire un verre, le service est sympa ici.

Langdon pousse un grognement en laissant son regard tomber sur mes cuisses. Mon poing se ferme.

— Je ne suis pas étonné de te trouver là, Siana.

— Pourquoi ? Je manque déjà à ton petit connard de monnayeur. J'espère qu'il te paie cher pour me coller au cul.

Je me penche un peu plus vers lui, ma bouche à quelques centimètres de la sienne. Je respire l'odeur de son after-shave dégoûtant et plonge le regard dans ses petits yeux de fouine. D'une voix lourde et suave, je murmure :

— Tu sens ce parfum sur moi ?

Sans même pouvoir s'en empêcher, le shérif me renifle et fronce le nez. Ses narines frémissent et se dilatent, tout comme ses pupilles.

— C'est l'odeur de ce qu'il a connu avant, je lui assure.

Mon sourire devient cruel, tandis que mon cœur se rétracte.

— Tu peux lui dire que je me suis bien amusée ici. Le barman sait recevoir. *Adios*, chéri.

Le visage de Langdon vire au rouge écrevisse, tandis que son adjoint balance une bordée de jurons en me reluquant sans se dissimuler.

Mon cœur se serre jusqu'à la douleur quand je tourne les talons et m'éloigne vers la route.

— Siana, prends garde à toi. Ne joue pas trop.

— Je rentre à pied, Langdy, t'as aucune raison de me coffrer. Laisse tomber.

Deux bons miles à pieds, en plein milieu de la nuit et du désert. Chouette ! J'avais besoin de me dégourdir les jambes et de cuver.

Chapitre 9

Morgan

Cette sale pute !

Ces mots tournent en boucle dans ma tête et la vision de son corps nu pris par un autre que moi me saisit les tripes. Elle baise dans ma ville, sur mon territoire, sous mes yeux ! Hors de question de la laisser me démolir à nouveau. Je vais la détruire, la fracasser. Elle priera pour que je l'achève moi-même ou que je la baise pour la tuer ensuite et enfin, je pourrai la sortir définitivement de mon cerveau.

— Morgan, tout va bien ?

De l'autre côté de la table de restaurant, ma mère m'observe, les sourcils froncés. Vêtue d'un tailleur du dernier chic, ses cheveux teints en brun relevés en chignon en raison de la chaleur ambiante, elle représente la femme d'affaire parfaite que mon père parfait a épousé trente ans plus tôt. Ma mère hait que les choses dépassent, sortent de leur case bien définie. C'est sûrement pour cette raison qu'elle déteste Siana, en plus de tout le reste, parce qu'avec elle, tout déborde, tout explose et rien n'est jamais cadré.

Je force mes lèvres à s'étendre en rictus pour ne pas éveiller ses soupçons et raccroche au nez de Langdon en plein milieu d'une phrase, après son débrief on ne peut plus clair !

— Oui, tout va bien.

— Tu es pâle comme un linge. Tu as reçu de mauvaises nouvelles ?

— Non, tout est sous contrôle.

Rien ne l'est. Je déteste cette chaleur intense qui sourd dans mon bas-ventre et annihile la moindre pensée cohérente.

Rien que de savoir que ses pieds foulent le même bitume que moi, je sens mon sang pulser dans mes veines.

L'odeur que j'ai connue avant...

Je serre les poings sous la table. Sur mon territoire... Je lui ferai payer cet affront. Au centuple.

Elle veut jouer. On va jouer. La partie est lancée et je ne perds

jamais.

— J'ai invité les Tangred à la garden-party de demain, m'annonce ma mère avant de boire une gorgée de vin blanc.

— Bonne idée, je réponds machinalement.

Perdu dans mes pensées, je me tourne vers la fenêtre en tripotant le paquet de cigarettes dans ma poche. Je regarde le va-et-vient de mes concitoyens le long du trottoir, ces gens dont je gouverne l'existence. Ils mangent dans mes restaurants, font leurs courses dans mes magasins et mettent mon essence dans leurs voitures. Ma famille s'est installée ici au milieu du *xix^e* siècle et elle y a prospéré allégrement grâce au tempérament, à l'ingéniosité et à la fortune de mon aïeul, Alexander Kingsale, un émigrant irlandais issu de la vieille noblesse.

Je connais par cœur chaque trottoir, chaque arpent de terre, chaque personne qui vit ou pénètre dans ma ville. Wild High City appartient aux Kingsale depuis plus d'un siècle et demi, et j'entends bien que cette prospérité demeure ainsi encore longtemps.

Siana a été le grain de sable dans ma vie, celui qui s'immisce dans un rouage jusqu'à le bloquer et le briser. J'ai aimé ce putain de grain de sable jusqu'à la déraison. Et de savoir qu'elle marche dans mes rues, qu'elle se donne entre mes murs, j'ai envie d'envoyer valdinguer toute ma vie telle que je la connais, tout ce que j'ai bâti depuis dix ans, et de pulvériser chaque homme de mon domaine pour que plus aucun ne la regarde, ne la touche, ne lui prête la moindre attention.

Je préfère qu'elle soit seule, qu'elle dépérisse plutôt qu'un autre que moi l'aime et lui donne ce qu'elle désire.

J'aimerais qu'une fois... qu'une seule putain de fois, elle me supplie.

Soudain, j'aperçois sa silhouette longiligne remonter le trottoir en face du restaurant en direction de sa maison, un sac de course sous le bras. Je la dévore des yeux : ses fesses moulées dans son petit short en jean, ses boots noirs mettant en valeur ses longues jambes, son débardeur rouge pétant et ses cheveux bruns déferlant jusqu'à la cambrure magnifique de ses reins. Elle est parfaite, plus encore qu'autrefois. Plus femme, plus belle, plus désirable.

L'odeur que j'ai connue avant...

Elle me revient en mémoire, s'inscrit dans mon esprit. Je me lèche les lèvres d'envie, incapable de m'empêcher d'avoir une érection.

Le grognement de ma mère attire mon attention. Je m'arrache à la contemplation du cul le plus sexy que j'ai pu mater, et me concentre sur ma génitrice.

— Cette garce... peu importe le temps qui passe, et quoi qu'elle ait pu t'infliger, tu restes obnubilé par elle.

Elle pointe un doigt rageur dans sa direction. Ma mère doit mourir d'envie de la saisir par les cheveux et de la traîner hors de la ville.

— Tu te fais du souci pour rien.

— Tu crois que je ne vois pas la façon dont tu la regardes. Elle nous a brisés, Morgan. Ne l'oublie pas.

Son ongle manucuré heurte à plusieurs reprises la table pour corroborer ses dires.

Je lâche un ricanement caustique et détourne les yeux de mon ange qui s'éloigne.

— Aucun risque, maman. Je te rappelle que c'est moi qu'elle a trahi. C'est moi qui ai ramassé toute sa merde après son départ.

Après l'avoir chassée comme la chienne qu'elle était, j'ai picolé et sniffé de la coke pendant un an. J'ai baisé toutes les chattes du coin pour oublier le goût de la sienne sans y parvenir. Je me suis enivré de sexe à outrance, jusqu'à devenir une ombre, un reflet de moi-même, juste parce que l'homme que j'étais me semblait hideux et désossé, loin d'elle. Je me suis détruit à petit feu, jusqu'à ce que... je finisse par croire avec une conviction sans faille que, peu importe le temps qui allait s'écouler, un jour, elle me reviendrait. Alors, je me suis sevré, emporté par une nouvelle raison de vivre : la vengeance, et j'ai chialé, morflé et tout repris en main – les affaires de mon père, la maison de ma mère et ma dignité. J'ai tout rebâti. Je ne la laisserai pas tout détruire à nouveau.

— Surveille ton langage, me sermonne ma mère en soupirant. Elle a toujours eu une mauvaise influence sur toi. Or, tu ne peux plus te comporter comme un ado. Je ne tolérerais déjà pas ton choix de vie...

Siana a de tout temps influé sur moi, sur chacune de mes décisions, depuis notre rencontre jusqu'à aujourd'hui encore. Sa grande gueule m'a toujours séduit et j'ai toujours profondément envié sa liberté.

J'ébauche un sourire en tirant mon paquet de clopes de ma poche. Au diable les apparences ! Je suis chez moi dans tous les restaurants de cette ville. Siana est à peine revenue que j'envoie déjà valser dans les orties toutes les fondations de mon existence. Et quelque part, au fond de moi, j'adore cette foutue sensation. Je l'attendais même impatiemment.

J'allume une cigarette sous le regard noir de ma mère.

— Je n'ai plus l'âge pour ces conneries, maman. Tu n'as pas de

soucis à te faire. Iris occupe toute ma vie.

Ma mère hausse un sourcil, peu convaincue.

— Elle est là depuis deux jours et tu agis déjà comme...

— Comme quoi ? je lance, en arquant un sourcil moqueur.

— Conduis-toi avec prudence.

Elle change son fusil d'épaule. Elle sait que m'attaquer de front équivalait à se prendre une cartouche dans la figure. Pour ma mère, comme pour n'importe qui. Je n'ai plus d'estime pour personne. Ni ma famille, ni les gens de cette ville, ni Siana.

Je tire sur ma cigarette et me relève de ma chaise. J'enfourne une main dans la poche de mon pantalon.

— C'est mon problème, pas le tien.

Je jette un œil à ma montre.

— J'ai un conseil d'administration cet après-midi. Je dois te laisser.

Elle hoche la tête, mais ses yeux verts, semblables aux miens, lancent des éclairs de frustration et de colère. Je dépose malgré tout un baiser sur sa joue, et m'éloigne rapidement pour payer la note.

En sortant du restaurant climatisé, je me prends la chaleur en pleine figure. Je lâche un soupir et traverse l'avenue pour rejoindre le siège de Kingsale Hall, à quelques pas de là. Mais tandis que je remonte la rue en fumant, mon téléphone sonne dans ma poche. Je l'en extirpe, avise le nom de Trivin et décroche. Il a déjà des nouvelles fraîches à m'apprendre ?

— Salut, Trivin, je te manquais ?

Je l'entends soupirer dans le combiné. Trivin me déteste, je ne peux pas le lui reprocher, et je ne le porte pas spécialement dans mon cœur non plus. Je haïssais son lien avec Siana, leur proximité. Mon côté possessif me jouait de vilains tours quand j'étais ado. À moins que ça ne soit seulement Siana qui m'inspire cet instinct propriétaire.

— Pas vraiment. J'ai fini ta voiture ce matin. Tu peux passer la prendre ? Faut que je te parle de toute urgence.

— Dans ce cas, je t'écoute.

— Pas au téléphone. Passe la prendre. Elle est prête.

Surpris par son ton sérieux, je jette un nouveau coup d'œil à ma montre. Si je me dépêche, j'ai encore le temps de faire un détour par le garage de Trivin.

— Très bien. Je suis là dans cinq minutes.

Je raccroche et bifurque à droite. Je jette mon mégot, allonge le pas jusqu'au hangar à l'ancienne, tout en béton, avec une large enseigne érigée sur un fronton indiquant Chester & Fils. Je pénètre dans l'obscurité du garage, sentant avec plaisir la fraîcheur de la bâtisse assécher légèrement ma sueur.

Quand j'arrive à sa hauteur, Trivin examine une vieille Buick. Il porte son bleu de travail, mais il a retiré le haut pour le nouer autour de sa taille et rester en T-shirt. Celui-ci est souillé de taches de cambouis et humide de transpiration le long de sa colonne vertébrale.

Il lève la tête dès que j'appuie mon coude contre la voiture et se frotte les paumes sur son pantalon, sans faire mine de vouloir me serrer la main. Ça tombe bien, je n'essaie pas non plus.

Ses yeux bruns se posent sur moi, puis, sourcils froncés, il me désigne mon vieux pick-up. J'ai des dizaines de voitures de sport qui m'attendent chez moi, toutes plus belles et plus chères les unes que les autres, mais je préfère nettement conduire mon pick-up. Il me suit depuis mes dix-sept ans. J'y garde des tas de souvenirs, souvent de Siana nue d'ailleurs, me chevauchant avec sa sauvagerie habituelle, ou de nos engueulades épiques. J'y tiens comme à la prune de mes yeux, alors dès qu'elle annonce le moindre problème, je l'envoie aussitôt en révision. Trivin est un abruti, mais il a des doigts en or avec les voitures.

— Alors, qu'est-ce qui nécessite que je me déplace en personne ?

Trivin se gratte le nez et se dirige vers mon véhicule. Il prend un air gêné et irrité.

— En fait, t'as eu de la chance de pas te tuer avec ta bagnole.

— Sans blague, j'ai failli défoncer le portail quand je l'ai pris. J'ai eu l'impression de conduire un cheval fou. Pourquoi tu crois que je t'ai appelé ?

— Tes freins étaient morts, m'apprend-il, en pressant les doigts sur le carénage de ma voiture. Tranchés net.

— Quoi ?

Un frisson glacé déferle dans mon dos. Je serre le poing, la rage me montant au cerveau à toute vitesse.

— C'était pas de l'usure, tu peux me croire, mais une coupure nette et sans bavure.

Je crispe la mâchoire et observe mon pick-up. Comme je garde le

silence, plongé dans de sombres pensées, Trivin se dodeline d'un pied sur l'autre. Je finis par passer la main sur mon front moite de sueur.

— T'as réparé ?

Il semble étonné, mais me répond tout de même :

— Oui, bien sûr, il est comme neuf. Tu peux rouler avec maintenant.

— Bien. Mes clés ?

Il fouille sur un plateau près du pick-up et les dépose dans ma main. Mon poing se referme sur le trousseau. Mon poulx est chaotique et je sens le poison de la fureur courir dans mes veines, mais je sais très bien cacher mes émotions.

— Merci pour le boulot. Envoie-moi la facture.

Il acquiesce, enfonçant les mains dans ses poches. Je me dirige vers la portière du conducteur, puis m'arrête et pose la main sur le montant.

— Des nouvelles ?

Il ne demande même pas à qui je peux faire allusion, c'est si évident.

— Non, aucune.

— OK, essaie de la recontacter. Ne te laisse pas distancer, Trivin. J'ai besoin que tu gardes un œil sur elle.

Il hoche la tête en grimaçant.

— Oh, allez, ne fais pas comme si t'étais pas content de la revoir. C'était ta meilleure amie, non ?

— Avant que tu t'en mêles.

— T'as pas eu besoin de moi pour tout gâcher. Au fait, mon avocat est sur ton affaire. Dans moins d'un mois, si tu fais ce que je te demande, tu récupéreras la garde de ta môme. Tu agis pour une bonne cause, Trivin. Siana ne représente plus rien pour toi. Pense à ta vie d'aujourd'hui.

Il grimace de plus belle et je le sens sur le point de m'insulter. Il crispe violemment la mâchoire.

— Je sais ce que j'ai à faire. Merci.

Je hoche la tête avec un rictus en coin et grimpe dans ma voiture, mais avant que je ne referme la portière, Trivin me lance en me regardant droit dans les yeux – ce dont je ne le pensais pas capable :

— Méfie-toi, Siana est aussi douée que toi pour emmerder le monde.

Mon rictus s'accroît. Je m'installe derrière mon volant, baisse la vitre et après avoir démarré, je lui réponds :

— Oh, crois-moi, je l'espère bien.

Chapitre 9

Siana

Assise sous la véranda, un verre de Jet à la main, une clope aux lèvres, j'observe la rue sans ciller. J'ai légèrement la gueule du bois et je compte sur le Jet pour m'aider à la faire passer. Le goût frais de la menthe envahit ma bouche lorsque je vide le contenu de mon verre dans mon gosier, puis j'enfourne ma cigarette. Les pieds sur la rambarde, je regarde passer devant moi la voisine et sa copine vieille fille. Elles me jettent des coups d'œil dédaigneux, puis parlent à mi-voix. Je sais ce qu'elles pensent, comme tous les gens de cette ville. Je suis la putain des Kingsale. Peu importe que j'aie donné mon cœur à l'un d'entre eux, tout ce qu'ils retiennent, ce sont les rumeurs et les mensonges.

Je pousse un soupir et bascule ma nuque contre la cloison de bois. J'éteins ma cigarette dans le cendrier posé près de moi lorsque mon téléphone sonne. Je le décroche aussitôt et lorsque j'entends sa voix flûte dans le combiné, un souffle de vie revient envahir ma poitrine.

— Salut, maman, comment ça se passe ?

La voix d'Aidan est inquiète, presque dure. Je retiens de peu un soupir. Je déteste savoir qu'il angoisse alors qu'il devrait être en train de s'amuser, de rire, et surtout pas de penser aux ennuis de sa mère.

— Hey, bébé, ça se passe bien. Je suis confiante. Je me débarrasserai bientôt de la maison.

Je mens comme un arracheur de dents, mais mon fils me connaît trop bien. Il décèle toutes les fêlures dans ma voix. Nous avons vécu trop de choses tous les deux, trop d'emmerdes, trop de folies pour que cela n'ait pas créé un lien fusionnel et indéfectible entre nous.

— Mouais, tu sais vraiment pas me mentir, maman. T'as vu mon père ?

Dans la chaleur, un frisson de froid s'empare de moi.

— Oui, je l'ai vu.

— Ça t'a fait quoi ?

— J'ai eu envie de lui broyer les couilles.

Il rigole dans le téléphone. Oui, je n'ai réellement pas une relation ordinaire avec mon fils de dix ans. Mais à quoi bon lui cacher la réalité ? Il l'a déjà vue, connue, goûtée de toutes les façons possibles. Il a mangé le même plat de pâtes que moi, dormi dans les mêmes lits pourris, attendu dans la pièce voisine tandis que je récupérais un peu d'argent, il a pleuré avec moi, crié avec moi, ri avec moi. Il m'a câlinée, réconfortée quand je croyais bousiller toute son enfance, et je l'ai protégé du mieux que je l'ai pu quand tout partait en vrille. Aidan a été là pour tout, sans jamais montrer le moindre signe de faiblesse. Comme lui. Ce gosse est ma huitième merveille du monde, celle pour laquelle je pourrais tout détruire, tout vendre, cette maison où perdurent mes derniers souvenirs, comme mon corps, mon âme, tout, sans que je ne regrette rien, si ce n'est parfois la douleur que je lui inspire sans le vouloir.

— Allez, ça t'a fait quoi, maman ?

— Pour de vrai ?

— Pour de vrai.

Je sens à son ton toute la curiosité, l'angoisse et la pression qui l'engloutissent à la mention de son père, alors je fournis un effort pour lui répondre :

— Tu es aussi beau que lui, Aidan. Tu as ses yeux, sa façon de considérer les gens...

— Tu réponds pas à ma question, maman.

— Je sais, bébé. C'est juste que...

— C'est trop dur ?

— Quelque chose dans ce goût-là.

— Dis-moi, s'il te plaît.

— Tu te souviens quand on s'est empiffrés de glaces au bord de la plage, l'été dernier. À quel point c'était bon. À quel point on s'est bien amusés.

— Oui, je m'en souviens, c'était génial. Mais j'en ai tellement mangé que j'ai vomi toute la nuit.

— Ben voilà, j'ai ressenti la même chose en voyant ton père.

Il rit de plus belle.

— Et lui, tu crois qu'il a ressenti la même chose ?

— Oh que oui.

Je n'ai jamais rien dissimulé à Aidan. Il connaît toute ma vie, les raisons qui m'ont poussée à partir d'ici, à vivre comme on a vécu, tout sur son père, le moindre sentiment d'amour que j'éprouve encore pour lui et que j'éprouverai toujours, comme la haine qui s'y est greffée.

— Tu vas lui parler de moi bientôt ?

— Oui, bébé, mais j'attends le bon moment.

— Il y en aura un ?

Je souris et ouvre mon paquet de cigarettes. Je regarde l'un des voisins en train de promener son chien. Celui-ci chie le long de la barrière de mon jardin. Le type feint de ne pas me voir.

— Non, je suppose que non, mais tu es mon atout majeur.

Je prends une inspiration, puis ajoute :

— Et tu sais les risques qu'on encourt, Aidan. Quand il le saura, il va péter un plomb. La partie sera plus dure à jouer.

— T'es la meilleure, mam, et j'aime bien être ton atout. Papa a p't-être du pouvoir, mais il y a un truc qu'il ne pourra jamais te prendre.

Mon cœur se gonfle à ses paroles. Mon fils est trop mûr pour son âge, trop intelligent et bien trop sage. Même si je connais la réponse, je pose quand même la question :

— Qu'est-ce que c'est au juste ?

— Le petit con qui te sert de fils. Toi et moi, mam. Pour toujours.

— Pour toujours, bébé.

Mon fils est le meilleur. La plus belle chose qui soit sortie du chaos. Même si quand mes yeux plongent dans les siens, j'ai l'impression de me prendre un tsunami sur la tête, la sensation qu'il éveille et les souvenirs tendres qu'il ramène en moi me comblent de bonheur. Aidan est né d'un amour si intense, si puissant et si violent qu'il semble en avoir été façonné. Il est vif, fort et dur, comme un morceau d'acier trempé. Comme son père. Comme moi !

— Tout se passe bien avec Cheyenne ? je demande en extirpant une cigarette du paquet.

Le chien du voisin aboie dans ma direction. Je lui lance un doigt d'honneur, ignorant les récriminations de son propriétaire.

— Ouais, j'en fais ce que je veux. Trop facile, mam.

— N'en fais pas trop. Elle est gentille et c'est la seule personne qui me supporte.

- En dehors de moi et de mon père.
- Ton père ne me supporte pas non plus.
- T'arrêtes pas de dire que lui ressemble.
- Arrête de répéter ce que je dis ! Prends soin de Cheyenne, p'tit merdeux.
- Mais oui, t'inquiète pas. Je suis un ange avec elle.
- Pourquoi je te crois pas ?
- Parce que je sais pas te mentir.

Je souris en songeant à la requête d'Aidan : avouer à Morgan qu'il m'a chassée de sa vie alors que je portais son fils. Je suis partagée entre l'horreur que cette scène provoquera en moi, le chaos, la peur et ce sentiment mesquin de jubilation de le voir en souffrir. À cause de son geste, il a tout perdu... mais moi aussi, plus qu'il ne l'imaginera jamais.

Je papote encore quelques minutes avec mon fils en fumant ma cigarette, puis je finis par raccrocher en lui promettant de le rappeler très vite. Une boule se forme dans mon estomac à la pensée de Morgan découvrant son rejeton. Je garde cette cartouche en réserve. Je n'avais pas l'intention d'apprendre sa paternité à Morgan en venant ici, mais Aidan me l'a demandé. Il m'a avoué qu'il voulait que son père sache qu'il existe, qu'il voulait le rencontrer un jour. Ensuite, il m'a réconfortée en me répétant qu'il ne lui pardonnerait jamais ce qu'il nous avait infligé. J'ai toujours tout fait pour protéger Aidan, mais je suppose que je n'ai pas su suffisamment le mettre à l'abri de ma rage et de ma violence à l'égard de Morgan. Je ne peux pas lutter contre lui. Alors, je tiendrai cette promesse, même si ça doit me tuer ensuite. Aidan mérite de connaître son père, même si celui-ci est l'enfoiré de ma vie.

Je prends une inspiration, puis me redresse. J'attrape mon sac à main, chausse mes lunettes et me dirige en ville à pied.

Il est temps de me bouger. Je n'ai pas l'intention de rester ici plus que nécessaire. Même si l'envie de croiser Morgan dans ces rues est alléchante, retrouver mon fils et tenter de rebâtir ma vie le sont encore plus.

J'entre dans l'agence immobilière au coin de Chesterfield et Brook. Deux femmes, l'une d'une cinquantaine d'années et l'autre d'une trentaine d'années, lèvent le nez de leur ordinateur. La plus vieille fronce les sourcils en me reconnaissant, l'autre manque de lâcher un hoquet de stupeur, comme si j'étais porteuse d'un germe mortel.

— Bonjour, je lance en avançant au centre de la pièce.

— Bonjour, me répond la plus âgée d'une voix sèche. En quoi puis-je vous aider ?

— Je souhaiterais vendre la demeure de mes parents.

Une crispation parcourt son visage ridé et ses yeux couleur noisette m'observent comme si j'étais un amas de purin s'entassant devant son perron.

— Bien, je suppose qu'il s'agit de la maison de Courtney Street ?

— Euh, en effet.

Je vois qu'elle me connaît bien.

Elle pianote sur son clavier et je constate qu'aucune des deux femmes ne m'a proposé de m'asseoir. La plus jeune continue de me regarder tout en faisant mine de taper sur son ordinateur. Elle a l'air de peser mes fringues sur une grosse balance divine.

La vieille relève le nez de son écran, desserre la mâchoire et m'offre un sourire en dents de requin.

— Je suis navrée, votre maison ne nous intéresse pas.

— Quoi ? Comment ça ?

— Eh bien, oui, elle n'est pas en bon état. Nous ne pourrions pas la vendre.

— Vous vendez des maisons en bien plus mauvais état que celle-ci. En dehors d'un bon coup de peinture, elle est habitable.

— Pas suffisamment selon nos critères. Je peux l'enregistrer, mais ne vous attendez pas à un miracle. Personne ne vous l'achètera.

À ces mots, je comprends soudain et la rage se met à bouillir en moi. Je m'avance vers elle, pose les mains sur le bord de son bureau et me penche par-dessus son écran d'ordinateur. Ses yeux s'écarquillent légèrement, mais la lueur mauvaise et cruelle s'y accroche comme une ventouse pour chiottes.

— L'agence appartient aux Kingsale, n'est-ce pas ?

Je feins de regarder partout, à la recherche d'une enseigne.

— Je ne vois leur nom nulle part pourtant. J'ai évité celle de Miller Street pour cette raison.

Je croise son regard et le soutiens farouchement. J'esquisse un rictus insolent et me rapproche un peu plus d'elle, posant la main sur le haut de son écran. Dans mon dos, j'entends sa comparse saisir son

téléphone et appeler les autorités, ce bon cher Langdon, comme si je commettais un crime atroce, mais je ne me démonte pas.

— Appelez M. Kingsale et dites-lui bien de ma part qu'il peut se la fourrer profond en attendant que je la lui vende. Ça n'arrivera jamais ! Et s'il ne comprend pas ces mots-là, dites-lui que je l'attends de pied ferme. Autrefois, il n'avait pas besoin de subalternes pour accomplir son sale boulot !

Je balance un gros crachat sur le clavier de la vieille femme qui pousse un cri d'effroi tandis que je recule. Je réajuste la lanière de mon sac à main et dirige mon regard vers la plus jeune qui bredouille au téléphone d'un ton angoissé. Avec mon rictus, je m'approche d'elle, faisant crisser mes boots sur le parquet, lui arrache le téléphone des mains et lance dans le combiné :

— Hey, Langdy, tu vas bien ?

— Siana, je me doutais que tu ferais des tiennes.

— À dire vrai, à moins que tu me coffres pour avoir jeté un molard sur un bureau, tu n'as rien à me reprocher. J'essaie seulement de vendre la maison de mes parents, mais je vais finir par croire que vous m'aimez tellement que vous refusez de me voir partir. Alors, épargne-toi le trajet, je m'en vais, ne t'inquiète pas.

— Siana, t'es toujours en train de foutre la merde partout où tu passes.

— C'est parce que je sais que t'adores la ramasser.

Il grogne un juron tandis que je lui raccroche au nez en riant. Je toise la fille, secoue la tête et tourne les talons sans rien ajouter, mais au moment de refermer la porte derrière moi, j'entends la vieille greluche balancer :

— Telle mère, telle fille !

Je lève les yeux et croise le regard vicieux de la femme qui disparaît aussitôt lorsqu'elle avise l'expression meurtrière de mon visage. Je suis à deux doigts de foncer dans la boutique pour la clouer au mur, lorsque la voix de mon fils coule dans mon oreille. Je ne peux pas m'offrir le luxe de la bastonner et de me retrouver en prison. Tous ces sacrifices pour donner raison à cette ville pourrie, non ! Pas question !

— T'as raison, la vieille, ma mère était une femme fantastique. Très loin de ce que tu seras jamais.

Je claque la porte vitrée derrière moi, manquant d'en fissurer le verre sur toute la longueur.

Une fois sur le trottoir, pour tenter de retrouver mon calme, j'observe la rue en prenant de petites inspirations. Les bâtiments datent pour la plupart du xix^e siècle, avec des frontons en briquettes rouges et des hauts clochers, et d'autres des années 1950, affichant leur style rétro, comme si on sortait du film *Grease* ou de *Retour vers le futur*. Tout autour de la ville, les buttes de grès massif couleur ocre s'étendent au milieu du désert. Autour de Wild High City, il n'y a rien, seulement Le Grand Nulle-Part.

J'allume une cigarette, sentant mon poulx toujours désordonné, et je tourne la tête vers l'édifice au bout de la rue principale : Kingsale Hall. La bâtisse ressemble à une ancienne gare, d'un style impérial, avec un large fronton sur lequel s'inscrit le nom de cette satanée famille en lettres romaines. Des colonnades en parcourent l'entrée, comme si on grimpeait les marches d'un tribunal. Le lieu est austère et luxueux à souhait, autant qu'on peut l'attendre des Kingsale, en réalité.

Un sourire torve incurve mes lèvres en observant l'édifice. Sans même me soucier des conséquences, je marche vers le bâtiment qui abrite les dieux de Plouc City. Je jette un œil sur ma montre et songe qu'en plein milieu de l'après-midi, c'est bien là que je le trouverai, et si ce n'est pas le cas, j'ai bien l'intention de l'y faire rappliquer sans tarder.

Chapitre 10

Morgan

Le conseil d'administration de Kingsale Enterprise se déroule sans heurt, à une vitesse de croisière. Mon directeur adjoint expose nos derniers chiffres, qui sont bons – bien qu'un peu moins que le trimestre précédent, mais rien d'alarmant. Je jette un coup d'œil par la grande baie vitrée qui s'ouvre sur la plaine désertique et le ciel bleu, sans aucun nuage à des miles à la ronde.

Soudain, un tintamarre ahurissant éclate de l'autre côté de la porte, interrompant mon directeur. Je tourne la tête vers le battant qui s'ouvre à la volée. Ma secrétaire se précipite dans la grande salle de réunion, échevelée et au bord de la panique.

— Monsieur Kingsale...

Une voix surgit dans le couloir, ne laissant pas ma secrétaire achever sa phrase :

— Sale connard, je sais que t'es là ! Arrête de te débiter en m'envoyant tous tes sous-fifres.

Sans même pouvoir m'en empêcher, j'esquisse un sourire. Je pianote du bout des doigts sur la table lorsqu'une tornade brune, en short et débardeur, déboule dans la salle de réunion, sous les yeux ahuris de mes collaborateurs. Ma secrétaire bredouille des excuses, mais je ne l'écoute pas. Je suis concentré sur Siana et ses yeux de feu, le bleu qui se transforme en lave. Elle se dresse au bout de la table, un rictus aux lèvres. Elle est légèrement décoiffée, comme si elle s'était battue pour monter jusqu'ici, et elle tient la lanière de son sac à main roulée en boule dans son poing.

— Ce n'est pas grave, j'interromps ma secrétaire qui continue de bafouiller et de se vilipender elle-même.

Le regard de Siana se pose sur mes collègues avant de revenir vers moi. Elle laisse tomber son sac au sol pour croiser les bras sous sa poitrine, la mettant en valeur par la même occasion.

— J'espère que je dérange, Morgan. Tu ne m'en veux pas de débouler à cette heure-ci ?

Ses prunelles deviennent frondeuses. J'entends l'un de mes directeurs marmonner :

— Quelle honte !

Mais ni Siana ni moi n'y prêtons attention. Si ses yeux étaient un revolver, je serais sûrement mort à l'heure qu'il est. Je devine la rage sur son visage, et cette autre chose qui n'appartient qu'à nous.

— Qu'est-ce que tu veux, Siana ? Comme tu peux le constater, je suis occupé.

— Oh, je m'en branle, Morgan !

Ma directrice financière lâche un hoquet de stupeur. L'un de mes assistants grommelle un juron, tandis qu'un autre se retient de rire.

Je pousse un soupir faussement excédé en la couvant du regard. Je ne voudrais la voir nulle part ailleurs. Dix ans que j'attends ce moment.

Comme je n'ouvre pas la bouche, Siana réalise un rapide tour d'horizon, s'avance vers l'un des fauteuils et, loin de se débîner, pose sa boot aux bords éraflés sur la cuisse de mon avocat pour se hisser sur la table. Celui-ci semble choqué par son attitude mais ne bouge pas d'un iota, comme figé et fasciné par mon ange tout feu tout flammes. Je suis sûr qu'il doit bander à force de mater ses longues jambes bronzées et ses fesses moulées dans son short.

Je lève lentement les yeux vers elle, tandis qu'elle avance vers moi, écrasant sous ses talons les papiers qui se trouvent sur son chemin.

— Monsieur Kingsale, laissez-moi appeler le shérif, lâche ma secrétaire.

— C'est inutile. Je vous prie de sortir d'ici.

Comme personne n'esquisse le moindre geste, hormis Siana qui me fixe en marchant vers moi, j'ordonne d'une voix plus forte, qui ne laisse place à aucune protestation :

— J'ai dit : dehors !

Mon directeur adjoint bougonne :

— Morgan, ce n'est pas une bonne idée.

Comme je ne lui réponds pas, il se lève à son tour et attrape son porte-documents sans insister.

Les chaises grincent sur le sol, des dossiers sont ramassés à la va-vite, dans un silence scandalisé. J'en entendrai parler ce soir au dîner, mais, pour l'heure, je m'en fous. Ici, maintenant, plus rien d'autre n'a

d'importance. Seulement elle et moi.

Siana s'est arrêtée au milieu de la table, attendant que la salle se vide. Parfaitement à l'aise, je reste assis dans sa ligne de mire, un sourire aux lèvres. Je la déshabille du regard sans aucune pudeur. Je mate chaque partie de son corps alléchant : sa poitrine fière, plus volumineuse qu'avant, sûrement parce qu'elle a pris un peu de poids, modelant une silhouette plus pulpeuse et suave. Tout en elle respire le sexe, la brutalité des sentiments, la colère et le plaisir. Je mate sa gorge, son ventre plat, ses jambes fines et musclées. Je la baise littéralement des yeux. Mon sexe durcit dans mon pantalon. Rien de surprenant à ça, c'est un phénomène inévitable. Siana ne m'a jamais laissé indifférent, ma faim d'elle a toujours été dévorante et sans limites. Ce n'est pas aujourd'hui que cela changera, peu importe la haine qui s'immisce désormais entre nous. Il existera toujours ce lien indéfectible, ce truc palpable, à l'orée de nos deux corps affamés l'un de l'autre.

Quand le battant se referme sur le dernier de mes collaborateurs, aucun de nous deux n'a bougé, ni même cillé.

Siana se remet en mouvement, et à chacun de ses pas, je bande plus fort, au rythme de ses hanches. Elle s'arrête devant moi, écrasant sans ménagement ma liasse de papiers. Elle les froisse de la pointe du pied, histoire de me pourrir un peu plus l'existence.

Mon regard remonte lentement de ses chevilles jusqu'à ses prunelles incandescentes, m'abreuvant de tous les grains de peau à ma disposition.

— T'es qu'un sale porc, Morgan.

Le duel est lancé. Mon sourire s'étend, tandis que je bascule en arrière, contre mon dossier, pour mieux la regarder dans les yeux, pendant qu'elle me toise, les bras toujours croisés.

— Hmm, qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— L'agence immobilière.

— Ah...

Un éclair traverse ses pupilles dilatées. Elle se laisse tomber sur la table et s'assoit devant moi, posant ses boots sur mes cuisses. Le contact manque de m'arracher un frisson. Je meurs d'envie de poser mes mains sur elle, de la toucher jusqu'à l'écœurement et de lui soutirer par la force le moindre de ses gémissements.

Comme mes genoux sont écartés, sa position impudique expose ses jambes ouvertes à mon regard indécent, et elle semble adorer ça. Je ne

lui accorde pas le plaisir de la contempler plus bas que la gorge. Je la fixe, une main calée sous mon menton.

— Je te l'ai dit, Siana, tu ne vendras cette maison qu'à moi.

— C'est une vengeance ?

— Oh, voyons, ma belle, si je tenais à me venger, je ferais mieux que ça.

— Sans aucun doute, tu es un être abominable et sans cœur.

— Quoi de plus normal ? Tu me l'as arraché il y a dix ans.

Une crispation parcourt son visage alors que son regard tombe sur le haut de mon bras, là où repose sous ma chemise, mon ange déchu.

— Je l'ai juste emporté, Morgan.

Une lueur que je connais bien s'inscrit au cœur de ses yeux de cobalt, mais elle l'efface très vite, murant de nouveau son âme pour la mettre hors de ma portée... hors de danger.

Un rictus ourle de nouveau ses lèvres.

— Je veux que tu dises à tes deux pimbêches de vendre ma maison.

— Pourquoi ferais-je une telle chose ?

Elle arque un sourcil puis, mauvaise, ôte l'un de ses boots sans me quitter du regard, en appuyant la pointe de sa botte contre le talon de l'autre. Je ne bronche pas, même si je devine la suite. Je l'espère même avec avidité !

Sa chaussure tombe au sol. Son petit pied aux ongles vernis de rouge se pose sur mon entrejambe et appuie sur mon érection. Son sourire s'agrandit en me sentant déjà dur. Pas la peine de lui dissimuler l'effet qu'elle me procure. Elle le sait mieux que quiconque.

Elle se met à me branler avec son pied, et je n'esquisse pas le moindre geste de lutte.

— Retire ton offre, Morgan.

— Non. Tu me vendras cette maison, que tu le veuilles ou non.

Elle enfonce son pied sur ma bite, m'arrachant un tressaillement de douleur, puis elle reproduit son geste délicat et excitant.

— Tu en auras tellement marre de moi que tu me supplieras de la vendre au premier pécore qui passe !

— Compte là-dessus, ma belle.

Elle plisse les paupières, faussement agacée.

— Ça t'excite de me tripoter, Siana ?

Son pied appuie plus fort.

— Ça t'excite de me laisser te toucher ? Iris doit pas beaucoup te faire jouir si tu dois te contenter de mon pied pour ça.

Je manque d'éclater de rire. Siana devine mon jeu, parce qu'elle ose un sourire plus spontané, celui d'autrefois, quand nous étions amoureux, indissociables l'un de l'autre.

— J'ai toujours aimé que tu me touches, je lui avoue sans la quitter du regard, me rassasiant de la moindre de ses expressions.

Mon aveu dresse aussitôt l'une de ses murailles, comme si j'avais cogné dedans un instant plus tôt.

— J'espère que tu souffres, Morgan.

— Pas dans l'immédiat, mon ange.

Ses orteils s'enfoncent plus fort, et je saisis sa cheville pour qu'elle arrête de maltraiter mes couilles. Elle essaie aussitôt de retirer son pied. J'agrippe fermement son mollet et de mon autre main, je saisis sa hanche et la rapproche de moi, au bord de la table, froissant une multitude de papiers sous ses fesses.

— Termine ce que tu as commencé, je lui intime.

Elle grogne et me balance un juron. Elle se débat à nouveau, mais je referme ma poigne sur sa cheville pour l'empêcher de gigoter. Je me redresse légèrement pour me retrouver à quelques centimètres de sa bouche et, les yeux dans les siens, je lance :

— Fais-moi jouir, Siana.

— Non.

— Tu es venue là pour quoi, dans ce cas ?

— Pour la maison.

— Et t'as besoin de ton pied pour ça ? T'en as rien à foutre de la maison. Si c'était le cas, tu me la vendrais au prix que je t'ai proposé. Trois cent mille dollars, Siana, cash. Personne ne refuserait cette offre.

— Personne n'a notre histoire. Tu peux crever avec tes billets. J'en veux pas... Lâche-moi.

— Non, fais-moi jouir.

Je manipule son pied sur ma queue et m'arrache moi-même un gémissement. Je la sens frémir en écho. Sa mâchoire est crispée et ses yeux me balancent des éclairs.

— Lâche-moi, Morgan ! Je te donnerai jamais satisfaction...

— Ferme ta putain de bouche, Sian, t'es venue pour ça. Tu voulais voir si tu me faisais encore de l'effet, et ouais, tu m'en fais encore ; tu m'en feras toujours, sale garce. Alors, tu me fais jouir et tu te tires de mon bureau !

Elle grogne et me jette son autre pied dans les côtes. Je me relève à toute vitesse, saisis sa hanche et la bascule sur la table. Ses cheveux bruns s'éparpillent en couronne autour de son visage haineux.

Cette position entre ses cuisses me rappelle des souvenirs très agréables, mais je suis obligé de lutter pour empoigner ses bras et l'empêcher de me frapper. Elle m'insulte, avec son vocabulaire fleuri bien à elle, et je suis à deux doigts de l'embrasser pour la faire taire. Mais je m'y refuse. Ça me tuerait de sentir ses lèvres à nouveau.

Je lui balance un coup de reins, frottant éhontément mon sexe contre le sien. Elle serre les dents et j'ondule de nouveau entre ses jambes, appuyant de plus en plus fort, au point de sentir une douleur insidieuse s'enfoncer dans mon bide. Je ne suis pas en elle, mais je ne l'ai pas touchée depuis si longtemps que la sensation de chaleur à travers nos vêtements, son regard empli de désespoir et de colère, ses mouvements pour se déloger de sous mon corps, tout me remplit d'un désir incontrôlable.

— T'as aimé coucher avec un mec sur mon territoire ? je lui susurre.

— C'était un bon coup, il m'a fait hurler de plaisir.

J'enfonce mon visage sous son oreille et elle retient son souffle. Je hume le parfum de sa peau qui m'a tant manqué. Mon cœur bat de manière désordonnée. J'ai l'impression de vivre un rêve et un cauchemar en même temps. La douleur sourd par tous les pores de ma peau, mais je ne peux pas m'empêcher de la toucher.

— Quand tu penses à moi, tu hurles toujours de plaisir, je rétorque d'une voix rocailleuse.

Elle rit, mais son rire n'a rien de drôle. Il est dénaturé par le désir de notre étreinte et par la souffrance qu'il suscite. Elle s'apprête à répliquer quand mes lèvres se posent sur la veine battante de son cou, lui coupant la respiration.

— Tu te laisses prendre par un autre chez moi, Siana...

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre et je la mords. J'enfonce mes dents si violemment qu'elle gigote sous moi, pousse un cri, tandis que je donne un autre coup de reins entre ses cuisses, massant mon sexe enflé et douloureux contre le sien. Puis je lui suce

le cou, là où je l'ai mordue. Je la lèche, j'aspire sa peau et je façonne ma marque sur son corps.

— Espèce de connard machiste, hurle-t-elle en se débattant, mais ses mouvements ne sont pas très convaincants.

Le coup de bassin suivant lui arrache un gémissement et je la sens ravalier un sanglot qui, à mon tour, m'interdit de respirer. Je lève la tête et plonge dans ses yeux bleus désespérés. Elle se mordille les lèvres et sa poitrine se soulève à toute vitesse. Un voile de larmes obscurcit son regard, même si elle les retient, par orgueil. Tout son corps est fébrile, vulnérable... et à ma merci. Je le sais. Si je décidais de l'embrasser, à cette minute, elle céderait. Comme toutes les fois où nous nous sommes retrouvés tous les deux, incapables de lutter contre notre désir. Mais même nos corps rompus de plaisir ne l'empêcheraient pas de me quitter, détruisant mon âme une nouvelle fois. Je ne peux pas la laisser faire. Jamais plus.

— Trois cent cinquante mille dollars, Siana, et une pipe, pour sortir de ma vie.

Ses yeux menacent de s'échapper de ses orbites.

— Lâche-moi, enfoiré.

Elle agite les jambes le long des miennes et tente de me donner des coups de genoux dans les flancs.

— Quoi ? Pourquoi tu t'énerves ? Tu sais comment on t'appelle en ville, mon ange ? La putain des Kingsale. Ma putain. T'es à moi, Siana. Tu l'as toujours été, tu le seras toujours. Donne-moi tes lèvres, prends ton fric et disparais de mon existence.

— Je préfère encore sauter du toit, Morgan.

Elle ne me dit pas qu'elle ne m'appartient pas. Nous sommes l'un à l'autre, depuis toujours et à jamais. C'est ainsi, malgré tout ce qui s'est passé. C'est notre vie.

— Je ne veux pas de ton fric pourri. Je ne veux pas que tu me touches ! Dégage de là !

Je lâche un rictus et abaisse les yeux sur ses lèvres roses. Je m'approche et elle lutte de plus belle, tordant son corps, inclinant la tête pour éviter mon contact. Ma langue glisse sur sa joue et ses muscles se contractent sous moi.

— Je ne compte pas t'embrasser. Je ne laisse pas traîner ma langue dans une bouche qui a connu plus de bites qu'une pissotière.

Cette fois, elle hurle. Elle arrache son poignet de ma main et me

gifle tellement fort qu'une douleur me cuit le visage. Mon rictus reste figé sur ma figure, pendant qu'elle redresse la tête pour se retrouver à quelques millimètres de mes lèvres.

— Pourtant t'aimerais bien y foutre la tienne, sale hypocrite. Toi et moi, Morgan, jusqu'à la fin de nos jours.

— Ouais, tiens-le toi pour dit.

Je donne un dernier coup de bassin contre cette chaleur moite qui gagne son entrecuisses, lui volant une ultime plainte, puis la libère malgré mon érection douloureuse. Elle se redresse instantanément comme un pantin monté sur ressort, folle de rage, les cheveux ébouriffés.

Alors que je m'apprête à me laisser tomber sur mon siège, elle me gifle à nouveau, de toutes ses forces, me coupant le souffle. Je relève la tête vers elle, furieux, prêt à saisir ses cheveux dans mon poing, mais son regard troublé me fige. J'émetts un grognement et m'assois sans la quitter des yeux, mes genoux flanquant ses jambes.

— Dis à tes sbires de mettre ma maison en vente ! m'ordonne-t-elle en ramassant sa chaussure.

Elle ne l'enfile pas, me pousse d'un coup de genou et se dirige vers la porte, aussi fière qu'une reine, avant de saisir son sac à main au sol.

— Non !

Elle grogne et m'adresse un doigt d'honneur qui dessine un sourire amusé sur mes lèvres.

— Au fait, mon ange, je l'interromps avant qu'elle n'ouvre le battant, la prochaine fois que tu chermeras à me tuer, trouve une autre idée que les freins de ma voiture. D'où tu veux que je me plante ici ? Il n'y a pas une côte à des miles à la ronde.

Ses yeux s'écarquillent, puis elle me répond d'un ton sec :

— Si je voulais te buter, Morgan, je te regarderais droit dans les yeux en appuyant sur la gâchette. Je sais pas de quoi tu parles, mais j'y suis pour rien. T'as dû emmerder quelqu'un d'autre !

Elle me claque la porte au nez, me laissant un goût amer dans la bouche.

Chapitre 11

Morgan

Treize ans plus tôt

Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

La même aux yeux bleus déroutants était assise sur la première marche, derrière le bahut, là où je devais retrouver mon coup du vendredi.

Elle avait posé les coudes sur ses genoux dénudés, celui de gauche arborait une croûte de sang. Elle portait une robe blanche, avec de la dentelle le long du décolleté et sur l'ourlet, et des sandalettes qui dévoilaient ses ongles vernis de bleu. Elle avait passé une chaîne sur sa cheville et une autre à son poignet. Des petites boucles d'oreilles en forme de cœur étaient suspendues à ses lobes. Ses cheveux tirés en queue-de-cheval mettaient en valeur son visage incliné vers l'avant, comme si elle observait les fourmis cavalcant sur le bitume.

Je m'arrêtai devant elle et m'éclaircis la gorge pour attirer son attention. Lentement, elle leva vers moi ses yeux curieux et longea mon corps comme pour en mémoriser chaque centimètre. Les mains enfoncées dans les poches de mon jean, je lui envoyai un sourire agacé.

— Tu t'es perdue ?

— Non, je t'attendais.

— Je suis occupé là.

— On dirait pas.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

— Je le serai dans moins de cinq minutes.

— Ça m'étonnerait, me répondit-elle, en passant la main sur sa robe pour la défroisser. J'ai renvoyé la nana qui t'attendait.

J'ouvris les yeux en grand.

— Quoi ?

Elle haussa les épaules comme si c'était un détail et m'expliqua :

— Je l'ai informée que maintenant tu sortais avec moi.

Je secouai la tête, de plus en plus ahuri.

— T'as fait quoi ?

Sans se démonter, elle me répéta :

— Je lui ai dit que tu n'étais plus sur le marché, parce que tu sortais avec moi.

— Non, mais je le crois pas ! D'où tu sors ça ? D'où tu te permets de choisir à ma place ?

Je l'attrapai par le bras et la remis brutalement debout. Elle vacilla sur ses jambes et s'accrocha à mon T-shirt. Ses grands yeux bleus s'enfoncèrent dans les miens et je ressentis une foutue décharge électrique lorsque sa main se referma sur ma taille.

— Je t'ai dit que je te ferais oublier les autres.

— Les gamines ne m'attirent pas. T'es plate comme une sèche et tu sucas pas !

— T'as qu'un an de plus que moi, Morgan, et je suce quand j'en ai envie...

— Comment tu sais ça ? la coupai-je d'un ton abrupt.

— Je le sais, c'est tout.

— Tu me surveilles ?

— Non, tu me prends pour qui ? Je suis pas l'une de tes groupies qui baisent le temps de la petite heure que Monsieur Kingsale veut bien leur accorder. Je me suis juste renseignée sur toi.

— Pourquoi t'as fait ça ? C'est quoi le deal ? Tu veux du fric, c'est ça ? Tu veux parader dans une voiture de course ?

Son visage se froissa subitement. Elle se débattit et tenta de dégager son bras de ma poigne comme un petit animal sauvage.

— J'en ai rien à foutre de ton fric, abruti. C'est toi que je veux !

Je la dévisageai, complètement scotché par la ténacité et le culot de cette fille.

— Je te rappelle que t'as un mec.

Elle roula une épaule, avant de me répondre :

— Je l'ai largué. Je te veux, toi.

— Pourquoi ?

Cette fois, son regard plongea dans le mien et plutôt que de se débattre, elle se rapprocha et se hissa sur la pointe des pieds pour se positionner à ma hauteur. Ses lèvres étaient près des miennes, ses petits seins appuyés contre mon torse, et je ne parvenais même pas à empêcher mon regard d'aller et venir entre sa bouche pulpeuse et ses yeux de saphir.

— Il me faut une raison ? Je peux pas juste en avoir envie ?

Je lâchai un juron, puis un sourire machiavélique se posa sur mes lèvres.

— OK, tu me veux, ça me va.

Elle écarquilla les yeux, surprise que je cède si vite, mais elle déchantait rapidement lorsque je la précipitai contre le mur, nous dissimulant de la cour derrière les épais halliers qui entouraient l'escalier de secours. Celui-ci nous dominait. Je nous planquai sous la structure de métal qui s'élevait en colimaçon au-dessus de nos têtes, et calai son dos contre le crépi beige de la bâtisse.

Ma main glissa aussitôt le long de sa cuisse délicate et passa sous sa jupe pour se poser directement entre ses jambes. Son souffle disparut dans sa bouche qu'elle referma, une seconde avant que je plaque mes lèvres sur les siennes. J'essayai de l'embrasser, mais elle n'esquissa pas le moindre geste, comme figée en statue de pierre. Mon doigt passa le long de sa culotte, découvrant toute son intimité par-dessus l'étoffe, puis je m'arrêtai sur son clitoris que je caressai en cercle.

— Fais un effort, ouvre la bouche et embrasse-moi.

Elle ne bougea pas davantage. Ses yeux étaient posés sur mon visage et m'observaient, sans marquer la moindre émotion. Son corps était tout mou contre le mien. Agacé, je grimaçai et retirai brusquement ma main.

— Alors quoi, bébé, tu veux plus de moi ?

Elle hocha la tête sans hésiter, sa langue passant sur sa lèvre inférieure.

— Si.

— Alors, pourquoi t'essaies pas d'avoir l'air vivante ?

Ma bouche s'approcha de nouveau de la sienne, l'effleurant avec douceur.

— Tu veux pas que je te prenne contre ce mur ?

— Non...

— Tu en es certaine, gamine ? Tu veux pas sentir ma langue baiser ta bouche ? Ma bite s'enfoncer dans ta petite chatte serrée ?

J'esquissai un sourire sûrement un peu sadique, prenant un plaisir fou à la mettre mal à l'aise, à sentir son souffle se tarir en frôlant mon visage, à découvrir ses pupilles dilatées par l'excitation et l'embarras, à voir ses poings se fermer.

— Oh, gamine, alors tu veux pas être comme les autres, mais j'ai rien de plus à te proposer. Je baise ici. Tu es venue de toi-même. Tu me veux, je te prends. Où est le problème ?

Elle pinça les lèvres sans détourner les yeux des miens, puis elle approcha la tête et posa sa bouche sur la mienne, tout doucement, interrompant mon inspiration. Contre mon buste, je sentis les battements affolés de son cœur. Sa langue dessina le pourtour de mes lèvres, comme si elle cherchait à s'en approprier le goût, la forme, la texture, avant de s'y immiscer et de trouver la mienne. Je la lui donnai, mon poulx battant de plus en plus frénétiquement. Ma main droite se referma sur le haut de sa cuisse, sous sa robe, tandis que je reprenais la maîtrise du baiser et l'approfondissais. Elle poussa un gémissement quand sa tête heurta le mur sous l'engouement et la voracité de mes lèvres. Mes doigts glissèrent sur sa fesse et l'empoignèrent sèchement. Elle leva les bras et les noua autour de ma nuque, m'attirant plus près d'elle. Mon torse s'écrasa contre sa poitrine, froissant son décolleté jusqu'à me dévoiler son soutien-gorge. Ma bouche dévora la sienne et elle gémit comme aucune fille n'avait gémi juste à cause d'un baiser. Et ça m'excita. Ce petit bruit me rendit fou, alors je fis tout pour qu'elle le reproduise, encore et encore. Je me mis à bander si fort que mon bassin ondula contre son ventre plat. Ses ongles s'enfoncèrent dans ma nuque, et tout son corps s'arracha du mur pour se blottir dans mes bras. Je l'attrapai, la serrai fermement et l'embrassai encore sans plus pouvoir détacher mes lèvres des siennes.

La queue en feu dans mon jean, je bougeai le bassin plus vite et la soulevai sous les fesses pour me positionner entre ses jambes. Je la plaquai à nouveau contre le mur et me frottai contre elle.

Je devais la pénétrer tout de suite, sinon je risquais d'implorer. Mais au moment où ma main glissa entre nous pour écarter sa culotte, elle mit fin à notre baiser en reculant la tête contre le mur.

Son regard s'empara de moi pour ne plus me lâcher. À cette seconde même, cette foutue seconde où elle arracha ses lèvres des miennes, je sus que je ferais tout pour y retourner, m'emparer encore de sa bouche et sentir son goût et son odeur m'envahir à nouveau.

Elle secoua la tête. Contre mon torse, je sentais toujours son cœur battre à même ma peau à vive allure.

— Morgan... pas maintenant, s'il te plaît. Pas comme ça. Je veux pas être une fille de plus pour toi.

Je serrai les mâchoires et la relâchai brutalement sur le sol.

— Gamine, c'est soit ça, soit rien. T'as rien d'autre à me proposer qui m'intéresse.

Elle s'appuya contre le mur et posa les paumes dessus, de chaque côté de son corps.

Je m'attendais à ce qu'elle éclate en sanglots et me traite d'enfoiré, mais non, elle me sourit. Le sourire le plus torve que j'avais jamais vu.

— OK, c'est ce que tu crois. Dans une semaine, tu me supplieras de te prendre.

J'arquai un sourcil moqueur.

— Ah oui ? De me prendre, rien que ça ? Je voudrais bien savoir comment tu comptes y arriver. T'es qu'une gamine. Tu ne m'intéresses pas. Fais-toi une raison.

J'essayais de la foutre en rogne, mais je n'y parvins pas. Elle se contenta de serrer les poings et de me sourire plus largement. Elle décolla son dos du mur, s'approcha de moi et posa son index contre ma poitrine.

— Parce que je suis pas n'importe quelle fille. Tu l'as juste pas encore remarqué, Morgan.

Elle me tourna le dos sans rien ajouter, tandis que je ricanais ; je devais admettre qu'elle n'avait pas tort. Je n'avais encore jamais rencontré une nana aussi sûre d'elle.

— Hey, gamine !

Elle me lança un regard par-dessus son épaule.

— Quoi ? Tu veux déjà revenir ?

J'éclatai de rire, avant de lui demander :

— C'est quoi ton nom ?

— Siana Miller.

— OK, Sian, j'attends de voir ça alors.

Elle me décocha un large sourire, qui embrasa ses iris bleus, me laissant comme un con contre le mur du bahut.

Chapitre 12

Siana

Il m'a marquée comme du bétail. Cet enfoiré a enfoncé ses dents si fort dans ma chair que j'en porte l'empreinte ensanglantée et le suçon rouge qui l'ornemente. Je passe les doigts sur mon cou, comme pour tenter de l'effacer, et pousse un soupir en avisant mon reflet dans le miroir. Je ferme un instant les paupières, sentant encore sa morsure, ses lèvres sur ma peau, le contact mouillé de sa langue et la pression de son sexe entre mes cuisses. Rien que de m'en souvenir, j'en ai mal de ne pas le sentir, de ne pas l'embrasser, le toucher, respirer son parfum. Mon Dieu que je le hais !

Je sors de la salle de bains, attrape mon paquet de cigarettes et me dirige vers la porte d'entrée pour fumer dehors. Je suis stoppée net par un bruit de verre brisé. La fenêtre du salon a explosé sous mes yeux et une pierre roule au sol. Sans réfléchir, je me précipite vers la moustiquaire, la tire brutalement, ouvre la porte et surgis sur le perron. J'ai tout juste le temps de repérer une voiture bleue qui s'échappe dans la rue transversale. Ce n'est pas un pick-up, mais une citadine, c'est tout ce que j'ai le temps de voir avant qu'elle ne s'évanouisse dans la nature.

Je serre les doigts sur ma cigarette et la fourre dans ma bouche en rentrant dans la maison. Je fonce vers le salon, découvre la pierre près de la console, ainsi que le papier qui l'enveloppe. Je m'en empare, dans l'idée de le foutre en l'air, mais je ne peux pas résister à la curiosité de le déplier. C'est idiot de ma part, il s'agit sûrement d'une insulte de plus : la putain des Kingsale ! Mais mon cœur se fige en lisant les quelques mots inscrits sur la feuille froissée :

Je sais ce que vous avez fait.

Les lettres se gravent dans ma rétine, mon souffle se tarit et je manque de laisser échapper ma clope sur le sol. Je la pose sans attendre sur le cendrier et relis cette simple phrase inscrite à l'encre noire sur la feuille, encore et encore, jusqu'à ce que mes yeux me brûlent.

C'est impossible !

Je me ronge un ongle, avant d'attraper ma cigarette et de la coincer entre mes lèvres. Un frisson glacé se diffuse le long de mes reins. Je serre le poing sur le papier, avant de le jeter sur la console et de passer la main dans mes cheveux encore humides après ma douche. Je marmonne des jurons au silence. Mon cœur bat bien trop vite et mes mains sont toutes moites.

— Ce sont des conneries !

Est-ce que je dois lui en parler ?

Non, non, n'importe quoi ! Ce n'est rien de plus qu'une tentative d'intimidation. Personne ne sait quoi que ce soit. Seulement Morgan et moi. Et c'est déjà bien suffisant.

Je tire plus fort sur ma cigarette en fixant ce petit bout de papier ridicule qui renferme tant de secrets. Je pousse un soupir et lève les yeux vers le plafond, quand mon téléphone sonne depuis la cuisine, où je l'ai mis à charger.

Je m'y dirige aussitôt, en tentant de me raisonner, mais quand je reconnais le nom de mon interlocuteur sur l'écran, le froid revient mordre ma peau.

Merde, c'est pas mon jour !

Je décroche. Je n'ai pas le choix...

— Salut, Siana, souffle une voix rauque et séduisante dans le combiné.

— Salut, Marley.

— Tu me manquais, ma belle. Ça fait plus d'une semaine que j'ai pas entendu ton joli timbre.

C'est ça !

— Je n'en doute pas.

— Bien sûr, pourquoi tu ne me crois pas ?

— Hmm, parce que tu dois avoir deux filles à poil dans ton lit à l'heure qu'il est.

Je l'entends sniffer une trace dans le téléphone, tandis que, de retour au salon, je pousse un soupir en me laissant tomber dans le canapé.

— En réalité, trois, reprend-il, mais tu sais bien qu'il n'y a que toi que je veux voir dedans. J'attends ce moment avec impatience.

— Tu peux l'attendre encore longtemps. Je ne vais pas tarder à

recupérer ton blé.

— Oui, oui, tout le monde me répète la même rengaine. Mais de quoi tu te plains ? D'habitude, je pète les deux genoux de ceux qui essaient de m'entuber.

— Je suis honorée que tu préfères me sauter.

Il ricane et renifle encore sa coke.

— Ce serait tragique de démolir de si jolies jambes, Siana. Je rêve de me faire une ligne entre tes seins. Je bande rien que de l'imaginer.

J'en fantasme d'avance !

Marley est un dealer de Los Angeles, usurier à ses heures, que j'ai rencontré après une suite malheureuse de mauvaises fréquentations. C'est toute l'histoire de ma vie. Je n'ai jamais pris de stupéfiants, même pas sniffé un rail de coke, mais je lui ai emprunté plus de cinquante mille dollars. Si je ne vends pas la maison pour le rembourser, je devrai écarter les cuisses autant de temps qu'il l'exigera. Autant dire que je ne suis pas pressée de rembourser cette dette en nature et qu'il me faut impérativement obtenir cet argent. Rien que de songer à ses doigts ôtant mes vêtements, la nausée rampe dans ma gorge. Hors de question que ce type me touche !

Mon dilemme : donner satisfaction à Morgan ou à Marley. Dans un cas comme dans l'autre, je suis baisée. C'est cocasse, non ?

— Comment se passe ton séjour dans ta ville natale ?

— De vraies vacances.

Il ricane en percevant mon ton caustique.

— Me fais pas trop attendre, Siana, ma bite a froid.

Je lève les yeux au ciel face à son romantisme. Un jour, j'aimerais – juste une fois – qu'un homme me traite comme une princesse et pas comme une pute.

— Mets-la au four. Je ne suis pas prête de te la réchauffer.

— Pourquoi tu fais tant de simagrées avec moi ? T'as écarté les cuisses bien plus souvent pour mes potes. Avec moi, tu serais une reine, bébé. Plus de dettes, ton fils à l'abri, t'aurais tout ce que tu veux.

Y compris la gerbe, probablement...

Marley est un connard sanguinaire. Sous le coup de l'alcool, je l'ai vu tabasser un mec dans son salon jusqu'à ce que son tapis soit imbibé de sang. Deux de ses gars ont fini par lui faire abandonner sa proie

inconsciente. Il a ensuite tapé dans les murs pour calmer ses nerfs en hurlant et vidé une bouteille de téquila pendant que j'essayais de trouver un moyen de m'enfuir. Mais à l'instant où j'ai esquissé un geste pour rentrer chez moi, Marley m'est tombé dessus. Il m'a forcée à m'asseoir sur le fauteuil et s'est mis à pleurer en enfonçant son visage couvert de sang sur mes cuisses, en me suppliant de le laisser me baiser. Heureusement qu'il était ivre mort, il a fini par s'endormir sur mes genoux et j'ai pu prendre la poudre d'escampette. Marley ne s'encombre pas beaucoup d'éthique et si jusque-là je m'en suis sortie, je ne peux pas compter éternellement sur ma bonne fortune ou son sens de l'honneur très relatif. Il voudra son argent et je prie pour que ça lui suffise et qu'il me laisse ensuite tranquille, mais je ne suis même pas certaine que son blé calme ses ardeurs à mon égard. On ne refuse pas grand-chose à Marley, et c'est probablement parce que je m'y suis amusée qu'il s'entête à m'obtenir. Tout ce qu'il veut c'est que je finisse par céder, et moi c'est de ne plus jamais le revoir.

Voilà le résultat de mes dix ans de merde, à tenter de survivre. Je dois négocier avec l'homme qui m'a condamnée à cette vie.

Je presse mon téléphone, au bord des larmes, et serre la mâchoire aussi violemment que possible jusqu'à ce qu'une douleur se diffuse le long de mon menton jusqu'à mon oreille.

— Je veux seulement ma liberté, Marley.

— Ça n'existe pas, bébé.

Je reprends une inspiration et écrase mon mégot dans le cendrier.

— J'aurai bientôt l'argent, je réponds, et ensuite je disparaïs.

— Hmm, oui, oui, on verra ça.

Son ton ne me dit rien qui vaille et la peur se greffe en moi.

— Salut, bébé, je te recontacte bientôt.

Il raccroche avant que j'aie eu le temps de desserrer les dents. Mon cœur frappe comme un gong. J'aperçois le bout de papier maudit et me laisse tomber front contre cuisse en poussant un cri.

C'est moi qui suis maudite. J'ignore quel crime j'ai commis dans une autre vie pour mériter ça, mais ce devait être un truc monstrueux.

Je pense à Aidan, mon bébé, et je sais que je n'ai pas le choix. Peu importe ce que je ressens : je dois le mettre à l'abri et le préserver. Trois cent mille dollars. Cinquante pour Marley et le reste pour recommencer une vie, trouver un petit appart sympa pour mon fils et moi, un boulot de serveuse, ou quelque chose qui n'humilie pas Aidan, devenir une mère honnête et convenable. Oui, ça... je peux le lui

offrir.

Je mords dans mon pouce en allumant mon téléphone et je compose le numéro de Trivin. Il décroche rapidement.

— Salut, Siana, tu as encore un problème d'électricité ou tu veux boire un verre ?

— Ni l'un ni l'autre, même si je n'ai rien contre un verre.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Donne-moi le numéro de téléphone de ce connard.

Un silence médusé me répond, puis un raclement de gorge.

— Tu es sûre ?

— Non. Je n'en ai pas envie, mais j'en ai besoin. Donne-le-moi.

Je vois d'ici sa tête quand j'appellerai et j'en ai la nausée !

— Très bien.

Je note son numéro sur le bout de papier qui a été jeté à travers ma vitre.

— Merci, Trivin. Au fait, tu sais changer une fenêtre ?

— Euh... oui, je dois pouvoir faire ça. Pourquoi ?

— Parce qu'un abruti a trouvé amusant de casser la mienne.

— Oh, merde, je suis désolé, Siana.

— C'est pas grave, mais j'ai un gros trou maintenant dans mon salon. Tu crois que tu peux m'aider ?

— Oui, je passerai demain, ça te convient ?

— T'es un amour. Merci d'être là.

— Je te dois bien ça.

— Arrête de le répéter, tu me dois rien, Trivin. Oublie le passé. Sois seulement mon ami aujourd'hui. C'est tout ce que je te demande.

Je pourrais presque le voir sourire.

— Ça me va, Siana. À demain.

— À demain.

Je raccroche et fixe le numéro griffonné de Morgan. Pour celui-là, j'ai besoin d'une bonne dose de courage. Je me relève pour me servir un verre de gin orange que je bourre de glaçons. Puis je me dirige sous la véranda et m'installe sur le banc, face à la rue. Je prends une

inspiration et la relâche lentement. Mes doigts tremblent sur le téléphone.

Quelle poisse !

Je regarde les chiffres de son numéro et me rends soudain compte qu'il n'en a jamais changé. C'est le même qu'autrefois. J'ai l'impression d'être renvoyée dix ans en arrière et mon cœur se froisse. Si seulement, c'était possible. Si seulement nos erreurs pouvaient être effacées pour que nous puissions tout recommencer à zéro. Est-ce qu'on serait encore ensemble aujourd'hui, à s'aimer et à se battre sans arrêt ? Est-ce que respirer l'un sans l'autre serait toujours aussi difficile ? Est-ce que j'aurais encore mal pour chaque seconde où il ne me touche pas ?

Probablement. Comme avant. Comme toutes les minutes que j'ai passées avec ou sans lui.

Je tape l'arrière de mon crâne contre le mur en me traitant d'idiote, puis compose son numéro. J'espère qu'il répondra, il ne peut pas savoir que c'est moi ; j'ai changé de téléphone tellement de fois que je ne me rappelle même plus de mon dernier numéro. Mais il décroche à la première sonnerie et son souffle dans le combiné fait naître un frisson inattendu et déraisonnable entre mes jambes.

— Oui ?

Je ravale ma salive dans ma gorge.

— C'est moi.

— Oooh, Siana...

Il a l'air tellement content et arrogant que j'ai envie de le bourrer de coups de pied.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de t'entendre si vite après notre petit aparté d'hier ?

— J'ai un putain de suçon dans le cou à cause de toi !

Il glousse.

— Oh, mais je l'espère bien, mon ange.

— T'es vraiment qu'un sale clébard.

— J'aime marquer mon territoire, avoue-t-il, c'est ce que font tous les prédateurs.

— Je ne suis pas ta proie, Morgan.

— Bien sûr que non, tu es ma femelle.

Un frisson encore plus dérangeant que le précédent s'amonce en moi. Je heurte une nouvelle fois la cloison derrière ma tête.

— À cette minute, j'aurais adoré être une mante religieuse.

Il rit de plus belle.

— Tu m'as déjà assez bouffé comme ça, non ?

— Pas que tu t'en plaignais avant.

Son souffle s'alourdit aussitôt dans le combiné, comme s'il partageait avec moi le même frisson agaçant.

— Non, je ne m'en suis jamais plaint. Alors, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ton appel ?

Que c'est difficile à admettre... J'ai l'impression qu'on m'enfonce une barre d'acier dans la gorge. Je rumine quelques secondes, reprends mon souffle et tire une nouvelle cigarette de mon paquet. Mais je ne l'allume pas, je me contente de la fixer, avant de basculer la tête en arrière.

— C'est OK.

Le silence me répond et je ne le comble pas. J'entends qu'il se verse à boire.

— OK pour quoi ?

Sale... Je sais qu'il veut me forcer à le dire. Foutu pour foutu !

— Pour notre marché. J'accepte ce satané deal. Donne-moi mes trois cent cinquante mille dollars, que je puisse foutre le camp d'ici.

— Hmm... et une pipe.

Je manque de m'étouffer avec ma salive.

— Quoi ? Non ! Même pas en rêve, Morgan. Le fric et c'est tout !

— Ce n'est pas ce que je t'ai proposé.

— T'es pas sérieux ? Tu n'oserais pas !

— Oh que si, crois-moi. Je veux baiser ta bouche, ensuite tu pourras prendre le fric et te tirer d'ici.

Je mords dans ma lèvre inférieure. Je ne ressens même pas de tristesse, juste une colère noire.

— Si tu fourres ta bite dans ma bouche, je t'arrache le gland.

Il éclate de rire. J'entends le grincement d'un fauteuil, puis le son du liquide qui descend dans sa gorge. Quand il a fini de boire, il reprend :

— C'est ça ou rien, Sian. C'est le deal. Ta bouche contre les trois cent cinquante mille dollars.

Il ne parle même plus de la maison. Je réalise brusquement la portée de sa demande et un poids s'amoncelle dans ma poitrine. Je fixe le bout de papier prisonnier de ma main, affichant en grosses lettres l'objet de nos crimes, et je lance :

— T'as vraiment envie de faire de moi ta putain, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ange. C'est ce que je veux, reconnaît-il.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'arrive à te salir, je parviendrai peut-être à ne plus t'aimer.

Sa confession m'arrache malgré moi un sanglot impromptu. Je l'entends reprendre son souffle. Mon cœur se contracte dans une douleur lancinante. J'écrase ma cigarette dans mon poing.

Je lève les yeux sur la rue et je réponds :

— D'accord, marché conclu.

Un silence se glisse entre nous et nous écoutons la respiration de l'autre pendant une longue minute, sans qu'aucun de nous ne se soucie de l'interrompre. Puis, sa voix finit par trancher cet obscur lien :

— Viens ce soir.

— Chez toi ?

— Oui.

— Tu es sûr ?

Il ricane.

— Tu as peur ?

— Tu n'es pas seul, et je suis sûre que ta harpie de mère doit être dans les parages.

— En effet, elle organise une garden-party ce soir. Viens.

Je pouffe de rire.

— Tu m'invites à une soirée ?

— Oui. Quand je t'aurai donné ton fric, tu partiras sans te retourner, je profite un peu de toi avant que tu n'honores notre deal.

Putain de frisson ! Dégage !

— Tu ne vas pas cracher sur une opportunité inestimable de foutre

le bordel à une garden-party de ma mère, n'est-ce pas ?

— Comment résister à une si merveilleuse proposition ?

— Sian, mon ange, quand tu dis ce genre de chose... Tu m'as manquée. Je pourrais presque oublier que je te hais.

— Tu l'auras oublié d'ici que j'en aie fini avec toi.

— Comme toujours. Je ne demande qu'à voir. À ce soir.

Il raccroche et je reste sur mon banc à fixer la rue, me demandant dans quelle panade Morgan est en train de me fourrer. Il ne m'invite pas par hasard dans sa villa pour foutre le bordel à une soirée. Ça, non ! Je ne le croirai jamais. À quoi joue-t-il ?

Chapitre 13

Morgan

Je suis en pleine conversation avec Jacob Rutherford, un promoteur richissime avec lequel mon père s'est associé pour accroître notre patrimoine quinze ans plus tôt. Nous discutons de notre prochain investissement, un ancien orphelinat à restaurer pour en faire des logements sur la côte est, près de Miami. Un bon investissement : peu de frais, beaucoup de profits à la clé.

Deux cents personnes sont rassemblées dans le jardin de la villa Kingsale, une vaste demeure de plain-pied, courant sur quatre mille pieds.

Tout en briques rouges, celle-ci s'ouvre en forme de U sur la piscine et le parc fleuri que des jardiniers tentent de maintenir en vie sous le soleil harassant de l'Utah. Elle appartient à ma famille depuis sa construction en 1920 et n'a jamais perdu de sa beauté. J'adore cette maison, même si la plupart de mes mauvais souvenirs sont gravés sur chaque pierre et chaque meuble de cette bâtisse. Quoi qu'il advienne, je ne m'en séparerai jamais. J'y suis attaché, corps et âme.

J'ai aimé et j'ai haï Siana dans chacune de ces pièces. Je l'ai pleurée, maudite, insultée et j'ai rêvé mille fois de la frapper et de l'arracher de mon cœur, sans jamais m'y résoudre.

Cette maison est l'empreinte de notre passé.

Même si elle a été dénaturée depuis ! Iris, moulée dans une somptueuse robe de cocktail noire, avance à ma hauteur et dépose un léger baiser sur ma joue, avant de nouer son bras au mien. Elle arbore un collier de diamants hors de prix, cadeau de notre premier Noël passé ensemble, ainsi que la fabuleuse bague qui orne son annulaire. Bien que nous ne soyons pas mariés, Iris souhaitait un symbole de notre engagement. Je le lui ai donc offert. Je n'y voyais aucun inconvénient. À mes yeux, une bague se retire et ne représente rien qu'une empreinte éphémère, quelque chose qui s'efface avec le temps, mais à ceux d'Iris, c'était une preuve indispensable de notre union. L'anneau d'or blanc l'a calmée les six mois suivants. Elle a passé ses journées à la montrer à toutes ses copines, sa famille et que sais-je encore ? Peut-être à tout l'Upper East Side pendant ses vacances à

New York.

Elle pourrait la montrer à la planète Mars ou à Zombiland que je n'en aurais rien à cirer.

Iris salue notre invité en battant des cils et en affichant son large sourire blanc. Iris est très douée pour les mondanités. Elle baigne dedans depuis toute petite. Ma mère l'adore ! Ce qui aurait dû me donner envie de fuir, mais j'ai préféré faire d'une pierre deux coups : je satisfais ma mère en baisant une femme qui lui convient, dont les millions se marient fort bien avec les miens, et je blesse Siana par la même occasion. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ou presque...

Mon rictus se déploie sur mes lèvres lorsque je repère une silhouette détonant au milieu des robes de cocktail. Siana s'avance dans mon jardin, au bras de Trivin. Je suppose qu'elle n'a pas pu se résoudre à venir ici toute seule se jeter dans la gueule du loup.

Elle s'est tout de même apprêtée pour l'occasion et la robe qu'elle porte fait naître tout un florilège de fantasmes indécents. Le bleu met en valeur ses iris de saphir et le corset rehausse sa taille fine et la splendeur de ses seins. Ses jambes sont sublimes, la couleur de l'étoffe magnifiant sa peau de miel. Elle a attaché ses cheveux en un chignon lâche, seules quelques mèches viennent caresser ses joues. Mon cœur palpite à sa vue magnifique. Elle est si belle que c'en est insupportable.

Iris suit soudain mon regard et se crispe de la tête aux pieds.

— Que fiche-t-elle ici, bon sang ? J'appelle la sécurité immédiatement. Hors de question que cette... gâche cette soirée.

Je la rattrape par le bras.

— C'est moi qui l'ai invitée.

— Quoi ?

Sa voix monte dans les aigues. Elle se tempère lorsque son regard se pose sur Jacob et sa mâchoire se contracte.

— Elle a accepté ma proposition pour son taudis. Elle est venue signer le contrat à ma demande. N'en fais pas toute une histoire. Dans quelques jours, tout sera réglé, et nous serons débarrassés d'elle.

Je m'approche de son oreille et glisse, cruel et mesquin :

— Et c'est toi qui es avec moi, ma beauté. Pas elle.

Le sourire que m'offre Iris me vrille le cœur, mais ce n'est qu'un juste retour des choses. Iris est parfaite. Elle jouera son rôle comme il

se doit.

Regarde-moi, mon ange. Regarde ce que tu as fait de moi.

Ma mère est la plus véloce. Lorsqu'elle repère Siana près du buffet, elle fonce vers elle tel un aigle sur sa proie. Siana redresse les épaules et affronte ma génitrice, affichant un regard de fossoyeur qui me vole un sourire. Puis ses yeux dérivent vers moi, obligeant ma mère à se tourner dans ma direction. Je prends la main d'Iris dans la mienne, m'excuse auprès de Jacob et la conduis vers le petit groupe. Siana feint de ne pas remarquer nos doigts entremêlés et resserre son bras sur celui de Trivin. Celui-ci ne sait plus où se mettre, mais, à titre exceptionnel, je ne lui tiens pas rigueur d'avoir accepté de la suivre. Même si je n'ai pas l'intention de le rassurer à ce sujet.

Je m'arrête près de ma mère qui me bombarde de mots d'une voix acerbe :

— Elle ose prétendre que tu l'as invitée.

Siana me fixe sans ciller, d'un calme olympien. Trivin se dodeline d'un pied sur l'autre.

— En effet, maman. C'est moi qui l'ai conviée à cette soirée.

Siana crache aussitôt :

— Vous revoir est un tel plaisir, madame Kingsale.

Ma mère a les yeux exorbités et son teint pâlit, en serrant les poings. Elle me jette un regard noir que j'ignore. Iris se presse contre mon torse et je glisse une main dans le bas de son dos.

— Siana, tu te souviens d'Iris Stenford, je présume ?

Iris tend la main vers elle d'un air si suffisant que même Trivin semble prendre peur. Un sourire hautain étire les lèvres de ma compagne, comme si elle découvrait une tache d'huile sur sa robe. Trivin observe les réactions de Siana autant que je les dévore. Je me demande si elle a emporté un flingue. Est-ce qu'elle pourrait me tuer ?

Oui, assurément !

Son regard dérive brièvement sur moi, avant de se reporter sur Iris.

— Bien sûr que je m'en souviens, répond Siana avec un large sourire. Comment vas-tu depuis le temps ?

J'en reste comme deux ronds de flan, autant qu'Iris qui s'attendait à devoir sortir les griffes et défendre son territoire face à son unique rivale.

— Comme tu peux le constater, je vais très bien. Toi aussi,

apparemment. Tu es toujours aussi jolie.

— Oh, tu sais ce que c'est, se faire tringler, ça permet de garder la forme.

Ma mère lâche un hoquet de stupeur, tandis que je ravale un rire. Iris se force à sourire en hochant la tête.

— Oui, eh bien, c'est évident, rétorque-t-elle en me couvant d'un regard on ne peut plus clair.

J'aperçois brièvement la crispation de la mâchoire de Siana, mais seulement parce que mes yeux sont braqués sur elle. Elle déploie des trésors d'indifférence, affichant seulement une mine charmante.

— Tout ceci est grotesque, lâche finalement ma mère. Morgan, je te conseille de régler cette histoire au plus vite.

Elle tourne les talons avec grandiloquence, puis change d'avis et braque un regard furieux sur Siana, qui ne cille pas :

— Et toi, à la moindre anicroche durant cette soirée, je te renvoie dans le trou duquel tu n'aurais jamais dû sortir !

Siana se contente de la regarder sans ouvrir la bouche, ce qui me met mal à l'aise. Je n'ai jamais vu Siana fermer sa gueule pour quoi que ce soit, encore moins face à ma famille. Même ma mère semble surprise. Cette fois, elle pivote et s'éloigne vers ses convives en ruminant, tout en m'adressant des œillades meurtrières pour lui gâcher sa soirée.

— Les garden-partys sont toujours aussi divertissantes, à ce que je vois, se moque Siana. Ça ne me manquait pas du tout.

Trivin hoche la tête et pose les yeux sur les petits fours.

— Alors, que deviens-tu ? demande Iris d'un ton masquant à peine son mépris.

Siana hausse les épaules et demande d'un signe à Trivin de lui apporter des amuse-gueules au foie gras, importation française, qui reposent sur le buffet. Celui-ci obtempère et lui tend un petit four. Mais Siana ne prend pas la peine de le saisir entre ses doigts et le gobe directement sur ceux de Trivin qui agrandit les yeux de stupéfaction. Siana lui lèche carrément le pouce, et je me raidis comme un câble sous haute tension. Trivin dévisage Siana, puis porte un regard paniqué sur moi, mesurant mon degré de dangerosité. Je reste pourtant stoïque, une main fermée en poing dans ma poche. Je ne peux pas me permettre de casser la gueule à Trivin ou de choper Siana par les cheveux au milieu de la garden-party de ma mère. Ce n'est qu'une petite revanche parce qu'Iris est dans mes bras. Je le sais,

comme elle le sait. Son petit rictus en coin me le prouve mille fois.

Quand Siana relève la tête pour regarder Iris dans les yeux, cette dernière rougit comme une forge devant l'incendie qu'est capable d'embraser mon ange des ténèbres.

— Je trace ma route, répond Siana, après avoir avalé sa bouchée.

Elle pose les yeux sur moi en se léchant les lèvres et me lance un sourire insolent.

— Tout comme vous. On a mûri, vieilli, on a tous changés, n'est-ce pas ?

— Oh oui bien sûr, ricane Iris en se serrant plus près de moi. J'espère que tu ne m'en veux pas.

Je me crispe légèrement.

— De quoi ?

— Eh bien, de fréquenter ton ex-petit ami.

Siana éclate purement de rire. Elle rit tellement qu'elle se retient au bras de Trivin. Ce dernier me jette un coup d'œil angoissé.

— On devrait peut-être boire quelque chose, propose-t-il.

Mais Siana l'ignore. Elle continue de s'esclaffer, pliée en deux, et essuie les larmes qui se façonnent le long de ses cils.

— Qu'est-ce qui te fait rire exactement ? demande Iris, de plus en plus agacée.

Moi, je le sais. Je devrais éloigner Iris de ma tornade, mais je ne peux pas m'y résoudre. J'ai besoin de l'entendre le dire, de voir ses mots s'exprimer sur son visage, de les sentir ensuite m'envahir et d'éprouver cette douleur atroce au fond de ma poitrine.

— Ma chère, dit Siana en s'approchant d'elle.

Elle lève la main et frôle sa joue du bout des doigts, comme si elle passait le fil d'un couteau sur sa peau. Iris a un mouvement de recul et s'appuie contre mon torse, se retrouvant prise en sandwich entre Siana et moi. Trivin lâche un grommellement dans le dos de son amie.

Siana fixe Iris et soudain, ses yeux bleus deviennent glacials, lorsqu'elle déclare :

— Peu importe que tu couches avec lui, peu importe que tu vives sous son toit ou que tu portes cette bague ridicule, peu importe que tu gémisses son nom en croyant qu'il t'appartient, Morgan sera toujours à moi.

Mon cœur explose et je jubile quand son regard rebelle plonge dans le mien. Iris pousse un cri de stupeur et de rage. Elle repousse Siana en arrière et fait volte-face dans mes bras.

— Chéri, tu ne peux pas la laisser me parler comme ça...

— Chéri ! Comme c'est mignon, se moque Siana en regardant vers Trivin. Tu ne trouves pas ? Ça lui va si bien !

Celui-ci lève les yeux au ciel et se passe une main dans les cheveux.

— C'est toujours la merde avec vous deux, se plaint-il, avant d'attraper au vol une coupe de champagne sur le plateau d'un serveur.

Il la descend quasiment d'un trait en tentant de nous ignorer.

— Morgan ! hurle Iris de plus belle.

— Mais oui, ma douce.

Je prends sa taille et la tiens serrée contre moi.

— Siana sait très bien que nous sommes ensemble. Ne l'écoute pas, elle cherche seulement à te déstabiliser, tu la connais. Elle aime se donner de l'importance quand elle n'en a pas.

Un rictus se couche sur les lèvres de mon ange sulfureux, tandis qu'elle arque un sourcil revêche. Et là, avant même qu'elle n'ouvre la bouche, je sais que je viens de commettre une erreur, une putain d'erreur :

— Oh, c'est sûr. Je n'en avais aucune hier après-midi quand Morgan m'a demandé de le branler avec mon pied.

Putain...

Je grince des dents. Elle n'a pas osé ?

Sa mine devient carnassière. Iris se fige dans mes bras.

Siana réduit la distance entre nous.

— Il ne m'a pas suppliée de le faire jouir, continue-t-elle, tandis que je grogne.

— Siana, tais-toi !

Je la fusille du regard, mais je ne fais que lui offrir des cartouches supplémentaires. Iris dévisage Siana, les lèvres tremblant de rage. Son corps est tendu entre mes bras.

— Oh quoi, chéri, ce n'est pas vrai peut-être ? se moque-t-elle. Veux-tu que je lui parle de notre marché ?

Cette fois, j'explose, je lâche Iris et attrape Siana par la nuque. Je la

rapproche de moi et ancre mes yeux à ses prunelles frondeuses. Dans mon dos, Iris pousse des cris d'orfraie.

— Ferme ta putain de bouche, Sian.

— Tu n'as pas un million de moyens à ta disposition pour m'obliger à me taire.

Elle me défie du regard et son sourire mordant s'accroît.

— Embrasse-moi.

Je me prends un coup dans la poitrine. Elle se love entre mes bras, appuyant ses seins sur mon torse, et se dresse sur la pointe des pieds pour se mettre à ma hauteur.

— Si tu ne veux pas que je déballe tout, embrasse-moi, Morgan.

Cette fille...

— Morgan ? proteste Iris.

Elle me tire soudain par le bras pour m'obliger à lâcher Siana. Tous nos invités ont les yeux braqués sur nous, en train de nous donner en spectacle, et je laisse échapper un grondement furieux. Dès que Siana est dans les parages, je pète les plombs et j'agis avec stupidité. J'ai l'impression d'avoir de nouveau dix-huit ans !

— Tu avais plus de couilles avant, crache Siana, en se détournant de moi, avec un haussement d'épaules méprisant.

Elle marche vers l'un des buffets pour saisir une coupe de champagne.

— Tu n'es qu'une sale traînée, hurle brusquement Iris, la bouche déformée par l'humiliation et la colère. Une traînée qui pose son cul obscène dans tous les lits qu'elle croise.

Siana se retourne avec la vivacité d'un fauve et fonce vers Iris. J'ai tout juste le temps de lui saisir le poignet avant que sa main ne heurte le visage stupéfié d'Iris. Je tire Siana vers moi et l'entraîne en direction de la maison. Celle-ci gesticule un instant, emportée dans son élan de rage, avant de se calmer. Iris hurle de plus belle, en m'ordonnant de la jeter dehors, mais je ne l'écoute pas. Siana se laisse tomber dans mes bras sans lutter, mais elle ne fournit plus aucun effort pour m'accompagner.

— Bon sang, avance !

— Va te faire foutre ! me rétorque-t-elle sans me regarder.

Elle balance un doigt d'honneur en direction d'Iris, avec un sourire diabolique, tandis que ma mère fonce vers nous pour tenter de sauver

ce qui reste de sa soirée. Je lui adresse un signe de la tête pour l'obliger à s'occuper d'Iris et je nous conduis rapidement dans la maison, à l'abri des regards.

Tandis que je traîne Siana dans le couloir, un bras sous sa poitrine pour la soutenir comme si elle était saoule, je maugrée :

— Tu pouvais pas te retenir de tout balancer, hein ?

— Oh non, tu le mérites. Tu baisses Iris Stenford ! J'aurais même dû lui jeter à la gueule que tu voulais que je te suce. J'aurais dû lui dire que tu rêvais de moi quand tu la baisais. Ça lui aurait fait les pieds !

Je manque d'éclater de rire devant sa colère.

— T'es insortable ! Les années t'ont même pas greffé un semblant de cervelle.

— Non, ta connerie ranime la mienne. C'est toi qui m'as cherchée. Si tu n'étais pas intervenu, je vendais la maison et t'entendais plus jamais parler de moi.

Je grince des dents et la précipite dans le salon.

— Tu te fous de moi, j'espère ? Tu croyais que j'allais te laisser t'en tirer aussi facilement. Dix ans que je t'attends !

— Si j'avais pu attendre dix ans de plus, je n'aurais pas hésité, Morgan.

Je la saisis par la nuque et la rapproche de moi, son corps frappant le mien.

— C'est bien ce que je te reproche. T'es vraiment qu'une...

— Qu'une quoi ?

Elle se débat comme un beau diable et me désigne la baie et le jardin, dissimulé derrière les buissons.

— Tu m'as invitée pour cette raison. Tu voulais que je voie Iris parader à ton bras pour me montrer tout ce que je ne possédais plus. Bien joué, Morgan, c'est très mature de ta part. Mais t'as raté ton coup.

Je la dévisage, la mâchoire crispée, attendant qu'elle poursuive. Son regard bleu me lamine de l'intérieur.

— Je n'ai pas mal, dit-elle. Tu sais pourquoi ?

Je crachote un rire devant son visage, ses lèvres à quelques douloureux centimètres des miennes.

— Ouais, je sais.

— Venge-toi, Morgan. Blesse-moi. Baise-moi, mais quoi que tu fasses, ce sera toujours là.

Sa paume appuie sur mon torse. Je meurs d'envie de l'embrasser. Ce désir me dévore le bide et mon sexe durcit. Je lâche sa nuque et recule, prenant une distance plus que nécessaire pour ma survie.

— Tu peux te comporter correctement le temps d'une soirée ou ça t'est impossible ? je lance, mesquin.

— Si tu fournis l'alcool, je peux. Mais je ne te promets pas de bien me comporter avec toi.

Je lui lance un rictus en coin et tends la main vers elle.

— Ça me convient. Chaque fois que t'es dans les parages, je me découvre un côté maso.

Elle éclate de rire, puis son regard se pose sur mes doigts comme si elle désirait les arracher du reste de mon bras ou bien les lécher – je ne sais pas trop, mais elle finit par les saisir. Sa peau enflamme aussitôt la mienne, mais je ne cède à aucune pulsion. De toute façon, j'aurai ce que je souhaite. Inutile de précipiter les choses.

Nos regards se croisent et restent figés l'un dans l'autre, sans qu'aucun de nous n'ouvre la bouche. Mon pouce caresse doucement sa main et je la sens frissonner de la tête aux pieds.

— Je te hais, Morgan.

— Moi aussi, mon ange.

Je m'approche d'elle et chuchote à son oreille d'une voix basse, juste pour l'agacer un peu :

— J'ai hâte de glisser ma queue dans ta bouche.

Elle grommelle et enfonce ses ongles dans ma main. Je rigole et l'entraîne de nouveau vers le jardin. Aussitôt dehors, je m'écarte d'elle et la libère de mes doigts. Siana garde le silence.

— Pas un mot sur notre marché, je la menace aussitôt, sinon je l'annule et tu te démerdes.

— Ne me menace pas, Morgan. Ça me donne encore plus envie de te désobéir.

Je lâche un rire en hochant la tête.

— Toujours incapable de la fermer.

— Toujours, et je suis sûre que tu adores ça.

— Un point partout, ma belle.

— Pas pour longtemps...

Chapitre 14

Morgan

Treize ans plus tôt

C'était la quatrième fois cette semaine. *Je hais cette gamine !* Je regardais la fille qui me souriait timidement et bredouillait des excuses en tournant les talons pour filer vers sa classe sans demander son reste. Elle avait très hâte de me fuir.

Je pestai entre mes mâchoires serrées et traversai la cour du bahut en quelques longues enjambées. Je repérai la gamine, assise sur un banc, entourée de ses copines. L'une d'elles lui balança un coup de coude pour attirer son attention quand elle me vit foncer droit dans leur direction.

Siana redressa la tête et m'observa sans ciller. Je me plantai sous son nez et, ignorant ses yeux bleus sublimes, je hurlai :

— La mononucléose, t'es sérieuse ?

Un sourire moqueur étira ses lèvres ; elle finit par les pincer pour ne pas éclater de rire.

— Non, mais je rêve, tu t'en veux même pas en plus !

Elle secoua la tête.

— T'as raconté à toutes les nanas que j'avais la maladie du baiser ?

Elle acquiesça, ne montrant aucun signe de repentir.

— Putain !

Je la saisis par la nuque sous les yeux ahuris de ses copines et lui roulai une pelle. Quand ma langue entra en contact avec la sienne, une torsion dans ma poitrine me rappela que j'aimais bien trop que cette gamine me casse les couilles. La semaine dernière, elle s'était pointée à tous mes rencards entre midi et deux, faisant fuir les filles les unes après les autres. Puis, elle avait raconté à peu près à tous ceux qui voulaient bien l'entendre que j'étais gay et que je couchais à droite et à gauche avec des nanas afin de passer pour un tombeur et ne pas avouer mon homosexualité à ma famille. J'avais dû répéter une centaine de fois que je n'étais pas attiré par les mecs. Je n'étais même pas certain que l'on m'ait vraiment cru.

Maintenant, j'avais une foutue mononucléose !

Ma bouche s'écrasa sur la sienne, caressa sa langue qui m'engourdit de son goût inimitable. Je la sentis reprendre son souffle contre moi, comme si elle partageait cette sensation brutale et inédite. Ses mains

se levèrent et enveloppèrent ma nuque avec une tendresse qui me tordit un peu plus les tripes. Je m'arrachai à ses lèvres, l'abandonnant suffocante, et, les yeux dans les siens, je grognai :

— Tes copines pourront prouver que t'es pas malade. Sale gamine, arrête de te mêler de ma vie.

Je tournai les talons sans lui laisser le temps de se justifier et m'éloignai à grands pas, sentant une érection gênante grandir dans mon jean. Mais je n'eus pas le temps d'atteindre la porte qu'une petite main s'agrippait à mon T-shirt et me stoppait dans mon élan. Fou de rage, je fis volte-face et me pris de plein fouet ses deux iris bleus.

— Quoi encore ? maugréai-je.

— D'accord, Morgan, j'arrête de raconter n'importe quoi sur toi, me dit-elle.

Je plissai les paupières, peu convaincu de son subit désintérêt, et peut-être un peu déçu qu'elle abandonne si vite.

— Il était temps !

Une ride se creusa sur son front. Elle resserra les bras sur sa poitrine, puis poussa un soupir.

— Mais je veux un rencard.

— Quoi ?

Je n'en revenais pas. Elle osait encore ?

— Sûrement pas.

— Un rencard, Morgan, et ensuite, j'arrête de t'embêter. C'est pas la mer à boire quand même. Je ne suis pas si laide !

— Ça n'a rien à voir avec le fait que tu sois laide ou non. Je n'aime pas qu'on me force la main. Je sors avec qui j'ai envie.

Elle se rembrunit et renifla. Je m'approchai dangereusement, la forçant à lever la tête pour me regarder en face. Son souffle sur ma peau était brûlant, mais saccadé. Il le devint encore plus, lorsque, mesquin, je lui balançai :

— Si tu couches avec moi à la fin de la soirée, je suis OK.

Ses pupilles se dilatèrent et elle détourna les yeux vers la cour. Avec un sourire retors, j'attendis qu'elle me rembarre. Je savais qu'elle ne voulait pas être une fille de plus dans mon lit, mais, bien sûr, elle n'avait pas fini de me dérouter, quand elle répondit :

— D'accord. Je le ferai, mais je veux un vrai rencard en échange.

Un instant déstabilisé, je grommelai en enfonceant les mains dans mes poches. Je lâchai un juron, puis soupirai :

— OK, un vrai rencard. Samedi soir. Donne-moi ton numéro de téléphone.

Avec un sourire, elle s'empressa de me le réciter, pendant que je l'enregistrai dans mon portable. Je lui envoyais un message pour qu'elle ait le mien sur lequel j'écrivis : « Sois épilée, je préfère », et je me foutais complètement de me comporter comme un connard.

Elle jeta un coup d'œil sur mon SMS, fronça les sourcils, puis releva les yeux vers moi. Ils furent un instant remplis de glace pilée, puis elle marmonna entre ses jolies lèvres :

— D'accord.

Cette gamine n'avait pas sa pareille pour me couper la chique.

— Bien. À samedi. Pense à m'envoyer ton adresse. Je passe te prendre pour 20 heures.

Elle hocha la tête, puis me tourna le dos sans attendre. Je ne parvins pas à déchiffrer son expression, si elle était contente ou bien agacée, ou carrément furieuse, et un pincement désagréable envahit mes côtes. Je ruminai un moment, puis décidai de ne pas m'en soucier jusqu'au week-end.

Je ne la revis pas de la semaine, et pour une raison que je ne cherchai pas à comprendre, je ne draguai aucune nana. De toute façon, la plupart pensaient encore que j'étais malade !

Le samedi matin, alors que je bronçais sur un transat au bord de la piscine, je reçus un SMS de sa part, avec son adresse. Un mot tout simple, qui terminait par un « je suis lisse comme un bébé » qui m'arracha un grand éclat de rire. Mais je ne répondis pas à son message. Je pouvais toujours lui poser un lapin et sortir avec mes potes en ville, mais avant même que l'idée ne se taille un véritable chemin dans mes pensées, je m'insultai et jetai mon téléphone sur ma serviette pour me précipiter dans l'eau et enchaîner quelques longueurs. Rien qu'en pensant à cette gamine, je bandais. Ça devenait chiant !

Le soir, notre chauffeur me déposa devant une petite maison au bardage couleur crème, minuscule comparée à la mienne, avec une véranda, une balançoire et une table en fer forgé sur la pelouse coupée rase. J'informai mon chauffeur que je l'appellerai quand j'en aurai fini avec Siana, et descendis de voiture. Une fois sur le trottoir, je lui envoyai un message. Je n'avais aucune envie de frapper à la porte et de rencontrer sa famille, comme un vrai petit copain. Je voulais juste

que cette soirée s'achève, me vider les couilles et rentrer me coucher.

Quelques secondes après, la porte s'ouvrit sur la gamine. Elle était accompagnée d'une grande brune, avec les mêmes yeux bleus. Je ne pouvais douter de leur parenté. La mère était encore plus belle que la fille. Elle ne devait même pas avoir quarante ans. De longs cheveux bruns ondulaient sur ses épaules et son visage hâlé était expressif. Elle m'inspecta de la tête aux pieds avec un large sourire, comme si elle me pesait dans une balance pour déterminer ma valeur. Mais j'étais le fils Kingsale. Je m'étais convaincu que je pouvais me comporter comme un abruti avec la plupart des nanas, dès qu'elles apprenaient mon nom, elles devenaient mielleuses et écartaient les cuisses plus vite qu'une prostituée. Siana ne dérogeait manifestement pas à cette règle. Elle écarterait les jambes, elle aussi, pour que je la prenne. Elle s'était même épilée pour ça. Ses parents n'avaient pas de fric. Elle m'utiliserait, et puis je passerai à autre chose.

Pourquoi ça m'emmerdait de penser que je n'étais là que pour ça ?

La colère s'accumula au fond de moi, comme un tas de purin, quand mon regard tomba sur elle. Mon cœur manqua un battement. Elle portait une jupe en jean toute simple et un top bleu océan orné de dentelles sur l'ourlet, ainsi qu'un collier en coquillages autour du cou. Ses cheveux étaient relevés en chignon et une mèche sombre tombait sur sa joue. Sa mère la coinça derrière son oreille et lui chuchota quelques mots. La gamine sourit et hocha la tête, puis elle déposa un baiser sur la joue de sa mère et se précipita vers moi.

— Ne la ramène pas trop tard, me prévint-elle. Passez une bonne soirée, les enfants.

Je fus surpris qu'elle ne cherche pas à me soumettre à un interrogatoire en bonne et due forme, mais je m'expliquai cet état de fait sur mon nom connu. Je me contentai donc de hocher la tête et d'ouvrir le portillon à Siana. Celle-ci s'arrêta sous mon nez et leva ses grands yeux vers moi en affichant un sourire timide. Voyez-vous ça ? Elle était timide aujourd'hui !

— On y va ?

Elle acquiesça, puis m'emboîta le pas tandis que je me dirigeai vers le centre-ville. Elle n'habitait qu'à quelques rues.

— Où est-ce que tu m'emmènes ?

— Manger.

Elle ne chercha pas à me cacher son sourire suivant et l'instant d'après, son bras glissait sous le mien.

— Tu fais quoi là ?

Elle haussa un sourcil sans comprendre, puis baissa les yeux sur sa main nouée autour de mon bras.

— Je me comporte comme une copine.

— On sort pas ensemble !

— Pour l'instant.

— Merde, mais tu désespères jamais ? T'as vraiment besoin de te faire sauter !

Elle m'adressa une grimace, puis se contenta de hausser les épaules et de poser sa tempe contre mon bras. Je marmonnai une bordée de jurons et la conduisis dans une pizzeria, mais au lieu de nous installer à table, je commandai à emporter.

— On ne mange pas là ?

— Non, j'ai prévu autre chose.

Elle m'adressa un large sourire, visiblement ravie et confiante, et mes yeux tombèrent sur ses lèvres pleines. Je devais admettre qu'elle était jolie, d'une beauté peu ordinaire. Ses cheveux bruns étaient sauvages, ses prunelles dévastatrices et tout, chez elle, me laissait croire qu'il faudrait plus qu'un harnais pour contrôler une telle monture. Alors, je me demandais pourquoi elle me permettait d'agir à ma guise ? Est-ce qu'elle souhaitait juste un rendez-vous ou bien était-elle envoyée par ses parents pour récupérer du blé ?

Je payai les pizzas et l'entraînai vers le cinéma en plein air. Même si nous n'avions pas de voiture, nous pouvions nous installer à l'orée du bois et mater le film en mangeant. Si elle pensait que j'allais l'inviter dans un resto hors de prix, elle se fourrait le doigt dans l'œil ! Sans compter que nous étions plus isolés ici, ce qui ne me déplaisait pas pour la suite de mon programme.

On s'installa dans l'herbe, près des arbres. Je lui tendis sa bouteille de coca et je décapsulai la mienne. Elle remonta sa jupe sur ses cuisses pour s'asseoir en tailleur, découvrant ainsi une large bande de peau nue et bronzée, sur laquelle mon regard tomba aussi sec. Je bus une gorgée de coca pour tempérer l'énergie qui déferlait soudain dans mon corps.

— C'est quoi le film ? me demanda-t-elle.

— *The Faculty*.

— Cool, une invasion alien.

Je lui rendis son sourire et ouvris les boîtes à pizza. On les dévora tout en racontant des conneries sur le film. Siana avait la bave aux lèvres en matant Josh Hartnett, pendant que je reluquais le cul de la blonde. Elle me donna un coup dans les côtes, en me traitant d'obsédé.

— C'est toi qui me cours après, crus-je bon de lui rappeler.

Elle hocha la tête sans chercher à se dédouaner. Elle n'en avait vraiment rien à cirer de ce qu'on pouvait penser d'elle. Mon regard s'arracha à l'écran et se posa sur son visage. Elle regardait de nouveau en direction du film. Je pliai un genou, posai mon coude dessus et gravai ses traits dans mon esprit. En me sentant l'observer, un sourire ourla délicatement ses lèvres.

— Pourquoi tu me fixes comme ça ? me demanda-t-elle.

— Pourquoi tu t'obstines avec moi, Siana ?

Face à mon ton sérieux, ses prunelles fondirent dans les miennes.

— Je te l'ai dit : je te veux.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules et poussa un soupir.

— Parce que, quand je te regarde, je sens un poids là.

Elle prit ma main et la posa sur son bas-ventre et elle ajouta en baissant la tête :

— Et ça me fait mal.

J'en restais muet comme une carpe. Je déglutis, puis retirai ma main. Le silence glissa entre nous, seulement interrompu par les cris dans le film.

— Je veux pas de copine, arguai-je au bout de quelques minutes.

Sa langue lécha sa lèvre inférieure, tandis que la ligne de ses épaules se tendit.

— Tu veux quoi alors ?

Elle ramena ses genoux contre sa poitrine et y fourra son menton. Je me grattai le nez, sifflai une gorgée de coca et reposai la bouteille à mes côtés.

— Même si on sort ensemble, je te paierai pas de cadeaux. T'auras pas de fric de ma part.

Ses yeux s'arrondirent subitement de colère. Elle se retourna avec la souplesse d'un chat et me balança un coup de poing dans le torse.

— J'en veux pas de ton fric, Kingsale ! Tu peux le garder !

— Alors pourquoi tu me veux ? m'énervai-je. Putain, tout ça, ce sont des conneries ! Personne ne s'intéresse à...

Je ravalai les mots suivants, tandis que le regard de Siana s'emparait de moi.

— Moi, je m'intéresse à toi.

Elle se redressa et avança sur ses genoux jusqu'à se glisser entre mes jambes. Elle posa les mains sur mon torse.

— T'as aucune raison pour ça.

— C'est vrai. T'es vraiment un abruti, Morgan. Pourtant, j'ai envie quand même. Je sais pas pourquoi. Ça s'explique pas. C'est juste comme ça.

Elle parvint à m'arracher un sourire, alors que, sans pouvoir m'en empêcher, je posai la main sur sa fesse, par-dessus sa jupe.

— T'es une fille bizarre, Siana.

— Il paraît, mais j'obtiens toujours ce que je veux.

— Haha, moi aussi !

Je lui lançai un regard coquin qui la fit ricaner.

— Tu m'en diras tant, Kingsale. Et tu veux quoi ?

Je me léchai les lèvres en laissant courir mon regard sur son visage. À la lueur indécente dans mes yeux, Siana rougit et ses doigts se replièrent sur mon T-shirt. Elle parut soudain fébrile, excitée et anxieuse.

— Ma contrepartie, répondis-je.

Elle hocha la tête et s'agenouilla entre mes jambes, les fesses sur ses pieds.

— OK, chose promise chose due...

Elle jeta un coup d'œil autour de nous pour s'assurer que nous étions tranquilles. Tous deux plongés dans le noir, seul l'écran donnait un peu de lumière. Nous étions assez isolés des voitures pour que personne ne puisse se rincer l'œil ou nous surprendre en plein acte.

— Maintenant ? me demanda-t-elle à voix basse.

— Ouais, maintenant. J'en peux plus. Je bande depuis tout à l'heure.

À ma confession, un sourire se peignit sur son visage et ses yeux pétillèrent.

— Vraiment ?

— Oui.

J'attrapai sa main et la posai sur ma braguette étirée par mon érection. Sa bouche s'arrondit de stupéfaction. Ses iris s'enfoncèrent dans les miens et j'y devinai une étincelle d'ivresse.

— Tu t'es épilée alors ?

Ses joues rosirent de plus belle.

— Tu me l'as demandé.

— Parfait. Ton ex-connard t'a déjà fait un cunni ?

Elle secoua la tête et repoussa sa mèche de son visage. Je n'avais pas lâché sa main et la pressai contre mon sexe. J'approchai mon visage du sien et, lèvres contre lèvres, je murmurai, moqueur :

— J'espère que t'accepteras de me sucer au moins.

— Crétin !

J'éclatai de rire et l'attirai dans mes bras pour lui retirer son débardeur. Elle se blottit contre mon torse, tandis que je saisisais l'ourlet de son top et l'embrassais en même temps dans le cou. Son parfum m'enivra aussitôt, un mélange de fraise et de muffin. Elle sentait bon le gâteau. Je lui enlevai son débardeur et le laissai tomber au sol. À travers son soutien-gorge rose pâle, ses petits seins se pressèrent contre moi. Je glissai mes mains sur sa poitrine et pressai ses pointes par-dessus le tissu. Siana laissa échapper un gémissement, avant d'enfoncer à son tour son nez dans mon cou. Je la sentis me respirer, comme moi un instant plus tôt, puis sa langue me lécha sous l'oreille et je réprimai un grondement. Je saisis mon T-shirt par l'encolure et l'ôtai rapidement. Siana me couva du regard et ses paumes se posèrent sur ma peau. Un frisson hérissa mes poils à son contact. Mes yeux plongèrent dans les siens, et ma bouche entra en collision avec la sienne. Ma langue l'envahit tandis que je l'entraînai au sol. Ma main droite passa sous sa jupe en jean, caressant l'intérieur de sa cuisse, puis la barrière de sa culotte. Je massai son sexe à travers le tissu, lui volant des gémissements. Elle ondula contre ma paume, alors que ma langue fouillait sa bouche avec acharnement. Je me glissai entre ses cuisses écartées et bougeai contre elle pour appuyer mon membre dur comme l'acier sur son intimité de plus en plus chaude. Ses mains étaient posées sur mes omoplates et me caressaient avec tendresse. Son corps se mouvait au rythme du mien et elle poussait des petits bruits excitants. Je grognai contre sa bouche, de plus en plus enflammé.

Je remontai davantage sa jupe sur ses hanches et défis rapidement ma braguette. Elle détacha aussitôt ses lèvres des miennes et baissa le regard sur mon érection. Un sourire arrogant s'imprima sur mon visage. Elle releva un sourcil amusé quand elle comprit mon manège.

— Vantard, ricana-t-elle.

J'acquiesçai, puis frottai mon sexe turgescent à découvert contre la barrière de sa culotte.

Elle me laissa reprendre sa bouche et ma langue tourner autour de la sienne. Quand sa main glissa entre nous pour frôler mon gland, je tressaillis et ouvris les yeux pour la regarder. Ses paupières étaient fermées. Elle respirait fort. Sa poitrine montait et descendait à toute allure.

Je quittai ses lèvres et dérivai sur ses seins. Abaissant un balconnet, je suçai l'un de ses tétons. Elle gémit et se contorsionna sous moi. Ses mains glissèrent dans mes cheveux, tandis que ma bouche descendait le long de son ventre.

Mes mains agrippèrent les bords de sa culotte et la roulèrent en bas de ses chevilles. Quand je lui écartai de nouveau les jambes, ses joues flamboyèrent. La plupart des filles fermaient les yeux quand elles se sentaient vulnérables sous mon regard, mais pas elle. Ses prunelles étaient axées sur les miennes et je bandai plus fort. Je m'inclinai au-dessus de son bassin et posai la bouche sur son sexe aussi lisse et doux qu'un pétale de rose. Elle laissa échapper son souffle et ses mains se fermèrent en poing sur l'herbe.

Ma langue l'explora, puis découvrit son clitoris. Je le suçotai, le léchai et lui arrachai des sons de plus en plus chaotiques. Ses doigts s'enfoncèrent dans mes cheveux quand elle psalmodia mon prénom. J'avais envie de la porter jusqu'à la jouissance, juste pour la voir exploser, mais je voulais être en elle pour ça.

Alors je me redressai entre ses jambes et j'attrapai la capote que j'avais glissée dans mon portefeuille. Je l'enfilai sur mon sexe et la regardai dans les yeux en m'approchant d'elle.

Je m'insérai entre ses cuisses quand elle frémit de la tête aux pieds. Son regard semblait si désespéré, si affamé, ses lèvres tremblaient et mon cœur tapait comme un gong sans que je n'en comprenne les raisons. Cette fille me rendait fou les trois quarts du temps et je m'apprêtais à la baiser dans un cinéma en plein air. Je ne songeais même pas qu'après ça, elle me foutrait la paix. Non, à dire vrai, j'espérais même qu'elle continue de me pourrir la vie.

Mon gland commença à la pénétrer et putain, qu'elle était étroite.

J'avais l'impression d'enfoncer ma bite dans un étau. Je la sentis se contracter. Ses paupières se fermèrent et se serrèrent très fort. Je grimaçai en poussant plus fort. La chaleur de son intimité glissa sur moi.

Bordel de merde...

— Siana ?

Elle hocha la tête sans ouvrir les yeux. Tout son corps s'était rigidifié. Je n'osais plus esquisser le moindre geste. Je n'avais que le bout de mon gland en elle, mais elle était si fermée.

Bordel de merde...

— Hey, parle-moi, mon ange.

— Pourquoi tu veux discuter maintenant, Morgan ? geint-elle.

Sa voix tremblait. Elle n'ouvrait toujours pas les yeux et tous ses muscles étaient tendus comme une corde d'arc.

— Qu'est-ce que tu attends ? T'as changé d'avis ? s'inquiéta-t-elle.

Elle gardait obstinément les yeux fermés, alors je posais la bouche sur la sienne. Elle retint son souffle quand ma langue la frôla, puis je murmurai près d'elle :

— Pourquoi tu ne me l'as pas avoué, idiotte ?

— Tu ne l'aurais pas fait.

— Pas de cette façon, en tout cas. Merde, Sian, je ne vais pas tenir longtemps comme ça.

— Alors, continue.

— Putain...

Elle finit par ouvrir les yeux et je me pris au visage ses deux billes bleues.

— Je veux que ça soit toi. Personne d'autre.

À ces mots, je me perdis en elle. Mon âme se perdit, mon cœur se perdit. En fait, il ne restait rien de moi.

Je posai ma bouche sur la sienne et je la pénétrai plus fort. Son dos se cambra sous la douleur, accompagnant ma poussée en elle. J'attrapai sa main dans la mienne. Nos doigts s'entremêlèrent et elle les serra violemment. Une larme roula sur sa joue que je léchai aussitôt, avant de revenir savourer la douceur de ses lèvres chaudes.

Son sexe me rendait fou. C'était une torture de la pénétrer si lentement. J'avais l'impression de creuser en elle. Je déchirai son

hymen et sentis la chaleur et l'humidité du sang.

Quand je m'arrêtai tout au fond de son ventre, je caressai ses lèvres du bout des miennes. Ses doigts se détendirent légèrement, et je pris ça pour un assentiment. Je bougeai avec douceur. Je ressortis presque en entier, avant de la pénétrer à nouveau. À ma poussée suivante, son corps me répondit d'un frémissement. Elle était tendue, mais je continuai à onduler et à l'embrasser. Je ne délaissai plus sa bouche, et lorsque je m'en éloignai, c'était pour éponger une larme ou lécher son cou.

— Morgan, chuchota-t-elle, comme si mon prénom était un secret qui n'appartenait qu'à elle, et cette pensée me remplit d'émotions.

Elle finit par lâcher ma main et noua ses bras autour de ma nuque. Je basculai dans son cou, déposai des baisers sur sa peau moite de sueur, et bougeai plus vite, mon corps s'écrasant contre le sien. Elle commença à émettre de nouveau ses petits bruits et elle cessa de pleurer.

Je ne saurais même pas dire si je pris du plaisir en éjaculant. Je serrai le poing violemment. J'étais trop perdu dans ses yeux pour m'en rendre compte. Mon sexe palpitait douloureusement et le truc intense dans mon bide paraissait immense, mais j'étais trop subjugué par les traînées blanches sur ses joues, ses lèvres gonflées et ses yeux lumineux qui me dévisageaient comme si j'étais la huitième merveille de son monde.

Je quittai doucement sa chaleur, retirai le préservatif souillé, que je jetai plus loin, mais je restai sur elle, mon sexe encore dur étalé sur son ventre, un coude posé près de sa tête, pour me placer en équilibre au-dessus d'elle.

Ses mains caressaient mes flancs. J'attrapai son menton entre mes doigts et l'embrassai rageusement. Elle gémit contre ma bouche et sa langue faillit me faire jouir une deuxième fois.

— T'es vraiment pas ordinaire, toi.

Elle me sourit. Je plongeai mon regard dans le sien.

— Tu regrettes pas que ça soit moi ? Comme ça ?

— Non, je ne regrette rien.

Elle chassa une mèche de mes cheveux sur mon front en m'offrant un sourire empreint de lumière.

— Tu m'as choisi et tu m'as eu... murmurai-je.

Je ricanai, tandis qu'elle mordillait sa lèvre inférieure d'un air sexy.

— Putain, c'est toi qui m'as baisé, me moquai-je, lui volant un rire cristallin.

— J'ai toujours ce que je veux, rétorqua-t-elle.

Je hochai la tête. Elle remportait la manche, haut la main !

Je voulais savoir, curieux et encore décontenancé, alors je demandai :

— Tu le ressens toujours ce truc qui fait mal ? Là ?

Je posai la main en éventail sur son bas-ventre. Son souffle parut mourir en elle.

— Oui, je le sens toujours. Encore plus et je ne veux pas que ça cesse.

— D'accord, répondis-je d'une voix rauque qui lui fit relever les yeux et entrouvrir les lèvres.

Ce fut ma seule réponse : d'accord.

D'accord pour tout, pour toi, pour ta vie, pour t'aimer, pour te désirer, te détester, te faire pleurer, te faire rire, te faire l'amour, te quitter et te déchirer. Ouais, d'accord pour tout, Sian.

Chapitre 15

Siana

En sirotant une Margarita bien dosée, j'observe Morgan faire son show auprès de ses invités. Adossé à un buffet, Trivin regarde autour de lui en se demandant ce qu'il fiche ici. Il pousse un soupir et avale une autre gorgée d'alcool. Je l'imité rapidement, quand cette pouffiasse d'Iris pose la main sur les reins de Morgan. Celui-ci ne la chasse pas et j'ai envie de sortir un fusil à canon scié pour lui exploser la cervelle. Des pensées sanguinaires m'envahissent et une douleur éclate dans mon ventre. J'en ai mal dans tout le corps de le voir parader à côté d'elle.

Dix ans que je t'attends...

Quand je le vois enfoncer sa langue dans sa bouche, j'ai du mal à croire ses mots qui résonnent encore dans mes oreilles comme le sifflement d'une perceuse. La douleur vrille mon ventricule gauche, puis droit, ma poitrine s'embrace et je serre le poing sur mon verre.

— Siana, ça va ? s'inquiète Trivin.

— Non.

C'est le seul mot que j'arrive à prononcer sans hurler.

Quand Morgan s'écarte du visage d'Iris, il regarde dans ma direction, comme pour s'assurer que je n'ai pas loupé une miette de son léchage de glotte.

— Je le hais, Trivin. Je ne pensais pas qu'il était possible de haïr autant un être humain, un être que j'ai autrefois aimé à en crever.

— Ta haine est seulement à la hauteur de l'amour que tu lui as porté, explique-t-il, comme si c'était logique et imparable.

— Et comment fait-on pour cesser d'aimer ?

Il hausse les épaules et troque mon verre vide contre un plein.

— J'espérais que les années t'auraient permis de l'oublier, avoue-t-il. Comme pour lui, en réalité.

— Dix, vingt ou mille ans n'y changeront rien. Pourquoi ?

La question demeure sans réponse. Je me la pose depuis des années. Pourquoi mes sentiments ne cessent de s'accroître ? Pourquoi le voir me donne envie de le griffer, de l'embrasser et de le tuer en même temps ? Pourquoi est-ce si fort, si brutal et si déraisonné ?

La distance et le temps auraient dû faire leurs œuvres. Nous aurions dû, tous deux, passer à autre chose, en dépit de nos liens. Alors pour quelles raisons n'est-ce pas le cas ?

Il me suffit de poser les yeux sur lui ou même seulement de penser à lui pour que cette douleur dans mon ventre se rappelle à moi. Elle est parfois douce et excitante et parfois atroce au point que j'ai envie de m'ouvrir la poitrine pour l'en extraire.

Je bois goulûment ma Margarita.

Dans le jardin, tout le monde nous scrute. La mère de Morgan me surveille de loin et ses iris ressemblent à des harpons. Si elle savait la vérité, elle nous tuerait sûrement...

Je pousse un soupir et me tourne vers Trivin.

— Il te tient par les couilles, c'est ça ? je lui demande.

Il avale de travers et tousse les secondes suivantes, avant de s'essuyer les lèvres. Son regard brun se pose partout, sauf sur moi, puis sur Morgan comme s'il pouvait lui venir en aide. J'attrape son bras et l'attire à mes côtés. Je le fixe avec un sourire.

— Trivin, c'est bon. Je sais qu'il t'a envoyé pour me parler. Je connais sa façon de procéder. Alors, c'est quoi le souci ? Il te fait chanter ?

Il secoue la tête, puis pousse un soupir.

— Pas exactement.

Il pince ses lèvres, avant d'ajouter d'une voix lasse :

— Je t'ai raconté que j'étais marié avant et que ma femme s'était tirée avec un garagiste de la ville voisine.

J'acquiesce.

— Eh bien, j'ai eu une petite fille avec elle, Astrid. C'est elle qui en a la garde. Elle a menti au juge en prétendant que je la trompais, que je passais mon temps à niquer dans les bars au lieu d'être à la maison. C'est faux, Siana, je ne l'ai jamais trompée.

— Je te crois, Trivin.

Il passe sa main sur son nez en reniflant.

— Son mec est un alcoolique fini et les rares fois où je vois ma fille, elle semble triste et abattue. Avant, elle rigolait tout le temps, maintenant, c'est à peine si elle ose me regarder. Ça me fend le cœur.

Je commence à comprendre ce que Morgan a pu lui promettre, et je presse son bras.

— Morgan a les meilleurs avocats de la ville, Siana. Il les a mis sur mon dossier pour m'aider à récupérer la garde de ma gamine. En échange, je te surveille et je lui répète ce que tu me confies.

Je me cale à mon tour contre la desserte et croise les bras sur ma poitrine.

— Hmm, je comprends. Tu as bien fait, c'est important. Tu dois récupérer ta fille. Je me battrais aussi de toutes mes forces dans ta situation. Crois-moi, je serais pire que toi.

Je lui adresse un clin d'œil ; en retour, il me sourit.

— Mais en aucun cas ça ne signifie que je ne tiens pas à toi, Siana. Je suis content que tu sois là.

— Merci, Trivin.

Je pose la tête contre son épaule et avale une autre lampée de téquila. Je surprends le regard de Morgan sur nous et tout à coup, mon cœur bondit.

— Tu veux danser, Trivin ?

— Personne ne danse, fait-il remarquer en jetant un œil autour de nous.

— Et alors ? Je veux juste le rendre un peu jaloux.

Il grimace.

— Le contraire m'aurait étonné.

Je lui adresse mon plus beau sourire.

— Allez, on danse ensemble, comme au bon vieux temps. On ne fait de mal à personne et je ne me froterai pas trop à toi.

— Je te remercie de ne pas me coller une érection devant tout le monde.

Je pouffe de rire et l'attrape par la main, après avoir délaissé mon verre sur le buffet.

Trivin pose son bras sur mes reins et je me blottis contre lui. La musique est douce et tranquille, si bien que nous nous balançons paisiblement. Je pose la tête sur son épaule et il remonte son bras le

long de mon dos, jusqu'à glisser sa main sur ma nuque. Notre étreinte est agréable et réconfortante. Cela fait du bien de seulement se laisser porter, sans rien attendre de plus. Le souffle chaud de Trivin se répand le long de ma tempe et je froisse sa chemise sous mes doigts. Je sens la brûlure de son regard sur nous, mais je me force à ne pas lorgner dans sa direction. Je ferme les paupières et me laisse conduire par les pas lents de Trivin.

— Je crois qu'il énumère toutes les façons de m'assassiner dans mon sommeil, se moque Trivin près de mon oreille.

Je glousse.

— Alors, énumère toutes les façons de barricader ta maison.

— Je ne comprends pas, Siana. Je veux dire, je sais ce que tout le monde raconte en ville, mais, si vous êtes si fous l'un de l'autre, pourquoi vous ne vous pardonnez pas ?

Je me crispe et plonge le visage entre son torse et son bras. Le souffle me manque. Trivin se raidit à son tour et enveloppe mon crâne sous sa grande main rugueuse.

— Désolé, je ne voulais pas me montrer indiscret.

Je me détache de lui et me force à sourire en battant des cils pour repousser le chagrin.

— Certaines choses sont impardonnables, Trivin. Pour lui comme pour moi, et nous sommes trop orgueilleux pour admettre nos torts. Nous sommes deux personnes entêtées et déraisonnables. C'est aussi pour ça qu'on s'aime.

— Et que vous vous détestez.

J'acquiesce, puis passe la main sur mon front.

— Tu m'excuses. Je dois aller au petit coin.

Il hoche la tête en souriant. Je m'éloigne aussitôt en vacillant légèrement après mes quatre Margaritas, et pénètre dans la maison. Je la connais par cœur et je me souviens de chaque couloir. Je n'ai aucun mal à retrouver les toilettes. Je me soulage, me lave les mains et arrange ma coiffure. Devant le miroir, je songe à tout ce que j'ai perdu depuis que mon cœur lui appartient, et ma poitrine se comprime. Je devrais regretter chaque minute, mais étonnamment ce n'est pas le cas. J'aurai beau le haïr du plus profond de mes tripes, mon amour pour lui sera toujours aussi puissant. Peu importe le temps qui passe et nos souffrances, nos erreurs et nos mots blessants, la seule chose que je retiens, c'est sa façon de me regarder. Celle qui n'est qu'à moi. Jamais il ne posera les yeux sur une autre femme de la manière dont il

me contemple. Chaque fois, j'ai l'impression de brûler. Il n'existe pas deux regards comme celui-ci. Il n'existe pas deux personnes qui peuvent le provoquer. Un amour comme le nôtre, ça ne se produit qu'une seule fois dans une vie.

Je sors des toilettes et profite du couloir désert et de la maison silencieuse. Le son des voix provient de l'extérieur. Je me mordille l'index en réfléchissant à cette opportunité inestimable et sens mon cœur me remonter dans la gorge : je suis seule dans la villa des Kingsale ! Une occasion pareille, ça ne se loupe pas, peu importe les conséquences. Si sa mère me chope, elle risque de m'envoyer croupir en prison !

En tentant de limiter le martèlement de mes talons, je traverse le couloir à toute vitesse en direction de cette pièce maudite. Après m'être assurée qu'il n'y avait aucun bruit à l'intérieur, je pousse la porte, puis la referme derrière moi sans m'attarder. Je me retourne pour m'adosser au battant, en cherchant mon souffle. Mon pouls est chaotique et mes mains suent. Je cesse un instant de respirer en analysant le bureau.

Rien n'a changé ici : le même divan gris, les mêmes tableaux accrochés au mur lambrissé, comme si j'étais dans un chalet, le même vaste bureau en chêne massif, avec un sous-main verdâtre aux initiales dorées des Kingsale. La pièce transpire la vieille noblesse de la famille irlandaise. Mes talons claquent sur le parquet, puis s'enfoncent dans l'épais tapis placé sous le meuble et le fauteuil en cuir. J'écarte celui-ci et, sans hésiter, décide d'ouvrir tous les tiroirs. Je soulève des piles de papiers que je compulse rapidement. J'ai l'impression d'être en apnée pendant mes recherches. Il doit bien en rester une trace. Une toute petite trace. Je ne peux pas croire qu'il ait tout effacé. Je me mords les lèvres sous la tension palpable qui m'envahit ; j'en ai mal aux boyaux tant je suis stressée. Une telle opportunité pour ne rien dénicher, non ! Ce serait trop horrible. Si je demande à Morgan, il m'obligera à lui donner bien plus qu'une simple fellation. Il m'obligera à me donner à lui et je ne le supporterai jamais. Je ne veux plus le sentir en moi. Plus jamais. Parce qu'ensuite, je serai incapable d'endurer ce qui m'attend : être prise par d'autres que lui, pour du fric ou juste pour pouvoir nous mettre à l'abri, Aidan et moi. Peu importe pourquoi, je sais que s'il me possède, mon corps aussi bien que mon cœur se briseront.

Je pousse un petit cri de rage et frappe le poing sur le bureau, tant la frustration s'empare de moi.

— Bon sang !

— Tu cherches quelque chose ?

Sa voix me saisit. Un frisson glacé serpente le long de mon dos. Je mords dans ma lèvre inférieure et me redresse derrière le bureau. Morgan est appuyé contre le chambranle de la porte, les chevilles et les bras croisés. Ses sourcils sont froncés et son regard semble me jeter des pierres. Je crispe la mâchoire et lâche un juron.

Il se redresse et claque la porte dans son dos, me faisant bondir de surprise. Puis il s'approche d'une démarche féline, sans me quitter des yeux.

— Qu'est-ce que tu cherches ici, Siana ?

Je recule à mesure qu'il contourne le bureau, jusqu'à ce que je heurte une console. J'en saisis le bord pour la retenir, et Morgan s'immobilise devant moi, son corps à quelques centimètres du mien. J'ai l'impression que mes poumons ne savent plus de quelle manière fonctionner.

— Je t'écoute. Qu'est-ce que tu fous dans mon bureau ?

J'écarquille les yeux et bredouille, ahurie :

— Ton bureau ?

Un rictus épouvantable se fige sur ses lèvres.

— Oui, ce n'est plus le bureau de Ryan. Mon frère n'en a plus besoin. Quand j'ai repris les rênes du domaine familial, je me suis installé ici. Il a la plus belle vue.

Il me désigne d'un geste de la main la piscine aux reflets cuivrés avec le coucher du soleil, mais son regard reste braqué sur moi. Ma bouche est pâteuse et je m'agrippe de toutes mes forces à la console.

— Alors ? Je vais devoir te torturer pour obtenir une réponse ?

Ses yeux tombent sur mes lèvres. Je me force à déglutir et lâche :

— Je veux retrouver mon frère.

Il éclate de rire, ce qui me noie sous une vague de rage. Je lance mon poing dans sa direction, mais il saisit mon poignet et serre jusqu'à ce qu'une crispation douloureuse traverse mon visage.

— Alors pourquoi tu ne me le demandes pas, Siana ?

— Parce que je ne veux rien te devoir...

— De plus qu'une simple pipe ? Tu me crois vraiment sans cœur, hein ?

— Oh oui, je ne peux m'empêcher d'avouer d'une voix chevrotante.

Un muscle de sa mâchoire tressaute. Il libère mon poignet et

repousse ma main en arrière.

— Si t'avais pas attendu dix ans pour ramener ton cul ici, tu l'aurais déjà retrouvé.

À cette remarque, mon cœur se froisse. J'attrape la ceinture de son pantalon et le ramène près de moi lorsqu'il tente de reculer. Il obtempère, affichant un rictus détestable, arrogant et froid.

— Quoi ? Comment ça ?

— Ton frère t'a cherchée à la minute où il a été majeur et où il a pu quitter son foyer d'accueil. Où pouvait-il te trouver, pauvre idiote, en dehors d'ici ? T'as laissé aucune trace. Tu t'es fondue dans la nature.

— Tu m'as chassée, Morgan ! je hurle brusquement. J'avais dix-sept ans et tu m'as virée, avec tes quatre cents dollars en poche, comme une vulgaire...

Son visage s'approche si vite du mien que j'esquisse un mouvement de recul.

— Et je ne regrette pas, maugrée-t-il, me coupant la parole et m'arrachant, du même coup, un sanglot étranglé.

Ses iris s'assombrissent et ses lèvres se serrent de fureur. Je la vois bouillonner en lui.

— Je veux plus te voir, Siana. Je supporte pas de t'avoir en face de moi, se met-il à crier.

Il attrape mon bras et presse violemment, avant de s'approcher si près que la console vacille lorsque je la heurte.

— Dix ans, c'était pas assez ! je rétorque, les larmes obscurcissant ma vision.

— Non, putain, ça sera jamais assez !

Deux secondes après, sa bouche est sur la mienne, en train de me supplier de l'entrouvrir. Ses dents me mordent, me poussent et sa langue s'immisce. Lorsque sa chaleur et son humidité se confondent avec la mienne, un gémissement m'échappe. Mes bras enveloppent sa nuque, tandis que les siens se glissent autour de ma taille et m'attirent contre lui de toute leur force. Son étreinte est violente et douloureuse. Je sens toutes les parties de son corps écrasées contre les miennes. Sa langue me pousse au combat, ses lèvres massent les miennes, me mordent et m'arrachent des cris et des pleurs. Je me mets à lui balancer des coups de poing dans le torse, mais il se contente de resserrer sa prise sur moi. Je lui griffe le cou et il gémit sous la douleur. Je pleure de plus belle et mes larmes se mêlent à notre

baiser, lui donnant un goût de sel et de cuivre. Ma cuisse remonte le long de la sienne lorsque mes fesses basculent sur la console et la renversent, brisant le vase en porcelaine quand elle frappe l'accoudoir du canapé.

Morgan relâche aussitôt son étreinte et recule, en se passant la main dans les cheveux d'un air furibond et bouleversé. Il donne un coup de pied dans une commode qui grince.

— Putain ! hurle-t-il brusquement, m'arrachant un frisson d'effroi.

Je frôle du bout des doigts ma bouche gonflée, son goût sur ma peau. Mon cœur donne des coups enragés et je tremble de partout.

Morgan pose les mains sur le rebord de la commode et l'agrippe, basculant la tête entre ses bras. Il lâche une envolée de jurons, pendant que je me redresse et marche, chancelante, en direction de la porte. Hors de question d'en supporter davantage ce soir : ses lèvres, son odeur, son contact, la pression de son corps, pour que, dans un instant, tout cela me soit arraché pour être donné à Iris. Je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces. Non... ça, non...

— Où tu vas ? me coupe-t-il dans mon élan.

Son œil de jade se relève par-dessus son bras et j'ai l'impression d'être foudroyée sur place.

— Je m'en vais, Morgan.

— Pour les dix prochaines années ?

Je grince des dents et, à mon tour, je me laisse tomber dos à la porte. Je glisse le long du battant et m'accroupis, talons contre fesses, les bras ballants. Mes larmes ont cessé de couler, mais ma peau me tire sur les joues d'avoir pleuré. Mon regard se perd sur le tapis. Je repousse une mèche de cheveux qui colle à mon front moite.

Morgan finit par se retourner et s'appuie sur la commode. Il tire un paquet de cigarettes de sa poche et en allume une avec son briquet en argent.

— Je peux en avoir ?

Il s'approche et m'offre la sienne. Mes doigts effleurent les siens en s'en emparant et un frémissement envoie des décharges électriques dans tout mon être. Il retire sa main et recule, alors que nos regards restent accrochés l'un à l'autre. Il se laisse ensuite choir sur le canapé, les coudes sur les genoux, et allume une nouvelle cigarette.

Je tire rageusement sur ma clope. Mon poulx est encore en pleine cavalcade.

— Ton frère a fait huit fugues depuis qu'il a été placé en foyer, m'apprend Morgan. Les premières ont été infructueuses. Les flics l'ont ramassé à chaque fois et ramené de force.

Je serre les lèvres sur ma cigarette et aspire une longue bouffée.

— À la huitième, il a réussi à atteindre la ville. Bien sûr, il te cherchait et comme il ne t'a pas trouvée chez toi, où pouvait-il bien te dénicher sinon chez moi ?

— Tu lui as raconté la vérité ?

— Les grandes lignes. Je ne suis pas entré dans les détails. Ça ne regarde personne, en dehors de toi et moi, Sian.

J'acquiesce et pose mon poignet sur mon genou, laissant ma cigarette se consumer au bout de mes doigts.

— Je l'ai cherché, j'avoue enfin d'une voix brisée, avant d'essayer mes joues d'un revers de main. Partout. J'ai balancé son nom sur tous les réseaux, je n'ai jamais rien trouvé. J'ai même creusé Facebook, mais tu sais combien il existe de Miller sur cette planète ? J'ai épluché tous les homonymes de John, en vain. Et la police, c'était exclu d'avance.

Je me tape l'arrière du crâne contre la porte.

— J'ai vécu sous le radar, j'explique en passant mon index sous mes yeux pour tenter d'effacer les traces de mascara. Pendant des années. Je n'étais pas majeure et je n'avais aucune envie de finir en foyer. Sans compter que je n'ai aucune confiance en notre chère police ou en ta famille. Et après ma majorité, j'ai continué à fuir, comme si j'étais... ce que tu penses de moi.

Nos regards se croisent et ses yeux sont sombres, ses lèvres étrécies sur l'embout de sa cigarette.

— Je hais tes promesses, Morgan, j'ajoute d'un ton larmoyant.

Il hoche la tête.

— Il m'a cogné, me dit-il.

J'esquisse un sourire.

— Bien fait.

— Ton frère ne manque pas de caractère, et il a une bonne droite. Il avait dix-huit à peine quand il est venu ici et qu'il a essayé de venger ton honneur. Il me prend pour un connard pourri gâté.

— Ce que tu es, nous en convenons tous les deux.

Un sourire se peint sur ses lèvres pleines après notre baiser.

— Ouais.

— Où est-il ? Comment va-t-il ?

— Il est à New York. Il m'appelle environ une fois par mois pour savoir si t'es dans les parages.

À cette nouvelle, mon cœur se rétracte et bat plus fort.

— C'est toi qu'il appelle, c'est cocasse, je me moque, renvoyant son sourire à Morgan.

— Je suis le seul, mon ange.

— Malheureusement pour moi.

— Quand j'ai revu ton frère, c'était un voyou en passe de devenir un salopard. Il pensait te trouver et t'emmener loin d'ici pour repartir de zéro.

— Tu l'as envoyé se faire foutre ?

— Évidemment. J'en ai rien à cirer de ton frère. C'est toi que je veux.

— Salaud, je maugrée.

Morgan se contente d'acquiescer.

— Maintenant, il est à la fac, m'apprend-il. Il a une copine, je crois, depuis deux ou trois ans. Ça a l'air d'aller pour lui. Tu peux être rassurée.

Il attrape son portable dans sa poche, pianote sur son écran, puis relève les yeux.

— Je t'ai envoyé son numéro de téléphone.

Mon cœur pulse. C'est un rêve et j'ai peur de me réveiller d'un instant à l'autre.

Morgan jette son portable, écrase sa cigarette dans le cendrier sur la table basse et m'observe, les coudes sur les genoux.

— Je te l'aurais dit si tu me l'avais demandé. En fait, je te l'aurais révélé d'emblée si tu n'avais pas balancé à Trivin que tu voulais que je pisse du sang.

J'ébauche un sourire sans joie en secouant la tête.

— Je veux toujours que tu pisses du sang, après que mon pied aura bourré tes couilles.

Il éclate de rire, puis enfonce ses doigts dans sa chevelure brune. Il

baisse un instant la tête, fixe le sol, avant de relever les yeux et de croiser les miens.

— On va régler nos dettes, Sian, murmure-t-il d'une voix soudain rocailleuse, emplie de désir et de cette autre chose d'indéchiffrable. On va se baiser, se faire souffrir et reprendre le cours de nos vies.

J'écrase mon mégot contre la porte, me foutant bien d'abîmer le battant. Morgan n'y prête pas attention.

— Tu crois que c'est possible ?

Il lâche un ricanement.

— Non, bordel, non. Pas une seconde. Je crois que... l'un de nous devra crever pour qu'une fin soit possible, et même encore, je suis pas certain que ça suffise à annihiler ce truc entre nous. Mais on est tous les deux trop cons pour s'asseoir dessus. Je te pardonne pas, et tu me pardonneras pas. Je sais pas ce que tu as fichu pendant dix ans, mais je sais que c'est moche. Ta cuirasse, je la vois, mon ange. Elle me fait mal.

Ma gorge se serre et je détourne les yeux, de nouveau noyés de larmes. Je les ravale, les tasse, les enterre, même si je suis sûre qu'il les perçoit très bien.

— T'as pas besoin de savoir ce que j'ai fait. Ça te regarde pas.

— Tout ce qui te concerne me regarde. T'es à moi.

Je ferme les poings et me relève brutalement sur mes talons.

— C'est con que tu l'aies oublié pendant un moment.

Il se crispe, mais n'ajoute rien.

Le monde vacille autour de moi, et pas seulement à cause de l'alcool. Morgan ne fait pas mine de se redresser du canapé. Seuls ses yeux me suivent. Je prends une inspiration et dis d'un ton chevrotant :

— Merci pour le numéro, je...

— Demain, Sian, me coupe-t-il abruptement.

Son regard perfore le mien.

— Demain, tu me règles ta dette.

Ma salive a bien du mal à descendre dans ma trachée. Je hoche la tête, le ventre douloureux.

— Demain...

Il n'ouvre pas la bouche quand je saisis la poignée et déguerpis dans le couloir. Je jette un bref coup d'œil vers le bureau avant de franchir

la baie vitrée et je surprends son corps avachi, son visage dans les mains et les soubresauts de ses épaules. Soudain, j'aimerais être quelqu'un d'autre, avoir un nouveau cœur, une nouvelle vie, un autre homme à aimer, parce que ce qui existe entre nous ne pourra jamais être détruit, ni notre amour, ni nos fautes. Elles nous dévoreront...

Chapitre 16

Morgan

Treize ans plus tôt

Siana émit une plainte, ses doigts glissant sur le carrelage de ma douche. J'effectuai une grande poussée et son cri retentit à nouveau à mes oreilles, me remplissant de vanité et de plaisir. C'était son troisième orgasme depuis le début de la soirée. J'avais mal aux couilles et ma bite était en feu à force d'aller et venir en elle, mais je m'en foutais.

Elle souleva ses longs cheveux bruns, tourna la tête par-dessus son épaule et son regard entra en moi. Un sourire se dessina sur ses lèvres rougies par un million de baisers et deux fellations.

Siana était une tigresse. Je n'avais jamais rencontré une fille comme elle. Sauvage, intense et possessive. Un vrai félin, avec des griffes acérées. J'avais baisé des filles plus âgées. J'avais même couché une fois avec une touriste de vingt-cinq ans, mais Siana possédait ce quelque chose en plus : son abandon absolu entre mes bras. Aucun tabou, aucune limite entre nous. Je pouvais lui faire tout ce que je désirais, et elle pouvait m'imposer tout ce dont elle avait envie, et son imagination était aussi débordante que la mienne. C'était la raison pour laquelle j'étais en train d'avoir mon quatrième orgasme alors que ma bite était sur le point de crever.

Le plaisir remonta le long mon sexe et s'apprêta à exploser dans mon bide, lorsque soudain :

— Morgan ! Mon Dieu !

La voix horrifiée de ma mère perça au-delà du battant. Je me figeai net, tandis que ma semence jaillissait toute seule dans la chaleur de Siana, sans que je ne ressente un gramme de plaisir, coupé dans mon élan.

— Putain, grognai-je en serrant les poings.

Siana s'était également immobilisée, même si elle avait eu le temps de jouir quelques minutes auparavant. Je me retirai et jetai un coup d'œil vers la porte close de la salle de bains. Je doutais que ma mère ait l'audace d'entrer, en sachant ce que nous étions en train de fabriquer.

— Quoi ? criai-je à son intention.

— C'est une question, Morgan ? répliqua-t-elle, en donnant un petit coup dans le battant. Sortez de là immédiatement !

Je grommelai et attrapai une serviette pour la passer à Siana. Celle-ci se retenait d'éclater de rire, en gonflant ses joues. Elle prit la serviette et s'enroula dedans, tandis que je la fusillais du regard.

— Ça n'a rien de drôle.

— Ta mère est furax parce qu'on s'envoie en l'air dans ta douche. Si, c'est drôle !

La pensée que celle qui m'avait mise au monde aurait pu entrer dans ma chambre alors que Siana me chevauchait sur mon lit une heure plus tôt me glaça le sang.

Je passai une serviette sur mes hanches et me dirigeai vers la porte, pendant que ma mère nous exhortait de sortir.

— Morgan, mes vêtements sont dans ta chambre, me rappela Siana d'une voix soudain fragile.

— Ouais, je suis au courant. Tu trouves toujours ça aussi drôle ?

Elle grimaça et me fit un doigt d'honneur. J'attrapai son poignet au vol et enfonçai son majeur dans ma bouche. Ses yeux s'arrondirent pendant que je le léchai. Ses prunelles flambant de désir, elle me balança un coup dans le ventre qui me fit ricaner. Je la libérai en lui envoyant une tape sur les fesses, puis je pris une profonde inspiration avant d'affronter le dragon.

— Tiens-toi prête à défier la louve de la famille.

— Je t'ai entendu ! maugréa ma mère derrière la porte.

Siana manqua de glousser. Je secouai la tête et abaissai la poignée en arquant un sourcil moqueur à son intention.

Ma mère recula et se vida de ses couleurs en remarquant nos tenues pour le moins absentes. En même temps, à quoi s'attendait-elle en nous dérangeant sous la douche ?

Siana se tenait à mes côtés, moulée dans sa serviette, les cheveux trempés et les joues roses. Elle avait cessé de sourire, mais elle soutenait le regard dévastateur de ma mère. Celle-ci était furieuse. Son index impérieux désigna les vêtements disséminés partout dans ma chambre. Je mordis mes lèvres pour ne pas rire. On les avait vraiment balancés dans toutes les directions. La culotte de Siana traînait sur mon clavier d'ordinateur et mon caleçon sur la lampe de chevet.

— Vous devriez avoir honte ! s'écria ma mère. Mais mon Dieu, quel âge as-tu ?

Elle dévisagea Siana, le visage effaré.

— Quatorze ans, madame, bientôt quinze.

Siana rougit légèrement. Je sentais très mal cette conversation tout à coup.

— Morgan ! Mais, qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ?

— Faire quoi, maman ? J'ai juste un an de plus...

— Elle a quatorze ans ! Quatorze ! Dites-moi que vous vous protégez au moins... Que vais-je raconter à ses parents ?

Je toussotai, tandis que Siana baissait les yeux sur ses pieds nus. Un sourire étirait ses lèvres et elle tentait péniblement de le réprimer.

— Maman, Siana est ma petite amie depuis six mois maintenant. Alors, non, on ne se protège plus, parce qu'on est clean tous les deux. Siana prend la pilule. Elle ne me trompe pas et si je vais voir ailleurs, elle risque de me trancher la gorge.

Je ravalai le mot « bite » de justesse. Ma mère arrondit les yeux, incrédule. Si je lui avais annoncé la mort de quelqu'un, elle ne l'aurait pas pris plus mal.

— Ta petite amie, répète-t-elle, ahurie.

— Oui.

— Ses parents sont au courant ?

Siana hocha la tête en croisant le regard furibond de la grande brune devant nous.

— Pourquoi n'en suis-je pas informée ? Tu l'invites ici pour faire... bref, et tu ne me le dis pas.

Elle lâcha un petit cri horrifié et désigna nos vêtements.

— Habillez-vous. Je ne tiens pas à avoir cette conversation avec mon fils nu et une jeune fille qui devrait être encore vierge à son âge.

Cette fois, Siana ne parvint pas à retenir son rire ; il franchit sa bouche et se transforma rapidement en un fou rire déchaîné. Le regard de ma mère, aussi vert que le mien, vira en morceaux de glace tranchants. Elle serra les poings, bousculée dans ses principes d'Américaine shootée au puritanisme par la libido débridée de son propre fils et de sa copine. Je n'étais pas certain qu'en dehors de mon père, elle ait connu d'autres hommes, du moins, jusqu'à son décès deux ans plus tôt.

— Vous trouvez cela drôle, jeune effrontée ?

Le « jeune effrontée » eut raison des dernières forces de Siana et des

larmes jaillirent aux coins de ses yeux. Je mordis dans mon pouce pour garder le contrôle de mon hilarité, mais voir Siana perdue dans la sienne manqua de me faire craquer à mon tour.

Ma mère grommela et recula d'un pas.

— Habillez-vous !

Elle tourna les talons et claqua la porte derrière elle.

Aussitôt, Siana se laissa tomber au milieu de mon lit en riant aux éclats. Je la rejoignis et posai la main sur son ventre secoué de tremblements. Je ris avec elle, jusqu'à ce que, attirées comme un aimant, mes lèvres caressent les siennes et lui coupent la chique.

Quand nous eûmes terminé d'échanger un long baiser humide, je m'écartai et jetai un œil en direction de la porte. Siana suivit mon regard.

— Je crois que ta mère me déteste.

— On ne peut pas dire qu'on lui ait fait bonne impression, admis-je, mais ce n'est pas grave. On se rattrapera.

— Tu crois que je suis dépravée, Morgan ?

— Parce que tu couches avec moi ? Certainement pas. Je suis le seul mec de ta vie, Sian, et tu n'es dépravée qu'avec moi.

— Et c'est pas bizarre ?

— Mais t'es bizarre, c'est ce qui me plaît en toi. Tu fais rien comme tout le monde. Je trouve ça excitant.

Elle m'adressa un sourire magnifique, se hissa sur les coudes et fit courir ses lèvres sur les miennes, contractant douloureusement l'organe dans ma poitrine. J'attrapai sa main et la posai sur mon bas-ventre, sur la ligne de poils qui descendait sous ma serviette.

— Je crois que tu me fais mal aussi, Sian, murmurai-je, ma bouche frôlant sa mâchoire.

Elle ouvrit les yeux en grand avant de caresser ma joue du bout des doigts.

— Là ?

Ses ongles s'enfoncèrent doucement dans mes abdos.

— Oui.

— Quel genre de douleur ?

— La même que la tienne.

Son sourire me transperça.

— Alors, t'es fichu.

— Je sais. Tu m'avais prévenu qu'une fois que je t'aurais goûtée, je ne voudrais personne d'autre. T'as gagné, mon ange.

— Je gagne toujours.

— Je m'en souviendrai.

J'eus du mal à lâcher la bouche de Siana assez longtemps pour m'habiller. J'adorais ses lèvres, et les caresser avec ma langue me rendait complètement fou et encore plus accro.

Je lui tenais la main lorsque nous entrâmes enfin dans le séjour. Ma mère était assise sur le divan, droite comme un i, son chignon tiré à quatre épingles. Elle portait son pantalon de tailleur beige et un chemisier à manches courtes, beige avec des petits points rouges agressifs. D'un ongle soigneusement manucuré, elle nous désigna le canapé en face du sien. Avec un soupir, j'entraînai Siana à ma suite. Je gardai sa main dans la mienne, tandis qu'on s'installait côte à côte.

Maintenant que nous étions habillés correctement, elle dévisagea Siana de la tête aux pieds, les lèvres pincées. Siana ne se détourna pas et supporta l'examen sans broncher. Elle ne paraissait pas effrayée une seconde, ce qui ne me surprenait pas plus que ça. Je ne l'avais encore jamais vue paniquer pour quoi que ce soit, hormis peut-être... non, en fait, même quand je m'approchais d'une autre fille juste pour l'emmerder, elle ne paniquait pas, elle entrait en transe guerrière et se jetait sur moi comme une folle furieuse. Ça me faisait tellement plaisir de l'entendre hurler que je lui appartenais, que je ne résistais pas à l'envie de la provoquer sans arrêt. J'étais certain qu'elle avait compris mon manège depuis longtemps, comme j'étais convaincu qu'elle était incapable de se retenir quand même. C'était sûrement un peu malsain, mais on s'en foutait. Ça nous faisait marrer.

— Votre nom, mademoiselle, exigea ma mère d'un ton sévère.

— Siana Miller, madame, répondit-elle poliment.

Le regard de ma mère tomba sur nos mains jointes. Je la gardais sur ma cuisse et caressai son pouce du mien. Cela n'échappa pas à son radar, mais je me fichais de son avis.

— Puis-je savoir pourquoi tu ne m'as pas parlé de ton amie, Morgan ? Vous vous glissez dans cette chambre dans mon dos, chez moi. N'est-ce pas la preuve que vous vous conduisez d'une manière déplacée ?

Je pris une inspiration, puis lâchai :

— C'était surtout pour éviter une scène, mais je ne te le cachais pas vraiment. Tu t'en es seulement pas aperçue avant.

Blessée, ma mère écarquilla les yeux.

— Vos parents sont au courant de vos... activités ? demanda-t-elle à Siana.

— Oui, madame. Ma mère le sait.

Je la lorgnai du coin de l'œil.

— Ah oui ? fis-je, surpris.

Elle haussa les épaules et m'adressa un sourire en biais.

— Je raconte tout à ma mère.

Je grimaçai.

— Tout ? Merde, elle risque de m'arracher les couilles.

— Morgan ! s'écria ma mère, outrée.

Siana gloussa et pressa ma main plus fort.

— Elle sait seulement qu'on sort ensemble, Morgan, c'est tout, ricana Siana, puis se tournant vers ma mère, elle ajouta sans se dérober, avec un profond sérieux : et qu'on est amoureux l'un de l'autre et que c'est pour cette raison qu'on fait l'amour ensemble.

J'aurais dû flipper à mort devant sa confession, mais ce n'était pas de la peur que je ressentais, c'était de l'envie. L'envie de l'embrasser, de la tenir encore plus près de moi, de lui murmurer des mots doux et des mots cochons pour la faire rire et pour l'exciter aussi.

Je sentis le regard de ma mère sur moi qui analysait mon expression de type foutu, complètement ferré. À cette minute, je devais être un livre ouvert, mais je n'en avais rien à cirer. Alors, je soutins son examen. De toute façon, quoi qu'elle pense, je ne lâcherai rien.

Elle s'apprêtait à ouvrir la bouche, quand un rire l'interrompit et une silhouette se découpa sur le seuil du salon. Je levai les yeux et regardai mon frère entrer d'une démarche nonchalante, vêtu d'un jean aux genoux déchirés et d'un T-shirt noir.

— Alors, maman, tu as enfin découvert le pot aux roses. Il était temps. Six mois que Morgan s'amuse à te le cacher.

Ma mère fronça les sourcils et croisa les bras sur la poitrine.

— Visiblement, je suis la dernière informée.

Ryan s'installa près d'elle et nous adressa un clin d'œil. Mon frère était mon aîné de quatre ans. Il avait les mêmes cheveux bruns que les miens, quoiqu'un peu plus longs, des mèches lui tombaient sur le front et les oreilles. Nos visages se ressemblaient également : le même nez un peu de travers, la mâchoire carrée et la peau bronzée et tannée par le soleil. En revanche, il avait un œil vert et un bleu, ce qui était un vrai piège à nanas. Elles étaient toutes fascinées par son regard vairon détonant et Ryan savait s'en servir.

Siana n'avait jamais rencontré mon frère, même si à travers toutes mes anecdotes, elle devait le connaître par cœur. Elle posa les yeux sur lui en souriant d'un air curieux, et il lui rendit son attention.

— Je te présente mon frère, Ryan.

— Je suis contente de te rencontrer enfin.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-il d'un ton rauque et affable.

Ma mère poussa un soupir exaspéré.

— Ne le prends pas mal, maman, déclara mon frère, mais si Siana raconte tout à sa mère, Morgan me raconte tout. Au moins, tu sais qu'ils ne font rien de mal. Depuis qu'il sort avec elle, on ne reçoit plus de coups de fil de filles en colère !

Ma mère ne put retenir un sourire. Siana m'adressa une œillade en coin, ce qui semblait signifier qu'elle avait envie de me faire bouffer mes couilles. Je lui tirai la langue et ses ongles s'enfoncèrent dans ma main. Je grognai, tandis que mon frère pouffait de rire.

— Bien, tant que vous faites attention, je n'ai rien à redire, mais à l'avenir, j'apprécierais que vous me préveniez lorsque vous êtes ici. Et fermez cette satanée porte à clé !

Je hochai la tête, tandis que les joues de Siana rosissaient.

— Oui, maman. Je te le promets.

Mon frère m'adressa un regard amusé et joua des sourcils, me signifiant qu'il trouvait ma nana canon. Je me retins de lui balancer un doigt d'honneur. Ma mère avait eu sa dose d'indécence pour la journée. Mais Ryan avait décidé de me faire chier, alors il se mit à poser tout un tas de questions embarrassantes, qui me firent envisager une vengeance sournoise et douloureuse pour la suite.

Mon frère pouvait devenir un sale con lorsqu'il avait envie de s'amuser, et visiblement, j'étais son nouveau jouet.

Chapitre 17

Siana

Trivin me ramène chez moi dans un silence religieux. Il stationne devant la barrière blanche sans couper le moteur. Je lui adresse un obscur sourire et descends du véhicule sans m'attarder. J'ai besoin d'être seule.

— Siana...

— Je vais bien. Je suis juste fatiguée, je le coupe. Merci de m'avoir accompagnée à cette soirée.

— Je t'en prie. Appelle-moi quand tu veux.

Je hoche la tête et referme la portière derrière moi. J'ouvre mon portail, traverse la petite allée et m'écroule sur le banc de la véranda. Je laisse tomber mon sac à mes pieds, tire une cigarette de son paquet et l'embrase avec les allumettes qui traînent dans la boîte sous la fenêtre. J'en aspire la moitié en une bouffée. Mes pieds tapent frénétiquement sur la terrasse en bois et mon corps semble habité par une puissance démoniaque. Je n'ai pas enfilé de gilet et, avec la nuit tombée, la température commence à se rafraîchir, mais je n'ai pas le courage de rentrer à l'intérieur.

John m'a cherchée pendant toutes ces années. Mon cœur m'élance à cette pensée, aux souvenirs honteux de l'avoir abandonné, de ne pas avoir su le protéger. C'est une autre sorte de douleur que celle que m'inflige Morgan sans arrêt. Plus insidieuse et viscérale. J'ai perdu mon frère. Il m'a été arraché froidement et tout ce que j'ai pu faire, c'est fuir...

Une larme roule sur ma joue, tandis que je prends mon portable et jette un coup d'œil au numéro que m'a envoyé Morgan par SMS. Je laisse échapper un hoquet lorsque, accompagné du téléphone de mon frère, je lis le message suivant : « J'ai vu ton tatouage ».

Quel abruti !

Un sourire se dessine sur mes lèvres malgré tout, tandis que mes doigts glissent à l'intérieur de mon bras, le long du cœur palpitant qui a été gravé sur ma peau des années auparavant. *Son cœur*.

Je réponds à son SMS :

> Moi : T'as remarqué qu'il était
en train de crever.

Je tire sur ma cigarette. Je ne m'attends pas à une réponse immédiate et je songe à rentrer me servir un verre. J'ai digéré les Margaritas depuis un moment maintenant. Mais au moment où j'esquisse un geste, mon téléphone vibre.

> Lui : J'ai remarqué un cœur
qui saigne. Rien de plus.

> Moi : Alors, je t'informe que
c'est un cœur en train de crever.

Je le vois d'ici lever les yeux au ciel.

> Lui : Le tien ou le mien ?

Bonne question...

> Moi : Le tien, bien sûr.
Je tiens beaucoup trop au mien !

> Lui : Dommage qu'il ne
t'appartienne plus.

Je grogne et donne un coup de pied dans la balustrade.

> Moi : Tu es si sûr de toi !

> Lui : Tu m'as gravé sur ton corps, Sian.
Je suis certain que tu caches
d'autres tatouages intéressants.
Il est possible que je les cherche demain.

> Moi : Va te faire foutre,
ça ne risque pas d'arriver !

Il m'envoie un smiley, puis :

> Lui : J'aime les défis.

Je grommelle, balance mon téléphone sur le banc sans répondre et fonce à l'intérieur me chercher un verre. Je trouve le gin, dont j'abuse volontiers, et le jus d'orange. Je retourne ensuite m'asseoir sous la véranda, après avoir attrapé une couverture dans laquelle je m'enroule aussitôt installée, un pied sur le banc, adossée au mur.

Je n'ai pas d'autres messages de Morgan. Alors, je prends une profonde inspiration et je me comporte en adulte responsable, comme la grande sœur que j'aurais dû être. Que mon cœur se brise un peu plus ou non après cette nuit, je ne peux pas ignorer ce numéro inscrit sous mes yeux. Ma gorge se serre en composant les chiffres sur mon écran. Mon pouce tremble. Pendant que la sonnerie résonne, je jette un coup d'œil à ma montre, il est 23 heures ici, à New York, il doit être 2 heures du matin.

J'avale une gorgée de gin qui brûle ma trachée et mon souffle s'évanouit lorsque la communication est prise.

— Ouais ? Vu l'heure, j'espère que c'est important...

Je ne reconnais pas sa voix. La boule dans ma gorge gonfle et m'étouffe. La dernière fois que j'ai vu John, il avait treize ans et son timbre était encore celui d'un enfant. Il en a vingt-trois aujourd'hui et je me retrouve à écouter la voix rauque d'un homme. Peut-être que Morgan se trompe, peut-être qu'il a refait sa vie et qu'il n'a plus besoin de moi...

— Hey ? Y a quelqu'un ?

Je mords dans mon pouce, ravalant tous les sanglots qui menacent de ravager mon visage. Son souffle s'alourdit brusquement dans le combiné, puis je l'entends reprendre une inspiration.

— Siana ?

Comment peut-il savoir que c'est moi ?

Les larmes s'écrasent sur mes joues.

— Siana, c'est toi ?

Sa voix commence à monter et à paniquer. Elle se fêle sur la fin.

— Putain, dis-moi que c'est toi... Je t'en prie, parle-moi. Raccroche pas ! Oh merde, Siana...

Je pleure tellement que des hoquets m'échappent. John ne peut pas les ignorer. Je l'entends taper dans quelque chose en lâchant des jurons, puis il semble retrouver son calme. Il souffle fort dans le combiné, puis sa respiration redevient normale alors que la mienne est toute chamboulée. Mon cœur bat n'importe comment, ma main est engourdie autour de l'appareil.

— Je t'en veux pas, murmure-t-il.

Au lieu de m'apaiser, ses mots manquent de me faire crier toutes les larmes encore coincées en moi.

Mon verre me glisse des doigts et se brise au sol. En sentant le liquide m'éclabousser les tibias, je laisse échapper :

— Putain de merde...

Aussitôt, un rire fuse dans le téléphone et l'entendre me procure un tel bonheur que des papillons s'envolent dans ma poitrine. J'appuie l'arrière de mon crâne contre le mur. Chaque muscle de mon être est tendu jusqu'au point de rupture, comme si j'avais fourni un effort surhumain.

— Siana... parle-moi, s'il te plaît. Dis quelque chose, n'importe quoi.

— Je t'aime.

Cette fois, il se tait. Son silence m'effraie, mais je ne le force pas à me répondre. Je réitère seulement :

— Je t'aime, Johnny.

— Merde...

Sa voix est aussi brisée que la mienne. Je crois qu'il pleure autant que moi.

— Moi aussi, Siana, bordel, moi aussi, je t'aime. Tu me manques... tellement... je veux te voir. Je veux te voir tout de suite. Tu es où ?

— Chez nous.

Je l'entends cogner à nouveau dans quelque chose et pousser un grognement de détresse.

— Merde... T'étais où ? me demande-t-il.

— Partout et nulle part.

— Tu as vu Morgan, hein ?

— Oui, il m'a donné ton numéro.

— C'est peut-être pas l'enfoiré que j'imaginais alors.

— Si, ça l'est.

— Tire-toi de Wild High, Siana. On peut se retrouver ailleurs. Rejoins-moi à New York. J'ai une chambre qui t'attend.

Je retiens mon souffle, repousse du bout du pied les morceaux de verre éparpillés et regarde une voiture filer dans la rue.

— Je peux pas encore, John. Je vends la maison.

Un silence me répond. Je l'entends se déplacer et soupirer dans le combiné.

— Je te donnerai la moitié de...

— Putain, j'en ai rien à foutre, Siana !

Je sursaute en me prenant au visage son ton plein de hargne.

— Si tu veux vendre la maison, vends-la, ajoute-t-il, en tentant de se calmer. Je n'ai pas besoin d'argent.

Je me demande comment c'est possible, mais je n'ose pas poser la question.

— Fais ce que tu as à faire, me dit-il. Je veux te voir, c'est tout. Le reste, je m'en branle, sœurlette, OK ?

— OK, on a mille choses à rattraper.

— Bien plus encore. T'es la seule à me retourner les boyaux comme ça.

— C'est un compliment ou l'inverse ? je demande en souriant.

— J'étais à une soirée tout à l'heure. J'ai picolé comme un trou, avant de me pieuter. Je suis pas clean, j'ai la gueule de bois et la migraine, et je flippe à mort d'être encore sous les effets de l'alcool et que tu ne sois qu'un rêve. Dis-moi que je rêve pas, Sian.

— Tu rêves pas, Johnny. C'est bien moi. Ça me fait drôle de penser que tu bois de l'alcool.

Il rigole.

— J'ai l'âge.

— Je sais, mais pour moi, t'as encore treize ans. T'es qu'un gamin et t'as pas de poils au menton, et je pourrais te foutre encore une branlée pour te sortir de ma chambre.

— Tu risques d'avoir un sacré choc alors. J'ai des pec et des abdos, et c'est moi qui pourrais te traîner hors de ma chambre maintenant, et d'une seule main en plus.

J'essuie une larme qui s'attarde encore sur ma joue, tout en affichant un sourire nostalgique.

— Je ne demande qu'à voir ! Je suis sûre qu'il n'y a rien à jeter chez mon petit frère.

— Je suis plutôt bon sur le marché.

— Frimeur ! Morgan m'a dit que tu avais une copine...

Ma phrase est suivie d'un lourd silence. Je surprends le son d'un briquet et l'aspiration de quelqu'un qui fume.

— Ouais, depuis quelque temps. Une fille sympa. Je te la présenterai. Et toi, t'as un mec ? Un mec qui n'est pas Morgan ? Dis-moi que tu t'en fous de lui.

J'écrase mon mégot et passe la main sur mon visage.

— Non, je n'ai pas de mec ; je n'ai pas Morgan non plus.

— C'est pas la question que je t'ai posée, remarque-t-il.

— Mais j'ai pas d'autres réponses à te donner.

Il lâche un soupir.

— OK, de toute façon, je suppose que j'ai pas le choix, mais oublie pas que c'est à cause de cette famille pourrie qu'on a été séparés, toi et moi.

— Crois-moi, je ne l'oublierai jamais.

Il émet un grognement, puis tire sur sa cigarette.

— Faut que je te voie, Siana. J'ai aucune envie de refoutre les pieds à Wild High. On peut se retrouver dans deux jours à St. George ?

— Oui, devant le temple. Envoie-moi ton heure d'arrivée.

— OK, fais gaffe à toi, sœurlette. J'ai pas confiance en lui et encore moins en cette ville de merde.

— Moi non plus, ne t'inquiète pas.

— Putain, je suis content de t'entendre. J'ai hâte de te voir. À dans deux jours, Siana.

— À dans deux jours, Johnny.

Je raccroche le cœur lourd, les larmes se déversant à nouveau, comme si une vanne s'était ouverte derrière mes yeux et que je ne trouvais plus la manivelle pour la refermer. Alors, en allumant une cigarette, je les laisse seulement couler et tremper ma gorge et ma robe.

Je m'apprête à revoir mon petit frère après dix longues années de séparation. Je vais le serrer dans mes bras, le couvrir de baisers et tenter de rattraper tout le temps perdu. Je lui présenterai mon fils...

À cette idée, mon cœur se contracte de nouveau. Je me tape la tête contre le mur et, poussée par la folie et la bêtise, j'envoie un message à Morgan et j'écris :

> Moi : Merci.

Je prends une latte et sens mon portable vibrer dans ma paume.

> Lui : N'essaie pas de m'attendrir.

Je tire la langue à mon téléphone et lâche un ou deux jurons.

> Moi : Avec ton cœur de pierre,
ça risque pas.

> Lui : Non, je veux trop ta bouche
autour de ma queue pour ça.

> Moi : Connard.

Et je jette mon téléphone sur le banc en grognant. De toute façon, Morgan ne prend pas la peine de répondre à mon insulte. Demain, il obtiendra ce qu'il exige. J'aurai mon fric et je pourrai partir d'ici.

Je crispe la mâchoire. Je sais que je dois tenir ma promesse à Aidan et celle-ci sera la partie la plus difficile à gérer. Je vais devoir la jouer fine et la finesse et moi, ça fait rarement bon ménage. Je ne dois plus rien à Morgan et je ne veux surtout rien lui devoir, ni mon amour, ni mon désir et encore moins mon fils, mais Aidan est le sien autant que le mien et il est né de notre amour, quoi que je puisse ressentir aujourd'hui. Quand on l'a conçu, on s'aimait, on s'accrochait l'un à l'autre comme deux moitiés. Tout ce qu'on désirait de la vie, c'était seulement être ensemble. Quelquefois, j'essaie de me le rappeler : qu'avant que tout cela ne se produise, être ensemble était la seule chose importante pour laquelle on se battait, et ensuite, on s'est juste battus pour se séparer et rester loin l'un de l'autre, parce que se regarder dans les yeux équivalait à se prendre un tir de fusil dans la poitrine.

Chapitre 18

Morgan

J'ai dû m'occuper toute la journée. J'ai bossé comme un dingue au bureau, j'ai amené l'une de mes voitures de course en révision à Trivin, j'ai déjeuné avec Rutherford et parlé du projet d'immeubles sur la côte est, j'ai subi un rendez-vous avec Iris autour d'un verre. Je me suis branlé sous la douche avant 16 heures en pensant à une autre femme que celle qui partage mon lit. J'ai fumé un paquet de clopes entier et bus trois verres de vin. Mais même avec mon agenda, je n'ai pas cessé un seul instant de penser à elle. À ce soir. À ce qu'elle fera pour moi et à ce que je ferai pour rendre la chose encore plus sordide. Rien que d'y penser, mon cerveau vrille et mon cœur cogne jusque dans ma gorge. Comment fait-on pour démolir un sentiment ?

Simple.

On le dénature...

Ça fait dix ans que j'ai appris à pratiquer cette méthode : à dénaturer le moindre sentiment pour qu'il ne me touche pas, qu'il ne me blesse pas, qu'il passe sa route sans me voir.

Mais avec Siana, tout est différent, parce qu'avec elle, un sentiment devient un ouragan qui dévaste tout et ne laisse rien sur son passage. Je redoute et espère le moment où elle s'éloignera de Wild High City, et je songe à ce qui restera ensuite de moi, à ce que je ferai pour, une nouvelle fois, me remettre de son départ. L'envie de m'injecter un truc dans les veines se fait ressentir et sans même m'en rendre compte, je me retrouve à gratter mon nez en manque de coke. Je me laisse tomber, front contre volant, et inspire longuement avant de lancer mon vieux pick-up sur les routes.

Je ne prends pas la direction de sa maison. Je roule un moment, laissant le soleil se coucher par-delà les buttes de grès, et je traverse le désert, ces étendues arides et sublimes qui bercent mon regard depuis ma naissance. La chaleur chauffe le pare-brise et de la dark country envahit l'habitacle. Mes doigts tapent en rythme sur le volant quand ils ne le serrent pas de rage. Depuis dix ans, je ne vis que de ça, je ne suis façonné que par ça. La rage et la douleur.

Je m'arrête un instant sur le bas-côté, face à la splendeur du paysage du parc de Sand Hollow, près du réservoir d'eau. Je descends de voiture, m'allume une clope et m'adosse à la portière. Je ferme un instant les paupières et me demande ce que je suis en train de foutre. Je me demande si on peut réparer ce qui a été abîmé. À l'instant où cette pensée ridicule me traverse, des images se greffent dans mon cerveau, des images qui me plongent dans une fureur corrosive, si bien que je sais d'ores et déjà que ce n'est pas possible. C'est comme un verre qui aurait été brisé plusieurs fois. À force de recoller les morceaux, plus rien n'est réparable.

La nuit commence à tomber. Je remonte en voiture, écrase mon mégot dans le cendrier, avale une gorgée de whisky dans ma flasque pour me donner le courage nécessaire pour affronter Siana, et lance mon pick-up vers Wild High. Vers elle.

Quand j'arrive devant sa maison, il est près de 22 heures. Je descends de voiture, fourre les mains dans mes poches et marche vers son portail plus nerveux que je ne suis prêt à l'admettre. Au moment de l'ouvrir, mon regard tombe sur la Pontiac de Siana et un muscle de ma mâchoire tressaute. Sa portière passager est couverte de peinture rouge. De grosses lettres dégoulinantes qui forment les mots « sale pute », et une bite a été peinte juste en dessous. Furax, je serre les dents et pousse le portail d'un geste brusque, ces foutues images revenant inonder ma cervelle comme si un barrage avait cédé. Siana fait remonter trop de choses. Elle déterre la merde de ma ville, de ma famille, et la nôtre, bien dégueulasse.

Je prends une inspiration, essaie de me calmer et donne deux coups brutaux contre le battant. J'entends aussitôt la moustiquaire puis la porte s'ouvre sous mes yeux, libérant ma tornade, mon ange des ténèbres. Mon cœur rate un battement en la découvrant dans la semi-obscurité, un faible rai de lumière se déversant sur une moitié de son visage.

Ses grands yeux céruléens se posent sur moi et me dévorent, comme ils l'ont toujours fait. Les miens dérivent sur sa figure bronzée, ses lèvres pleines et roses, sa gorge nue, son débardeur bleu moulant ses seins et sa petite jupe noire, très serrée. Elle est pieds nus et porte seulement une chaîne autour de la cheville que je trouve sexy à mort. Tout en elle me pousse aux pires conneries. Elle me pousse à bout, et je serre les poings dans mes poches.

Sans prononcer un mot, elle s'efface pour me laisser entrer. Mon cœur bat douloureusement derrière mes côtes quand je passe le seuil.

Je n'ai pas mis les pieds dans cette maison depuis une décennie,

mais hormis la poussière, rien n'a changé. De toute évidence, Siana a investi le rez-de-chaussée. Sa valise traîne dans le salon, des fringues gisent sur une chaise et une couverture est jetée sur le canapé. Une bouteille de gin repose sur la table basse – vide – et un paquet de clopes sur la console près de la porte.

— T'as refait la peinture de ta bagnole, je lance, un brin moqueur en pénétrant dans la pièce.

— Ouais, je trouvais l'autre ringarde. Ça te plaît ?

— Tout à fait ton genre.

Elle grimace et m'adresse un doigt d'honneur. Je ne peux retenir un rictus d'envahir mes lèvres. Son regard tombe sur ma bouche, avant qu'elle ne se détourne et entre dans le salon à son tour, grommelant quelques insultes de son cru. Elle finit par décréter avec fougue :

— Cette ville est pleine de ploucs !

— C'est parce que tu les fascines.

— Super. Je suis ravie d'être leur hobby.

Je souris plus largement cette fois en me laissant tomber sur son canapé. Je sens son odeur dans la maison et j'ai l'impression de me prendre un coup dans le ventre. Je n'arrive pas détacher mon regard de son corps, de ses gestes, de son visage.

Siana ne sait manifestement pas quoi faire de ses mains, alors elle prend une cigarette, mais avant d'avoir eu le temps de l'allumer, je lui demande :

— Tu m'offres un truc à boire ?

Elle repose sa clope, hoche la tête et se dirige vers la cuisine. Je mate ses fesses joliment mises en valeur par sa jupe.

— Téquila ?

— Parfait.

Elle disparaît et j'entends le bruit des verres. Mon regard furète dans la pièce avec nostalgie. On a fait l'amour sur ce canapé quand ses parents et son frère étaient partis en week-end. À dire vrai, on l'a fait un peu partout. Dans l'escalier montant à l'étage, sur le plan de travail de la cuisine et même sur le parquet du couloir. Je connais le moindre centimètre de son corps, le velouté de sa peau, sa manière de gémir quand je lèche le creux de son aine ou de supplier quand je commence à entrer en elle. Je sais tout : les choses qui l'agacent, qui l'amuse, qui l'excitent et, pourtant, malgré tout ce que je sais d'elle, j'ignore ce qu'elle espère vraiment en revenant ici. Je ne peux pas m'empêcher de

penser que la vente de la maison n'est qu'un prétexte à la con, mais veut-elle se venger, me baiser, nous détruire ou bien tout à la fois ?

Me récupérer ne s'intègre pas dans l'équation. Ma raison ne parvient pas à enregistrer cette possibilité et la dague enfoncée dans mon estomac remue méchamment. L'orgueil est l'un des sept péchés capitaux, et avec Siana, nous les cumulons tous, celui-ci en tête d'affiche.

Je me relève et m'approche d'un pas faussement désinvolte de la cuisine, la veine dans mon cou battant avec intensité. Siana est en train de remplir nos verres de deux bonnes doses d'alcool. Ses mains tremblent sur la bouteille et font remonter un jet de bile dans ma gorge.

Comment je peux salir cette femme que j'aime plus que ma propre vie ? Comment je peux faire en sorte de la dégager quand chaque pore de ma peau n'aspire qu'à se graver sur la sienne ?

Parce qu'elle ne me pardonnera jamais...

Parce que je ne peux pas lui pardonner ce qu'elle a fait, ce qu'elle m'a poussé à faire et tous les trucs merdiques qui s'accumulent au fond de moi.

La rage, je la lui dois.

La douleur, je la lui dois.

La passion et tout ce qui la compose sont à elle. À jamais.

Je me campe dans son dos, après avoir contemplé la cambrure de ses reins, et quand elle se retourne pour ranger la bouteille dans le placard, elle sursaute, surprise de me trouver là. Elle manque de lâcher la téquila sur le sol, alors je m'en saisis et la repose sur la table, puis j'en agrippe le bord de chaque côté de ses hanches. Elle est obligée de lever la tête vers mon visage et de reculer pour éviter que mon torse ne la touche, comme si le contact entre nous pouvait nous irradier.

Ses pupilles sont dilatées et sa lèvre inférieure frémit. Son regard est ancré au mien, capturé. Le silence s'immisce entre nous et prend toute la place. Je pourrais presque entendre la course de nos cœurs, battant au même rythme.

— T'es prête, mon ange ?

Elle fronce les sourcils.

— Arrête de m'appeler comme ça, Morgan, m'attaque-t-elle aussitôt, pour retrouver ce sang-froid qu'elle s'apprête à perdre.

— Je peux pas...

Elle heurte la table en esquissant un mouvement de recul, et ses mains se posent près des miennes, comme pour se retenir de chuter. Je lis dans ses yeux toute la confusion et l'animosité qui la traversent.

Ma paume effleure sa main droite, puis mes doigts remontent le long de son bras, hérissant sa peau de chair de poule. Je lui attrape le coude et tourne son avant-bras pour exhiber son tatouage. Un obscur sourire envahit mes lèvres en observant le cœur en sang, comme s'il battait, inscrit sur sa chair. Il ressemble au mien, le même cœur que tient l'ange noir sur mon épaule. Il n'est pas en train de crever, au contraire, il paraît rugir et pulser. Comme nos sentiments.

Je crispe la mâchoire avec une telle violence que le regard de Siana se pose sur le dessin de mes os sous ma peau. Puis je lui intime d'une voix sèche et glaciale :

— À genoux.

Elle réprime un hoquet et son regard défonce le mien, il n'est ni dupe ni dérouté, seulement condamné. La lumière dans ses yeux me brûle de l'intérieur et mon pouce s'enfonce dans son bras jusqu'à lui voler un gémissement de douleur, pourtant, elle n'essaie pas de se dégager. La boule dans mon estomac grandit et menace d'exploser à tout instant. Je bande d'être aussi près d'elle, et ça me fout en rogne d'éprouver du désir maintenant, d'avoir envie de la basculer sur cette table et de la posséder.

— Lâche-moi, finit-elle par grogner.

Je libère son bras et elle pose les mains à plat sur mes abdos pour me pousser à reculer. J'obtempère et la regarde de haut alors qu'elle se laisse tomber à genoux devant moi. Elle ne baisse pas les yeux, malgré la haine que j'y lis soudain.

— C'est ça, mon ange. Règle ta dette.

Une déferlante de fureur inonde ses traits, puis s'efface tout aussi vite lorsque ses doigts s'emparent de ma ceinture et la débouclent. Je m'adosse au frigo, les épaules contre le métal et le bassin en avant, pendant que Siana descend ma fermeture Éclair. Son regard m'abandonne pour se concentrer sur ses gestes. Sa main passe sur mon érection par-dessus mon boxer et je tressaille. Ça fait dix ans que j'attends qu'elle me touche.

Dix putains de longues années !

Ses iris bleus remontent vers moi lorsque ses mains agrippent l'ourlet de mon jean et le descendent le long de mes cuisses, jusque

sous mes fesses. Mon caleçon suit le même chemin et mon sexe se déploie sous ses yeux. Je suis tellement excité tout à coup que du liquide préséminale coule déjà de mon gland. Siana passe sa langue sur sa lèvre inférieure, comme si elle était affamée, et je donne un coup de poing dans le frigo. Mes abdos sont si tendus que je peux sentir mes veines saillir.

Sa main se pose sur ma cuisse et sa chaleur m'engourdit de la tête aux pieds. Elle prend son temps, égrène des secondes que je voudrais déjà voir se terminer. Combien de queues sa bouche a-t-elle prises depuis son départ ? Combien de fois s'est-elle vendue ? Je ne supporte pas ça. Je ne supporte pas ce qu'elle s'apprête à me céder pour du fric, mais je me répète que c'est ce qu'elle est : ma pute ! Cette sale pute décrite sur sa voiture, et je me concentre là-dessus. Sur ces images qui stagnent dans mon cerveau jusqu'à me faire gerber quand j'ai trop bu.

— Suce-moi, bordel !

Ma voix est si tranchante qu'un frisson parcourt la ligne de ses épaules. Elle ferme les paupières, avant de les rouvrir et de me regarder droit dans les yeux en entrouvrant la bouche pour y glisser mon sexe. La douleur dans mon ventre explose au contact de ses lèvres. Mes ongles s'enfoncent dans mes poings fermés. Sa langue glisse sur mon frein, puis ma couronne. Mon poulx devient chaotique et incontrôlable. Furieux contre ce qu'elle me fait ressentir, je l'attrape par les cheveux et la pénètre brutalement, mon gland ripant sur ses dents.

Ses mains s'agrippent à mes jambes pour se maintenir, tandis que j'étouffe son hoquet contre ma queue. La bile envahit mon palais, alors que je la toise. J'exécute de violents va-et-vient dans sa jolie bouche et j'occulte le plaisir et le désir qui me submergent pour n'être dévoré que par la rage. Mon sang circule à toute vitesse dans mes veines. Je m'enfonce au fond de sa gorge et manque de la faire vomir. Des larmes apparaissent sur la ligne de ses yeux, me flanquant un coup dans la poitrine, et je pousse un cri de colère en la rejetant sèchement en arrière.

Elle tombe sur les fesses, la main devant la bouche, en hoquetant, les larmes coulant sur ses joues.

Je fourre ma queue dans mon caleçon et, sans prendre la peine de reboutonner mon jean, je fous le camp de sa cuisine. J'ai mal au bide, le sexe en feu, nimbé de sa salive et de mon excitation. Et avant de claquer la porte, je lui crie :

— T'es même pas bonne pour me sucer correctement. Tu vaux rien, Siana.

Je n'en pense pas le moindre mot. J'ai juste besoin de me vider de toute ma douleur. Je sors sur le perron, prends une grande goulée d'oxygène, puis me mets à donner des coups de pied dans le banc à côté de la porte pour tenter d'évacuer. Je cogne encore et encore jusqu'à me calmer les nerfs, mais rien ne fonctionne. Je suis empli de rage, de rancœur et d'amour. Tout se mélange en un cocktail détonant, si bien que je suis de nouveau dans le salon en moins de cinq minutes, toujours trop plein, de trop plein de choses.

Je fonce dans la cuisine, à bout et ravagé. Elle s'est redressée et ses larmes ont tracé des sillons le long de ses joues. Elle se maintient à la table, secouée de sanglots, et quand elle m'aperçoit sur le pas de sa porte, elle tressaille et arrondit les yeux. Sa stupeur me prend au cœur. Je l'attrape par la taille, la bascule sur le meuble qui menace de céder et m'empare de sa bouche. Je la force. Elle lutte, me griffe, m'arrache un lambeau de peau, mais je m'enfonce entre ses lèvres. Je prends sa langue, en maintenant son crâne dans la paume de ma main pour l'empêcher de bouger. La table craque tant elle se débat, agite les jambes, me balance des coups de poing et hurle contre mes lèvres. Ses larmes se mélangent aux miennes dans notre duel, et je fais l'amour à sa bouche.

— Je t'aime, putain, je lâche, excédé et fou de chagrin.

Ses larmes redoublent d'intensité. Elle gémit de douleur.

Mon envie d'elle prend le pas sur la fureur. Ses ongles se plantent dans ma nuque et je sais que ce n'est pas pour me repousser, seulement pour se venger. Mon bassin s'insère entre ses cuisses et je blottis mon érection contre son intimité brûlante. Sa jupe remonte sur ses hanches et j'empoigne l'un de ses seins. Du sang envahit ma bouche quand sa morsure transperce ma lèvre inférieure. J'attrape sa gorge et l'oblige à me lâcher pour pouvoir l'embrasser encore. Elle suffoque, me donne des coups de pied sur les fesses et le haut des cuisses et la table bouge à notre rythme enragé. Je masse ma bite contre son clitoris et elle gémit si fort que mon cœur oublie de battre.

Entre deux baisers où l'on se mord, elle me hurle qu'elle me hait, qu'elle veut me voir mort, qu'elle me maudit et qu'elle m'aime, et tout se mélange à nouveau. Le désir me ravage et fait apparaître des points blancs dans mes rétines. La bile que je ressentais un instant plus tôt devient acide et lourde et soudain...

Je crache du sang sur le visage de Siana. Celle-ci écarquille les yeux, horrifiée, tandis que je lâche son cou et recule d'un pas chancelant. Une douleur atroce fouille mon estomac et dérive dans toutes les directions de mon corps. Les murs ont l'air d'onduler et deviennent

plus sombres. Je perds l'équilibre en avant et Siana me rattrape dans ses bras. La panique envahit son regard. Elle passe la main sur son visage et découvre le sang, et elle se met à crier :

— Morgan... Morgan...

Et je ne comprends pas pourquoi jusqu'à ce que je bascule par terre comme si je pesais plus lourd qu'un roc, et que tout devienne noir...

Chapitre 19

Siana

Douze ans plus tôt

Je bronçais, étendue sur le ventre, sur l'un des transats de la demeure de Morgan. Lui tirait sur sa clope, un genou replié vers sa poitrine. Sa mère était absente, alors il profitait de sa liberté et envoyait des ronds de fumée dans les airs. Il releva ses lunettes de soleil et me décocha un clin d'œil moqueur et lascif.

— Je sais faire des trucs de fou avec cette bouche, Siana, c'est dommage que tu fasses la tête, me nargua-t-il avant d'aspirer une nouvelle bouffée et de relâcher la fumée en cercle sous son nez.

Je levai mon majeur et grognai en fermant les paupières pour ne plus admirer son physique bien trop attirant. Il était torse nu sur sa serviette, tout en muscle, et sa peau était hâlée par le soleil, ce qui me donnait envie de lécher chaque millimètre de son corps. Mais la raison de ma colère me revint rapidement.

— T'avais qu'à pas laisser cette greluche te draguer, grondai-je.

— Iris ne faisait que discuter, rien de plus.

— C'est ça, et je m'appelle Vince Delgado !

— C'est qui ça ?

Je haussai les épaules sans rien ajouter et dissimulai mon sourire mesquin derrière mon bras replié.

— Siana, qui c'est ce mec ?

Je laissai le temps s'étirer, si bien qu'il se redressa et tira sur mon coude jusqu'à dégager mon visage. Il m'envoya la fumée à la figure pour me faire grogner. Je redressai la tête et le foudroyai du regard.

— Un mec qui ne me drague pas non plus, rétorquai-je en pinçant les lèvres.

Même à travers le verre de ses lunettes, je devinai la colère qui l'habitait.

— Tu me fais tout un flan à cause de cette connasse et toi, tu te laisses draguer par... Vince ?

— Je n'ai jamais prétendu que je me laissais draguer. J'ai seulement émis l'idée que lui, attendait quelque chose de ma part qui nécessitait de retirer ses fringues.

Il ferma les poings et se releva vivement.

— Quoi ? Putain, je vais défoncer ce mec.

J'adorais quand il devenait jaloux et possessif, ce qui arrivait assez fréquemment. Nous étions exclusifs, vaniteux et déraisonnés dès qu'il s'agissait de l'un de nous deux.

Je souris sous cape et m'agenouillai sur mon transat.

— Donc, tu as le droit de piquer une crise à cause d'un type et moi, je dois seulement me taire quand ça se produit ?

— J'en ai rien à foutre d'Iris, Siana !

Il fonça vers moi, laissa tomber son mégot sur le carrelage et m'attrapa par la nuque. Sa bouche délicieuse fondit sur la mienne et malgré son goût de tabac, les prémices du désir déroulèrent leurs tentacules sur mon corps. J'agrippai ses épaules et l'attirai sur le transat. Il se laissa pratiquement tomber sur moi pour continuer de m'embrasser et son bassin s'immisça entre mes cuisses ouvertes pour lui. Il me lécha les lèvres, suçota mon cou et gronda en donnant un coup de reins contre mon entrejambe humide de désir.

— Je bande que pour toi, ronchonna-t-il en descendant le balconnet de mon bikini.

Il pinça sèchement mon téton et m'arracha une plainte de plaisir.

— Je ne vis que pour toi, Sian.

Il leva la tête, me regarda droit dans les yeux, avant de dériver vers mon sein ; celui-ci disparut dans sa bouche vorace.

— Je ne veux que toi, continua-t-il en glissant la main dans mon maillot de bain.

Son index trouva mon clitoris et son majeur s'introduisit en moi.

— Tu ne mouilles que pour moi, dit-il. Tu ne désires que moi. Tu n'aimes que moi. Aucun autre goût ne pourra remplacer le mien, comme le tien ne pourra jamais m'être retiré. Tu comprends ça ? Il n'y a que toi. Je mourrai avec toi dans le cœur.

Il frappa son torse d'un coup de poing, avant de descendre son caleçon sur ses fesses. Il était dur, enragé, et il dénicha facilement mon sexe trempé, qui l'attendait impatiemment. Tirant mon maillot sur le côté, il me pénétra d'une grande poussée qui me vola un cri. Mes ongles s'enfoncèrent dans ses omoplates, tandis que sa bouche revenait maltraiter la mienne.

Il me martela violemment, faisant grincer le transat à chaque coup de boutoir. Je ronronnais, gémissais, jurais, ce qui le faisait rire, et quand je criai son nom, il chuchota près de mon oreille d'une voix

traînante :

— Tu vois, Sian, c'est le seul nom que tu auras jamais sur les lèvres. Aucun autre. Je me suis assuré que j'étais partout en toi, parce que tu es partout en moi. Je suis plein de toi, je suis cramé. Je te laisserai pas t'en tirer. Si je suis foutu, t'es foutue. C'est le deal. Alors, Iris, Vince ou tous les autres connards de cette planète n'auront jamais la moindre importance à mes yeux.

Son coup de reins suivant m'envoya des étincelles derrière mes paupières et quand je les ouvris, je me pris en pleine face les deux plus beaux yeux du monde : ce vert profond, lumineux et parfois sombre, qui me ravageait de l'intérieur, qui me possédait et me rendait esclave.

D'un ample mouvement du bassin, il s'enfonça profondément en moi, brûlant mon intimité d'un plaisir fulgurant, et je jouis tellement fort que mes ongles laissèrent leur empreinte sur son dos. Morgan s'en fichait. En général, il en était même fier, même s'il devait les cacher à sa mère. Il jouit à son tour très fort, en sentant mes muscles intérieurs l'emprisonner, et quand il relâcha la pression, il tomba sur ma poitrine, suffoquant.

J'enfonçai mes doigts dans ses cheveux et le caressai avec douceur.

— Morgan, la douleur de nous ne disparaîtra jamais, dis-je en posant la main sur son bas-ventre. Mais j'aime pas quand une nana arrogante s'approche de toi en pensant pouvoir t'avoir.

Il ricana contre mon sein, le lécha et releva la tête pour me regarder en face.

— Tu m'as déjà.

— Elle me narguait.

— Ignore-la. C'est toi que je viens de faire jouir. C'est toi que j'aime et que je prendrai ce soir dans mon lit. Pas Iris et pas une autre. Mets-toi ça dans le crâne, mon ange.

Je finis par acquiescer, même si le souvenir du regard pervers de cette pétasse d'Iris me restait en travers de la gorge. Je l'avais bien repérée en train d'orchestrer son show, en tentant d'attraper Morgan dans ses filets. Elle était belle, suffisante, et elle avait du fric, des millions que je ne posséderai jamais. C'était une rivale de taille. Mais, malgré tout ça, je savais que chacun des mots que Morgan avait prononcés était la stricte vérité. Je le sentais dans mes tripes, dans mon cœur et dans mon âme. Ce n'était pas quelque chose qui s'explique. C'était juste comme ça. Depuis le début.

Je filai ensuite vers la salle de bains pour me rafraîchir et transitai par la cuisine pour dénicher des bouteilles de bière dans le frigo. Je croyais la maison vide, mais je dus repenser la situation en m'immobilisant sur le seuil, soudain gênée de ne porter que mon bikini et d'arborer sur le front le mot « sexe » en grosses lettres.

Ryan émergea la tête d'un placard et un sourire se peignit sur ses lèvres.

— Fais pas cette moue, Siana. Je ne vais pas vous dénoncer.

Je me demandai à quoi il faisait allusion : aux bières que je venais chercher, aux cigarettes, ou bien à nos ébats sur le transat.

Il me décocha un clin d'œil et déposa une boîte de céréales sur le plan de travail. Je toussoai, puis me forçai à sourire en me dirigeant vers le frigo. Je l'ouvris et m'emparai de deux bières.

— Tu rends mon frère complètement dingue, déclara-t-il en remplissant un bol de Kellogg's.

— Dans le bon sens du terme ou dans le mauvais ? demandai-je en cherchant le décapsuleur dans le tiroir.

— Dans le bon, bien sûr, même si vous faites un sacré bruit.

Je relevai la tête, inquiète qu'il nous ait vraiment surpris, et arquai un sourcil interrogateur.

— Quand vous vous disputez, précisa-t-il avec un sourire moqueur.

— Oh, on n'est pas de ces couples soporifiques et chiants.

Il posa la bouteille de lait près de son bol et s'approcha de moi d'une démarche traînante, une main dans la poche. Surprise, je reculai d'un pas, mais il attrapa la bière que je tenais contre moi. Il tira son briquet de son jean et la décapsula sans me quitter des yeux. Son regard avait une teinte sombre et étrange, sans doute à cause de leurs couleurs dissociées. Il se lécha les lèvres avant d'ajouter :

— Tu n'es pas une fille ordinaire, Siana. Mon frère l'a vu tout de suite.

Je déglutis, mal à l'aise, puis hochai la tête.

— On me le dit souvent. Paraît que je sais pas fermer ma gueule très longtemps.

Il gloussa et attrapa la seconde bière pour l'ouvrir.

— C'est ce qui fait ton charme. Entre nous, ça rend ma mère folle, mais ça rend aussi Morgan heureux. C'est l'essentiel, non ?

J'acquiesçai et pris les deux bouteilles qu'il me tendait. Mes doigts glissèrent sur les siens et son regard plongea dans le mien et me frigorifia. J'avalai ma salive, le remerciai et demandai par curiosité :

— Et toi, t'as pas de copine ?

Il m'adressa une légère grimace et haussa les épaules en s'appuyant contre le buffet.

— Plusieurs, plutôt. Mon petit frère est en avance sur moi. J'ai jamais eu envie de me maquer avec qui ce soit. J'ai à peine vingt ans, j'ai le temps de m'amuser encore, non ?

— C'est amusant d'être en couple aussi, fis-je remarquer.

Je ne voyais plus ma vie sans Morgan – ça aurait été comme cesser de respirer – et le sexe avec d'autres garçons ne m'attirait pas du tout. Aucun ne me faisait envie ou ne me provoquait comme Morgan en était capable, d'un regard ou d'un geste.

— Ça, c'est parce que vous n'êtes pas ordinaires, me dit Ryan en repoussant derrière mon oreille une mèche de mes cheveux.

Je reculai, saisie de surprise, puis me forçai à sourire. Son regard devint plus profond et ses pupilles étaient dilatées.

— Ouais, on aime trop s'engueuler pour pouvoir se réconcilier après, lançai-je en m'éloignant de lui.

Il ricana en acquiesçant, puis retourna à son bol de céréales.

Je sortis aussitôt vers la terrasse, sentant un filet de sueur couler dans mon dos.

Morgan était étendu sur mon transat, les bras sous la nuque, les lunettes vissées sur son nez. Il s'était endormi et je ne pus m'empêcher de le trouver magnifique.

Je m'apprêtais à m'installer près de lui pour l'embrasser, quand Ryan longea la terrasse pour gagner la table en fer forgé disposée sous un arbre. Il m'adressa un petit sourire et son regard me colla à la peau, si bien que je posai les bières sur les dalles et m'étendis contre Morgan, tournant le dos à son frère. Aussitôt, Morgan passa un bras sous ma nuque et me serra contre lui sans broncher. En un instant, la sensation désagréable qui m'avait étreinte s'éclipsa et j'embrassai le cou de Morgan. Il lâcha un gémissement et murmura d'une voix pâteuse :

— Tout doux, mon ange, m'excite pas. Je suis mort.

Pour l'embêter, je passai la main sur son membre flaccide, ce qui le fit grogner. Il attrapa mon poignet et posa ma paume sur son cœur. Je

restai sans bouger, sentant palpiter sous ma main le poids de son amour pour moi. Une jambe glissée entre les siennes, je me blottis contre lui.

— Le meilleur moment, Sian, chuchota-t-il, c'est quand tu reviens dans mes bras après être partie.

Mon cœur explosa à cette pensée.

Chapitre 20

Siana

J'arpente le couloir de l'hôpital depuis une heure en me rongant les ongles ; j'ai fini par attaquer les peaux. Je ne peux pas fumer et j'ai la sensation de ne plus pouvoir respirer. Mes jambes tremblent à mesure que mes boots s'enfoncent dans le lino. Je suis infernale avec tous les médecins que je croise, tentant de leur arracher la plus petite information, mais ils s'en foutent, je ne suis personne dans la vie de Morgan. Juste une accro folle d'inquiétude. Morgan m'embrassait, prêt à me prendre sur la table comme s'il était possédé par la rage et la douleur, et un instant plus tard il crache du sang, convulse au sol et tombe inanimé. Je ne peux pas faire face à cette situation. S'il meurt, s'il lui arrive quoi que ce soit, je ne m'en remettrai jamais. Morgan est bâti comme moi, il est fait de moi, de mon âme et de mon amour, comme je me suis construite du sien. Je ne pourrai pas lui survivre. Je ne lui ai même pas avoué qu'il m'avait fait un enfant et je le regrette – ça me ronge les tripes. J'ignore si je pourrai réparer cette erreur. Une de plus qui s'ajoute à toutes les autres. Est-ce qu'un jour, ça s'arrêtera ? Est-ce qu'un jour, je pourrai être avec lui sans endurer toute cette souffrance ?

Vu le cri qui suit dans le couloir, je suppose que non...

Sans prendre le temps d'une inspiration, je fais volte-face et me retrouve nez à nez avec une Iris hystérique et folle de rage ainsi que la mère de Morgan, aussi froide qu'angoissée.

Iris me saisit par le bras à peine à ma hauteur et se met à me secouer comme un prunier.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, sale garce ? Où est-il ?

J'arrache mon bras à sa poigne et l'ignore totalement pour me tourner vers sa mère qui me fixe d'un drôle de regard, à la fois acéré et sombre.

— Il s'est mis à convulser dans ma cuisine, j'explique d'une voix atone. J'ai aussitôt appelé les secours. Il a craché du sang. Ils l'ont emmené, je n'en sais pas plus.

Je ne lui parle pas de ma terreur, de la trouille qui rampe dans mes

boyaux, ni du baiser qu'il m'a donné. Je ne lui dis pas que j'ai l'impression de mourir aussi.

— Tu n'es pas de la famille, crache Iris.

Sa mère ne bronche pas et ne desserre pas les lèvres. Son regard prend une teinte étrange et indéfinissable. Je ne parviens pas à la traduire. Sans un mot, en me laissant me débattre avec mes émotions, elle me contourne et fonce vers l'accueil.

Le visage d'Iris est déformé par la rage. Me toisant comme si j'étais une fosse à purin, les lèvres pincées, elle éructe :

— Va-t'en d'ici, Siana, t'as rien à faire là.

Je serre les poings, redresse le menton et l'affronte, même si mon pouls bat en accéléré.

— C'est dans ma cuisine qu'il était, je lui rappelle.

— Il peut te sauter, il ne te reprendra jamais. Faut bien que tu comprennes ça. Il te déteste. Comme tout le monde ici, il sait ce que tu es, et il sait que tu ne changeras jamais. T'es qu'une traînée. T'as roulé sa famille dans la boue et tu l'as brisé. C'est moi qui ai ramassé les morceaux, Siana. Moi ! Tu peux monter sur tes grands chevaux, parce que tu étais son premier amour, mais ça ne sera pas toi le dernier. Crois-moi sur parole. Dégage d'ici !

Elle passe à mes côtés et fonce rejoindre la mère de Morgan. Les médecins sont déjà avec elle, alors que ça fait une heure que je les supplie de me parler.

La rage et la nausée s'amoncellent dans mon estomac. Les poings serrés, je fonce dehors. J'ai besoin de prendre l'air ; je sens que je suis en train d'étouffer. Je cours et dévale l'escalier, mon cœur tambourinant dans ma poitrine. J'ai le sentiment que je peux implorer. Je me répète ses derniers mots, alors que sa bouche ne cessait de dévorer la mienne, je me les répète encore et encore pour ne jamais les oublier. Ces mots délicieux qui m'ont déjà tuée.

Je ne m'arrête qu'une fois sur le trottoir. Posant les mains à plat sur mes genoux, je tente de respirer à nouveau normalement. Une fois certaine de ne pas rendre le peu que j'ai avalé, j'allume une cigarette et tire dessus de toutes mes forces. Je tremble de partout. Les larmes me brûlent les yeux, alors je fume avec encore plus d'avidité que d'habitude. Je meurs d'envie d'entendre la voix de mon fils, mais il est tard. Je ne veux pas l'inquiéter.

Alors, d'un pas lent et chancelant, je décide de rentrer chez moi à pied. Ici, ils ne me diront rien, de toute façon. Je ne suis personne...

Mon cœur se ratatine et la morsure du froid imprègne mon corps. J'avance le long de ces rues qui ont bercé mon enfance et mon adolescence. Je regarde ces maisons plongées dans l'obscurité, même si la lune est énorme ce soir et éclaire mes pas sans mal. Tous mes souvenirs me submergent, me rendent plus amère et plus seule encore que je ne l'ai jamais été. Je n'aurais jamais dû revenir ici. C'est bien trop dur à gérer, bien trop de souffrance et de regrets.

Quand j'arrive enfin chez moi, j'ai fumé cinq cigarettes et je suis épuisée. Je passe le seuil et marche comme un robot jusqu'à la cuisine. Je m'arrête à l'entrée un instant, puis m'adosse à la porte du frigo. Mon souffle me manque et les larmes roulent sur mes joues, alors que j'observe les éclaboussures de sang sur le sol et le placard. J'en ai sur mon T-shirt aussi. Sans pouvoir m'en empêcher, je le retire aussitôt et le jette dans la poubelle. Puis je m'écroule au sol, tape dans le placard avec mon poing, tente de retenir les cris qui ravagent ma gorge, mais j'en suis incapable. Ils m'inondent et me déchirent.

S'il meurt...

À genoux dans la cuisine, ma main s'enfonce dans son sang et je réprime un haut-le-cœur. Il ne peut pas mourir. Morgan est invincible. Je l'ai toujours perçu comme une force de la nature, depuis mes quatorze ans : le gamin qu'on n'emmerde jamais, puis le jeune homme sexy et tendre, capable de déplacer des montagnes pour me faire chavirer, et l'homme arrogant et désagréable qui m'a prise, détruite et ranimée en même temps.

Je ne sais pas combien de temps je reste immobile, agenouillée, avec la chair de poule sur les bras.

J'entends soudain le bruit de ma porte d'entrée et je sursaute, mais je ne parviens pas à me relever.

Langdon apparaît sur le seuil de ma cuisine, regarde autour de lui, la mâchoire crispée. J'aperçois dans son dos les lumières de sa voiture de service qui éclairent ma fenêtre.

Il s'approche de moi et me toise, l'air méchant. Il m'attrape par le bras pour me remettre debout.

— Je savais bien que tu te foutrais dans la merde...

Son regard luit dans la pénombre et sa voix profane le silence lugubre de ma cuisine :

— Siana Miller, vous êtes accusée de tentative de meurtre, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous...

J'écarquille les yeux et mes jambes cèdent. Le shérif se contente de

me retenir dans ses bras adipeux. Son parfum fétide assaille mes narines. Mais je n'essaie pas de me débattre.

Langdon tourne la tête vers son adjoint.

— Va lui chercher un gilet. Elle est glacée.

Son regard de fouine revient se poser sur moi. Il a l'air de me sonder, mais je ne peux pas lutter. À l'intérieur, je suis dévastée.

— J'ai toujours pensé que l'un des deux essaierait de tuer l'autre. Je me suis pas gouré. Faut que tu viennes avec moi, Siana.

Je n'écoute pas. Je me suis perdue quelque part loin d'ici.

Langdon enveloppe ma taille de son bras en m'entraînant vers le salon. Son adjoint me tend l'un de mes gilets que j'enfile sans trop savoir de quelle manière. Je n'essaie même pas de l'attacher pour couvrir mon soutien-gorge et aucun des deux hommes ne tente de m'y aider. Une fois vêtue, Langdon me passe les menottes sans que je n'esquisse le moindre geste de défense, de lutte ou de survie. J'avance en mode automatique jusqu'à leur voiture. Les lumières bleues et rouges agressent mes rétines.

Langdon m'ouvre la portière arrière, appuie sur ma tête et me fait pénétrer à l'intérieur du véhicule. Je me laisse tomber sur la banquette et ferme les paupières.

Ma vie a toujours été un enfer et quand je pense que ça ne peut pas empirer, elle s'arrange pour me contredire.

Une seule chose me permet de rester en vie dans ce chaos : je suis accusée de tentative de meurtre, même si j'ignore pour quelles raisons, au moins, cela signifie que Morgan est toujours vivant, que quelque part dans ce monde, il continue d'exister.

Alors, je me raccroche à cette pensée. C'est la seule qui compte.

Ce qui suit demeure confus dans ma mémoire : prise d'empreintes, photos, cellule. La nuit est bien avancée lorsqu'on m'y enferme, et je m'écroule sur le banc. Je ne dors pas. Je navigue juste dans le flou.

Aux aurores, Langdon vient me tirer de mon marasme pour me conduire dans une salle d'interrogatoire. J'ai droit à un café, ce pour quoi je lui serais presque reconnaissante.

Il s'installe en face de moi, étend ses jambes sous la table et me regarde droit dans les yeux.

— Tu dois me raconter ce qui s'est passé.

Je hoche la tête, en fixant la tasse sous mes yeux, mais avant toute

chose, il faut que je sache ce que tout le monde s'est obstiné à me dissimuler. Je crois même que ce connard en a joui de me laisser imaginer le pire toute la nuit. Il jubile de me voir dans cette situation, mais pour le moment, je m'en fous. Je dois juste savoir, retrouver mon calme et ma raison de vivre.

— Comment va-t-il ?

Un sourire se pointe sur ses lèvres et ses petits yeux crétins s'attardent sur moi. Je ferme le poing, ravale mes insultes, mais ne détourne pas le regard. Une crispation parcourt ses traits, comme s'il craignait que je bondisse par-dessus la table pour enrouler sa cravate autour de sa gorge et serrer jusqu'à ce qu'il daigne répondre. Il finit par céder :

— Il est vivant. T'as raté ton coup, Siana.

Un soulagement sans pareil m'envahit. Je baisse un instant la tête sur mes genoux, ferme les paupières et retrouve enfin le souffle qui m'a manqué toutes ces heures à le croire mourant. Mes tripes se dénouent, même dans cette situation improbable et merdique. Je m'en fous. Ça, je peux l'assumer. Tant que Morgan est en vie, le reste n'a pas d'importance.

— Je n'ai rien fait, je réponds d'une voix ferme. Je ne sais même pas ce qui s'est passé.

— C'est ça !

Je lève les yeux et serre les poings face à son rictus satisfait.

— Je ne lui ai fait aucun mal ! je crie en donnant un coup de genou dans la table.

Je ne pensais même pas trouver suffisamment de force pour hurler après mon insomnie, mais mon instinct de survie revient me filer un coup de main au bon moment. Je retrouve du poil de la bête. Morgan vivant, ça change la donne.

De l'autre côté de la table, les sourcils de Langdon s'agitent au-dessus de ses yeux sombres. Il lisse sa moustache et paraît prendre plaisir à me voir humiliée.

— Morgan a pris une dose de kétamine tellement forte qu'elle aurait pu l'envoyer sur la lune, m'apprend-il. Et c'est étrange que tu prétendes ne rien avoir là-dedans, puisqu'on a justement retrouvé un sachet de kétamine dans ta chambre.

Il ouvre un dossier et dépose sur la pochette bleue un petit sachet protégé dans un plastique, avec une grosse étiquette collée dessus et une ligne de chiffres écrite en rouge vif.

En observant la poudre, je me demande comment notre histoire a pu en arriver là. J'enfouis ma main dans mes cheveux, repousse des mèches folles de mon front, et pour une fois, je me retrouve à court d'explications.

— Je ne sais pas d'où ça sort, Langdon. N'importe qui a pu mettre ça chez moi. Je ne touche pas à la dope. Je n'ai aucune raison de tuer...

— Bien sûr !

Il tapote la table de l'index.

— Aucune raison de tuer Morgan... arrête, Siana, pas à moi. Je vous connais tous les deux depuis toujours. Vous êtes aussi ravagés l'un que l'autre. Ça devait arriver tôt ou tard, et si t'avais pas commencé, c'est sûrement lui qui t'aurait fait taire pour de bon.

Je pose les coudes sur la table et le regarde droit dans les yeux, de plus en plus irritée.

— Et je me demande si Morgan se serait retrouvé dans cette salle si c'était moi dans ce lit d'hôpital. Écoute-moi bien, Langdy, si j'avais voulu tuer Morgan, je lui aurais mis une balle en plein cœur et nulle part ailleurs. Jamais je ne l'aurais drogué pour ça. C'est ridicule ! Il doit y avoir une autre explication.

— Pour l'instant, tu es le suspect numéro un dans cette affaire et je ne te cache pas que j'y prends beaucoup de plaisir. Alors reprenons depuis le début.

Je me renfonce dans mon siège et attrape le café. Mes gorgées avides me brûlent la bouche, mais c'est toujours mieux que l'affreux goût qui persiste sur ma langue. Reposant sèchement la tasse sur la table, je lâche :

— Oh, t'inquiète, je l'avais remarqué. Prends ton pied tant que tu le peux encore, Langdy. Ça ne durera pas.

— Tu es toujours une sacrée garce, Siana.

— Ouais, toujours.

Je lisse la table de l'index et demande :

— T'as une clope. Ça risque d'être long si on doit discuter toute la journée.

Il se fend d'un sourire, tire un paquet de sa poche de chemise et me le balance. Je le rattrape et fourre une cigarette entre mes lèvres. Il prend son briquet et se penche vers moi avec un rictus, comme si j'étais son putain de casse-croûte. Je suis obligée de m'approcher et de

respirer son parfum bon marché qui pue l'huile de moteur, avant de reculer contre le dossier de ma chaise aussitôt ma clope embrasée.

Putain que ça fait du bien !

— On reprend, Siana. À quelle heure est arrivé Morgan chez toi ? Et que venait-il y faire ?

Un sourire vicieux se pose sur mes lèvres.

— Il est arrivé vers 22 heures et ce qu'il venait faire... Me baiser, qu'est-ce que tu crois, Langdy ?

Son regard s'allume en matant mes seins à moitié couverts par mon gilet. Je le laisse se rincer l'œil, puis j'ajoute :

— D'avoir vu l'inscription sur ma voiture, ça l'a excité à fond. Il était chaud comme les braises.

Je le vois se lécher les lèvres et je rigole.

— Alors quand c'est arrivé, il avait sa langue au fond de ma gorge, autant dire que je n'étais pas en train de l'assassiner, mais de jouir de plaisir. Maintenant, si t'as d'autres questions à la con, tu me laisses appeler mon avocat.

— Ton avocat ? se moque Langdon en passant la main sur sa calvitie. T'as joué la pute avec Kingsale alors ?

Je ravale la fureur qui s'empare brusquement de moi.

— C'est à toi que je dois les mots doux sur ma carrosserie ?

— Nan, ma belle, je fais respecter la loi, je ne l'enfreins pas, même si j'admire le travail de l'artiste.

Insulter un flic est passible d'un séjour en cellule, alors je me retiens en tirant violemment sur ma clope. La nicotine et la fumée enflamment ma gorge et je ferme un instant les paupières.

Je finis par balancer, excédée :

— Ouais, Morgan me rachète la maison, alors je lui devais bien un petit remerciement. Il n'a pas encore signé les papiers, donc le buter maintenant n'aurait eu aucun sens. Je me serais assise sur trois cent cinquante mille dollars, Langdon. Je suis pas débile à ce point. Maintenant, si tu veux continuer à papoter, tu donnes un téléphone !

Malgré ses menaces, mes lèvres restent scellées après ça, et il est bien forcé de céder et de me laisser téléphoner. Pas la peine d'appeler un avocat, je n'ai pas un rond. Je me contenterai de l'avocat commis d'office. Au lieu de ça, je compose le numéro de Cheyenne pour lui exposer la situation. Heureusement, Aidan est à l'école, ce qui m'évite

d'avoir à lui mentir. Cheyenne est ma seule amie, celle qui a traversé bon nombre de galères avec moi. Elle n'a pas eu une vie facile elle non plus, son père s'est servi d'elle comme un punching-ball toute son adolescence et son ex était plus drogué qu'un champ de pavot, elle l'a retrouvé mort dans la baignoire avec une aiguille plantée dans le bras. Nous sommes tellement habituées au pire qu'on se comprend sans avoir besoin de se parler. Malgré l'étroitesse de son studio d'East Los Angeles et son unique lit, elle nous a souvent hébergés – trop souvent. Aidan a vécu dans des endroits improbables et je sais que Morgan ne me le pardonnera jamais, comme je ne lui pardonnerai jamais d'avoir dû endurer cette vie.

Toutes les belles choses de mon existence m'ont été arrachées et, tôt ou tard, Aidan suivra certainement le même chemin. La vie luxueuse des Kingsale s'offrira à lui et je ne pourrai le voir grandir que de loin.

C'est un sacrifice auquel je dois lentement me préparer... de toute façon, si je termine en prison, il sera sûrement plus doux à accepter.

Cheyenne me demande si je tiens le coup. Pour la première fois, je lui réponds que mes barrages commencent à céder, mais je tiens encore bon, je tiendrai quoi qu'il arrive, parce que mon fils a besoin de moi. Elle passe les minutes suivantes à me parler de lui, pour me remonter le moral et en raccrochant, je me sens moins sale. Je me laisse conduire en cellule en gardant les battants de mon gilet ouverts, juste pour que l'adjoint puceau de Langdon ne sache plus comment me tenir par le bras sans bander. Le mettre mal à l'aise est ma seule consolation du jour.

Quand la porte de ma cellule se referme, je m'assois sur le banc et jette un coup d'œil aux graffitis gravés sur le mur d'en face. Dans l'après-midi, je prends la fourchette de mon plateau-repas et grave sur le béton : *M & S*. Je rigole toute seule, comme une idiote, devant mon inscription qui ne signifie plus rien depuis longtemps.

Chapitre 21

Morgan

Les jérémiades d'Iris ne font qu'aggraver une migraine carabinée. J'ai l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur.

Après ma prise involontaire de kétamine, la descente aux enfers a été brusque et douloureuse. Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé avant mon réveil dans cette chambre luxueuse de l'hôpital, et c'est probablement une bonne chose. Je n'avais pas retouché à la dope depuis neuf ans et me voilà soumis aux effets pervers d'un produit anesthésiant, administré en dose de cheval, d'après les médecins. J'aurais pu en crever, mais j'ai été pris en charge à temps. Me voilà bon pour un nouveau sevrage. Peu de chance que je m'en tire sans séquelles. Quand on est un ancien toxico, accro à la coke et à l'héro, on ne peut pas espérer s'en sortir indemne après une overdose de kétamine.

Alors ça fait trois jours que je suis cloîtré ici, à prétendre que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, alors que ma seule hâte est de quitter cet endroit, de sniffer un rail de coke et de m'envoyer au pays des merveilles. D'autant plus qu'Iris a décidé de ne plus me lâcher la grappe, me donnant une bonne raison de terrasser mon cerveau.

Mais la vraie est plus douloureuse.

J'ai dû attendre qu'Iris se rende enfin aux toilettes pour interroger ma mère sur le seul sujet qui m'intéressait. Je pensais trouver Siana à mon chevet, collée à moi comme du chatterton, mais elle n'est pas là et je suis fou de rage.

Elle est partie après mon admission aux urgences. Elle s'est juste tirée...

Ma mère ne m'a donné aucune explication, sinon pour me dire que c'est bien son genre. Comme si agir sur un coup de tête et me laisser tomber...

Merde !

Ma mère a l'air épuisée et furieuse, et je sais qu'elle s'inquiète pour moi. Impuissante, elle m'a vu me détruire après le départ de Siana, et

elle me voit aujourd'hui sur un lit d'hôpital juste après son retour. J'ai conscience de l'image que je renvoie : celle du pauvre drogué en manque de sa plus grande addiction. Siana a sur moi un effet dévastateur. Je ne peux pas nier cette réalité. Je pourrais me détruire à cause d'elle.

J'ignore donc quel crédit accorder aux paroles de ma mère, mais je ne peux que constater l'évidence : Siana n'est pas dans cette chambre avec moi.

Je n'arrive pas à y croire. Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé au cours de cette soirée, en revanche, les marques de griffure sur mon cou me prouvent que les effets de la kétamine n'ont rien à voir avec la sensation du baiser qui demeure inscrit sur ma bouche. Sûrement parce que je porte aussi une empreinte de morsure sur ma lèvre inférieure. Ce n'est pas le fruit d'un rêve. J'étais bel et bien dans cette cuisine en train d'embrasser Siana à pleine bouche et sur le point de la posséder, sans me soucier des conséquences, seulement porté par mon besoin d'être en elle.

Alors, pourquoi s'est-elle tirée, putain ? Pourquoi n'était-elle pas à mes côtés pendant que j'étais en train de crever ?

Dès le retour d'Iris, ma mère prend congé après s'être assurée que j'allais bien. Je mens avec brio : physiquement, j'ai repris des forces, je suis en état de marche, mais émotionnellement, je suis bousillé. J'ai envie de me droguer et de courir après la seule femme au monde que je devrais fuir.

Iris s'installe sur le lit pendant que je zappe sur un programme télé que je ne regarde même pas. Mon cerveau tourne à plein régime. Je me repasse le fil de cette soirée en boucle, dans l'espoir de me réapproprier toutes les images qui m'échappent encore : le souvenir de sa bouche aspirant ma queue et le mélange de honte et de rage qui me lacérait la poitrine en la prenant comme si elle ne représentait rien pour moi. La kétamine a dû agir sur mes pensées et les rendre encore plus sombres qu'elles ne l'étaient déjà. L'obscurité de mon âme n'a fait que s'étendre davantage avec la dope.

Je passe les doigts le long de mon cou et caresse l'une des griffures gravées dans ma chair.

— Tu te sens bien, Morgan ? Tu veux que j'appelle l'infirmière ? m'interroge Iris d'une voix anxieuse, en posant la main sur le dos de la mienne.

Je retire mes doigts pour glisser mon bras sous ma nuque, regarde un point fixe sur le matelas, puis demande d'un ton caverneux :

— Ça t'intéresse pas de savoir ce que je faisais chez elle ou d'où viennent toutes ces marques ?

Je l'entends prendre une inspiration, avant de lever les yeux et de croiser son regard froid et agacé.

— Tu veux que je te dise quoi au juste ? Que je suis ravie que mon petit ami soit parti retrouver une autre femme et qu'il ait bien failli y laisser sa vie ? À ton avis, comment je me sens ?

— Alors pourquoi tu ne m'engueules pas ? Pourquoi tu ne me fais pas une scène ?

— Parce que tu es convalescent, Morgan.

Je hoche la tête dans le vide et un sourire idiot s'étire sur mes lèvres.

Autrefois, Siana m'a passé un savon alors que j'étais malade comme un chien, juste parce qu'à cause de la fièvre qui m'avait cloué au lit, je lui avais involontairement posé un lapin. Tout ça parce que je n'étais pas avec elle. Elle a crié si fort que j'ai bien cru que mes oreilles allaient saigner, et puis elle a sauté sur mon matelas, s'est glissée dans mes bras alors que je l'exhortais de ne pas m'approcher pour ne pas attraper mes microbes. Mais elle ne m'a pas écouté. Comme toujours, elle n'en a fait qu'à sa tête. Elle est restée près de moi tout le temps, malgré ma sueur et ma toux, et puis, tout naturellement, je l'ai soignée quand, à son tour, elle a attrapé la grippe. Siana se moque du conformisme et de la bienséance. Ses émotions la gouvernent et j'aime le fait qu'elle se transforme en tornade à la moindre occasion. C'est ce qui crée sa beauté et la rend unique à mes yeux.

À quoi pense-t-elle maintenant ? Est-elle furieuse, blessée ou prête à quitter la ville ?

— Je vais bien, je finis par répondre.

Iris se redresse du lit et lisse sa robe bleu océan, très coquette, qui met en valeur sa taille fine et ses petits seins bien bombés par un soutien-gorge push-up. Elle réajuste le bracelet à son poignet, puis tourne son visage maquillé avec soin vers le mien. Je l'ignore, me laisse tomber contre l'oreiller et regarde défiler les pubs sur l'écran.

— Tu as couché avec elle, Morgan ?

— Non.

— Alors, je n'ai pas de raison de m'inquiéter.

Je ne lui précise pas que j'en mourrais d'envie, que je m'apprêtais à le faire et ne jamais le regretter. Je ferme les paupières et me laisse

bercer par ma colère.

J'espère qu'elle souffre !

Iris s'apprête à ouvrir la bouche quand la porte s'ouvre brusquement dans son dos, libérant une silhouette furibonde. Iris pivote sur ses talons, surprise, tandis que, bien calé sur mon oreiller, je regarde entrer mon visiteur sans ciller.

— Morgan, mon Dieu, mais c'est...

— Laisse-nous, Iris, je lui ordonne.

— Mais...

— Laisse-nous.

Mon ton sans concession lui vole un frémissement, mais elle ramasse son sac à main et se dirige vers la porte aussi fière qu'une reine, comme si je ne la chassais pas de ma chambre.

Mon visiteur inopiné se décale de l'entrée pour la laisser sortir et la foudroie du regard.

Leurs yeux se croisent et ma pression sanguine augmente, comme si je venais d'enfermer deux prédateurs dans la même pièce autour d'une seule proie à se mettre sous la dent. Je m'apprête à ouvrir la bouche pour détendre l'atmosphère, mais Iris dégainé plus vite que moi :

— Cette famille aurait dû crever ! lâche-t-elle avant de franchir le seuil comme une furie.

J'ai tout juste le temps de bondir hors du lit pour empêcher la main qui se dresse au-dessus d'Iris de la fracasser contre le mur. Deux prunelles bleu azur me fusillent en bonne et due forme. Il se débat sans grande conviction pour m'obliger à le libérer et sous les yeux effarés de la jeune femme, il balance :

— C'est drôle, tu m'as ôté les mots de la bouche, sale hyène !

Stupéfaite, Iris baragouine un juron, mais je claqué la porte sous son nez, ignorant son visage outré. Autant arrêter les frais tout de suite.

Je pousse un soupir las. Ces trois jours cloîtrés me tapent sur le système. Le manque aussi, et je ne cherche plus à savoir lequel l'emporte sur l'autre. Je commence à être de très mauvaise humeur.

Je me traîne jusqu'au lit et me laisse tomber sur le matelas en croisant une cheville sur l'autre.

— T'es aussi vulgaire que ta sœur, John ! je maugrée en regrettant mon paquet de cigarettes.

Le jeune homme s'adosse au mur et me toise d'un air sévère. Un rictus barre ses lèvres, façon caïd de quartier. Ses cheveux bruns en bataille s'agitent lorsqu'il plaque l'arrière de son crâne contre la cloison. Les os de sa mâchoire saillent tant il la contracte.

— Qu'est-ce que tu fous là ? je demande en éteignant la télé. Ça fait une éternité que tu ne m'as pas accordé le plaisir de ta présence.

— Parce que ta présence me colle la gerbe les trois quarts du temps, me rétorque-t-il sans ciller.

— C'est un truc de famille, je suppose.

— Ouais, tu fais sûrement le même effet à Siana.

— J'ai un doute là-dessus.

Ma dernière vision me laisse plutôt penser le contraire.

Il lâche un « tss » empli de mépris, enfonce les doigts dans la poche arrière de son jean et extirpe une cigarette de son paquet. Je le lorgne avec envie, même si mes poumons se passeraient bien d'une invasion de nicotine pour le moment. J'essaie de me contrôler tandis qu'il l'allume.

— Tu sais qu'on est dans un hôpital ?

— Tu sais que j'en ai rien à braire de ces conneries ?

— OK, on reprend à zéro. Qu'est-ce que tu viens faire à Wild High ?

— Je devais voir Siana hier soir à St. George. Elle n'est pas venue.

Je m'assois sur le lit, posant mon coude sur un genou.

— Elle a dû se tirer. Ça ne m'étonnerait pas d'elle.

— Putain, mais t'es con ou quoi ? s'agace-t-il, avant de pomper sur sa clope.

Je relève les yeux vers ceux de son frère. Lumineux et déchirants, ils me transpercent comme des dagues. Ils ont le même pouvoir hypnotique que ceux de Siana.

— Pourtant c'est bien son genre... je grogne avant de me ronger un ongle pour oublier le goût de la cigarette.

— C'est toi qui l'as virée ! Elle est en taule, abruti. Je suppose que ta grognasse ne comptait pas te l'annoncer tout de suite, histoire de la laisser croupir derrière les barreaux un peu plus longtemps.

Il lance son pouce en direction de la porte que je viens de claquer sur Iris.

Je me redresse brutalement, mon sang ne fait qu'un tour. John tire

une bouffée de cigarette en contractant les muscles.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

Il prend une inspiration et raconte :

— Quand j'ai vu qu'elle se pointait pas à notre rendez-vous et que son téléphone était coupé, je me suis inquiété. Elle voulait me voir. Elle m'aurait jamais vendu du vent, alors j'ai tracé jusqu'ici. À la maison. Les flics ont posé des scellés sur la porte d'entrée. Je suis passé au poste du shérif pour savoir ce qui était arrivé. Ce sombre crétin a collé Siana en cellule, pour tentative de meurtre contre toi. Elle aurait foutu de la kétamine dans un verre et elle te l'aurait fait boire, un truc comme ça. Cet imbécile de Langdon m'a même pas laissé lui parler. J'en sais pas plus. Mais si ma sœur avait voulu se débarrasser de toi, elle t'aurait pas drogué.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Il arque un sourcil moqueur.

— Parce que si elle veut te défoncer la tronche, elle te regardera en face. Ma sœur, c'est pas une lâche.

— Arrête ta comédie. Ça fait dix ans que tu ne l'as pas vue.

Il s'approche d'un pas nonchalant, une main dans une poche. Le frère de Siana est presque aussi grand que moi et ses yeux se situent à la hauteur des miens, pourtant, il semble me surplomber. Il a la fougue et la hardiesse de sa frangine. Je reconnais ses mimiques et son tempérament en lui. Je me suis toujours demandé d'où elle tenait ça : sa mère était un petit bout de femme bourré de tendresse et son père était un type cool qui préférait le silence aux longs discours. Aucun juron n'était toléré dans leur maison et, pourtant, je n'ai jamais entendu deux gosses en balancer autant !

— Dis-moi ce que tu fichais chez nous, exige-t-il de savoir, les dents serrées, le menton légèrement relevé comme s'il cherchait la bagarre.

— Je ne crois pas que ça te regarde, John.

— Me la fais pas, Kingsale. T'étais pas chez nous par hasard. T'étais avec elle. Ça en dit plus long que tout ce que peuvent me raconter les flics. Mais si toi, tu ne la crois pas, personne ne la croira. Ici, elle sera condamnée d'avance.

Il enfonce son index dans mon torse.

— Elle mérite pas que tu lui gâches encore la vie. Elle mérite une jolie maison avec une chouette famille, t'entends ? Et si t'en fais partie, alors t'en fais partie, je respecte son choix, mais putain, prends

soin d'elle. J'étais pas là quand tu l'as bousillée y a dix ans, maintenant je suis là, et crois-moi, je la laisserai plus toute seule. À toi de savoir dans quel camp tu es, Kingsale.

Je repousse sèchement sa main et carre les épaules.

— Mais je mérite de crever, c'est ça ?

— Tu m'aurais pas manqué, crache-t-il, le regard en flammes.

Je serre la mâchoire et le repousse en arrière.

— Ce qui se passe entre ta sœur et moi, ça ne te concerne pas. Mêl-toi de tes oignons, et laisse-moi m'habiller.

Je me dirige vers le placard pour m'emparer d'un jean et d'un T-shirt propre. Je passe mes chaussettes et enfille mes boots, tandis que John se cale contre le lit et fume en silence, le regard perdu vers la baie vitrée.

Je ne suis ni rasé ni dans ma meilleure forme, mais je suis prêt à me tirer d'ici.

— Allons-y.

John hoche la tête, écrase son mégot dans mon verre vide et ouvre le battant qu'il franchit d'une démarche vive et nerveuse, pressé d'en finir. Je signe une décharge à l'accueil, puis quitte l'hôpital avec un rare plaisir. À peine passé les portes, la chaleur colle mon T-shirt. Je prends une grande inspiration, emplissant mes poumons d'air brûlant.

John me désigne sa voiture de location d'un mouvement du menton. Je m'installe dans le pick-up à l'odeur de vieux cuir, puis John démarre et roule vers le centre-ville.

À un feu rouge, il se tourne vers moi et me demande d'un ton moqueur :

— Un ancien toxico qui prend de la kétamine, tu vois pas des éléphants roses, dis-moi ?

— Ta gueule !

Il se marre.

— Ma sœur sait que tu t'es shooté ?

— Elle n'est pas idiote et elle me connaît bien, et si elle ignorait, y a peu de chance pour que ça soit encore le cas.

— Faut que tu la sortes de là, Morgan. Je te jure... Je tiendrai pas si on la fout au trou maintenant.

Je ressens toute sa détresse. Dix ans à attendre sa sœur pour qu'elle

lui soit arrachée alors qu'il pensait enfin la retrouver. Je le comprends, plus qu'il ne pourra jamais l'imaginer.

— Ta sœur a dû faire enrager Langdon pendant trois jours, t'inquiète pas.

Il se gare devant le poste de police et s'apprête à descendre, mais je pose la main sur son bras pour l'en empêcher.

— Rentre à la maison, John.

— Quoi ? Hors de question, je veux la voir.

— Je sais, mais à mon avis elle n'aimerait pas que tu la revoies dans ces conditions. Laisse-moi régler le problème. Je te la ramène ensuite.

— Non, j'ai aucune confiance en toi...

— J'espère que c'est juste la trouille qui te fait dire ça.

Il serre les dents, puis finit par hocher la tête.

— OK, je rentre à la maison. De toute façon, vu le bordel que les flics y ont mis, j'ai du ménage à faire.

— Faut que je parle à ta sœur.

— Ouais, je sais. J'ai bien compris.

Je lui adresse un signe du menton, puis ouvre la portière. Alors que je m'apprête à descendre, il ajoute en me lançant un regard écrasant :

— Tu m'as pas raconté tout ce qui s'est passé autrefois, mais je suis pas con, Morgan, j'ai conscience qu'il y a bien plus. Mais elle est là et t'étais avec elle. Moi, je sais pas ce que ça signifie, mais toi, tu le sais, non ?

Je laisse échapper un grognement devant sa perspicacité, et claque la portière.

À peine entré dans le bureau du shérif, je repère Langdon en train de draguer sa secrétaire. Peine perdue, ça fait vingt ans qu'il essaie. Je me demande si Lucy Price apprécie l'honneur qui lui est réservé !

Quand il me remarque, Langdon se redresse aussitôt, lisse sa cravate et s'approche de moi d'une démarche alourdie par son ventre de plus en plus proéminent.

Je lui désigne son bureau d'un geste et il m'y accompagne sans ciller. Je me laisse tomber sur un siège, tandis qu'il s'installe derrière son ordinateur et une pile de dossiers.

— Ravi de voir que vous allez bien, monsieur Kingsale, me dit-il.

— Pourquoi Siana est-elle en cellule ?

Il se racle la gorge.

— Eh bien, parce qu'on a retrouvé un sachet de kétamine dans sa chambre. C'est la suspecte principale dans votre affaire.

Je dissimule le courant d'air qui a brusquement séché ma sueur, puis lâche :

— Quelle affaire ?

— Euh... la vôtre, monsieur Kingsale.

— Il n'y a aucune affaire. J'ai pris moi-même une dose de kétamine, mais visiblement, je ne l'ai pas assez coupée. Alcool et drogue font rarement bon ménage, je le sais très bien.

Ses sourcils se froncent et ses yeux me scrutent. Il n'est pas stupide. Il doit savoir que je mens, mais il ne peut pas le prouver, et je m'en fous. Mon explication se tient parfaitement : je suis un ancien tox, et on sait tous que les tox replongent une fois sur deux. Je m'intègre seulement aux statistiques.

— Libère-la immédiatement.

— Vous êtes sûr, monsieur Kingsale ? Je croyais que vous teniez à la...

— Je dois vraiment me répéter une nouvelle fois ? Je ne suis pas de bonne humeur, Langdon. J'ai mal au crâne, j'ai envie de rentrer me coucher et je voudrais que cette histoire soit terminée au plus vite. Je suis en affaire avec Siana. Elle me vend la maison de ses parents, je n'ai pas besoin que l'on vienne nous mettre des bâtons dans les roues parce que j'ai commis une erreur. Me suis-je montré assez clair ?

Il hoche la tête d'un air sombre, vexé d'être rabroué comme un gamin, mais c'est tout l'apanage d'être le patron de la ville. Je finance quasiment tout ici, y compris les pots de vin de son vieux shérif.

— Cela risque de prendre plusieurs heures...

Je me relève et pose les mains sur le bord du bureau.

— Langdon, il n'y a pas d'affaire, pas de tentative de meurtre d'aucune sorte. Tu libères Siana immédiatement et tu te démerdes avec la paperasse.

Cette fois, il obtempère sans rien ajouter.

Je quitte le bureau après avoir signé une déposition et sors sur le trottoir. Je finis par craquer, m'achète un paquet de clopes à l'épicerie d'à côté et m'en allume une sans attendre. La fumée me fait tousser et une brûlure incendie mes poumons, mais je m'en fous. Le pouvoir

délétère de ma dose de nicotine me convient pour le moment. La vie s'est chargée de m'apprendre qu'il valait mieux profiter de l'instant, ne pas attendre qu'elle file entre les doigts en espérant retenir quelque chose. On sait où tout le monde finit, et souvent plus vite qu'on ne l'imagine.

Je suis en train d'éteindre mon deuxième mégot quand ma jolie brune sort du bureau du shérif. Ses cheveux détachés déferlent le long de ses épaules dénudées. Elle s'est changée depuis notre rencart maudit et porte un jean, surmonté de ses boots noirs, ainsi qu'un débardeur blanc avec un gros cœur rouge au milieu. Elle semble épuisée, mais ses prunelles ont toujours l'air de flamboyer.

Siana s'arrête devant moi et je vois ses yeux s'embuer.

— Il faut qu'on parle, je déclare.

Chapitre 22

Morgan

En silence, nous marchons côte à côte dans les rues ensoleillées de Wild High jusqu'aux abords de la ville. Siana est tendue comme une corde d'arc à mes côtés, malgré la fatigue qui suinte par tous les pores de sa peau. Je pourrais presque sentir toutes les ondes électriques qui nous traversent de part en part et passent d'un corps à l'autre en circuit fermé. Elle ne desserre pas les dents et moi non plus. Elle ne me regarde pas, fixant l'asphalte, et je ne la regarde pas non plus. Je me contente de sentir sa présence redoutable à mes côtés, étouffante et captivante. C'est comme de se prendre un coup de foudre sur la tête. Elle m'abandonne brûlé de l'intérieur, avec des commotions et l'envie d'être mort plutôt que vivant parce qu'elle vole tout l'oxygène de mon univers.

Nous grimpons une légère éminence de sable et de rocailles qui marque l'entrée du désert et du paysage de grès modelé par l'érosion. Le Far West de la légende sacrée de l'Amérique.

Sentir mes muscles douloureux après trois jours d'inactivité me procure un bien fou. Siana crache ses poumons – trop de cigarettes – mais elle ne s'en plaint pas et marche néanmoins avec souplesse.

Une fois arrivés sur les hauteurs de Wild High, sur un plateau qui domine les maisons, Siana s'avance jusqu'au bord du ravin, les bras croisés sur la poitrine comme si elle était frigorifiée alors que le soleil n'est pas encore couché. Elle reste plantée là, me tournant le dos, me laissant l'admirer, seul avec mon désir et ma hargne.

Je fixe une goutte de sueur qui coule le long de sa nuque, pendant qu'elle observe cette ville que nous connaissons par cœur, qui, comme une entité à part entière, a décimé notre amour, avec les regards accusateurs de ses habitants, avec leur moralité et leur jugement. Ils ont entraîné, comme nous l'avons fait, notre propre chute.

Les épaules de Siana tremblent légèrement quand elle se tourne face à moi et me harponne d'un regard sombre et profond.

— Alors, tu as caché un flingue dans ta ceinture ?

J'arque un sourcil, un rictus familier s'étirant sur mes lèvres.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Tu me conduis au milieu du désert, hors de la ville, seule. Tu crois que je t'ai fait ingérer de la kétamine dans l'espoir de te tuer. Nous connaissant, l'option du flingue me semble la plus logique. En plein cœur, Morgan.

Elle tapote sa poitrine sans détacher son regard du mien. Je ricane en levant les mains de chaque côté de mon corps et les agite.

— Mon ange, je préfère te faire souffrir jusqu'à la fin de tes jours plutôt que d'y mettre un terme. Je n'ai pas de flingue avec moi. Mais admet que la coïncidence est étrange : je suis chez toi et je tombe raide dans les pommes après avoir goûté tes putains de lèvres maudites.

Elle grimace et resserre les bras sur sa poitrine.

— C'est toi qui es venu les chercher.

— Oh, oui.

J'esquisse un pas vers elle et, comme elle se tient au bord du vide, aucune échappatoire n'est possible. Elle est à ma merci. Elle se contente donc de relever le menton avec insolence.

— Si tu m'embrasses, je te mords, Morgan.

— C'est ça.

Mon sourire s'agrandit quand je me plante sous son nez. Elle lève la tête, à la fois fière et vulnérable, pour s'arrimer à mon regard.

— Tu veux me tuer, Siana ? Ce serait le prix de ta vengeance pour t'avoir chassée d'ici et traitée comme tu le méritais à l'époque ?

Sa lèvre inférieure tremble, puis sa voix s'étrangle quand elle m'avoue dans un murmure :

— Je ne peux pas vivre sans te savoir en vie.

Je clos les paupières et ferme les poings.

— Ne me dis pas ça, Sian... Bordel.

Mon bras se tend vers elle et ma main s'empare de sa nuque pour la rapprocher de moi. Son corps bascule en avant et ses lèvres entrent en collision brutale avec les miennes. Elle se débat, mais sans grande conviction, et elle ouvre la bouche pour accueillir ma langue. Malgré mon empoignade sauvage, notre baiser est lent, délicat, et je redécouvre toutes les sensations et les saveurs perdues. Je n'ai embrassé personne de cette manière depuis des années, depuis elle, en fait. Je me sens engourdi à son contact.

Ma langue tournoie dans sa bouche et ses ongles se plantent dans mes pectoraux. Elle gémit et ses hanches appuient contre les miennes. Elle semble aussi désespérée que je le suis.

Entre deux morsures sur sa lèvre inférieure, je lui lance, rongé par l'amertume et ce sentiment douloureux de rejet :

— Tu t'es tirée de l'hôpital alors que j'étais en train de crever, t'es vraiment qu'une sale traînée...

Sa bouche masse la mienne, me coupant le souffle, et sa langue me caresse, avant qu'elle ne me réponde d'un timbre rauque, rempli de désir :

— Je ne suis personne pour toi, Morgan. Je ne te dois plus rien depuis longtemps.

Mon cœur se contracte dans ma poitrine. Mes doigts s'emparent de sa nuque et la pressent avec brutalité, aussi violents que mes sentiments pour elle.

— Tu es tout, au contraire. Tu es tout, putain...

À mes mots, Les larmes perlent sur ses joues. Comme autrefois, je les lèche et elle tressaille dans mes bras et se met à gémir et à sangloter en même temps qu'elle m'embrasse.

— Je t'aime, ce n'est pas juste, Morgan, je t'aime. Je n'ai jamais cessé de t'aimer et je ne cesserai jamais. Je crèverai avec toi et je te maudis pour ça.

La douleur se diffuse dans mes membres, alors que je n'ai qu'une envie, c'est de la posséder, d'effacer ses larmes et de faire en sorte qu'elle me sourie comme autrefois, mais je ne peux pas.

Ma main frôle ses cheveux, prenant quelques mèches dans mon poing pour lui incliner la tête et l'embrasser plus fort, sucer et lécher sa langue jusqu'à ce qu'elle gémissse et me veuille sur son corps, dans son corps, sur toutes les parcelles de sa chair affamée.

— Je t'ai dans le cœur, mon ange. J'ai passé dix ans à t'attendre, dix ans à me demander où tu étais, ce que tu faisais.

Elle sanglote de plus belle. Mes pouces effacent ses larmes sur ses pommettes.

— Je regrette... hoquette-t-elle. Je regrette tellement...

Ses paroles me déciment de l'intérieur. Je ne veux pas qu'elle fasse remonter les souvenirs tout de suite. Je cherche seulement à me concentrer sur elle et ignorer le mal de bide qui me gagne chaque fois que je songe à notre passé, nos mauvais choix, nos mensonges, nos

erreurs.

Je ne suis pas certain qu'on puisse reconstruire notre histoire, malgré l'intensité de nos sentiments. Certaines choses détruisent tellement qu'on ne peut rien rebâtir ensuite. À l'image de notre relation tumultueuse, notre rupture s'est faite dans les larmes et les déchirements. Cette blessure restera gravée en nous à jamais.

Mes lèvres reviennent posséder les siennes. Son goût m'avait tellement manqué que je m'en abreuve jusqu'à me sentir soulagé, même si rien ne pourra effacer le vide une fois qu'elle se détachera de moi.

— Tu vois, mon ange, tes lèvres sont maudites. Elles me capturent vivant pour me foutre à terre ensuite.

— Alors, n'arrête pas.

Je lui obéis. Je l'embrasse jusqu'à la déraison, jusqu'à ce qu'on en ait mal aux lèvres, que nos langues n'aient plus de salive, qu'on s'asphyxie.

Quand je m'écarte de son visage, elle me tient encore par le col de mon T-shirt, avec ses poings et de toutes ses forces. Elle penche légèrement la tête en avant pour reprendre son souffle, puis lâche :

— Je n'ai pas mis de kétamine dans ton verre. Jamais je n'aurais fait une chose pareille. Je veux pouvoir te haïr tout le reste de mon existence, Morgan, et pour ça, j'ai besoin que tu sois en vie !

Je ricane en l'éloignant du bord de la falaise. Elle se laisse entraîner dans mes bras sans se défendre.

Je m'approche de son oreille et d'une voix mesquine et gutturale, je chuchote :

— Sans compter que j'ai payé bien trop cher pour une récompense que je n'ai pas obtenue.

Ses yeux me foudroient sur place lorsqu'elle s'écarte et lutte pour s'échapper de mon étreinte, mais je la retiens contre mon torse et la serre à l'étouffer.

— Espèce d'enfoiré, tu as eu bien assez !

Mes lèvres se posent sur le coin des siennes et, mon pouls martelant lourdement, j'ajoute :

— Je veux bien plus, Siana. Je veux une nuit entière. Une putain de nuit où tu ne me refuseras rien, où tu me prendras en toi jusqu'à gémir ce nom que tu détestes. Je veux te baiser et que tu me baisses. Vois ça comme ça t'arrange : une vengeance, une humiliation ou un

désir qui refuse de disparaître, mais accepte.

— Non... plutôt crever, Morgan... Non !

Ma langue la pénètre et elle se contorsionne sans pouvoir échapper à mes lèvres. Elle suffoque en se débattant.

— Tu en as envie, Sian, je susurre contre sa joue. Autant que moi. Ne dis pas non.

— Tu comptes me salir une nouvelle fois, faire de moi ta putain...

— Non, toi et moi, comme avant...

— Ça ne sera jamais comme avant ! me coupe-t-elle en hurlant.

Je ne peux pas lui donner tort, ça ne peut être qu'un mélange de ce que nous avons été et de ce que nous sommes aujourd'hui.

— On fera semblant.

Elle ravale le flot de larmes qui menace de jaillir et ses poings qui esquissent le geste de me frapper à nouveau sur le torse.

— Je te déteste, sanglote-t-elle.

— Je sais, je réponds, mes lèvres frôlant les siennes avec douceur.

Elle laisse échapper une plainte douloureuse, avant de hocher la tête contre la mienne.

— Quand on aura signé la vente de ta maison, j'ajoute. Qu'il n'y aura plus la moindre trace de deal entre nous. Je veux que t'en aies envie. Je veux que tu me regardes avec du désir, comme avant.

Ses iris de saphir s'enfoncent dans les miens et m'abandonnent à vif. Siana est à bout de souffle. Chaque fois que nous sommes ensemble, nos rencontres ressemblent à un duel, même nos baisers sont autant de coups donnés.

— Et tu pourras ensuite me chasser comme avant, argue-t-elle avec rancœur.

— On sait tous les deux que tu te tireras dès que tu auras ton argent. Ne me prends pas pour un idiot, Siana. Alors, c'est toi et moi. Un dernier round avant la fin. Tu me prends, oui ou non ?

— Oui...

Elle s'étrangle sur ce simple mot, comme s'il lui brûlait la bouche. J'éprouve un drôle de soulagement à l'entendre, ainsi qu'une profonde terreur. Je vais aimer jusqu'à la folie ce moment et le redouter, sentant la fin se rapprocher de nous pour nous dévorer. J'ignore de quelle façon je ferai de nouveau face à son départ. La dernière fois n'a

pas été brillante. J'ai essayé de m'autodétruire sans y parvenir. Qu'en sera-t-il demain ?

Je caresse sa joue tendrement, puis l'embrasse avec langueur, ma bouche glissant sur la sienne.

Plus rien autour de nous n'existe, pas même l'éclat du coucher du soleil qui embrase l'horizon, par-delà les buttes de grès.

À bout de souffle, le corps tremblotant, Siana plonge le nez dans mon cou et prend refuge dans mes bras, sans bouger, sans parler. Je ferme les paupières et inscris sur ma peau le contact de la sienne en caressant la chute de ses reins.

Alors que les lumières de la ville irradient le crépuscule, Siana relève la tête et me fixe avant de s'écarter et de rajuster son T-shirt sur ses hanches. Je passe ma main sur ma nuque en poussant un soupir, puis tâtonne mes poches et extirpe mon paquet de cigarettes. J'en coince une entre mes lèvres, l'allume, puis la lui offre. Siana me remercie d'un sourire avant de s'en emparer et de la glisser à la commissure de ses lèvres. Tout en admirant leurs courbes, je m'en allume une seconde, puis tire dessus avec impatience.

— Tu ne devrais pas fumer, me dit-elle en ramassant ses cheveux d'une main pour les ramener sur son épaule.

— Et alors ? La vie est trop courte pour se poser trop de questions.

Elle acquiesce en me sondant d'un regard trop profond et trop acéré pour lui résister.

— Merci de m'avoir sortie de prison.

J'esquisse un rictus.

— Je ne peux pas te baiser si t'es enfermée.

Elle pousse un grognement et me jette un doigt d'honneur au visage, avant de se laisser tomber sur un rocher, les coudes sur les genoux.

— Langdon m'a dit que tu avais pris volontairement de la kétamine, c'était juste un moyen de me faire libérer, n'est-ce pas ?

— J'ai eu une sale période, mon ange, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Alors, non, je n'ai pas pris de kétamine volontairement et je ne l'ai pas confondue avec la farine pendant que je cuisinais.

Ses sourcils se froncent, mais elle hoche la tête comme si c'était logique. Elle ne me juge pas, ne s'apitoie pas ou ne se moque pas.

— Je devais trouver une nouvelle addiction pour te remplacer, et me shooter pour vous oublier, toi et toutes nos emmerdes, s'est avéré

le moyen le plus rapide et le plus stupide, j'ajoute en guise d'explication, même si elle ne m'en demande pas.

— Tu t'en es sorti, c'est l'essentiel.

— Ouais, je n'allais pas te laisser gagner.

Elle fume, aspire la fumée et me sourit d'un air complice avant de la recracher.

— Je sais ce que c'est de vouloir oublier.

Je hoche la tête à mon tour, enfonçant une main dans une poche.

— Alors, si tu n'as pas pris la kétamine et si ce n'est pas moi qui aie voulu te tuer, qui peut t'en vouloir à ce point ? Je sais que t'es détestable, mais t'as dû faire une sacrée connerie pour énerver quelqu'un à ce point.

Je ricane, puis hausse les épaules.

— Je suis beau, riche et je dirige la ville. Ça m'attire un paquet d'ennemis.

— Tu as oublié arrogant.

— Je m'estime pour ce que je suis. Il ne s'agit pas là d'arrogance.

Elle secoue la tête, faussement outrée. Je relâche la fumée en spirale et son regard se bloque sur mes lèvres.

— À part ça, je ne vois pas. Tu es la seule à me haïr au point de vouloir me descendre.

— Je me garde cette option pour plus tard. Tu as fait quelque chose de particulier ce jour-là ?

Je hausse de nouveau les épaules.

— Non, j'ai bougé toute la journée : j'ai déjeuné avec un ancien associé de mon père, bossé à Kingsale Hall, vu ma mère, Iris, Trivin et toi, sans oublier tous mes collaborateurs. N'importe qui aurait pu me faire avaler ce truc. Et maintenant, je ne peux même pas compter sur l'aide du shérif, puisque j'ai menti !

Elle se tait un instant, son regard se perdant dans la contemplation des lumières de Wild High, puis déclare subitement :

— Quelqu'un a balancé une pierre par la vitre de mon salon, avec un petit mot sympa roulé autour.

— Lequel ?

J'écrase mon mégot d'un coup de talon et, comme une vieille habitude quand on vit dans un parc protégé, je le ramasse et le fourre

dans ma poche de jean.

— « Je sais ce que vous avez fait. »

Mon regard se suspend au sien.

— Je n'y ai pas accordé beaucoup d'importance, poursuit-elle, parce que ça pouvait s'interpréter de plusieurs manières, mais... avec ce qui t'est arrivé, peut-être que je suis dans l'erreur.

Songeur, je secoue la tête, mordille ma lèvre, puis lâche :

— Non, personne ne le sait.

Son regard bleu luit en s'enfonçant profondément dans le mien.

— Et si on se trompait ?

— Aucun risque, je réponds en sentant la douleur revenir dans ma poitrine.

— Morgan, on était jeunes...

— Et j'ai fait les choses correctement. Personne n'est au courant. Si tu as su tenir ta langue...

— Tu sais bien que oui.

— Alors il n'y a aucune inquiétude à avoir, j'affirme. Cela dit, ça peut être une manière tordue de nous pousser à la faute. Surtout ne prononce pas un mot là-dessus. Jamais.

Elle hoche la tête en prenant une longue inspiration, puis la bascule en arrière, levant les yeux vers le ciel qui se nimbe d'étoiles.

— Tu n'as pas besoin de me le dire. Je sais ce que j'ai à faire.

Elle écrase à son tour sa cigarette et me l'envoie pour que je la fourre dans ma poche avec sa jumelle.

— Ouais...

Je soupire, puis contemple les maisons de Wild High.

— On devrait rentrer. Ton frère t'attend chez toi.

Elle acquiesce et se redresse d'un bond leste.

— Il devait être fou de rage.

— Pas qu'un peu.

Un sourire envahit ses lèvres à la pensée de son frère soulevant des montagnes pour la retrouver.

Je lui tends la main, et elle l'observe comme si c'était un piège à loup avant d'oser y glisser la sienne. Nos doigts s'entremêlent et je

l'attire vers moi pour m'emparer de ses lèvres une dernière fois. En me détachant d'elle, je la préviens :

— Si je suis visé, tu peux l'être aussi. Ouvre l'œil.

— J'ai l'habitude de survivre, ne t'inquiète pas.

Je grince des dents, mais hoche la tête.

— De toute façon, la plus grande menace vient de moi, me lance-t-elle.

Je rigole.

— Oh ça ! Je le sais très bien !

Chapitre 23

Siana

Onze ans plus tôt

Morgan se tenait sur le seuil de ma chambre et ses yeux lançaient des éclairs de rage. Ses poings étaient fermés et sa veine pulsait sur son cou. Livide, ma mère se confondait en excuses de l'avoir laissé monter dans ma chambre.

J'étais au milieu du lit, les joues rouges, tandis que Trivin adressait un regard honteux à Morgan. Mon cœur battait à tout rompre et je détestais ressentir en moi ce frisson de panique.

— Je peux savoir depuis combien de temps ça dure ces conneries ? jeta-t-il, la mâchoire fuselée, l'os saillant.

Sans hésiter, je sautai du lit et me précipitai vers lui, mais quand je tentai de lui attraper les poignets, il me chassa brutalement et me repoussa en arrière.

— Ne me touche pas ! hurla-t-il.

Ma mère essaya de l'apaiser en posant la main sur son épaule, mais il se dégagea et pénétra plus avant dans ma chambre, pour se camper face à moi. Il semblait avoir effacé la présence de Trivin de son univers, comme s'il n'était qu'un insecte insignifiant, même si je me doutais qu'il ne l'avait pas oublié pour autant.

— Depuis quand ?

— Je n'ai rien fait, Morgan, je te le jure.

Son visage m'effrayait, non pas parce que j'avais peur de lui, mais parce qu'il était blessé. Sa colère n'était que le reflet de l'entaille que j'avais tracée dans son cœur, alors même que je n'avais rien à me reprocher.

Je discutais avec Trivin sur mon lit, au milieu des cahiers de cours, comme nous avions souvent l'habitude de le faire. J'étais amie avec lui depuis le jardin d'enfants. Morgan n'appréciait pas cette relation, même s'il la respectait. Il trouvait Trivin trop collant et il détestait sa façon de me considérer, alors que je n'y distinguais rien de spécial – jusqu'à présent, en tout cas. Trivin m'avait toujours regardée de cette manière.

Alors quand il avait soudain posé ses lèvres sur les miennes entre deux révisions, je n'avais pas su réagir, tétanisée par ce qui était en train de se produire. Je n'y croyais pas. C'était impossible ! Trivin ne m'aimait pas de cette façon. Non ! Nous étions seulement amis et je

sortais avec Morgan depuis deux ans. Pourquoi maintenant ? Pourquoi agir de cette manière en connaissant mes sentiments pour un autre ?

Morgan avait ouvert la porte alors que les lèvres de Trivin étaient encore sur les miennes. Il n'avait pas remarqué ma main sur son torse en train de le repousser. Ses yeux s'étaient focalisés sur notre baiser et rien de plus. Même ma mère, qui affichait un visage horrifié, semblait convaincue de mon infidélité.

Trivin baissait la tête sur ses genoux, manifestement peu enclin à me venir en aide et à avouer sa faute.

— T'étais pas en train d'embrasser ce connard, peut-être ? T'as aimé ça ? Depuis quand tu me trompes ?

— Je ne te trompe pas. Je ne l'ai jamais fait.

— En dehors de cet instant, c'est ça ? J'arrive pile au mauvais moment alors, quel dommage, hein ? Tu me prends vraiment pour un abruti, Siana !

— Non...

J'essayai d'attraper ses poignets et de le toucher pour le ramener vers moi, mais il me repoussait à chaque fois avec toujours plus de violence.

— Les enfants, vous devriez vous cal... tenta ma mère, en vain.

Morgan cria :

— Me calmer ! Tu te comportes comme une salope, hurla-t-il en me foudroyant du regard, et je dois juste laisser passer...

Il ravala un hoquet de rage, me poussa brusquement contre ma commode et fila vers l'escalier dans un mutisme rempli de haine. Ignorant ma mère et Trivin, je le pris en chasse, ma gorge ravagée par les sanglots.

Je le rattrapai dans l'allée conduisant au portail et saisis son poignet.

— Je t'en prie, je n'ai rien fait, Morgan. Je ne te tromperai jamais. Je t'aime...

— Tu m'aimes !

Ses ongles s'enfoncèrent dans mon bras et il me secoua comme un prunier.

— T'as une drôle de façon d'aimer, Siana. Tu laisses un autre mec te toucher...

— Mais je ne voulais pas. Je ne vois pas Trivin de cette façon, tu le sais très bien.

— Non, je le sais pas ! Comment je pourrais le savoir ? T'avais ta bouche plaquée sur la sienne.

— Non, sanglotai-je, il me tenait la nuque. J'essayais de le repousser. Morgan...

Il secoua la tête et j'aperçus des larmes se dessiner dans ses yeux, qui me bloquèrent la respiration. Mes poumons et mon cœur cessèrent de fonctionner. Ne parvenant pas à se maîtriser, il cracha par terre, me lâcha et tourna les talons.

— Je t'en prie.

Je m'accrochai à son T-shirt de toutes mes forces. Je me fichais d'avoir l'air de supplier. Je voulais seulement qu'il reste près de moi.

— Morgan, je te le jure... Tu es tout pour moi. Je ne veux personne d'autre que toi, depuis le premier jour où je t'ai vu. Arrête !

Je m'interrompis, les poumons en feu, hoquetant et m'étouffant de douleur.

Soudain, il pivota sur les talons, m'attrapa par les épaules et me plaqua sauvagement contre l'arbre, près du portail. Ses yeux de jade remplis de larmes me toisèrent et sa bouche s'écrasa sur la mienne avec violence. Il ne m'embrassa pas par plaisir, mais il consacra les minutes suivantes à me nettoyer de la caresse de Trivin, ravageant mes lèvres, les mordant, les léchant, les prenant furieusement. Ses mains étaient douloureuses sur mes épaules, les pouces enfoncés dans ma chair, mais je ne bronchai pas. Je le laissai agir à sa guise, se calmer sur moi et détruire tout ce qui était nécessaire pour qu'il me croie et me pardonne de ne pas avoir repoussé Trivin plus vite.

— Plus jamais, gronda-t-il.

Son genou glissé entre mes jambes m'interdisait le moindre mouvement. Je restai contre lui, à suffoquer, manquant de perdre ma vie si jamais il décidait d'en sortir. La peur se greffait partout en moi. Tout me semblait soudain flou, perdu et moche. Alors, je m'accrochai à lui avec désespoir. J'enfonçai mes doigts dans sa nuque et lui rendis son baiser, laissai sa langue se mouvoir autour de la mienne jusqu'à la douleur. Je gémis contre sa bouche et il gémit en retour.

Quand il se détacha de mes lèvres, ses yeux étaient toujours fous et son corps raide comme un câble sous tension.

Sa main essuya ma bouche, encore et encore, comme s'il pouvait effacer l'empreinte de Trivin.

— Dis-moi que t'as pas aimé, murmura-t-il d'une voix fracassée par les sanglots.

— J'ai détesté.

— Dis-moi que tu laisseras plus un seul autre mec te toucher.

Sa bouche revint caresser la mienne, sa langue effaçant les dernières traces.

— Je te le promets. Jamais. Il n'y a que toi.

— Dis-moi que t'avais pas envie qu'il te touche, que t'as pas envie de baiser avec un autre que moi.

— Non, Morgan, je ne veux que toi. Je n'ai toujours voulu que toi.

Il hocha la tête, les sourcils froncés, son regard perforant le mien.

— Je te déteste, Siana, murmura-t-il près de mes lèvres. Je te déteste de me faire aussi mal.

Je posai la main sur son bas-ventre, mais il saisit mon poignet et la remonta au-dessus de son cœur.

— J'ai cru que j'allais crever en voyant Trivin t'embrasser, mais c'est toi que j'avais envie d'arracher de ses putains de lèvres. Me fais plus jamais ça. Me fais plus croire que tu peux m'abandonner. Je supporterai jamais de te perdre, t'entends ?

Sa bouche se retrouva aussitôt sur la mienne pour me maltraiter à nouveau, avec acharnement et froideur. Il libéra mon poignet et je l'enlaçai, m'agrippai à lui de toutes mes forces, laissant les larmes se déverser sur mes joues, à la fois soulagée, meurtrie et dévorée par la peur.

Soudain, Morgan s'arracha à mes lèvres et tourna la tête en direction de la véranda. Son visage entier fut déformé par la fureur. Il me lâcha et se précipita vers Trivin qui descendait les marches menant à l'allée.

Je poussai un cri, mais Morgan fut sur lui en un battement de cil.

— Mec, je suis désolé.

Trivin tenta de placer ses mains en barrage devant lui, mais Morgan ne semblait pas l'entendre ou bien il s'en fichait.

Son poing s'écrasa sur le nez de Trivin qui saigna aussitôt sur son T-shirt. Celui-ci partit en arrière, heurta la rambarde, puis tenta de se remettre debout, mais un nouvel uppercut le saisit au menton. Morgan s'assit sur son bassin et le roua de coups.

Je courus vers eux en criant, en suppliant Morgan d'arrêter, mais il ne décolerait pas. Ses yeux étaient deux pointes d'acier, sa figure s'était transformée en un masque de violence abrupte. De toutes les disputes que nous avons traversées, jamais je n'avais vu Morgan dans une telle colère.

Trivin gémissait sous les coups. Mes hurlements alertèrent mes parents, et mon père fit irruption sous la véranda. En découvrant la scène – Trivin étendu sur l'escalier, se couvrant le visage de ses bras pour se protéger, et Morgan, fou de rage, qui balançait ses coups les uns après les autres, comme s'il ne parvenait plus à s'arrêter – mon père se précipita vers mon petit ami et le tira violemment en arrière. Il s'interposa entre Trivin et lui et le menaça quand il tenta de foncer dans le tas. Morgan semblait ne plus rien voir d'autre que Trivin en ligne de mire.

— Morgan, ça suffit ! s'époumona mon père.

Un cri de rage s'arracha de la gorge de Morgan. Il se retourna et donna un coup de pied dans la chaise en fer forgé. Il l'attrapa et l'envoya valser sur la pelouse.

Je regardai, impuissante, le garçon que j'aimais en train de se détruire. J'étouffai mes sanglots, tandis que ma mère relevait Trivin et le conduisait à l'intérieur. Celui-ci m'adressa un long regard blessé et contrit, malgré sa paupière fermée sur l'un de ses yeux. Je frémis.

— Morgan... hoquetai-je en m'en détournant. Morgan... Morgan... MORGAN !

Mon cri le stoppa net. Il haletait, le front couvert de sueur et les poings en sang. Il pivota face à moi, et son visage furieux se disloqua. Le chagrin et la terreur le submergèrent. Il fit un pas dans ma direction, mais mon père se dressa entre nous, tendant un doigt sentencieux vers Morgan.

— Tu n'approches pas ma fille tant que tu es dans cet état. Rentre chez toi. Reviens quand tu seras calmé.

Morgan renvoya un regard dur à mon père, peu habitué à être rabroué de la sorte, mais il hocha la tête et obtempéra.

Chancelant, les yeux rougis, il se dirigea vers le portail après m'avoir lancé un coup d'œil bref mais si intense que des frissons se logèrent au creux de mes reins.

— Rentre, m'ordonna mon père à mon tour.

Mais je ne l'écoutai pas. Je tournai les talons et m'élançai dans la rue, courant de toutes mes forces derrière le garçon que j'aimais.

En m'entendant l'appeler, il fit volte-face et eut tout juste le temps d'ouvrir les bras pour m'accueillir. Je plongeai le nez dans son cou. Aussitôt, il se déversa, pleura, le visage dans mes cheveux, et serra le poing dans mon dos, l'écrasant contre ma nuque.

— Je suis désolé... je suis désolé, putain... je voulais pas te faire peur...

— Je t'aime, je t'aime, je t'aime... répétais-je en boucle en couvrant son visage de baisers, effaçant ses larmes de ses joues.

Ses lèvres prirent les miennes, il m'embrassa longuement jusqu'à ce que mon père m'ordonne de rentrer à la maison. Alors, il me libéra de son étreinte, ébaucha un pâle sourire, puis lança son menton en direction du portail que mon père maintenait ouvert.

— Vas-y, mon ange. Je te vois demain.

— Je n'ai pas...

— Je sais, je te crois.

Il déposa un baiser papillon sur ma bouche qui créa un millier de papillons dans mon ventre, puis me poussa doucement en direction de mon père. J'obéis en marchant à reculons et il me regarda m'éloigner jusqu'à ce que je franchisse le portail. Mon père lui adressa un petit geste réconfortant, puis Morgan tourna enfin les talons et s'éloigna.

— Tu es bien comme ta mère, souffla mon père en passant un bras sur mes épaules pour m'entraîner vers la véranda.

Mon père ne parlait pas souvent, mais quand il ouvrait la bouche, j'étais toujours attentive.

— Comment ça ?

— Elle embrouillait la tête des hommes, moi le premier, se moqua-t-il, puis il déposa un baiser sur ma tempe, tandis que je frissonnais.

— Il n'y a qu'une seule tête que je veux embrouiller, rétorquai-je.

— Alors, sois rassurée, je crois que tu y parviens très bien.

Chapitre 24

Siana

Morgan s'arrête au coin de ma rue et regarde la maison de loin. Ma voiture taguée est garée devant le portail.

— Profite bien de ton frère. On a ensuite un deal à honorer, toi et moi, dit-il avec un sourire en coin.

— Dans ce cas, fais attention de ne pas te faire tuer, sinon il ne me restera que mes doigts pour jouer.

Ses yeux s'emplissent subitement de désir. Sa langue lèche sa lèvre inférieure et son tracé m'hypnotise.

Il m'attrape par la taille et m'attire contre lui. Prenant mon visage en coupe, il plonge son regard dans le mien.

— Mon ange, quand j'en aurai fini avec ton corps, tu me sentiras encore en toi pendant des mois, et tu vomiras tous les autres qui te toucheront.

Comme si ce n'était pas déjà le cas, connard !

— Je t'aurai probablement oublié au matin, mais si ça te fait tant plaisir de te prendre pour un super coup, je ne veux pas gâcher tes illusions.

Le sourire aux lèvres, il me donne une grande claque sur les fesses qui me fait bondir puis il recule lentement, son regard de jade soudain rajeuni, pétillant d'allégresse.

— Oh mon ange, tu connais mon goût de la compétition. Ne me tente pas.

— Bien sûr que si, mon cœur. Pour toujours.

Il me décoche un clin d'œil, puis s'éloigne après m'avoir adressé un geste de la main.

Je me retourne vers la maison de mon enfance et, sitôt devant le portail, je me mets à angoisser, sentant mon T-shirt coller ma colonne vertébrale. Ces derniers jours ont été harassants. J'ai envie de me doucher, de boire un verre, de fumer une clope et surtout d'embrasser et de serrer mon frère dans mes bras pendant des heures.

Mais peut-on vraiment oublier dix ans de séparation ?

La main sur le portail, je prends une profonde inspiration et me demande à quel point il doit m'en vouloir. J'essaie de quantifier son degré de rancœur. Je l'ai abandonné, c'est l'une des réalités contre lesquelles je ne peux lutter. Il a passé des années en foyer par ma faute, loin de notre maison, parce que j'ai pris de mauvaises décisions et que je n'ai pas su être la sœur qu'il aurait mérité d'avoir. J'ai merdé sur toute la ligne.

Je devrais courir vers cette porte pour le prendre dans mes bras et lui demander de me pardonner mon absence, mais soudain, je suis tétanisée. Et si jamais seul le ressentiment l'habitait ? S'il n'était là que pour se venger, me rejeter, tout comme je l'ai mis à l'écart, faute de parvenir à réparer mon erreur ?

Je suis rongée de l'intérieur, un jet d'acide emplissant mon estomac. Où que je sois, je plonge dans les emmerdes tête la première. Ça doit être mon karma.

La moustiquaire s'ouvre soudain et une silhouette avance sous la véranda jusqu'au sommet des marches. Mon cœur cesse de battre tandis que je lève des yeux embués de larmes amères vers lui.

Une main dans la poche de son jean et vêtu d'un T-shirt bleu moulant son torse, mon frère me fixe.

Mon Dieu ! Je n'étais pas prête à encaisser son apparition. Le gamin de treize ans que j'ai perdu s'est volatilisé. Il n'en reste rien. J'ai sous mes yeux la preuve des années qui nous ont été volées. Des cheveux bruns, plus longs que dans mes souvenirs, bataillent au sommet de son crâne. Son visage est plus carré et plus masculin. Une barbe de trois jours fonce ses joues, mettant en valeur le bleu profond de ses iris. Ses lèvres pleines doivent faire rêver les filles, autant que ce corps sculpté. L'adolescent que j'ai quitté était maigre comme un clou. Aujourd'hui, il a des muscles que je n'aurais jamais imaginés sur mon propre frère. Je dois pourtant me faire une raison : John est un homme, plus le petit garçon que je câlinais quand un cauchemar le réveillait au beau milieu de la nuit.

Il m'observe, détaillant mon allure de la même manière que moi, tout en affichant un visage assombri.

— Tu comptes rester sur le trottoir toute la nuit ? me lance-t-il brusquement en fronçant les sourcils. À moins que t'aies l'intention de me fuir ?

Sa voix virile est un choc. J'ai l'impression de me prendre une claque monumentale en pleine figure. Je pousse le portail et avance

dans l'allée tout en maugréant :

— Aucune chance.

Un sourire étire alors ses lèvres charnues, me rappelant étrangement celui de notre père. John dévale l'escalier et fonce vers moi. Sans me laisser le temps de respirer, de pleurer ou d'avoir la moindre réaction, ses bras puissants me saisissent par la taille et me hissent contre son corps. Ses lèvres se plaquent sur ma joue, puis son visage s'enfonce dans mon cou. Je l'entends pousser un gémissement de rage et d'espoir, puis ses épaules sont secouées de sanglots silencieux. Ses larmes me trempent la peau. Je referme mes bras autour de son cou et le berce tendrement contre moi. Mon petit garçon est de retour. Il est là. À la maison. Enfin.

— Tu m'as tellement manqué, Siana.

— Oh, toi aussi, Johnny, bon sang, toi aussi.

Après une longue étreinte emplie de toute notre douleur, notre rage et notre amour, nous entrons dans le vestibule. John me regarde comme s'il ne m'avait jamais vue, mais il est vrai que j'ai également beaucoup changé. La jeune fille de dix-sept ans n'est plus qu'un souvenir. Mon corps est devenu plus féminin et mon visage plus féroce. La tendre gamine innocente et joueuse est morte des années auparavant.

— T'es belle, me dit-il en m'adressant un sourire chaleureux. Morgan doit baver en te voyant.

Je ricane et m'apprête à avancer dans le salon pour nous servir un verre et fêter nos retrouvailles quand John me saisit par le bras pour m'en empêcher. Il affiche une drôle d'expression, un mélange de colère et de désarroi.

— Que se passe-t-il ? je demande avec inquiétude.

— Y a pas que les flics qui sont passés pendant ton absence.

J'arque un sourcil interrogateur. Il me désigne le salon d'un coup de menton.

— Tu risques de pas aimer, sœurlette.

— De toute façon, il n'y a pas grand-chose que j'aime dans cette ville, je rétorque en entrant dans la pièce.

Je me fige néanmoins sur le seuil, mon cœur se rétractant douloureusement, et retiens mon souffle.

Sous mes yeux, « tout se paie un jour » est écrit en grosses lettres rouge sang sur le mur du fond, avec des coulures le long de la

tapisserie.

— Ils ont vraiment le sens du drame, ces ploucs, je tente de plaisanter. J'espère que c'est pas du vrai sang.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Et non, c'est bien de la peinture. J'ai vérifié !

Je pousse un soupir las, puis hausse les épaules.

— Peu importe. Ce soir, rien ne pourra flinguer mon bonheur. Un verre ?

— Oh ouais !

Je me dirige vers la cuisine, John sur mes pas. Alors que je m'arrête à l'entrée, consciente que je dois encore me confronter au sang de Morgan sur le carrelage, John me dit soudain :

— J'ai nettoyé la merde dans la cuisine, t'inquiète pas, sœurlette.

— Merci.

Je lui lance un sourire et fonce vers la table où la bouteille de téquila trône toujours. Je nous sers les deux verres que je n'ai pas eus le temps de partager avec Morgan, me retourne face à mon frère et trinque avec lui, l'alcool giclant sur nos doigts. Son œil pétillant se pose sur moi et ne s'en détache plus, étudiant mes mimiques.

— J'ai tellement de choses à te raconter, que je ne sais plus quoi dire, m'avoue-t-il.

— Je pensais à la même chose, ça, et le fait que tu ressembles à un mec maintenant et que tu bois de l'alcool !

Il ricane et passe la main sur ses pectoraux d'un air fanfaron.

— J'ai vingt-trois ans, Siana, je suis plus un gosse.

— Crois-moi, je le vois. Tu fais de la muscu ? T'as de sacrés biceps !

— Non, les salles de muscu, c'est pour les gonzesses. Je bosse sur les quais de New York quand je suis pas à la fac. Ça entretient la forme.

— Oh, c'est comme ça que tu finances tes études.

Un rictus sarcastique envahit ses lèvres. Il hausse un sourcil, puis s'appuie contre l'évier, un bras passé sur son torse, la main sous son aisselle.

— Nan, il t'a rien dit ? s'étonne-t-il.

— Qui ? Morgan ? Non, il n'a pas raconté grand-chose à ton sujet, à part que tu vivais à New York, que tu avais une copine et que tu étais à l'université. C'est tout ce que je sais de ta vie actuelle.

Il avale une gorgée de téquila sans me quitter des yeux, puis lâche avec ironie :

— C'est Kingsale qui paie mes études.

Je manque d'échapper mon verre au sol.

— Quoi ?

— Ouais, sœurette, et crois-moi, je le fais cracher autant que je le peux. Il rechigne pas à avancer les biftons.

Je me redresse, sentant des vers ramper dans mon estomac.

— Quoi, mais pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'il a accepté de payer tes études ?

— Il ne paie pas que mes études, mon appart aussi. Il me file une sorte de bourse qui finance tout ce que ne paie pas mon job aux quais. Quant à la raison, Siana, elle est sous mes yeux.

Il me regarde de la tête aux pieds avec une mine crâneuse.

— Il me déteste.

— Ouais, c'est évident, mais pas seulement. Pour le reste, je suppose que c'est à cause de nos parents ou le fait qu'il t'ait jetée alors que t'étais qu'une môme. Il y a tellement de raisons qui peuvent justifier son acte et, pour être honnête, je m'en fous. Peu importe les motifs, je veux juste qu'il paie au maximum.

S'il n'arborait pas une expression emplie de haine, son timbre rauque m'aurait suffi à comprendre l'ampleur de sa rancune. Je reste choquée par ses paroles, ma main tremble sur mon verre. Je finis par prendre une grande gorgée qui me brûle le palais.

— Le cours de ma vie a changé depuis que je me suis enfui du foyer, m'explique-t-il. Morgan m'a filé un coup de main pour que mon existence ressemble enfin à quelque chose. Je peux pas lui enlever ça. C'est grâce à lui si je suis pas en taule. Mais ça m'empêche pas de le haïr. J'adore le pourrir au téléphone tous les mois. Un vrai régali.

Il m'arrache un sourire, alors que mes yeux sont voilés par les larmes. John fronce les sourcils, dépose son verre sur le comptoir et s'approche de moi. Il place les mains de part et d'autre de ma taille et se penche vers moi.

— T'as rien à te reprocher, Siana. T'aurais pas pu faire quoi que ce soit pour l'empêcher. T'étais qu'une gamine. Je t'en ai voulu pendant un temps, c'est vrai. Je me sentais seul, putain ouais, j'étais paumé et empli de colère. J'en ai encore plein dans les veines. Mais je sais que c'est pas ta faute. T'as morflé aussi. J'ai pas besoin que tu me racontes

pour le voir sur ton visage et dans tes yeux. Cette ville t'a bouffée autant que moi. Cette putain de famille nous a tués. Je sais pas ce qui s'est passé entre vous. Morgan m'a pas tout raconté, mais je suis pas débile, je sais qu'il m'a caché tout un tas de trucs entre lui et toi. Il t'aurait jamais jetée comme une merde sans une bonne raison. Il est trop accro à toi pour ça. Et ce truc, sur le mur du salon... Y a quelque chose de pas net, frangine, ouais... Tu me diras sans doute rien, c'est pas grave, mais garde ça en tête : je sais, tu entends, je sais que ce n'est pas ta faute.

Je sanglote comme une madeleine quand il me prend dans ses bras. Cette fois, c'est lui qui me berce comme une petite fille. J'ai toujours été nulle pour garder les vannes fermées. Elles finissent constamment par céder, même si je me suis endurcie autant que possible pour survivre.

Après une longue effusion de sentiments, nous nous installons sur le canapé, face à cette horrible inscription qui me replonge dans le passé mais que je tente d'ignorer. Ses jambes sous les miennes, John me raconte tout ce que j'ai manqué. Ses doigts sont fermés sur ma cheville et je ne cesse de l'observer, l'étudiant sous tous les angles. Mon frère est canon ! Et il en a tellement conscience qu'il a brisé pas mal de cœur en chemin. Comme la mienne, sa vie a été tortueuse, sombre et bourrée de rage. Il me ressemble. C'est un être passionné et comme chez tous les passionnés, l'amour, la colère et la haine se déchaînent en lui. Il n'existe aucune place pour les demi-mesures.

John a vécu dans un foyer à la frontière canadienne pendant quelque temps. Je ne suis pas surprise qu'on l'ait envoyé si loin de Wild High City. Il a ensuite été ballotté dans différentes familles d'accueil, jusqu'à ce que Morgan modifie le cours de sa route. À toutes les croisées, il a été là, nous marquant au fer rouge.

— Je commençais à faire n'importe quoi, m'avoue-t-il. Quand je me suis enfui, j'ai piqué une bagnole pour rentrer plus vite à Wild High. Langdon m'a coffré, mais Morgan a payé ma caution et aucune charge n'a été retenue contre moi. Ne me demande pas comment il s'y est pris. J'ai jamais cherché à savoir. J'ai fini le lycée dans le Montana, dans une autre famille d'accueil, puis Morgan a payé mon inscription à NYU.

Je manque de m'étouffer en entendant le nom de l'université de New York, l'une des plus prestigieuses du pays.

— Autant te dire que c'est pas grâce à mes notes au lycée, mais j'y suis maintenant et ça se passe bien.

— Qu'est-ce que tu étudies ?

— Le droit.

Je lève un sourcil ahuri.

— Sérieux ?

— Ouais, les Kingsale se servent du droit pour bâtir leur empire. J'ai pas l'intention de me laisser entuber jusqu'à la fin de mes jours. Je veux comprendre quand je lis les petites lignes d'un contrat, je veux défendre les gosses qu'on arrache à leur famille sans leur demander leur avis. Le droit, ça ouvre des portes et j'en ai marre de les voir se fermer devant moi. Je me fous des raisons pour lesquelles Morgan finance mes études, mais j'ai pas l'intention de laisser passer cette chance. Toi et moi, on n'en a pas beaucoup eu, Siana, alors je prends ce que je peux.

— Et tu as raison. Si Morgan paie, profite. Fais-le cracher !

Il rigole de mon ton vengeur, puis bascule la tête contre le dossier du canapé. J'attrape mon paquet de cigarettes sur la table basse. John tend deux doigts vers moi, entre lesquels j'en glisse une, avant de lui passer mon briquet. Il l'allume, puis envoie sa fumée vers le plafond. Je l'imites et me laisse aller contre l'accoudoir.

— Il m'a dit que tu avais une copine.

— Ouais.

Son ton sombre m'oblige à relever les épaules et croiser son regard. Il me dédie un sourire en coin.

— Je suis un mec compliqué, Siana. Pas vraiment facile à vivre, si tu vois ce que je veux dire.

Je hoche la tête.

— Tu lui en fais baver ?

— Méchamment.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Ilia. Parfois, je me demande pourquoi elle s'accroche à moi. J'en vauds pas tellement la peine. Mais c'est vrai que je suis un bon coup au pieu.

— Je refuse de connaître ta vie sexuelle !

Il éclate de rire.

— Et je suis sûre que si elle s'accroche à toi, c'est parce qu'elle distingue le garçon fantastique que tu peux être.

— Tu ne me connais plus, Siana. Tu ne peux pas le savoir.

Je fronce les sourcils, prenant sa pique en plein cœur.

— Je connais le garçon que tu étais, et celui-là était le meilleur des frères.

— Mais je ne suis plus ce garçon-là. Il a été brisé.

Je serre le poing, éprouvant la vague de culpabilité qui noie ma poitrine, puis tire sèchement sur ma cigarette. Mes yeux tombent sur le message inscrit à la peinture, je me contente de hocher la tête sans répondre. Que pourrais-je ajouter de plus ? Je comprends. Je suis même sacrément bien placée pour connaître ce sentiment.

Le regard azur de John s'empare de moi. Il presse ma cheville pour attirer mon attention.

— Siana, c'est pas ta faute, je te l'ai dit. La mort de papa et maman avait déjà fait pas mal de dégâts, ensuite, qu'on nous sépare, putain, j'ai cru que j'allais crever. Ryan est venu me voir dans le Montana, tu le savais ?

Un frisson horrible glisse le long de ma colonne vertébrale. J'essaie de bouger, mais John me retient. Ses iris magnétiques plongent dans les miens, tandis que je ravale péniblement ma salive dans ma gorge.

— Il était fier, dit-il. Tellement fier. Je rêvais de le cogner, mais qu'est-ce que je pouvais faire contre lui ?

Je m'arrache aux mains de John et me relève d'un bond, les tripes nouées. Je me dirige vers la cuisine, attrape une bouteille et me remplis un verre que je vide d'un trait. Je pose ensuite les mains sur la table. Du coin de l'œil, la silhouette de John se détache, l'épaule appuyée contre la porte.

— Il t'a dit quoi ? je demande, la bouche soudain pâteuse.

— Qu'il te voulait...

Chapitre 25

Siana

Onze ans plus tôt

Je passai mes doigts sur les lignes du tatouage qui ornait désormais l'épaule de Morgan : un ange abritant ce cœur chaud entre ses mains, pulsant, battant pour moi. J'étais amoureuse de ce dessin tracé à l'encre noire autant que de l'homme qui le portait. Je ne m'en lassais jamais. Je luttais pour ne pas en tracer les courbes sans arrêt du bout des lèvres, et récolter ainsi le goût savoureux de la peau de Morgan sur ma langue.

Étendu au milieu des couvertures, celui-ci caressait d'une main languide le bas de mon dos. Ses yeux étaient fixés sur moi et il m'étudiait pendant que j'embrassais son tatouage. Un sourire ourlait délicieusement sa bouche charnue.

— Quel effet ça fait de me sentir gravée sur ta peau ? demandai-je avec un regard fripon.

— Tu es gravée sur ma peau tous les jours de ma vie depuis que je te connais, Sian. J'ai pas besoin d'un tatouage pour te sentir.

— Mais moi aussi, je me ferai tatouer pour toi.

Même si pour l'instant, ce désir s'avérait mission impossible. Mes parents refusaient catégoriquement que je me fasse tatouer, prétextant que j'étais trop jeune et que je risquais d'infliger à ma peau une mutilation indélébile. Ils n'avaient pas compris que Morgan était d'ores et déjà « encre » en moi, au plus profond de ma chair. Mais peu importe, ce n'était que partie remise. Je pouvais parfois me révéler patiente pour ce qui était important, et Morgan représentait toutes les fondations de mon univers, pas seulement les piliers enfoncés dans le sol, mais toute la structure maintenant l'édifice.

— Ah oui ? Quoi donc ?

— Ton prénom.

— Où ? questionna-t-il en basculant sur le flanc.

Ses lèvres se mirent à embrasser l'arrondi de mon épaule, tandis que ses prunelles de jade me happaient.

— Hmm, j'hésite.

— Mais encore ?

Je basculai sur le dos et lui désignai l'intérieur de ma cuisse.

— Ici peut-être.

Le coin de sa bouche se retroussa d'un air fauve. Il haussa un sourcil.

— Et l'autre endroit qui te fait hésiter ?

Je roulai sur le ventre et gigotai les fesses. Il pouffa de rire et donna une claque sur mon cul qui m'arracha un petit cri.

— Les deux me conviennent. Mon prénom sur l'intérieur de ta cuisse, me dit-il en caressant ma jambe, puis la chute de mes reins. Et un ange le long de ta colonne vertébrale, immense, aux ailes déployées, embrassant chaque vertèbre. Tu serais hyper bandante !

Je ris en tapotant son bras.

— Mes parents vont me tuer.

Il hocha la tête.

— Mais j'en vaux le coup, non ?

Je le poussai en arrière et grimpai sur son bassin pour le chevaucher. Les ongles plantés dans ses pectoraux de plus en plus sculptés, je le toisai avec un profond sérieux. Morgan ne dévia pas le regard, sinon un bref instant pour reluquer mes seins nus. Son sexe se dressa entre mes cuisses et m'excita, mais je me concentrai sur son visage.

— Tu sais ce que m'a dit Iris la semaine dernière ?

Perplexe, il arqua un sourcil, puis secoua la tête.

— Qu'une histoire comme la nôtre ne durerait pas, parce qu'on s'est connus trop jeunes et que tôt ou tard on se lasserait l'un de l'autre. Bien sûr, cette salope pense te récupérer à ce moment-là.

Il leva les yeux au ciel en souriant.

— T'as été polie quand tu lui as répondu ?

— Ça va pas, non ? Je lui ai balancé un coup de pied dans le tibia. Je lui ai dit qu'elle chierait des moufles le jour où on cesserait de s'aimer.

— Des moufles ?

Il rigola tellement que son sexe me caressa, émoustillant mon clitoris, alors que des tremblements d'hilarité l'agitaient, si bien que je finis par m'emparer de sa queue tendue. Au contact de ma paume, il se tut aussitôt et me contempla, les yeux brillants. Sans tarder, je le dirigeai vers mon intimité et l'enfonçai profondément en moi en poussant un soupir de bonheur. Il se crispa et grogna en prenant mes hanches entre ses mains, mais je n'esquissai pas le moindre geste. Je

me contentais de le fixer, même si son membre palpitait en moi et me déchirait de l'intérieur, m'ouvrant sur un plaisir sans pareil.

Un sourire finit par incurver ses lèvres. Il relâcha mon corps et croisa les bras derrière sa nuque. Il me dévora du regard, mais ne cilla pas, en dehors du muscle tressautant de sa mâchoire.

— Tu vaux le coup, Morgan, susurrai-je en me penchant au-dessus de son visage, les mains de part et d'autre de sa tête. Tu vaux le coup que je me prenne la tête avec Iris, que je grave ton nom sur mon corps, que je supporte les médisants qui pensent que je te fréquente pour ton argent. Tu vaux le coup pour chaque minute que je passe avec toi, qui me rend belle et entière. Tu vaux le coup pour tous les frissons que tu me donnes sans arrêt, quand tu me touches ou seulement quand tu me regardes. Tu vaux le coup, malgré toutes les emmerdes qu'on rencontrera sûrement : quand on grandira, quand tu partiras à la fac ou quand on aura des enfants, quand on se mariera et qu'on se disputera, quand une nana te draguera ou qu'un mec me cherchera. Bordel, Morgan, tout vaut le coup du moment que je suis avec toi.

Sans un mot, les pupilles dilatées, Morgan me renversa sur le dos et s'étendit au-dessus de moi. Sa bouche s'écrasa sur la mienne et de puissants coups de reins le précipitèrent au fond de moi avec frénésie. Il garda le silence, laissant son corps me montrer la force de ses sentiments.

Quand le plaisir éclata en nous, Morgan me prit dans ses bras et me serra avec tant de violence que je sentais ses battements de cœur. Il gémit dans mon cou en libérant sa jouissance en moi, puis se laissa tomber sur ma poitrine. Ses doigts me caressèrent le flanc avec langueur et sa bouche se pressa contre ma gorge, dessinant un suçon.

— Je suis toujours d'accord pour tout ça, mon ange, chuchota-t-il près de mon oreille.

J'esquissai un sourire et enroulai mes bras autour de son buste.

Je dus m'assoupir, prisonnière de son étreinte, car des coups contre la porte me tirèrent du sommeil. Morgan grommela en entendant son frère de l'autre côté du battant :

— Hé, les amoureux ! C'est l'heure. Morgan, t'as entraînement de foot !

— Merde, je suis lessivé, grogna-t-il. T'as sucé tout mon fluide, Sian. Je lui donnai une tape sur le bras en riant.

— Je suis sérieux. Je vais me prendre une dérouillée sur le terrain.

— Mais non, ton esprit combatif reviendra dès que t'auras enfilé ton maillot.

— Mouais, pas sûr, tu panseras mes plaies quand je viendrai te voir.

— Jouer les infirmières, ma passion depuis toujours !

Il ricana en se redressant, puis enfila un caleçon.

— Rhabille-toi, mon ange.

Je me levai du lit en poussant un soupir d'aise et cherchai mes affaires dans la chambre.

— Siana, tu veux que je te raccompagne chez toi, après avoir déposé Morgan au club ? me demanda son frère en tapotant contre la porte.

— Je veux bien, je te remercie.

Nous achevâmes de nous préparer. Morgan avala un rapide encas pour reprendre quelques forces, puis Ryan nous conduisit dans son pick-up gris argent avec dextérité à travers les rues de la ville.

Le club de foot de Morgan se trouvait à l'orée du désert. Le soleil chauffait l'asphalte et malgré nos fenêtres ouvertes, la chaleur collait nos vêtements. Même la main de Morgan, posée sur ma cuisse, semblait brûler ma peau. La musique de Craig Chaquito, *Bad Woman*, remplissait l'habitacle, seulement rompue par les voix de Morgan et de Ryan qui parlaient sport. La tête appuyée contre la carrosserie, je les écoutais distraitement, me laissant bercer par la profondeur de leur accent.

Quand Ryan immobilisa la voiture sur le parking, je clignai des paupières, presque surprise qu'on soit déjà arrivés. Je bondis hors du pick-up pour permettre à Morgan de descendre. Il attrapa son sac de sport à l'arrière, passa la lanière sur son épaule et déposa un baiser sur mes lèvres.

— On se voit demain, mon ange ?

J'acquiesçai.

— Défonce tout le monde !

— Comme toujours !

Il me claqua la fesse, puis se précipita en direction du bâtiment. Je l'admirais pour avoir envie de courir sur un terrain pendant des heures en plein cagnard, mais Morgan adorait toutes sortes de sport : il pratiquait le football américain, le baseball en compagnie de son frère et la natation avec assiduité, ce qui expliquait la sculpture magnifique de son corps.

Lorsqu'il disparut de mon champ de vision, je grimpai dans la voiture et m'installai aux côtés de Ryan. Celui-ci m'adressa un sourire en coin, mais avant de pousser le levier de vitesse, il me dit :

— Je dois passer voir un pote dans le quartier. Je n'en ai que pour quelques minutes, ça t'ennuie pas, Siana ? Je te dépose ensuite.

— Pas de problème. J'ai tout mon temps.

Il hocha la tête, puis lança la voiture hors du parking. Une musique de Disturbed se répandit dans l'habitacle, nous interdisant de parler. Ryan me regardait par moments du coin de l'œil – le vert, celui qui était semblable aux yeux de Morgan.

Le pick-up remonta une allée bordée de gazanias – des fleurs ressemblant à un soleil aux rayons orangés – dans un quartier similaire au mien, où toutes les maisons en bois étaient identiques les unes aux autres, avec un escalier permettant d'accéder au porche, un toit en triangle bas et un bardage couleur crème ou rosé. Il gara la voiture devant un portail en métal rouillé et bancal. Une véranda abritait une balancelle ainsi qu'une petite table en bois, mais la ressemblance avec les demeures de mon quartier s'arrêtait là. Le jardin était en désordre, des poubelles traînaient contre le mur et des détritus jonchaient l'herbe. La peinture du bardage était écaillée et le bois des volets était perclus d'écailles.

Ryan coupa le moteur, m'observa en se grattant un sourcil, puis m'offrit un sourire rassurant.

— Désolé, j'en ai vraiment pas pour longtemps, Siana. Mon pote est pas un maître de maison.

— OK, ça va.

Ryan renifla en passant l'index sous son nez, les yeux braqués sur moi comme s'il me jaugait, puis il ouvrit la portière et descendit de voiture. Il contourna le pick-up et se campa devant ma fenêtre ouverte.

— Viens avec moi. J'ai pas envie de te laisser toute seule dans ce quartier.

Je poussai un soupir en jetant un coup d'œil aux maisons en piteux état et convins que je n'avais aucune envie de l'attendre ici. Le quartier ne ressemblait pas à un ghetto, mais ce n'était assurément pas le coin le plus sûr de Wild High, et je me demandais ce que Ryan venait fiche ici.

Comme s'il avait deviné mes pensées, un sourire amusé franchit ses lèvres.

— Une petite course, Sian, si tu vois où je veux en venir, et si t'en parles à mon frère, je te scalpe.

Je ricanai, saisissant le sous-entendu, et hochai la tête.

— C'est surtout qu'il risque de t'en piquer, plaisantai-je.

— Raison de plus !

J'ouvris la portière sans l'ombre d'une hésitation. Ryan la maintint ouverte tandis que je bondissais sur le trottoir. Il balança ensuite un coup de pied dans le portail abîmé et je remontai l'allée, sans prêter attention à l'herbe mal taillée et aux déchets grouillants sur la pelouse. Je grimpai les marches jusqu'à la porte d'entrée, Ryan sur les talons. Il passa alors devant moi et poussa le battant sans se faire annoncer.

— Reste près de moi, hein ?

J'acquiesçai vivement. Je n'avais pas froid aux yeux, mais je n'étais pas une tête brûlée non plus, et je n'avais pas la moindre idée de l'endroit dans lequel je mettais les pieds.

Ryan saisit ma main dans le couloir et m'entraîna dans un salon aussi délabré que l'extérieur de la maison. Un canapé vert sombre était défoncé, la tapisserie à moitié arrachée, et une table basse était recouverte de tout le matériel du parfait dealer. Une odeur de tabac et d'herbe flottait dans la pièce, ainsi qu'un nuage de fumée.

Deux types étaient assis sur le canapé en train de mater la télé, et un autre était installé sur un fauteuil en face de la porte. Il avait le crâne rasé, un piercing au nez et un autre sur le sourcil, et deux profonds yeux noirs nous observaient sans ciller. Une cigarette pendait à ses lèvres, son jean était déboutonné et il était torse nu, dévoilant un vaste tatouage tribal sur toute sa poitrine.

— Hey, Fezz, lança Ryan en pénétrant dans le salon, me tirant à sa suite.

— Ryan, tu me manquais, mon pote, répondit le crâne rasé.

Il nous adressa un large sourire et nous fit signe de nous mettre à l'aise. Ryan ne me lâcha pas la main, et je ne cherchai pas à me dérober. Je n'étais pas rassurée.

— T'as ramené ta meuf ? demanda l'un des types sur le canapé, avec une crête bleue sur la tête.

— Ouais, répondit Ryan en m'adressant un drôle de regard.

Je me forçai à sourire, pendant que le type me reluquait de la tête aux pieds sans discrétion.

— Elle est pas un peu jeune ?

Ryan lui balança un coup de pied dans le tibia.

— C'est pas tes oignons.

— Je t'emmerde, connard, grognai-je à mon tour. Je suis bien assez vieille pour te ramener chez ta mère !

Le mec éclata de rire, tandis que Ryan secouait la tête, amusé de ma réaction.

— OK, je comprends mieux, se moqua le type à la crête.

Je grimaçai, prête à lui adresser mon majeur, mais Ryan s'en désintéressa, tourna le regard vers Fezz, puis jeta sur la table une petite liasse de billets roulés qu'il avait tirée de la poche arrière de son jean. Fezz y prêta à peine attention, il désigna d'un coup de menton la pochette plastifiée qui traînait sur la table basse, au milieu des briquets, feuilles à rouler et bouteilles de bière. Ryan abandonna ma main et s'en empara aussitôt, faisant rapidement disparaître les boulettes de shit dans son jean.

— J'adore faire des affaires avec les Kingsale, lança Fezz avec un sourire carnassier.

— Tu m'en diras tant, mon pote.

— Assieds-toi avec ta copine et bois un verre. Ça fait un bail que je t'ai pas vu.

Fezz tira sur sa clope avant de l'écraser dans le cendrier, puis se pencha et saisit une bouteille de gin. Ryan accepta et s'installa sur le canapé, après que les deux types se furent poussés pour nous faire de la place. Voyant que je ne bougeais pas et que j'avais très envie de m'en aller, il tendit la main, m'attrapa par le poignet et m'attira sur ses genoux.

— Viens par là, bébé, se moqua-t-il.

J'eus soudain la brusque envie de lui bourrer les couilles de coups de pied. Il me retint par la taille lorsque je tentai de me relever, me prit par la nuque et murmura près de mon oreille :

— Reste sage, Siana, putain. J'en ai pas pour longtemps.

Je tournai le visage pour planter des yeux furieux dans les siens. Son regard vif brillait d'un éclat que je ne lui avais encore jamais vu et que je n'étais pas capable d'identifier. Tout ce que je savais, c'était que la situation ne me plaisait pas. Mes tripes se tordirent.

— Je sais pas ce que tu es en train de foutre, mais je veux rentrer

chez moi, chuchotai-je d'un ton sec.

— Je te ramènerai après, mais je peux pas faire n'importe quoi ici, OK ? Cinq minutes.

— Trois...

— Vendu. On boit un verre et on se tire.

J'acquiesçai à contrecœur et restai calmement assise sur les genoux de Ryan en essayant de masquer mon irritation.

L'autre type, un brun aux cheveux courts qui semblait à peu près normal, poussa deux verres vers la bouteille que tenait Fezz. Celui-ci les remplit à ras bord, puis nous les offrit. Je crispai la mâchoire en le prenant et tournai la tête vers Ryan qui m'observait, un vague sourire aux lèvres.

— Arrête de te foutre de ma gueule, grommelai-je.

— Si tu voyais ta tête !

— La ferme.

— À la tienne, bébé, lâcha-t-il en heurtant mon verre du sien.

Un peu d'alcool tomba sur nos doigts.

— Si tu m'appelles encore comme ça, je t'arrache la carotide avec les dents !

Ryan pouffa de rire, en même temps que ses potes.

— Ta nana, c'est une vacherie, mec, lança la crête bleue. Tu dois pas rigoler tous les jours.

— Ouais, elle sait jamais se taire, sauf quand je l'occupe.

Je ravalai un juron, pendant que ses copains pouffaient de rire. Ryan me pinça les fesses et je fus à deux doigts de bondir au plafond. Je lui adressai un regard noir qu'il soutint en m'affichant une mine railleuse, puis il siffla son verre cul sec. Je trempai prudemment mes lèvres dans le gin. Je ne buvais jamais d'alcool en dehors d'une bière avec Morgan de temps en temps. Le gin, c'était nouveau pour moi, et je n'avais aucune intention de perdre le contrôle ici. Pas avec la main de Ryan sur mon cul et le regard vitreux de Fezz qui se roulait un joint.

Le brun zappa puis, grognant contre les programmes de merde, se leva et alluma la console de jeu. Il balança une manette à la crête bleue et ils se lancèrent tous les deux dans une partie de GTA en se jetant des vanes.

Fezz bascula la tête en arrière, sur le dossier du fauteuil, tandis que sa bouche relâchait un nuage de fumée. L'odeur de l'herbe vint rôder aussitôt près de mes narines.

Ryan se pencha et se servit un autre verre, puis il se carra dans le canapé, sa main toujours sur mes fesses. Je tentai de bouger sur ses genoux pour qu'il la retire, mais il enfonça ses doigts dans ma chair et m'entraîna contre son bassin. Sous moi, je sentis soudain l'épaisseur d'une érection et mon regard frappa celui de Ryan. La nuque calée contre le dossier, ses yeux vairs m'observaient d'un air brusquement sombre et grave, qui éveilla une nuée de frissons le long de ma colonne vertébrale. Tout à coup, j'identifiai son regard et une coulée de plomb tomba dans mon estomac. Il me contemplait, rongé par le désir – un désir pernicieux, qui n'avait pas de raison d'être – et la rage fondit sur moi. Je posai la main sur son torse pour tenter de me relever, mais ses doigts s'enfoncèrent plus fort dans mon short.

— Lâche-moi, ordonnai-je à voix basse.

Il ne me répondit pas et se contenta de me regarder.

— Ryan...

— La ferme, Siana !

Sa voix gutturale retentit dans le salon. Sur le canapé, ses deux potes tournèrent la tête vers nous, surpris, et me regardèrent bizarrement. Fezz se marra depuis son fauteuil en m'adressant une telle œillade emplie de... vide... que la boule s'amplifia dans mon estomac. Ce n'était qu'un putain de piège. Cette fois, je n'hésitai pas et tentai d'échapper à l'étreinte de Ryan, mais celui-ci jeta son verre au sol, se moquant de renverser l'alcool sur la moquette, et m'attira contre son torse, refermant ses deux bras autour de moi, ses mains toujours sur mon cul.

— Tu arrêtes de jouer les saintes-nitouches deux minutes. C'est pas ton genre, Siana, me la fais pas à moi. T'es plus chaude qu'un volcan.

J'écarquillai les yeux, le poulx battant féroce.

— Sale connard...

Ses lèvres se plaquèrent violemment sur les miennes pour m'obliger à me taire. Sa langue tenta de me goûter. Je le mordis si fort qu'un jet de sang explosa dans nos deux bouches. Ryan gémit de douleur, tandis que ses potes ricanèrent en nous voyant nous débattre, mais aucun d'eux n'esquissa le moindre geste.

— Sauvage, balança la crête bleue.

Ryan recula la tête et m'offrit un sourire sanguinolent, les dents

rougies.

— T'en fais des simagrées pour pas grand-chose.

Il relâcha soudain la pression de ses mains et me libéra. Je bondis aussitôt sur mes pieds et filai sans me retourner en direction de la sortie.

J'entendis rire dans mon dos, mais je ne m'en préoccupai pas. Je voulais seulement sortir d'ici.

Je saisis la poignée lorsqu'un bras se referma autour de ma taille et m'entraîna contre un torse dur comme l'acier. La bouche de Ryan vint se poser près de mon oreille.

— Arrête, Siana. Je t'avais dit de rester tranquille deux minutes.

— Tu te fous de moi ? Mais qu'est-ce qui t'a pris de faire une chose pareille ? Lâche-moi ! Je veux partir d'ici.

— Ouais, on y va.

— Me touche pas !

Folle de rage, je lui griffai le bras en tentant de l'éloigner et il lâcha un grondement. Il me poussa en avant et je basculai contre la porte. Ma tête heurta le battant et le corps de Ryan se colla au mien, m'interdisant toute fuite. Sa bouche revint près de mon oreille et son souffle brûla ma peau :

— Écoute, Siana, on n'est pas chez des enfants de chœur ici, tu piges ? J'ai une image à tenir. Je suis le fils Kingsale, OK ? Ils doivent croire que t'es mon nouveau joujou. Te rebelles pas comme ça. Me fais pas honte. C'est comme ça que ça fonctionne.

— Dans quel putain de monde tu vis ? Je sors avec ton frère, abruti !

Il ricana.

— Je suis au courant, mais je pensais pas que tu te montrerais aussi revêche.

— Revêche ? Mais qu'est-ce que tu croyais au juste ? Tu me prends pour une petite poule qui en veut à ton fric ou tu penses que c'est ta putain de bite qui me fait envie ?

— Il n'y a que toi pour débiter autant de gros mots en une seule phrase. Calme-toi. C'est fini, OK ?

— Commence par me libérer et ensuite on verra si j'ai envie de te tuer ou pas.

Il rit de plus belle, son corps secoué d'hilarité, et posa son front contre ma tempe. Ses lèvres encore rouges de sang effleurèrent ma joue et il poursuivit :

— Ce que t'es butée comme fille. J'ai pas l'intention de te faire du mal. Respire.

— T'as obtenu ce que tu voulais en venant ici, alors maintenant tu me ramènes et, si tu me touches encore, je hurle, t'entends ?

— Oh, je t'entends, Sian. Je t'entends toujours.

Je parvins à tourner légèrement la tête et je croisai son regard bleu, celui qui était le plus froid, le plus menaçant des deux.

— Ça veut dire quoi ? maugréai-je.

Il ébaucha un sourire provocant.

— Rien de plus.

Je n'en croyais pas un traître mot. Mais il recula et me rendit ma liberté. J'ouvris la porte sans attendre, dévalai les marches et fonçai dans la rue. Ryan me rattrapa par le poignet devant la maison voisine et me désigna son pick-up.

— Monte.

— Non !

— Monte dans cette bagnole ou je raconte à mon frère que t'as frotté ma bite dans la voiture pendant tout le trajet de retour.

Je pivotai les talons vers lui et écarquillai les yeux de stupéfaction et d'horreur. Il m'offrit un rictus féroce, de celui qui ne laisse aucune chance à sa proie de s'en tirer vivante.

— Tu ferais pas ça...

— Je vais me gêner. À toi de voir. Tu montes dans la voiture, je te ramène et t'oublies cette histoire. Point.

J'arrachai mon bras de sa poigne, lui balançai un coup d'épaule en passant près de lui et ouvris la portière en jurant mais, avant de grimper sur le siège, je me retournai, lui envoyai un regard furibond et lançai :

— Tu caches bien ton jeu, Kingsale.

Je m'installai sur la banquette et Ryan referma la portière derrière moi. Par la vitre ouverte, l'avant-bras calé dessus, il me répondit en me décochant un clin d'œil :

— T'as encore rien vu, Miller. Rien du tout.

Un frisson de froid s'empara de moi sous l'intonation menaçante et emplie de désir de ses paroles.

Chapitre 26

Siana

Je saisis brusquement la bouteille et la balance contre le mur en poussant un cri de rage.

— Sale enfoiré de merde !

Mon frère se précipite aussitôt vers moi et m'attrape dans ses bras. Il me retient tandis que j'essaie de démolir la table en jetant des coups de pied à tout va.

— Lâche-moi !

— Siana, calme-toi, bordel... Arrête !

Je me débats de plus belle, mais les bras de John ceignent ma taille, il finit par me plaquer contre le mur et épingler mes poignets le long de mes hanches.

— Calme-toi... Respire, c'est du passé, Siana. C'est fini tout ça. Je n'aurais pas dû t'en parler. Je suis désolé.

J'essaie de reprendre mon souffle, arrimé aux yeux de mon frère. Il se force à respirer normalement, alors je me cale sur son souffle. Quand il comprend que je ne risque plus de péter tous les meubles de la maison, il me relâche et je me laisse tomber talons contre fesses. Il s'accroupit devant moi et passe la main dans ses cheveux.

— Morgan le sait pas, hein ? me demande-t-il.

Je hausse les épaules, déconforte.

— Je n'en sais rien, j'avoue tristement. Je n'en sais rien du tout et ça n'a plus la moindre importance maintenant. Ce qui est fait est fait.

Il pousse un soupir, puis appuie son coude sur son genou.

— Qu'est-ce que tu as fichu pendant dix ans, Siana ? T'étais où ?

— J'ai pas mal baroudé, je réponds en basculant l'arrière de mon crâne contre le mur. À Vegas d'abord, puis à LA. J'ai cumulé tout un tas de boulots merdiques et je m'en suis sortie.

— À quel prix ?

Ses paupières se plissent et ses iris scintillent en m'étudiant avec attention.

— Au prix qui convient.

— Par rapport à quoi, Siana ?

— À la profondeur de ma foutue fierté.

Il hausse un sourcil, étonné.

— Je comprends pas.

— J'aurais pu revenir plus tôt. Mille fois, j'en ai eu envie et j'aurais pu tout faire cesser. Mais, par péché d'orgueil, je n'ai pas voulu céder. Morgan m'a chassée comme si je ne représentais rien pour lui – pire que ça, comme si je n'étais qu'une sale chienne –, alors je suis restée loin de cette ville pourrie. Il le méritait.

Une larme chaude roule sur ma joue et John l'efface de son pouce.

— J'ai un fils, je lâche subitement.

Sa bouche s'entrouvre de stupeur. Il passe la main dans ses cheveux bruns en bataille et souffle.

— De lui ?

— C'est si facile de le savoir ?

— Ouais, Siana, c'est facile. Tu lui as dit ?

— Non, pas encore.

— Tu comptes le lui avouer ?

— Oui, Aidan veut le voir. Je le lui ai promis.

Il hoche la tête.

— Aidan...

Il arque un sourcil moqueur, puis ajoute :

— Moi aussi, je veux le voir. C'est mon neveu !

Avec un large sourire, il m'attrape dans ses bras, sa main sur mon crâne.

— Je te le présenterai. Il sera ravi de faire ta connaissance, depuis le temps que je le bassine avec toi. Il est presque jaloux que je puisse t'aimer autant.

— Je lui prouverai que c'est un truc de famille.

Il dépose un baiser sur ma joue et m'aide à me redresser.

— Morgan sera pas enchanté, à mon avis, quand tu lui lâcheras le morceau.

— Ouais, pas la peine de m'en parler. Je risque de déclencher les foudres de l'apocalypse.

Comme je n'ai pas investi l'étage, John déplie le canapé et décide de dormir avec moi, à l'ancienne. Mais au lieu de chercher le sommeil, nous passons la nuit à nous raconter tout ce que l'on a loupé. Je lui parle de mon fils, de ses qualités, de ses défauts, de sa beauté et de son intelligence. Je lui montre des photos sur mon téléphone. Quant à John, il me parle d'Ilia, de son incapacité à se poser longtemps, de ses colères souvent titanesques, mais de son affection pour elle. Il l'a mise en fond d'écran sur son portable : c'est une grande brune, très fine, aux cheveux coupés court, en un carré plongeant. Son visage est un peu enfantin, avec des joues rebondies et des lèvres roses, mais c'est son regard franc, honnête et déterminé qui me plaît tout de suite. Et la manière dont Johnny parle d'elle, d'une voix rauque et vibrante, mesurant chaque mot, comme s'il souhaitait conserver secrète son image, mais j'ignore si c'est par pudeur ou pour une autre raison.

Je ne sais même pas à quelle heure nous rendons les armes, étendus face à face, les mains jointes.

Je suis réveillée par la sonnerie de mon téléphone. Je tâtonne sur la console près du canapé, tandis que John grogne dans son sommeil. Je finis par l'attraper et décroche sans regarder le nom de mon interlocuteur. J'aboie dans le combiné :

— Quoi, putain ?

— Toujours un plaisir de te parler, Sian.

Je grommelle en reconnaissant la voix de Morgan. J'ouvre un œil, aperçois le message peint en rouge sur mon mur et me redresse sur l'oreiller en jurant.

— Pourquoi tu m'appelles si tôt ?

— Il est 14 heures.

— C'est tôt !

— Dans ton monde sûrement, pas dans le mien.

— Dis à ce connard qu'il fait chier, balance John en me tournant le dos.

— J'ai entendu, ricane Morgan dans mon oreille. Tu dors avec ton frère maintenant.

— En quoi ça te regarde...

— J'aime pas que tu dormes avec un autre mec, même ton frère.

— La ferme, Morgan. Dis-moi pourquoi tu m'appelles.

— Mon avocat a préparé les papiers pour la vente de la maison. Il me faut ton numéro de compte bancaire pour procéder au virement, et tu pourras passer les signer en fin d'après-midi.

Je soupire en repoussant une mèche de cheveux de mon visage. Mal à l'aise, je finis par rejeter les couvertures et me lever. Je me dirige vers la cuisine quand Morgan me relance :

— Tu m'as entendu.

— Ouais, laisse-moi deux minutes. Je me réveille. J'ai besoin d'un café.

J'attrape une casserole et mets de l'eau à chauffer sur la cuisinière.

— Siana, j'ai pas toute la journée !

— Arh, ça va... Je n'ai pas de compte bancaire.

Un silence me répond, puis un soupir.

— OK, dans ce cas, je demanderai à ce que l'on s'occupe de ce léger imprévu. Étant donné la somme que je m'apprête à te verser, cela ne devrait pas poser de gros problèmes, à moins que tu n'aies commis...

— Non, j'ai rien commis du tout, abruti, j'ai juste pas de fric, OK ?

— OK, répond-il d'une voix neutre.

Je prends un mug dans le placard et ouvre un sachet de café soluble.

— Pas de moquerie ? je demande, caustique.

— T'en as besoin pour pouvoir m'insulter ensuite ?

— Nan, pas vraiment. Je peux t'insulter quand j'en ai envie.

— Te gêne pas, mon ange. Ça m'excite !

— Dégénéré !

Il rigole, puis ajoute :

— Passe vers 17 heures à mon bureau.

— Lequel ? Celui de Ryan ou du siège ?

Il pousse un grondement méprisant.

— Celui de Kingsale Hall, salope...

Je me bidonne dans le combiné et je lui raccroche au nez.

— J'espère que tu me prépares un café aussi.

Je me retourne vers la porte et découvre John en simple boxer, appuyé contre le montant. Il bâille puis passe la main dans ses cheveux en bataille. Je lui adresse un sourire en coin et tire une autre tasse du placard.

— Quand y en a pour un, y en a pour deux.

Il repère la boîte de café soluble et bougonne.

— T'aurais pu faire les courses.

— J'avais autre chose en tête et je ne comptais pas m'attarder ici.

— À d'autres.

Il s'avance dans ma direction, retire la casserole dont l'eau commence à crépiter et remplit nos deux tasses.

— Pourquoi Kingsale appelait ?

— Pour les papiers de la maison. D'ici ce soir, j'aurai un joli pécule.

Il me regarde du coin de l'œil, puis un sourire étire ses lèvres.

— C'est ça que tu attends, en réalité...

J'arque un sourcil, puis rigole.

— Si je lui avoue que je lui ai caché sa paternité avant d'avoir signé les papiers, je pourrai m'asseoir sur mes trois cent cinquante mille dollars. Je ne suis pas une gentille fille, Johnny, et Morgan n'est assurément pas un mec qui pardonne.

— Ouais, sœurette, la survie, c'est quelque chose que je comprends. Ça me dérange pas que tu l'entubes, et de toute façon, c'est lui qui t'a foutue dehors.

— Je ne suis pas certaine qu'il le voit sous cet œil, mais je n'ai pas le choix.

— Si Aidan te l'avait pas demandé, tu le lui aurais révélé ?

Une douleur se diffuse aussitôt dans ma poitrine. Je saisis le bord du plan de travail et relâche un soupir, avant de relever les épaules et de regarder la maison voisine par la fenêtre.

— Aidan a été ma seule bouffée d'oxygène pendant dix ans, John. Pas uniquement parce que c'est mon fils, mais aussi parce que c'est le sien. C'est une part de lui. J'ai eu envie de prendre mon téléphone pour le lui avouer des milliers de fois, mais à chaque occasion, j'ai eu peur et j'ai eu mal, parce que je me souviens encore de ce jour où il a

ouvert la portière de son pick-up en me jetant au visage les pires paroles qu'il pouvait m'adresser, et ces foutus quatre cents dollars. Je sais que je n'ai pas été honnête, mais... il m'a rejetée au moment où j'avais le plus besoin de lui.

— Tu ne réponds pas vraiment à la question, remarque-t-il.

Je tourne les yeux vers lui et repère son sourire. Je hoche la tête, puis attrape la boîte de sucre dans le placard.

— Je ne sais pas, Johnny. Je ne sais vraiment pas.

— Je mets les pieds dans le plat, sœurette, désolé, mais t'as conscience qu'il risque de te le prendre ?

— Oui, mais je me battraï pour que ça n'arrive pas.

— C'est un Kingsale, Siana. Il peut tout.

— Tu fais des études de droit, ça tombe très bien.

Je lui adresse un clin d'œil peu convaincant, mais il hoche la tête et passe la main sur ma nuque pour m'attirer dans ses bras.

— Ouais, Sian, je me battraï avec toi, c'est sûr.

Chapitre 27

Morgan

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Iris m'a sauté dessus à peine rentré à la villa, folle de rage que j'ai permis la sortie de prison de Siana. J'ai supporté une crise de nerfs, une crise de larmes et de la vaisselle brisée. Au final, j'ai menti, comme tous les jours depuis dix ans, en affirmant que Siana ne représentait plus rien, que je récupérais seulement sa baraque pour qu'elle foute le camp plus vite hors de nos vies. Je ne sais pas si Iris m'a cru et je m'en fous. J'ai prétexté que j'étais crevé pour ne pas avoir à la baiser, mais comme je ne supportais pas de rester au lit, je me suis enfermé dans le bureau de Ryan – mon bureau maintenant. Je déteste cette pièce. Chaque meuble, chaque pan de mur, même l'odeur, me renvoient au pire moment de toute ma vie. Et pourtant, c'est dans cette pièce que je passe le plus clair de mon temps, comme une piqûre de rappel de tout ce que j'ai perdu et démoli.

Un verre de whisky à la main, j'ai regardé le lever du soleil par-delà les coteaux de grès, jusqu'à ce que ma mère me tire de ma torpeur. Après un autre sermon pénible sur mes sentiments inappropriés pour une catin, partir de la villa m'a semblé la seule option possible. Wild High City aime me rappeler que je suis tombé amoureux de la mauvaise personne et que mon désir pour elle représente un acte démoniaque qui sera puni par Dieu !

Ouais, mon âme est déjà foutue, alors quelle importance...

Pour oublier le goût de cendre qui perdure sur ma langue, je me plonge dans le travail. Mon avocat m'appelle pour m'informer que l'acte de propriété est prêt, ainsi que l'argent ; j'en profite pour téléphoner à mon ange et la prévenir. Et je l'attends ensuite impatientement, rongé de l'intérieur par tout un tas de saloperies que je m'étais efforcé d'oublier pendant des années, sans y parvenir. Mais de la savoir dans ma ville, arpentant mes rues, dormant et vivant à quelques miles de moi, mon sexe en gonfle, avide de sang. Si j'essaie d'être honnête envers moi-même, j'ai beau désirer son départ et le redouter en même temps, je sais que je cherche un moyen stupide, ridicule et impossible de l'obliger à rester ici. Ça ne nous mènera à rien, à part notre autodestruction programmée, mais je m'en

contrefous. J'ai besoin d'elle autant que j'ai besoin de respirer, et j'ai l'impression d'être resté en apnée pendant dix ans.

Je m'adosse à mon siège, jette un œil à ma montre. Il est déjà 17 h 30, la garce est en retard ! Je souris en contemplant par la grande baie de mon bureau le désert qui s'étend au-delà du béton. Le contraste entre les deux m'a toujours captivé : l'asphalte gris s'étirant au milieu du grès ocre, déchirant la nature pour la conquête de l'Ouest. Je ne me verrai vivre nulle part ailleurs, même si cette ville m'a pris plus qu'il n'en faut dans une vie, je ne pourrai jamais m'en détacher. Je suis lié au désert, comme si mon sang charriait la terre et que sa rugosité m'aspirait. Cet endroit fait partie de moi.

La sonnerie de mon téléphone résonne soudain dans mon bureau, interrompant mes pensées. J'appuie sur le bouton du haut-parleur et entends la voix de ma secrétaire :

— Monsieur Kingsale, votre rendez-vous de 17 heures est arrivé.

Je secoue la tête en regardant les aiguilles de ma montre.

— C'est moi, connard ! explose la voix de Siana dans le haut-parleur.

— Madame, je vous en prie...

— Quoi ? aboie Siana. Faut bien le prévenir...

Je rigole tout seul, puis mordille ma lèvre inférieure avant de lâcher :

— Faites-la donc monter, cela nous évitera un scandale au milieu de mon hall d'entrée.

— Bien, monsieur.

Elle raccroche, mais j'ai le temps de percevoir le rire mélodieux de Siana. Elle compte m'en faire baver jusqu'au bout !

Je pianote sur mon bureau en l'attendant. Je pourrais presque sentir sa présence tandis qu'elle prend l'ascenseur, grimpant jusqu'à moi. Est-elle nerveuse ? Excitée ? Folle de rage ? Ou un mélange de tout ça ?

Les talons de ses boots retentissent sur le parquet du couloir. Je ne m'attends pas à ce qu'elle frappe à la porte, aussi je ne suis pas surpris quand elle l'ouvre en grand, la claque derrière elle et pénètre comme une tornade dans mon bureau.

Vêtue d'une courte jupe bleue et d'un débardeur noir moulant ses seins, elle se campe devant moi, les mains sur les hanches. Ses cheveux bruns déferlent dans son dos et autour de ses épaules. Elle est

maquillée d'un trait de khôl et d'un fard marron doré, surlignant la beauté de son regard. Sa peau bronzée semble me narguer : ses longues cuisses à demi nues, ses bras découverts, sa gorge bien trop appétissante. Putain, tout m'attire chez elle comme un aimant. J'ai une érection rien qu'à la contempler, tandis qu'elle se tient avec insolence sous mes yeux affamés. Sa langue humecte ses lèvres et, en écho, je l'imité. Elle me dévore du regard autant que je la dévore. Notre appétit de l'autre semble n'avoir aucune fin.

Elle se penche vers moi et pose les mains sur le bord de mon bureau. Son décolleté bâille sur sa poitrine et je me rince l'œil sans vergogne en apercevant le sommet délicat de ses seins. Je me force à remonter mes yeux vers les siens, même si ça ne me dérange pas qu'elle m'ait vu la reluquer.

— Le spectacle te plaît, j'espère ? me lance-t-elle effrontément.

— Il me plaît toujours. Il me plaira mille fois plus lorsque tu ôteras toutes ces fringues et que tu te coucheras dans mon lit, sous moi, en criant très fort.

Une mine narquoise joue sur son visage.

— Tu es d'une telle assurance ! Mais qui te dit que ce n'est pas toi qui crieras mon nom très fort pendant que je te chevaucherai ?

Mon sexe tend les boutons de mon jean à cette simple pensée. Je passe l'index sur ma bouche et mon cœur se met à pulser dans ma queue.

— Ça ne me dérange pas que tu me baisses, Siana, je réponds, lui arrachant une grimace dédaigneuse.

D'une mine amusée, je prends les documents que mon avocat m'a transmis et les fais glisser jusqu'à elle. Son regard emprunte une teinte légèrement vitreuse en se posant sur le tas de papiers.

— L'acte de propriété et les documents de la banque pour ton nouveau compte, avec tes trois cents cinquante mille dollars. Tu n'as plus qu'à les signer.

Elle les observe longuement, sans ciller, puis elle croise mon regard. Ces papiers sonnent le glas de sa raison d'être ici. Je le sais aussi bien qu'elle, alors je tranche dans le vif :

— Demain soir, Sian.

— Où ? me demande-t-elle sans hésiter.

Un sourire féroce se déploie sur ses lèvres quand elle ajoute :

— Chez toi ? Je suis sûre qu'Iris adorerait entendre le bruit que tu

fais quand tu jouis. Elle ne doit pas avoir l'habitude.

J'éclate de rire et secoue la tête.

— J'ai réservé une chambre dans un hôtel de St. George.

Une ride se creuse sur son front.

— Va te faire foutre, Morgan. Il est pas question que je baise avec toi dans une chambre d'hôtel comme une vulgaire traînée.

— Pourquoi ? C'est pas ce que tu es ?

Elle froisse l'un des papiers et me l'envoie au visage. Je lui décoche un rictus en repoussant mon siège en arrière et me relève, les mains en appui sur les accoudoirs.

— Signe ces putains de papiers.

J'attrape le document froissé, le déplie et le repose sous son nez.

— Qui me dit que tu n'essaies pas de m'entuber ? Tu crois que je vais signer sans les lire ?

— Trois cent cinquante mille dollars pour une baraque miteuse, de toi à moi, je crois que c'est toi qui m'entubes. Signe.

Ses lèvres frémissent de rage, mais elle prend le papier froissé et le parcourt du regard. J'en profite pour contourner mon bureau et me placer près d'elle. Siana ne bouge pas, concentrée sur l'acte de propriété.

— Tes retrouvailles avec ton frère se sont bien passées ? je demande en matant ses fesses.

— Oui, laisse-moi lire maintenant.

Je me lèche les lèvres, remonte les manches de ma chemise sur mes avant-bras, la chaleur harassante du désert à peine compensée par les ronrons de la clim.

Je m'approche tandis qu'elle est légèrement penchée sur mon bureau, les mains de part et d'autre de la pile de papiers, et je me positionne dans son dos. J'appuie mon bassin contre ses fesses et lui fais sentir l'ampleur de mon désir pour elle. Son dos se tend à mon contact et ses bras se rigidifient, les articulations de ses doigts blanchissent quand elle referme les poings.

— Qu'est-ce que tu fous ? me demande-t-elle, d'une voix acerbé mais troublée, lorsque mon index longe l'arrière de sa cuisse.

— Je prends un acompte.

— Morgan...

— La ferme et lis.

Mon souffle se répand le long de sa nuque et j'aperçois une chair de poule se graver sur son corps. Elle laisse échapper un juron, puis tente de se recentrer sur sa lecture. Elle tourne la première page et lis la deuxième, même si je sais que toute son attention est dirigée vers moi.

Mon index passe sous sa jupe et caresse la courbe délicate de ses fesses. Je bande dur contre elle et je mords dans ma lèvre pour ne pas la précipiter à plat ventre sur mon bureau pour la posséder sans attendre.

De l'autre main, j'entoure sa taille, puis caresse son ventre, sans la barrière de son T-shirt. Sentir sa peau sur la mienne manque de me faire éjaculer dans mon jean. Je mords sa nuque et dépose une nouvelle empreinte, près de la précédente, puis je la lèche, tandis qu'elle émet un bref soupir. Son corps chancelle, impatient, vulnérable et tout à moi.

Ma main remonte le long de son estomac, relevant davantage son débardeur, et frôle ses seins. Voilà ce que c'est que de ne jamais porter de soutien-gorge ! Siana frissonne sous ma paume. Sa tête s'incline vers l'avant, ses cheveux tombant sur la pile de documents. Elle halète et son souffle irrégulier attise davantage mon désir, tout comme le velouté de sa poitrine qui gorge ma queue de sang. Je retire mes doigts de sous sa jupe pour déboutonner mon pantalon qui me comprime.

En reculant pour me donner un peu d'espace, je remarque un tatouage dans le bas de son dos et je souris en tirant davantage sur le tissu pour le dévoiler. Je la sens se contracter, ses doigts froissent le papier sous sa paume, mais elle ne se défend pas.

Ma main se referme brusquement en poing sur son estomac. Un muscle de ma mâchoire tressaute, tandis que je cesse un instant de respirer.

Siana saisit un stylo tandis que je contemple le tatouage et, au-delà, mon cerveau se disloque sous toutes les ramifications qu'il provoque.

Une magnifique boussole sculptée en arabesques est encrée de noir sur sa peau, avec le prénom tout en volutes d'Aidan. Elle a marqué son corps du nom d'un autre mec ?

Je recule précipitamment, le sang pulsant dans mes tempes. Siana tient toujours le stylo à la main, mais elle ne bouge plus, comme statufiée.

Je laisse échapper un grognement de douleur pure, abrupte, sauvage. J'ai connu maintes façons de souffrir depuis que je l'ai

rencontrée, mais celle-ci me rentre dans les veines.

— T'es qu'une putain...

Ce sont les seuls mots que je parviens à arracher de mes lèvres. Je recule jusqu'à manquer de me casser la figure sur le fauteuil derrière moi. Mon regard ne parvient pas à s'arracher à la contemplation morbide de ce tatouage, jusqu'à ce que Siana rabatte le T-shirt sur ses reins.

Lorsqu'elle laisse tomber le stylo sur les papiers éparpillés et pivote vers moi, le visage bouleversé, je pète les plombs. Je fonce sur elle, la précipite à moitié sur le bureau en hurlant comme un fou :

— T'as aussi gravé le prénom de Ryan sur ton corps ? Il est où ? Tu l'as mis où, celui-là ?

Je lui relève à moitié la jupe sur les hanches, tandis qu'elle se débat, tente de saisir mes poignets pour m'en empêcher. Mais j'ai besoin de voir de mes yeux à quel point elle m'a trahi.

— Arrête, Morgan, c'est pas ce que tu crois !

— C'est pas ce que je crois ? T'as le prénom d'un mec tatoué sur toi, Sian ! T'es qu'une sale traînée, t'es qu'une menteuse !

— Arrête, Morgan, je t'en supplie, laisse-moi...

— Tu m'as fait croire toute ma vie que tu m'aimais, mais t'as jamais cessé de me baratiner !

— Non, non, non... Jamais... Je t'aime, tu le sais très bien, Morgan. C'est pas ce que tu crois... merde... Arrête ! hurle-t-elle d'une voix déchirée.

Je lui arrache à moitié son débardeur en le relevant sur son ventre. J'aperçois la trace d'une encre noire qui grimpe sur son sein en arabesques, et je tire dessus plus fort lorsqu'elle crie soudain :

— C'est ton fils ! C'est ton fils...

Je me fige net et relève les yeux vers les siens, stupéfait. Mon souffle disparaît dans ma poitrine. Une boule monstrueuse gonfle en moi et semble m'étouffer. Le monde autour de nous s'évanouit : la lumière crue de mon bureau, le béton de la ville par la fenêtre, le désert et les bruits ambiants du bâtiment. Il ne reste qu'elle et moi, perdus dans le néant que nous avons nous-mêmes façonné.

Les prunelles de Siana s'assombrissent sous mon regard. Elles sont noyées de larmes qui commencent lentement à perler de ses cils, des gouttes salées se répandant sur ses pommettes. Son corps tremble, ses jambes relevées contre mes genoux, en équilibre sur le bord du

bureau. J'ignore quelle tête j'affiche, mais elle doit ressembler à une horrible grimace de rage. La lèvre inférieure de Siana tremblote et elle semble soudain si chétive, si désemparée, que l'ampleur de son mensonge me saisit les tripes.

J'empoigne brusquement ses cheveux et l'oblige à incliner la tête en arrière tandis que je me dresse au-dessus d'elle. Sa respiration se tarit sous la violence de mon geste. Mon bassin appuie contre le sien pour l'empêcher de s'enfuir ou de se débattre. Il est hors de question qu'elle sorte de ce bureau maintenant.

— Mon fils ?

Ce sont les seuls mots que je parviens à articuler tant ma gorge paraît en feu.

Elle hoche la tête avec lenteur, entravée par mon poing qui maintient ses cheveux.

— Il s'appelle Aidan, le prénom de ton père, idiot.

Ma mâchoire se contracte méchamment.

— T'es partie avec mon gosse pendant dix ans...

J'ai du mal à croire ce que je viens de dire. J'ai du mal à réaliser la portée même de ces mots.

— Tu m'as mise dehors, Morgan. Je... je ne pouvais pas revenir.

— Tu ne pouvais pas ? Tu te fous de moi ? Qu'est-ce qui t'en empêchait ?

Ses larmes débordent de plus belle.

— Mais toi... Ça a toujours été toi, à cause de toi.

Son poing se pose sur mon torse et me bourrine lentement, comme pour marquer les battements de son cœur. Les miens seraient beaucoup trop brutaux.

— Pourquoi ? Putain, Siana, tu pouvais pas me faire ça... T'avais pas le droit...

J'essaie de reprendre mon souffle, mais je n'y arrive pas. Je serre ses cheveux avec plus de violence, si bien que je lui arrache une grimace douloureuse, mais je ne parviens pas à contenir ma force. Mes émotions menacent d'imploser à l'intérieur de mon corps pour me détruire.

— Tu m'as jetée dehors, Morgan... Tu ne sais pas ce que j'ai vécu, OK ? Tu ne voulais plus de moi. Tu me l'as clairement fait comprendre. Comment aurais-je pu revenir après ça ?

- Tu le savais quand t'es partie ?
- Non, je l'ai découvert deux ou trois semaines après.
- Comment tu sais que c'est le mien ?
- Parce que c'est le tien !

Je lâche ses cheveux et lui agrippe le menton, la rapprochant à quelques centimètres de mon visage. Ses grands yeux bleus plongent dans les miens sans faillir. Elle pince les lèvres et toute sa beauté destructrice me serre le bide. Même en tort, même sous mon emprise, elle ne perd rien de cette force inouïe qui m'a fait l'aimer tout de suite.

- Je veux un test de paternité et je veux le voir.

Elle acquiesce, de nouvelles larmes roulant sur ses joues. Mon cœur pulse dans ma poitrine.

- Comment t'as pu... me faire ça ?

Elle lève les yeux vers le plafond pour reprendre son souffle comme si elle était restée en apnée durant ces longues minutes. Elle hoquette, puis revient plonger dans mon regard.

— Parce que je voulais te le faire payer, crache-t-elle en pleurant. Te faire payer de m'avoir rejetée, de m'avoir laissé accoucher toute seule, de m'avoir abandonnée en croyant tous les putains de mensonges de ton frère, pour m'avoir... pour... ne pas m'avoir aimée jusqu'au bout. Je ne pouvais pas revenir... parce que je te détestais. Je t'ai haï, Morgan, au plus profond de moi, quand tous ces types m'ont touchée, quand j'ai serré notre fils dans mes bras et que tu n'étais pas là, quand j'ai dû survivre sans toi. Tu sais pas ce que j'ai vécu. T'as pas le droit de me juger pour ça. Tu es en faute autant que moi. Si tu l'avais voulu, si tu avais voulu me revoir, tu m'aurais cherchée et tu m'aurais trouvée, mais tu ne l'as jamais fait. Tu. M'as. Laissée.

Elle respire fort tandis que je reste tétanisé, me noyant dans ses yeux. En cet instant, cette expression n'a jamais été si vraie. J'ai le sentiment de me noyer, comme autrefois, lorsqu'elle est partie.

— Aidan est ma boussole, reprend-elle après un instant. Tout ce que j'ai fait, c'est pour lui. Pour le préserver. Pour lui offrir une jolie vie autant que possible...

- Quels mensonges tu lui as racontés sur moi ?

Ma voix est rocailleuse, sombre et profondément tranchante.

- Aucun. Il sait que tu es son père. Il sait qui tu es.

Je ricane.

— Oh, le portrait doit être beau !

Elle me donne un coup de poing dans la poitrine.

— Oui, il l'est, connard. Aidan sait qui tu es, à travers mes yeux, à travers tout ce que j'ai toujours ressenti pour toi.

— L'amour ou la haine ?

— Les deux, putain ! Tu es les deux.

Mes lèvres effleurent les siennes sans pouvoir m'en empêcher, ses larmes donnant un goût de sel à notre baiser. Sa poitrine monte et descend à toute allure. Ma main glisse de son menton à sa nuque et ma langue s'enfonce dans sa bouche pour la prendre. Elle gémit et resserre ses jambes autour de ma taille. Entre deux baisers humides et chauds, je murmure :

— Je te le pardonnerai jamais.

Et sa bouche revient aussitôt sur la mienne pour m'obliger à me taire.

Elle laisse ses doigts glisser le long de mes joues pour me rapprocher encore d'elle, me boire, me sucer les lèvres, me mordre et me marquer de sa chair, comme un foutu tatouage.

Quand je parviens enfin à m'arracher à son corps, j'ai un goût de sang dans la bouche. Je recule, tandis que Siana retombe sur ses pieds et rajuste ses vêtements froissés, la tête basse. J'arpente mon bureau, en passant la main dans mes cheveux.

— Je veux le voir, Siana. Fais-le venir.

Je relève les yeux vers elle.

— Oui, me répond-elle, il n'attend que ça. Il me l'a demandé. C'est la seconde raison pour laquelle je suis ici. Il souhaite te rencontrer.

— Connaître le salaud de père qui a jeté sa mère, hein...

Elle ne répond rien, tandis que je donne un coup de poing dans un mur et étouffe un râle de frustration et de douleur.

— Je veux ta promesse, Morgan.

— Une promesse ? Tu manques pas d'humour, Sian. Laquelle ?

— Que tu ne me le prendras pas.

Je lève les yeux vers elle, des yeux emplis de rage et de souffrance, et de ce putain de manque qu'elle éveille tout le temps en moi. Mes narines frémissent de colère.

— Oh ! Je dois te faire une telle promesse ? Tu m’as volé mon fils pendant dix ans et je dois te promettre de ne pas te le prendre à mon tour, c’est ça ?

Une expression de chagrin étreint ses traits et me transperce le cœur.

— Morgan, je t’en prie...

— Non, putain Siana ! Comment oses-tu me demander ça ? Comment peux-tu... Putain, ramène mon fils ici !

Je pousse un cri de rage, et ajoute :

— Fous le camp de ce bureau ! Fous le camp !

Je serre les poings, tandis qu’elle tressaille. Elle rabat sa jupe correctement sur ses cuisses et, en silence, les larmes ravageant son beau visage, elle se dirige vers la porte en chancelant.

— Dans quel genre de taudis tu l’as fait vivre ? je lance, mesquin, les dents serrées.

Elle se fige et m’adresse un regard si désespéré que mon cœur s’émiette. Elle hoche lentement la tête, comme si je venais de lui infliger une blessure mortelle.

— J’ai... j’ai fait ce que j’ai pu, Morgan... Je te l’amènerai, mais pas chez ta pouffiasse. Trouve un autre endroit pour lui.

— C’est ta seule condition ? je demande, de plus en plus dévoré par la rancœur.

Je sens sa poitrine se serrer depuis ma place.

— Oui.

Et sa voix se brise.

Chapitre 28

Siana

Je noie mon chagrin dans un verre de gin. La musique du *Noise Bar* résonne dans mes oreilles, Blues Saraceno tournant à plein tube. Le barman sexy, avec qui j'ai baisé lors de ma première soirée ici, se tient devant moi, un coude sur le comptoir. Ses beaux yeux bruns me fixent avec une certaine affection.

— T'as vraiment pas l'air dans ton assiette, la belle, déclare-t-il de sa voix grave.

— Ça se voit tant que ça ?

— T'as sifflé trois verres de gin sans ciller, ouais, ça se voit.

— Et je suis même pas saoule. Tu m'en sers un autre, tu seras un amour ?

Il m'adresse un sourire et remplit mon verre à shot à ras bord.

— Tu trinques avec moi ?

Il s'empare aussitôt d'un autre verre, verse le liquide dedans et porte un toast :

— Au merdier de nos vies !

— Pertinente allocution ! je réponds avec un clin d'œil.

J'avale mon verre d'un trait, vite imitée par mon beau barman, puis je me laisse tomber sur mon bras replié en lâchant un long soupir. Ma vie vient d'exploser. Je risque de perdre ce pour quoi je me suis battue depuis dix ans, ce qui me donne la force de continuer à avancer, ma raison de vivre. Morgan me l'arrachera sans scrupule, parce qu'il pense que je le mérite. C'était couru d'avance. Je le savais...

Une silhouette apparaît brusquement à mes côtés et se laisse tomber sur le tabouret. Je lève les yeux sans ôter le menton du bar et croise le regard attendri de mon frère.

— Hey, mec, la même chose que la demoiselle.

Le barman s'empresse de le servir, puis lui tend son verre.

— N'emmerde pas la demoiselle, le prévient-il, m'arrachant un

sourire.

Je lève les yeux vers le beau blond.

— C'est mon frère, mais c'est gentil.

Le barman hoche la tête, amusé, puis s'éloigne sans rien ajouter.

— C'est ton QG, si je comprends bien, se moque Johnny en regardant autour de lui les quelques tables occupées par des bikers et leurs nanas ou des étudiants qui se sont perdus dans le coin, au milieu du désert.

— On peut dire ça. Au moins, ici, je suis sûre que personne ne viendra me chercher des noises.

Il ricane avant d'avaler le contenu de son verre puis, redevenant sérieux, il me demande :

— Alors, ton SMS manquait un poil de clarté. Tu m'affranchis ? Qu'est-ce qui s'est passé avec Morgan ?

— Il sait pour son fils et je n'ai pas eu le temps de signer les papiers. Je n'ai donc pas les trois cent cinquante mille dollars et Morgan est de mauvais poil. En somme, c'est la merde.

Je ne lui avoue pas que je dois un joli pécule à un dealer de LA, mais je suppose que, de toute façon, Johnny n'est pas idiot. Il se doute bien que mon subit besoin d'argent n'est pas sans raison.

Il se passe la main dans les cheveux avant d'attraper son paquet de clopes et d'en allumer une. Je n'ai même pas le courage de l'imiter.

— Ah ouais, tu fais jamais les choses à moitié, hein ?

— Nan, c'est pas dans mon karma.

— Qu'est-ce qu'il a dit en apprenant l'existence d'Aidan ?

— Ce qui était prévisible : il veut le voir, faire un test de paternité et si c'est probant, me le prendre pour qu'il puisse vivre dans le monde de paillettes que je lui ai refusé.

— Et tu comptes le laisser agir en toute impunité ? Il est aussi responsable que toi, Sian.

Je hausse les épaules, décontenancée. J'agite mon verre pour attirer l'attention du barman. Celui-ci trotte jusqu'à nous et, avec un sourire, délaisse la bouteille de gin sur la table.

— Je... je compte laisser Aidan choisir ce qu'il souhaite. Je ne peux pas aller à l'encontre de ses désirs ou le priver d'une vie paisible. Avec moi, il... Je sais même pas où on créchera dans un mois, Johnny. Ici,

il peut avoir tout ce qui lui a manqué.

— En dehors de sa mère, c'est ça ? Arrête, Siana, putain, fais pas ça. Tu te souviens de ce que l'on a ressenti quand papa et maman sont morts ? Comment tu crois qu'il le vivra si tu pars sans lui, sans te battre ? Tu comptes refaire la même chose qu'avec moi ?

Mon cœur déjà bien maltraité se contracte plus violemment dans ma cage thoracique, m'envoyant une lourde décharge dans le corps. Je serre les poings et baisse la tête sur mon verre, ravalant mes sanglots.

Aussitôt, la main de John se pose sur ma nuque. Il se penche vers moi et murmure à mon oreille :

— Je ne doute pas un instant que tu es une mère fantastique, Siana. Alors, t'as raison : laisse-le choisir. Moi, je sais ce que ce même te dira.

Il dépose un baiser sur ma tempe et me prend dans ses bras.

— Et je suis là maintenant. Je te laisserai pas tomber.

J'éclate en sanglots pour de bon en me blottissant contre le corps réconfortant de mon frère.

Tout ça... tout ça, c'est la faute de Ryan. Je le hais...

Chapitre 29

Siana

Onze ans plus tôt

Je me figeai sur le seuil de la cuisine. Merde, à 2 heures du mat', j'espérais pouvoir boire une tasse de lait chaud tranquille. Ryan était accoudé au comptoir. En sentant ma présence, il tourna la tête vers moi et ses yeux vairons dérangeants plongèrent dans les miens. Ses lèvres s'étirèrent en un rictus moqueur.

— Salut, Siana. Tu n'arrives pas à dormir ?

— C'est ça, répondis-je, laconique.

Je ravalai ma salive, puis, décidée à lui montrer qu'il ne gagnerait pas cette partie, j'entrai dans la cuisine et me dirigeai vers le placard. J'en sortis une casserole, attrapai le lait dans le frigo et le versai à l'intérieur. J'allumai ensuite la cuisinière et me tint hors de portée de Ryan. Depuis ce fameux jour où il avait tenté de m'embrasser, je prenais un grand soin à l'éviter, mais ce n'était pas toujours facile. Lorsque je dormais chez Morgan – ce qui se produisait régulièrement –, il errait constamment dans les parages, prenant un savoureux plaisir à me rappeler sa présence.

Pendant que je m'attelais à chauffer mon lait, son regard me brûla la peau.

— Pourquoi tu me fais encore la tête ? me demanda-t-il, comme si ce n'était pas logique.

— Tu sais pourquoi. T'es qu'un sale connard qui se cache derrière sa belle gueule !

— J'ai une belle gueule ?

Je lui envoyai un doigt d'honneur qui le fit rire.

— Pas suffisamment pour me donner envie d'écarter les cuisses.

Il rit de plus belle en tapant sur l'îlot central du plat de la main.

— Oh, Siana, ta vulgarité m'excite encore plus. Tu devrais arrêter. Ça me donne d'autant plus envie de toi.

Je lâchai un grognement, puis me détournai de lui pour attraper le cacao dans le placard opposé.

— Qu'est-ce que dirait ton frère s'il t'entendait parler comme ça à sa copine ?

Sa voix près de mon oreille figea mon sang dans mes veines :

— Il ne te croirait pas, et ce n'est pas un crime de trouver sa copine sexy. Je ne fais rien de plus, n'est-ce pas, Siana ?

Ses mains agrippèrent le rebord du plan de travail de part et d'autre de mon corps.

— C'est déjà bien trop. Tu es...

— Je suis ?

— Un connard malfaisant, qui croit que le monde est à lui.

— C'est le cas, en général. Je suis un Kingsale, ma belle. Toute la ville nous appartient.

— Sauf moi !

— T'es à mon frère. Quelle différence ?

— Je ne suis pas avec ton frère pour son blé. Il peut se le garder.

— Tout le monde a un prix, Sian. Il me suffit seulement de trouver le tien.

— Rien de ce que tu possèdes ne me fait envie. Tu me répugnes, Ryan.

Sa joue se frotta à la mienne et sa main enveloppa ma hanche. Je tressaillis à son contact et eus un haut-le-cœur lorsqu'il murmura à mon oreille :

— Un jour, tu me supplieras de te prendre, Siana. Tu écarteras tes cuisses pour moi et tu jouiras en me sentant en toi.

Je serrai les poings et me retournai brutalement face à lui, la mâchoire tellement contractée qu'elle me faisait mal. Je luttai pour la décrisper et lui lançai :

— Je préférerais avaler un litre de ciguë plutôt que de te laisser me toucher, Ryan. T'es qu'une merde. Tu vaux même pas la pisse que tu balances dans un urinoir !

Un éclair jaillit dans ses yeux. Il m'attrapa par les cheveux, resserra le poing.

— Je ferai taire ton insolence, Siana. Crois-moi, personne ne me parle comme ça.

Je relevai le menton autant que possible.

— C'est pas ça qui t'excite peut-être ? Que je ne veuille pas de toi, pire, que tu m'écœures, que tout ton être me donne envie de vomir ?

Un rictus se peignit sur son visage, tandis que son œil bleu semblait si froid qu'il me tétanisait de l'intérieur – mais jamais je ne le lui

aurais montré. Son pouce se posa sur ma bouche et l'écrasa. Je ne détournai pas les yeux, pas plus que je ne bronchai. Je le laissai masser mes lèvres comme s'il souhaitait effacer le désir qui lui polluait le cerveau et la queue que je sentais dure contre mon ventre.

— Je prendrai un plaisir dingue à démolir ta vanité, Siana. Un jour, tu seras à moi, je te le promets. Mais tu connais le deal, ma jolie, si t'en parles à Morgan, je raconterai toutes les saloperies que tu m'as suppliée de te faire. Tu crois qu'il aimera quand je lui dirai que tu m'as sucé dans la cuisine cette nuit ?

J'attrapai la casserole de lait bouillant et le renversai sur son pantalon tendu par son sexe. Il poussa un cri de douleur et de rage. La tête baissée, il m'adressa un regard furieux, tandis que je reculais vers la porte.

— Tu me le paieras, petite traînée.

— C'est ça, Ryan. Crois en tes chimères, mais je sais que rien de tout ça n'arrivera jamais. Je te hais. N'oublie pas ça.

Il inclina la tête, comme s'il était ravi de l'entendre, alors que je pivotai et me sauvai de la cuisine, le cœur martelant ma poitrine. Ma peau s'empoicrait de peur comme une seconde couche et mon ventre était noué. Ryan pouvait tout détruire d'un claquement de doigts. Il était si proche de Morgan, son frère, son modèle, celui qui ne le trahirait jamais !

Chapitre 30

Siana

Mon fils est assis à la table de cuisine de mes parents, à côté de Cheyenne. Dans mon dos, mon frère s'active et prépare à manger. Je pourrais presque me croire dans un rêve idyllique dans lequel ma famille serait enfin réunie.

Après être allés chercher Aidan et Cheyenne à l'aéroport de Las Vegas, nous sommes rentrés directement à la maison. Mon fils n'a cessé de me câliner, de m'apporter tout son amour et de m'assaillir de questions sur Johnny. Depuis qu'il a croisé le regard saphir de mon frère, il n'a cessé de le surveiller, les paupières plissées par la méfiance, vieille habitude façonnée par ses rencontres avec tous les sales types que j'ai dû fréquenter pour survivre. Il n'a aucune confiance envers les hommes. John l'a bien compris et s'est soumis sans broncher à un véritable interrogatoire : ce qu'il faisait dans la vie, où il habitait, son parfum de glace préféré, son équipe de foot fétiche, s'il avait des tatouages, ce qu'il comptait faire maintenant qu'il nous avait retrouvés... tout est passé au crible. Mon frère a souri face à toutes ses questions, jusqu'à me murmurer à l'oreille :

— Putain, je sais pas à qui il ressemble le plus, mais c'est un vrai chieur.

J'ai éclaté de rire.

Aidan a été sculpté par notre vie de bohème, où chaque jour était un nouveau combat, où chaque heure de plus était un autre pas en liberté, où chaque repas était un moment où nous n'aurions pas faim.

Alors, il a appris à ne pas se laisser marcher sur les pieds, il ne baisse jamais le menton, regarde droit dans les yeux et fait face au monde qui l'entoure, le cœur au ventre. Je suis fière de lui, du garçon qu'il est aujourd'hui et de l'homme qu'il deviendra un jour. J'ai foiré des milliers de choses dans ma vie, mais pas mon fils.

Une fois le dîner servi, nous nous rassemblons tous autour de la table, et je me surprends à songer que personne ne s'est assis ici depuis des années, pour partager un bon repas. La dernière fois, nos parents étaient en vie et nous étions encore heureux.

Mon frère se révèle être un véritable cordon-bleu, et une délicieuse odeur se répand dans la pièce, me remémorant des souvenirs agréables de notre mère qui chantonnait dans la cuisine en préparant le dîner et de notre père qui l'enlaçait, déposant des baisers dans son cou. Peu de temps avant que l'accident de voiture ne nous les vole à jamais.

Cheyenne s'est assise aux côtés de Johnny, et à en croire les longs regards dont elle le couve, elle trouve mon frère à son goût, ce qui ne m'enchant pas. Johnny a déjà une petite amie. Cheyenne a été blessée par la vie autant, voire bien plus que moi. Elle ne mérite pas de souffrir, encore moins pour m'être venue en aide. Même si son père a tenté de démolir son joli minois, elle a su le préserver et je ne puis nier que sa beauté presque enfantine est attirante, pour mon frère comme pour un autre homme. Mais rien de bon ne sortirait de tout ceci. De toute façon, cette ville détruit tous ceux qui en arpentent le sol, comme si le désert dévorait tout. Il est hors de question que je laisse Cheyenne se faire consumer à son tour.

Aidan avale une gorgée de jus de fruit, puis repose son verre sur la table. Son regard se braque sur moi et je devine la curiosité dans ses jolies prunelles vertes.

— Alors, maman, t'as parlé de tout, sauf du principal, me fait-il remarquer.

Feignant l'ignorance, je hausse un sourcil, tout en enfournant dans ma bouche un gros paquet de frites. Je mâche et perds du temps, tout en écoutant battre mon propre cœur dans mes tempes.

Il secoue la tête, faussement irrité.

— Allez, maman, quand est-ce que je le vois ?

J'avale le tout, puis prends une lampée de bière.

— Quand tu voudras, je réponds en claquant mon verre sur la table.

Mon frère me lance un regard sombre, qui n'échappe pas à Aidan. Il grimace, puis lui demande :

— Tu l'aimes pas, hein ?

Mon frère se frotte un sourcil, puis hausse les épaules.

— Nan, c'est une pourriture, comme toute cette famille. C'est leur faute si on s'est retrouvé dans la merde.

Je pousse un soupir et me prends le front. Ma famille ne connaît pas les pieux mensonges. Je surprends le regard compatissant de Cheyenne sur moi.

— M'en fous, décrète Aidan, je veux le voir quand même. C'est mon père.

— Tu le verras, Aidan, je te l'ai promis.

Il acquiesce et pose les coudes sur la table. Cette fois, son regard plonge dans le mien.

— Maman, je ne le laisserai pas me prendre. T'inquiète pas.

Je serre les lèvres et chasse une mèche derrière mon oreille.

— Oui... je sais.

Mon frère m'observe et semble lire à travers moi, mais il ne prononce pas un mot sur la possibilité que mon pire cauchemar se réalise. À la place, il balance avec un sourire :

— Morgan sera content : tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau. Il a pas fini de nous bassiner avec ça !

Aidan sourit, puis il me couve d'un regard tendre.

— J'ai les yeux de mon père, je sais, mais j'ai le sale caractère de ma mère.

Johnny pouffe de rire.

— Ouais, mon pote, t'es un Miller, lance mon frère avec fierté, arrachant un grand sourire à Aidan.

Je croise le regard amusé de Cheyenne et m'appuie contre le dossier de ma chaise en songeant à la rencontre que je redoute autant entre le père et le fils.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Morgan depuis trois jours, sinon pour me laisser quatre billets de cent dollars sur le pas de ma porte, afin de payer le billet d'avion d'Aidan. Quatre cents dollars... la même somme que lorsqu'il m'a chassée de la ville. Ce n'est pas anodin, loin de là, c'est le symbole de son rejet. Il m'abandonne une seconde fois. Il ne m'a pas donné de rendez-vous pour notre dernière nuit. Il n'en est sûrement plus question. J'ai brisé l'ultime lien qui nous arrimait l'un à l'autre par mon silence, et j'ignore si je dois m'en réjouir ou le pleurer. Pour l'instant, je me sens seulement anesthésiée, presque désincarnée. Je risque de perdre la prune de mes yeux dans quelques jours, alors que j'ai d'ores et déjà perdu l'amour de ma vie. Je ne sais pas jusqu'à quel point je peux supporter les coups du sort, mais mon cœur semble vouloir me montrer que j'approche fatalement du point de non-retour.

Après le repas, pendant qu'Aidan et Cheyenne végètent devant un programme télé, je m'éclipse sous la véranda et allume une cigarette, assise sur le banc. Johnny me rejoint et s'installe en équilibre sur la

rambarde en bois. Il embrase une clope et passe la main dans ses mèches brunes. Son regard se porte sur la rue, en direction de ma voiture.

— Va falloir repeindre cette inscription merdique, me dit-il.

— Oui...

Je ne lui confie pas que je n'ai pas d'argent pour le faire et que j'ai frotté durant des heures dans l'espoir de l'effacer, en vain.

— Siana ?

Sa voix sombre attire mon attention et je relève la tête pour me perdre dans ses yeux bleus.

— Pourquoi tu ne me le demandes pas ?

Je pince les lèvres, puis réponds, l'air de rien :

— Quoi donc ?

— Le blé. Pourquoi tu ne me demandes pas d'argent ?

Je secoue la tête, horrifiée.

— Je n'ai pas de raison de le faire.

— J'en ai assez pour t'aider. T'es ma sœur.

— Non, j'en veux pas et je refuse de parler de ça ! Je ne suis pas une mendiante...

— Et putain quoi, tu préfères te vendre ?

Je me crispe, une tension naissant dans ma nuque. Je me redresse et écrase mon mégot sous mon talon. Je le foudroie du regard, mais John le soutient sans ciller.

— Tu n'as pas...

— Je suis pas en train de te juger, Sian, me coupe-t-il sèchement, mais je vois bien que t'es dans la merde. T'effaces même pas cette saloperie, dit-il en désignant les mots peints sur la portière de ma Pontiac. Morgan n'achètera plus cette maison, tu le sais très bien, alors laisse-moi te filer un coup de main.

— Mais tu ne peux pas m'aider, Johnny, arrête. Ça ne sert à rien, et ce n'est pas grave. J'arrangerai les choses plus tard.

Il ferme les paupières et serre le poing sur sa cigarette.

— Combien tu dois ?

Je me laisse retomber sur le banc et bascule la tête contre la cloison.

— Cinquante mille dollars.

— À qui ?

— Un sale type, à LA.

— Pourquoi tout cet argent ?

Je hausse les épaules.

— Pour rembourser tout ce que je ne parvenais plus à payer. Pour payer toutes les factures qui arrivaient. Parce que... parce que j'en avais assez de trimer sans rien avoir. Je voulais... juste me reposer un peu, mais c'était une très mauvaise idée.

Je cale les coudes sur mes genoux et plonge le visage dans mes mains.

— Je suis fatiguée, j'avoue sans honte. Je savais que ça serait dur de venir ici, mais je ne pensais pas que... AHHHH !

Je pousse un cri qui brûle ma poitrine, puis me cogne l'arrière du crâne contre la cloison.

— Si, je savais très bien que j'allais en souffrir d'un bout à l'autre, parce qu'avec Morgan, ça ne peut pas être autrement, mais, une fois, rien qu'une fois dans ma vie, j'aurais aimé...

— Tu aurais aimé quoi ? me demande-t-il sans me lâcher du regard.

— Qu'on soit juste ensemble, lui et moi. Qu'on s'aime, comme avant. Juste comme avant.

Je ferme les paupières et ravale les larmes qui m'asphyxient.

La main de Johnny me tire un frisson en se posant sur mon genou. J'ouvre les yeux et le découvre accroupi devant moi.

— Alors dis-lui.

— Il ne voudra pas m'écouter, John. Il croit que je l'ai trahi.

— Et il t'a trahie. Il t'écouterà. Dis-lui ce que tu ressens. Je le déteste, mais tu l'aimes, alors j'ai pas le choix. Parle-lui.

Il dépose un baiser sur ma joue et s'éclipse dans la maison, sans rien ajouter. Je reste seule un moment, plongée dans le silence, à fixer la rue, cette rue dont j'ai foulé un millier de fois le trottoir. Puis je soupire et saisis mon téléphone dans ma poche. J'appuie sur l'icône de son prénom et je suis surprise qu'il décroche sans me laisser mariner d'abord, mais il ne prononce pas un mot. J'entends seulement son souffle lourd, puis un léger mouvement comme s'il se déplaçait. Je finis par rompre cette pesanteur qui m'envahit :

— Aidan est là.

— Bien.

Simple, froid, direct, semblable à un uppercut au menton.

— Tu peux passer demain ?

Un silence me répond, puis :

— Oui, mais vire ton frère. J'aurai déjà assez à supporter ta condescendance.

— Je n'ai pas...

Je m'interromps, reprends mon souffle, puis termine :

— Je lui dirai d'aller faire un tour.

— Bien, répète-t-il. J'ai pris rendez-vous à la clinique pour le test. Il est d'accord ?

— Si ça peut effacer le moindre doute, oui.

Je me mordille la lèvre inférieure. J'ai l'impression qu'on passe mon âme à la lessiveuse.

— Morgan, si les tests sont positifs, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Le reconnaître. À ton avis !

Le sang quitte mon visage. Je malaxe mes mains avec nervosité. Je l'entends soupirer et je ferme les yeux en écho.

— Morgan...

— J'ai aucune envie de te parler. Rien que de t'entendre, ça me flingue, tu comprends ? Ta jolie bouche qui ne débite que des mensonges. Ta putain de chatte maudite qui se donne à n'importe qui. Ton foutu corps qui me vend des cauchemars parce que j'arrive pas à me le sortir du crâne. Je crois que je suis mort le jour où je t'ai rencontrée. Je regrette vraiment d'avoir dit que j'étais d'accord pour tout. C'était qu'une connerie !

Aucun son ne sort de mes lèvres malgré ma bouche ouverte sur un cri. Mon visage se crispe et, pour la première fois en des années, je ravale toutes mes larmes. Aucune ne s'échappe, parce qu'à mon tour, je viens de mourir de l'intérieur.

Je l'entends grogner, cogner dans quelque chose, puis murmurer de cette voix qui me déchire :

— C'est fini, Siana. Toi et moi, c'est fini.

— Non, je...

Il raccroche sans me laisser terminer et m'abandonne anéantie sur le banc.

Chapitre 31

Morgan

Un verre de whisky à la main, je tourne en rond comme un lion en cage. J'ai quasiment fini la bouteille. J'ai dévasté mon bureau après avoir raccroché le téléphone, ou plutôt après l'avoir jeté contre le mur. Par miracle, l'écran ne s'est pas brisé, mais je ne m'en préoccupe pas. Je fixe seulement mon téléphone étalé sur le parquet, des acouphènes dans les oreilles, comme si je pouvais entendre le cri sourd de Siana me déchirer les tympans. Mon cœur pulse si fort dans ma poitrine qu'il irradie et me consume. J'en ai mal de la haïr et de l'aimer en même temps. Tout se fracasse. J'ai envie d'une ligne, d'embraser mes veines de ce poison et surtout de ne plus réfléchir.

Elle m'a caché l'existence de mon fils... Mon fils ? Haha, en supposant que c'est bien le mien. Cette pute est capable de me mentir une fois de plus, pour obtenir son fric. Si c'est le gosse de Ryan, je risque de devenir fou. Je ne le supporterai jamais. J'ai besoin d'ôter ce doute de mon esprit.

Je siffle un nouveau verre et me laisse aller sur le divan de mon bureau, un bras sur les paupières. Ma tête bourdonne. J'ai mal dans tout le corps, comme si on m'avait roué de coups. C'est ce qui se passe quand on s'arrache du cœur la femme qu'on aime. Quand il ne reste rien qu'un organe qui palpite dans le vide.

Lorsqu'Iris entre dans le bureau, je ne relève même pas la tête, pas plus quand elle s'installe à califourchon sur mes cuisses.

— Tu es si distant en ce moment, chuchote-t-elle en embrassant ma mâchoire. C'est encore elle, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas, n'ouvre pas les yeux. J'entends Iris soupirer, puis elle soulève mon T-shirt pour y glisser la main et palper mon torse.

— Je ne comprendrai jamais ce qui t'attire chez cette fille. Elle est vulgaire. Elle n'a rien à t'apporter, Morgan. Tu en as conscience. Mais peut-être est-ce ce qui t'excite : forniquer ce genre de filles. Si c'est ce qui te plaît, je peux être une traînée pour toi, te donner ce dont tu as besoin.

Sa bouche se colle à mon oreille et lèche mon lobe, tandis que ses

doigts déboutonnent mon pantalon. Elle passe la main dans mon boxer et me caresse. Je n'esquisse pas un mouvement. J'ai l'impression d'être hors de mon corps. Je ne ressens même pas une once de plaisir, seulement le contact de sa paume sur ma queue qui grossit malgré moi.

— Ce sont ses mots qui t'excitent, Morgan ? me demande Iris. Ou sa dépravation ? Tu aimes qu'elle soit sale ?

Je crispe la mâchoire, tandis qu'elle me débite ses conneries.

— J'ai envie de toi, murmure-t-elle. De te sentir en moi. Prends-moi comme tu la prenais, Morgan.

Un frisson me traverse l'épine dorsale comme une dague. Je retire mon bras de mes yeux et les ancre à ceux d'Iris. Son visage de poupée parfaite se tient à quelques centimètres du mien. Iris n'a rien de vulgaire. Elle ressemble à un cul de bénitier fourré au foutre ! Elle se cache derrière une vitrine apprêtée pour dissimuler ce qu'elle désire au plus profond d'elle-même : la première place, la vanité, la beauté, la richesse, moi. Ce n'est qu'un jeu d'apparence.

— Prends-moi comme tu as envie de la prendre, insiste-t-elle, en déposant mon verre sur la table basse, derrière elle.

La douleur irradie mes tempes. Mon sang me brûle les veines. Je la regarde et c'est le visage de Siana que je vois.

— Tu veux être comme elle, Iris ? je hurle brusquement en saisissant son bras. OK, ma belle, sois une sale pute alors...

Je la bascule contre l'accoudoir du canapé et retrousse sa jupe sur ses reins. J'arrache à moitié sa culotte de dentelle, la laissant pendre sur sa cuisse, et j'empoigne mon sexe. Je la pénètre violemment, sans le moindre sentiment et sans la moindre douceur. Je la pilonne à lui arracher des cris qui me lamentent les oreilles. La rage inonde ma gorge, m'asphyxie, s'enracine dans mon corps. J'attrape les hanches d'Iris et la martèle de puissants coups de reins. Je ne me préoccupe pas de son plaisir ou même du mien. Je ne songe qu'à me vider, à ne plus penser, à oublier cette souffrance qui me submerge. Je n'arrive plus à la gérer ; elle me déborde de partout.

— T'aimes ça, que je te prenne à sa place ? je lui hurle en enfonçant mes ongles dans sa chair. T'aimes ça que j'ai besoin de penser à une autre pour bander pour toi ? Putain, crie plus fort, Iris, c'est pas assez. C'est que dalle !

Essayant d'être convaincante, Iris émet des petits râles de plaisir, des halètements et des couinements, et s'agrippe tant bien que mal au canapé. Ses cheveux balaient le sol, et je lui flanque une grosse claque

sur la fesse, qui lui arrache un geignement de surprise et de douleur.

J'accélère le rythme. Je regarde le mur d'en face. Toutes mes sensations sont occultées par l'alcool qui court dans mes artères à toute allure, par la pensée de Siana sous moi, contre cet accoudoir, le cul levé pour m'accueillir, les gémissements de Siana ruisselant dans mes oreilles, son corps nu, sa chatte sublime ouverte pour moi... Juste pour moi.

Au lieu de ça, je continue de raconter n'importe quoi :

— Quel effet ça fait quand ton mec veut en baiser une autre ? Tu sens ça, Iris, ce sentiment effroyable qu'on arrache ton putain de cœur ou tu veux juste ma bite ? Hein, Iris, qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je te veux, toi, toi, Morgan.

— Tu m'auras jamais ! T'es qu'une traînée, toi aussi.

— Mais je suis à toi.

Je grogne, la pénètre plus vite, lui arrachant une nouvelle plainte de douleur, mais je m'en fous. Je n'arrive même pas à m'en soucier.

Je suis en sueur, je retire mon T-shirt et l'envoie valser au sol. Ma queue me fait mal à force de frotter ses parois asséchées et je me concentre sur cette souffrance, tandis que les sanglots d'Iris éclatent dans la pièce. Je ne parviens pas à m'arrêter. J'ai le sentiment d'être habité par la rage, par tout ce ressentiment accumulé au fil des ans pour ne former qu'une boule géante dans mon estomac.

— Je t'aime, Siana, putain, je t'aime, je hurle en jouissant violemment, l'orgasme me vidant un instant la tête.

À peine terminé, je me laisse tomber sur le canapé, la nuque en arrière, le souffle saccadé. Iris se redresse, les cheveux ébouriffés, les joues rouges et striées de larmes, et le nez coulant. Le corps à demi nu et droit comme une reine, elle me balance une claque au visage et braille :

— Tu mérites tout ce qui t'arrive. T'es qu'un enfoiré, Morgan. Je t'ai tout donné, alors qu'elle est partie. Elle t'a trompé, elle a trompé tout le monde et elle a foutu le camp sans un mot, et toi, tu la laisses revenir. Tu la laisses te tuer à petit feu sans broncher. Alors, vas-y, baise-la ! Baise-la ! Baise-la ! Qu'on n'en parle plus jamais après !

Elle tourne les talons et claque la porte en partant, me laissant éteint, vidé de toutes émotions, le jean déboutonné, le sexe en feu de trop de frottements et le cœur si démolí que je ne suis pas sûr qu'il en reste grand-chose. Siana a tout piétiné.

Et je me souviens de ce que je lui ai dit quand elle est arrivée : *On va régler nos dettes, Sian. On va se baiser, se faire souffrir et reprendre le cours de nos vies.*

Je me mets à me marrer tout seul, comme un con sur ce canapé, parce que, ouais, on fera tout ça. On a déjà commencé...

Chapitre 32

Siana

Dix ans plus tôt

Il se tenait devant son pick-up. Je n'en revenais pas d'une telle audace ! Ryan m'observait à travers le verre fumé de ses lunettes. Je descendis les marches de la véranda et me dirigeai vers lui, décidée à le virer à coups de pied au cul. Un sourire étira ses lèvres, tandis que je sentais la brûlure de son regard sur moi.

— Fiche le camp d'ici, Ryan !

— Oh, ce que tu es impolie, comme toujours, Siana. Mon frère m'a pourtant demandé si gentiment de venir te chercher pour t'emmener jusqu'à lui.

Je serrai les poings de rage.

— Tu utilises la confiance de Morgan pour tenter de me coller dans ton lit. Quel genre de frère es-tu ?

Il haussa les épaules et poussa un soupir en abaissant ses lunettes sur son nez, afin que je puisse saisir son regard discordant.

— L'amour peut conduire à toute sorte d'excès, Sian.

— Ce n'est pas l'amour qui te guide, sale connard. C'est seulement ta bite !

Il pouffa de rire, puis m'ouvrit la portière de sa voiture. Quand je passai à ses côtés, il murmura à mon oreille :

— Certaines chattes peuvent envoûter le cerveau d'un mec, et la tienne me tient. C'est comme ça.

Pour la première fois depuis des années, j'avais le sentiment d'entendre un mot honnête sortir de sa bouche. Je relevai les yeux et me pris ses verres fumés au visage.

— Tu as toutes les chattes dont tu as besoin, Ryan. La plupart des filles d'ici rêveraient que tu leur mettes le grappin dessus.

— Ouais, je sais, mais elles n'ont aucune saveur.

— Tu me veux seulement parce que tu ne peux pas m'avoir, assurai-je d'un ton glacé.

Il crispa légèrement la mâchoire, avant d'acquiescer.

— Y a du vrai. J'ai envie de te conquérir, ça n'en sera que meilleur quand tu me céderas.

— Et que tu blesseras ton frère...

— Ça ne se produira pas, Siana. Il te suffit seulement de garder ta petite bouche fermée. S'il l'ignore, pourquoi en serait-il blessé ?

— Parce que moi, je le saurai, et je n'ai aucune intention de te céder, dis-je en montant dans sa voiture.

Son rire résonna tandis qu'il contournait son pick-up pour grimper sur le siège conducteur. Ses mains s'enroulèrent autour de son volant ; il me gratifia d'un large sourire, puis enclencha la première.

Nous roulâmes quelques minutes dans le silence, puis la main de Ryan quitta son volant et se posa sur mon genou. Je la chassai aussitôt et lui décochai :

— Je te jure que je saute de la voiture si tu recommences.

— Toujours aussi sauvageonne, Siana. Ce serait tellement plus simple et rapide si tu acceptais.

— Je n'accepterai jamais ! Entre toi ça dans le crâne.

Il poussa un long soupir.

— Je ne peux pas.

Il arrêta brusquement la voiture sur le bas-côté, à proximité de la villa, et se tourna vers moi, un genou sur la banquette. Il ôta ses lunettes, les laissa tomber sur le tableau de bord et me dévisagea de ses yeux dissonants et sombres. Sa ressemblance avec Morgan me fit un coup au cœur lorsqu'il parcourut mon corps, lardé de ce désir pernicieux.

— Je t'ai dans la peau, Siana. Que ça te fasse plaisir ou non, que je le veuille ou non, je te désire. Je t'aurai. C'est comme ça que ça se passera. Si tu écartais les cuisses plus facilement, on serait déjà passés à autre chose tous les deux.

— Plutôt crever !

Il lâcha un rire mordant face à mon ton catégorique. Il agrippa soudain mon genou et se jeta sur moi sans crier gare. Mon dos heurta l'habitacle, tandis que son corps m'écrasait sous son poids. Je me débattis, mais l'un de mes bras était coincé entre nous, et il maintenait l'autre dans sa poigne. Son bassin appuyait entre mes jambes et je sentais la redoutable érection qui empoisonnait son cerveau. Son souffle était saccadé et lourd, empreint de cette foutue avidité. La convoitise semblait alimenter ses veines, charrier son sang, et pour rien au monde je ne voulais lui céder le moindre terrain. Le dégoût m'envahit. La bile inonda ma trachée.

— Tu sens, Siana ? me demanda-t-il d'une voix gutturale.

Son bassin appuya plus fort entre mes jambes et je fermai un instant les paupières pour oublier cette odieuse sensation. Il en profita pour poser sa bouche sur la mienne et je gémis de douleur et de colère à son contact. Sa langue tenta de franchir la barrière de mes lèvres closes. Je le mordis et me débattis de plus belle, mais il se contenta de ricaner et de reculer la tête en se léchant la bouche avec appétence.

— J'ai envie de toi comme je n'ai jamais désiré personne, m'avoua-t-il en se penchant vers ma joue. Je veux sentir ta chatte enserrer ma queue, Sian. Je veux te sentir jouir et t'entendre gémir. Je ne rêve que de ça. Je ne pense qu'à ça. T'es en permanence dans ma tête et je ne le supporte plus. Tu me donneras ce dont j'ai besoin, et tu me le donneras vite, sinon je risque de faire quelque chose que je regretterai ensuite.

Il recula sur ces mots, me laissant tétanisée de terreur. Mon cœur battait si fort qu'il semblait vibrer partout dans mon corps, semblable à une caisse de résonance. Je me tassai contre la portière, ramenant les jambes contre ma poitrine. Je me fis toute petite, comme si je pouvais éviter sa présence dans la voiture. Je ravalai mes larmes, et Ryan resta un instant immobile, les mains crispées autour du volant. Il semblait chercher son souffle et réfléchir à ce qui venait de se passer.

En reprenant une longue inspiration, je parvins à desceller mes lèvres et murmurer :

— Tu es l'être le plus immonde que je connaisse.

Il hocha la tête.

— Je sais, mais c'est ta faute. C'est toi qui m'inspires ça.

— Non, c'est juste la tienne. C'est toi qui prends cette décision et qui refuse d'abandonner. Je ne veux pas de toi, Ryan. J'aime ton frère. Je n'aimerai jamais que lui et je ne me donnerai qu'à lui. Tu ne représentes rien pour moi, pire, tu me dégoûtes. Ta peau me brûle quand tu me touches tant elle me semble monstrueuse. Je te vomis, Ryan. Tu entends ? Tu me donnes la gerbe...

Il frappa brutalement sur son volant et poussa un cri de rage, qui me confina au silence.

— Tu crois que je ne le sais pas, hurla-t-il. Tu crois que je ne sais pas qui je suis ! C'est ta faute, Siana. C'est toi ! Toi ! Ta putain de chatte venimeuse qui me rend dingue !

Il se tut en mordant violemment dans sa lèvre, puis il redémarra et lança la voiture vers la villa. Je restai transie sur le siège, les jambes

engourdis.

Quand il se gara dans l'allée de la grande demeure, je bondis hors du véhicule et courus vers la maison sans me retourner. Je me précipitai dans le couloir et heurtai brusquement un torse. Des bras se refermèrent autour de moi et une bouche se colla à la mienne. Son parfum entra dans mes narines et me rassura aussitôt. Je tremblais contre lui, si bien que Morgan dégagea son visage du mien et me sonda de son magnifique regard vert.

— Quelque chose ne va pas ?

— J'étais juste pressée de te voir.

Un sourire vint ourler ses lèvres charnues et elles revinrent taquiner les miennes. J'enroulai mes bras autour de son cou et Morgan me pressa contre lui. Les battements affolés de mon cœur se calèrent sur les siens, lents et réguliers. Il m'embrassa doucement, puis plus violemment, jusqu'à ce qu'il m'arrache une plainte et que mon corps lui réponde.

— Hey, les amoureux, vous avez une chambre pour ce genre de trucs.

La voix de Ryan transperça mon cerveau comme un foret. Morgan leva la tête et décocha un sourire à son frère :

— Sois pas jaloux, OK ? Et je n'ai pas l'intention d'afficher Siana dans le couloir de la maison. Elle est à moi, se moqua-t-il.

Morgan ne vit sans doute pas la lueur traverser le regard de son frère, mais moi, je la pris en pleine figure, avec la force d'un astéroïde. Ryan se força à sourire, puis s'éloigna dans le corridor en agitant la main.

— Amusez-vous bien !

Morgan m'entraîna aussitôt dans sa chambre, me prenant dans ses bras et déposant des baisers dans mon cou.

— Pourquoi tu n'es pas venu me chercher ? demandai-je en poussant la porte.

— Ma caisse est en panne. Ryan avait une course à faire dans ton quartier, j'en ai profité. Ça t'ennuie ?

Je secouai la tête et ravalai la bile qui remontait dans ma trachée. Je me laissai tomber au milieu de ses draps et Morgan s'étendit à mes côtés. Sa main caressa mes côtes avec langueur, son regard ancré au mien.

— Mon frère t'aime bien. Il prétend que tu es un cheval sauvage,

plaisanta Morgan, déclenchant une vague de frissons désagréable.

— Ah oui ? Et toi, t'en penses quoi ?

Son visage s'illumina.

— Oh, t'es pas un cheval, mon ange. Non, toi, t'es un félin. Souple, rapide et prêt à déchiqueter sa proie.

Je pouffai de rire.

— Et la proie, c'est toi ?

— Hum, ça reste à voir.

Il m'attrapa brusquement par la taille et me bascula au-dessus de lui. Ses jambes se replièrent dans mon dos et je me calai contre lui. Ses mains glissèrent sous mon T-shirt pour s'emparer de mes flancs.

— Disons que, quand tu es dans cette position, je suis prêt à être ton dîner, mais... avant tout...

Il me chavira à nouveau sur la couette et se dressa sur un coude au-dessus de moi.

— C'est moi qui compte te dévorer.

Chapitre 33

Morgan

Quand j'arrête mon pick-up devant son portail, j'ai encore la gueule de bois. Picoler juste avant de rencontrer mon fils pour la toute première fois n'était vraiment pas l'idée du siècle. Je serre le volant en regardant la petite maison qui se dresse au bout de son allée minuscule. Je songe aux derniers mots que j'ai jetés à Siana au téléphone, et la boule pèse plus lourd dans ma gorge. Je reprends une inspiration, avant d'ouvrir la portière et de sauter sur le trottoir. Pas la peine de rester là à ruminer quelque chose que je ne peux modifier à ma guise.

J'ouvre le portail et suis l'allée, une main dans une poche. Une fois sous la véranda, j'allume une cigarette, histoire de me donner un brin de courage. J'ai déjà eu la trouille pour un paquet de trucs dans ma vie, mais là, c'est un nouveau genre de frousse. Des dizaines de questions se bousculent dans ma tête : s'il me déteste ? Si c'est mon fils et qu'il me déteste ? Si ce n'est pas mon fils...

En tirant sur ma clope, je me sens complètement à côté de mes pompes. J'arpente le perron, la main figée dans mes cheveux, et tourne la tête lorsque la porte s'ouvre soudain sur la silhouette de Siana qui se découpe à travers la moustiquaire. La boule dans ma trachée menace d'exploser. Elle a attaché ses cheveux en queue-de-cheval et elle porte un T-shirt et un short en jean, dévoilant ses cuisses bronzées. Elle est pieds nus, et un pendentif file entre ses seins. Elle n'arbore aucun maquillage, et je ne peux m'empêcher de la trouver encore plus belle. Mon cœur ponctue sa vision d'un battement lourd et douloureux, et au fond de moi, je sais que, quoi que je dise, ce ne sera jamais fini.

— Tu comptes rester toute la journée sur le pas de la porte ? me lance-t-elle d'une voix rocailleuse, comme si elle avait bu du whisky toute la nuit, comme moi.

Je lâche un soupir et pousse la moustiquaire, la forçant à s'effacer dans l'entrée.

— Ton frère est là ?

— Non, il est parti se promener avec Cheyenne.

Comme j'ignore de qui elle parle, elle m'explique :

— Mon amie, à Los Angeles. Elle a gardé Aidan pendant mon absence.

Je hoche la tête en la toisant d'un regard dur.

— Ne me fais pas une leçon de morale, Morgan. Tu ne connais pas Cheyenne et tu n'as pas à juger mes décisions...

— En dehors de celle de m'avoir privé de mon fils pendant dix ans, c'est ça ?

Son regard bleu me foudroie sur place.

— Surtout, continue de te voiler la face.

Je l'attrape par le poignet alors qu'elle se dirige vers le salon.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

Ses prunelles se plantent dans les miennes et ses ongles s'enfoncent dans mes pectoraux.

— Que je ne suis pas la seule à avoir une part de responsabilités. Maintenant, est-ce que tu as l'intention de te comporter comme un abruti toute la journée ? Ton fils est impatient de te voir.

Je souffle et libère son poignet, mais je ne bronche pas lorsqu'elle s'avance vers le salon. Je m'adosse contre la rampe de l'escalier et avale une longue bouffée de cigarette. Siana pivote vers moi et m'offre un sourire tendre qui me fend le cœur.

— Le grand Morgan qui a peur d'un enfant, c'est cocasse, non ?

— La ferme, Sian.

Elle avance vers moi, me prend ma cigarette et l'aspire, creusant ses joues, puis elle garde ma clope entre ses doigts.

— Aidan est un enfant adorable, Morgan. Il est génial. Sois gentil avec lui. Prends soin de lui. Reste toi-même et tout se passera bien.

Elle écrase mon mégot dans le cendrier posé sur la console de l'entrée, puis pénètre dans le salon sans m'attendre. Je finis par lui emboîter le pas, fourrant ma main droite dans ma poche, puis m'arrête sur le seuil.

Une tête brune se dessine derrière le dossier du canapé. Il est tourné face à la télé et joue à un jeu vidéo. Enfin, il devait y jouer jusqu'à mon arrivée, car le personnage est en train de se faire battre à l'écran, sans réaction du joueur. Je m'avance dans la pièce et contourne le

divan, mon pouls devenant décousu, alors que Siana se tient en retrait, près de la fenêtre. Elle ne nous quitte pas des yeux. Je perçois sa nervosité, mais j'ignore ce qui la rend nerveuse : que je puisse lui arracher Aidan, que je ne m'entende pas avec lui ou que son fils – notre fils – soit malheureux de tout cela ?

Le gamin a les mains fermées sur la manette de jeu, et celles-ci tremblent sur ses genoux. Ses cheveux bruns en bataille dissimulent à grand-peine le regard de jade semblable au mien qui fixe l'écran de télé. Son visage est tendre, plein de l'enfance, des joues rebondies, un nez fin et des lignes agréables. Mais ses lèvres sont pincées et ses prunelles trahissent sa peur et sa colère, un mélange détonant.

— Salut...

Les doigts d'Aidan se replient plus fort sur la manette.

— Aidan, hein ? Je m'appelle Morgan, je suppose que tu le sais déjà.

Il arrache son regard de la télévision pour le poser sur moi. J'ai l'impression de me prendre une claque monumentale en pleine figure. *Ouais...* Je relève brièvement les yeux vers Siana et découvre l'expression bouleversée de son visage. *Ouais, Siana, putain, ce gosse me ressemble comme deux gouttes d'eau au même âge.* Difficile de ne pas y voir la filiation avec ma famille. Mais il pourrait tout aussi bien être celui de Ryan. Je n'omets pas cette éventualité et ça me déchire de l'intérieur.

— Je peux m'asseoir ?

Il hoche la tête et se décale sur le canapé. Je m'installe aussitôt près de lui et regarde le jeu auquel il était en train de jouer.

— C'est bien ? je lui demande en désignant la manette.

Il hausse les épaules.

— Sans plus. C'est un jeu pour les gosses. Ça saigne même pas quand tu butes les monstres.

Je laisse échapper un sourire.

— T'as raison, c'est nul. Faut toujours de l'hémoglobine dans un bon jeu.

Il acquiesce, puis renifle, avant de passer son poignet sur son nez. Je pose les coudes sur mes genoux et tourne la tête vers lui. Le gamin ne me quitte pas des yeux. Il semble m'étudier et tenter de me ranger dans une case toute faite.

— Alors, paraît que tu voulais me voir...

— Ouais.

Il tourne légèrement la tête vers Siana, puis, décrétant sûrement qu'il se moque de la présence de sa mère, il me balance dans les gencives :

— Je voulais voir le connard qui nous a lâchés.

— Aidan ! crie aussitôt Siana, en se redressant du rebord de fenêtre.

— Ça va, Sian. Tu veux pas nous préparer un truc à boire ? je lui demande en la dévisageant.

Elle semble perturbée et indécise. Son regard se pose sur Aidan qui hoche la tête à son tour. Elle pousse un soupir, se redresse et s'éloigne en nous criant :

— Pas de sang dans mon salon !

Sa remarque nous arrache un sourire à tous les deux, qui s'efface dès que Siana disparaît dans la cuisine.

— Donc... on en était où ? je lance, en me calant au fond du canapé.

— Hmm, je te disais à quel point il me tardait de te voir.

— Ah oui, le mec qui vous a lâchés, ta mère et toi.

— Ouais.

Il lance sa manette sur la table et m'imite en s'enfonçant dans le dossier. Les bras croisés sur sa poitrine, il tourne la tête vers moi.

— Ta mère et moi, c'est compliqué...

— Je sais. Elle m'a raconté. Je ferai ton truc de test. Ça me dérange pas, mais traite pas ma mère comme une salope, me balance-t-il soudain.

Je plisse les paupières et m'apprête à parler quand il me coupe la parole :

— Je l'ai entendue pleurer hier soir, et je sais que c'est ta faute. Elle m'a rien dit, mais je le sais.

Je serre les poings.

— J'ignorais ton existence, je lui rappelle en tentant de reprendre mon souffle.

— Ouais, maman me l'a dit. Moi, je connaissais la tienne.

Je soulève les paupières pour plonger mes yeux dans les siens.

— Je le sais depuis toujours. Contrairement à ce que tu penses,

maman ne m'a jamais empêché de te voir, c'est moi qui voulais pas. Tu m'intéressais pas.

J'encaisse ses paroles. Ce gosse n'a pas froid aux yeux, c'est le moins que l'on puisse dire, et ça ne me surprend pas le moins du monde.

— Qu'est-ce qui a changé alors ?

Il hausse les épaules, puis se rogne un bout de peau sur le pouce.

— Maman me bassine sans arrêt avec toi, alors je suppose que ça m'a rendu curieux.

Son regard prend une teinte plus sombre, lorsqu'il poursuit :

— Et je sais que t'as du pognon.

Le gamin m'arrache un éclat de rire.

— Ah oui, tu sais ça ?

— Ouais, j'ai regardé sur le Net qui tu étais. J'ai vu que tu possédais quasiment tout le patelin. Maman te demanderait jamais de blé, elle préférerait se trancher les veines, mais elle en a besoin.

— Alors, tu t'es dit qu'être mon fils, ça t'ouvrirait des portes pour en obtenir. T'es sacrément malin pour un gnome.

— J'ai pas vécu dans les mêmes quartiers que toi.

Je grimace à cette pensée, puis jette un coup d'œil vers la porte de la cuisine.

— Dans quoi s'est fourrée ta mère ?

— Ça te regarde pas.

Sa voix est froide et aussi tranchante que la mienne quand je suis énervé.

— Alors, tu veux du fric de ma part, mais je n'ai pas le droit de savoir à quoi il servira.

Il hausse de nouveau les épaules.

— Je sais pas à quoi. Maman me mêle pas à tout ça, mais j'ai les oreilles qui traînent quand même. Je sais qu'elle en a besoin.

— Bordel, mais dans quoi t'as vécu ? je m'exclame en me prenant la tête.

Aidan se renfrogne, regarde à son tour vers la cuisine.

— Maman a fait ce qu'elle a pu, OK ? C'est la meilleure.

Il met tant de conviction dans sa voix qu'un frisson s'imprime sur

ma nuque.

— Quand j'ai voulu voir un match des Dodgers, elle a baratiné un journaliste de KTTV à l'entrée du Stadium pour nous permettre d'y assister. Le type n'y a vu que du feu ! Elle s'est aussi fait embaucher comme femme de ménage à Disneyland, juste pour que je puisse y aller. Elle a été virée trois jours plus tard, mais c'était génial. Elle est sortie avec un boxer juste pour qu'il m'apprenne à me défendre quand un garçon plus vieux s'en prenait à moi à l'école. Elle m'a trimballé partout ; j'ai vu Frisco et Seattle et même le Yellowstone. Elle voyait un mec, une espèce de hippie qui adorait les arbres, c'est lui qui nous y a amenés. C'était cool. On a fait du camping et mangé des corn dogs. J'ai flippé à cause des ours et maman m'a raconté une histoire à la con, comme quoi elle pouvait charmer les ours pour me sauver.

J'avale le moindre de ses mots avec une sorte de délectation punitive pour tout ce que j'ai manqué de sa vie, et à mesure qu'il me déroule son passé avec Siana, je ne peux m'empêcher d'être amusé. Je ne suis pas étonné une seule seconde de ce qu'elle a orchestré pour lui, pour le rendre heureux, puisqu'elle était déjà capable d'agir de la même façon avec moi.

— Une fois, on a piqué des gâteaux dans une épicerie, je lui relate, et on s'est fait choper comme des bleus. Siana a levé son T-shirt pour distraire le caissier et on a filé en rigolant.

Aidan sourit d'un air complice. Je lui balance un petit coup d'épaule et ajoute :

— Je sais pourquoi tu me racontes tout ça. Tu ne veux pas que je lui en veuille pour ne pas m'avoir révélé ton existence.

— Nan, je veux pas que tu penses que c'est une mauvaise mère.

J'entends un léger bruit de verre en provenance de la cuisine et je comprends que Siana nous écoute en cachette. Je l'imagine en train de pleurer en écoutant son fils me décrire ses sentiments avec cette intensité presque adulte qui me torpille.

— Maman a galéré, c'est vrai. J'ai pas vécu comme toi, dans une belle maison, ou même comme ici. J'ai pioncé les trois quarts du temps avec elle, dans des canapés dépliables, chez l'une de ses copines ou alors chez ses connards de mecs. Je sais qu'elle était avec eux à cause de moi. Pour qu'on ait un toit au-dessus de notre tête ou un truc à bouffer dans notre assiette. Toi, tu penses que c'est naze et que ma mère est une pute, comme ceux qui ont écrit sur sa bagnole, mais moi, je pense que c'est la meilleure maman du monde, parce qu'elle s'en fout d'elle. Elle me fait toujours passer avant tout le reste. Alors, pour une fois, c'est elle qui passe avant. Tu vas lui filer le blé dont elle a

besoin et je serai le fils le plus sage que tu pourrais espérer. Je ferai ce que tu veux, mais tu la laisses pas se démerder toute seule, OK ? Tu veux un test, t'auras un test. Tu veux pas de moi dans ta vie, pas de problème, je demanderai rien. Tu veux, au contraire, que je reste avec toi, ouais, ça me convient, mais tu laisses pas ma mère...

Une larme roule sur sa joue et je la fixe, tétanisé. Je finis par masser ma nuque tendue, tentant de maîtriser la portée de ses révélations.

— T'es bien le fils de ta mère, je lance d'une voix moqueuse, mais la gorge nouée.

— Ouais, ça, c'est clair ! répond-il fièrement, en levant le menton vers moi. Mais elle prétend que je te ressemble aussi.

— Ah oui ? Elle dit ça ?

Il acquiesce et un sourire vient illuminer son visage. Je me prends un choc dans la poitrine.

— Paraît que je suis aussi rusé que toi et que j'ai une grande gueule aussi. Maman dit que je ferai tomber les filles plus tard, avec mon visage qui te ressemble. Elle dit que je suis aussi beau que toi. J'étais curieux de savoir de quoi t'avais l'air, pourquoi elle t'aime encore alors que t'as jamais été avec nous.

Mon cœur se rétracte à ses paroles.

— Ouais, parce qu'elle parle de toi tout le temps, ajoute-t-il sans effacer son sourire. Elle me raconte comment tu l'aimais et la traitais bien avant, pour que je te haisse pas. Elle me dit ce qu'elle ressent pour toi sans arrêt, pour que je sache ce qu'est l'amour. Mais je comprends pas ça.

Je passe la main sur mon visage.

— Elle me l'a expliqué dans tous les sens, m'avoue-t-il d'un ton dépit, mais je comprends pas.

— Tu ne comprends pas pourquoi on continue de s'aimer en restant loin l'un de l'autre ?

Il hoche la tête, pendant que je hausse une épaule.

— Parce qu'on ne peut pas réécrire le passé, mais ça n'empêche pas les sentiments de perdurer.

— Tu l'aimes encore alors ?

Ses petits yeux malins me sondent. Je suis sûr qu'il sait que sa mère nous écoute.

— Jusqu'à ma mort.

Son regard devient plus brillant et son sourire disparaît, tandis qu'il se laisse retomber contre le dossier du canapé.

Je me redresse, appuie la main sur son épaule.

— Je reviens.

Je passe devant lui, sous ses yeux méfiants, et me dirige vers la cuisine. Depuis le seuil, je découvre Siana appuyée contre le mur, les mains dans le dos. Contrairement à ce que j'imaginai, elle ne pleure pas. Ses prunelles de saphir se lèvent vers les miennes et un sourire empli d'amour envahit ses lèvres. Cette nana est incapable de mentir ou de dissimuler ses sentiments. Ils éclaboussent dans toute la pièce et s'insinuent dans chacun de mes vaisseaux sanguins.

— Arrête de faire cette tête, Sian, je grogne devant son air malicieux. Tu sais très bien ce que je ressens pour toi, même si je prétends le contraire. Mais ça ne signifie pas que je ne suis pas en colère contre toi, OK ?

Elle hoche la tête, mais son sourire ne s'efface pas. Avec un soupir, j'entre dans la cuisine et me campe devant elle. Je pose les paumes de chaque côté de son visage et m'incline jusqu'à ses lèvres. Près d'elle, je chuchote :

— Si tu as besoin de fric, je veux savoir pourquoi.

— Je n'en veux pas, grommelle-t-elle aussitôt.

— Ton fils pense le contraire.

— Aidan n'a pas à se mêler de ça. Pas plus que toi.

— Tu me vendais la maison pour cette raison.

— Tu ne me laissais pas le choix, tu ne me permettais pas de la vendre à qui que ce soit d'autre. Mais je refuse ton argent. Je n'en ai jamais voulu et je n'en voudrai jamais. Tu n'as qu'à me laisser vendre cette baraque !

— On verra. J'ai rendez-vous à la clinique avec Aidan. Est-ce que tu nous accompagnes ?

Son regard me sonde. Elle lève les mains et les pose sur le col de mon T-shirt, ses doigts s'entortillant autour du tissu. Son souffle est chaotique et ses yeux brillent intensément en m'étudiant.

— Tu me le ramènes après ?

— J'ai prévu d'aller manger un bout avec lui ensuite, avant de te le ramener, ça te va ?

Elle acquiesce, son sourire revenant comme un boomerang.

— Oui, ça me va.

— Il ne manque pas de caractère.

— Tu en doutais ?

— Pas le moins du monde, mais t'as baisé avec un peu trop de mecs à mon goût, Sian.

Elle hausse les épaules en affichant une petite moue dégoûtée.

— Quelle importance ?

J'attrape une mèche de ses cheveux qui s'est détachée de sa queue-de-cheval, l'enroule autour de mon doigt, puis la replace derrière son oreille.

— Tu aurais dû revenir, je chuchote près de sa joue, la gorge ligaturée. Que tu m'en veuilles, que j'ai agi comme le pire des connards, que tu te sois comportée comme une traînée, rien de tout ça n'aurait dû t'empêcher de revenir pour qu'Aidan ait un père et que vous soyez à l'abri du besoin, sans que t'aies à vendre ton cul, Siana. T'entends ?

Elle détourne la tête vers le plan de travail, le souffle court, mais ses doigts se replient derrière ma nuque. Je joins mon front au sien et ne bouge plus durant une longue minute. Je ne supporte pas l'idée qu'elle ait fréquenté des sales types juste pour qu'Aidan ait de quoi bouffer le soir. Je ne supporte pas l'idée qu'elle se soit forcée ou qu'elle ait pleuré tout ce temps, en prenant ces connards dans son corps, alors qu'elle n'en éprouvait aucun désir. Malgré la jalousie qui me dévore les tripes, malgré ces images floues qui me donnent envie de défoncer des mecs, j'aurais mille fois préféré qu'elle aime ça.

Sa bouche frôle la mienne un bref instant, avant qu'elle détache ses doigts de ma nuque.

— C'est pour cette raison que je ne veux pas de ton argent, Morgan, me lance-t-elle.

Je fronce les sourcils et serre les mains en poings.

— Je ne couche pas avec toi, Siana, je lui rappelle.

Son sourire réapparaît et devient moqueur. Mon index trace une ligne le long de sa joue, sans la quitter des yeux.

— Ne me dis plus jamais que c'est fini, Morgan, ou que tu regrettes de m'aimer. Je peux supporter beaucoup de choses dans la vie, mais pas ça.

Ses mots s'enfoncent en moi, au plus profond. J'attrape sa main et la

pose sur mes abdos.

— Mon ange, elle sera toujours là, cette putain de douleur. Tu le sais bien.

Je dépose un baiser sur ses lèvres, puis m'écarte sans rien ajouter. Je lui décoche un clin d'œil avant de regagner le salon où mon fils m'attend.

Chapitre 34

Siana

Quand mon frère et Cheyenne rentrent de leur promenade, je lis le mot « sexe » tatoué en gros sur leur front. Je grince des dents, jette regard noir à Johnny qui feint de ne pas comprendre et à Cheyenne qui baisse la tête vers ses sandales. Je suis déjà nerveuse à l'idée qu'Aidan et Morgan passent leur après-midi ensemble, alors je n'ai aucune envie de supporter une nouvelle tragédie. Je me rue dans la cuisine, ouvre la fenêtre, allume une clope et tire dessus violemment.

Mon frère entre quelques minutes après moi et se sert un soda dans le frigo. Ses cheveux sont encore plus en bataille que d'habitude, et il a un brin d'herbe coincé derrière l'oreille. Je le foudroie des yeux, si bien qu'il finit par s'adosser contre la porte du frigo.

— T'en fais une de ces têtes ! C'est à cause du mioche ?

— Non, c'est à cause de toi.

Il lève un sourcil perplexe.

— Pourquoi ?

Je pointe du doigt la porte de la cuisine au moment où la silhouette de Cheyenne s'y peint.

— Parce que tu baisses mon amie alors que, jusqu'à preuve du contraire, tu n'es pas célibataire.

Cheyenne se fige aussitôt, tandis que mon frère se contente de hausser les épaules.

— Et après ? me lance-t-il sans sourciller.

J'aspire une longue bouffée de nicotine.

— Tu te fous de moi ?

— Siana, intervient Cheyenne, je suis au courant... Il...

— C'est pire que ce que je croyais alors !

Cheyenne se dandine d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Mon frère repose sa canette de soda sur la table et s'approche de moi d'une démarche nonchalante.

— Écoute, sœurlette, je t'adore, mais ce que je fais de ma vie, ça te concerne pas. J'ai rien fait de mal à ta copine, OK ? On s'est juste un peu amusés entre adultes consentants. Rien de plus.

— Et Ilia, elle penserait la même chose, à ton avis ?

Une crispation parcourt son visage.

— Ilia n'est pas là. Elle n'est pas au courant. Elle ne le saura jamais. Où est le problème ?

Je ferme les paupières et serre les poings, manquant d'écraser ma clope. Le pouce de Johnny sur ma joue m'oblige à ouvrir les yeux. Les siens sont amusés et un brin moqueurs.

— Hey, je suis un mec compliqué, je te l'ai dit. Je n'aime pas les attaches et j'aime m'amuser. Cheyenne le sait. Ilia aussi, probablement. T'inquiète pas pour nous, Sian.

Cheyenne se mordille la lèvre d'un air gêné, mais elle hoche la tête. Je pousse un soupir, en balayant une mèche rebelle pour la coincer derrière mon oreille.

— T'as raison, ça ne me regarde pas. Je ne veux juste rien savoir là-dessus.

— Je n'avais pas l'intention de te raconter ma vie sexuelle, plaisante mon frère, en récupérant sa canette sur la table.

Je lui balance un coup de poing dans l'épaule, provoquant un grand éclat de rire.

— Alors, comment ça s'est passé entre Aidan et Morgan ? me demande-t-il.

— Bien... je crois.

J'écrase ma clope dans l'évier, puis la jette à la poubelle. John tend sa canette entamée vers Cheyenne qui s'en empare.

— J'aurais aimé voir cet abruti dans ses petits souliers face à Aidan. Ça devait être drôle.

Je souris à cette pensée.

— Il n'a pas dû être commode, ajoute Cheyenne.

— Nan, tu le connais. Il lui en fera sûrement voir de toutes les couleurs d'ici la fin de la journée.

— C'est une bonne chose. Morgan vit comme un prince, c'est bien de lui rappeler qu'il n'est pas tout puissant, lance mon frère en se dirigeant vers le salon. Je vais prendre une douche, ajoute-t-il avant

de disparaître sans une attention pour Cheyenne.

Celle-ci entre dans la cuisine en fuyant mon regard, et s'assoit à table, en serrant la canette entre ses doigts.

— C'est bon, je dis, je n'ai pas l'intention de t'infliger une leçon de morale. Tu fais ce que tu veux, après tout. Je n'ai pas à m'en mêler.

— Je ne veux pas que tu le prennes mal.

— C'est toi qui risques de souffrir, Cheyenne. Pas moi. Mon frère ne me semble pas très stable, sentimentalement parlant.

— Je sais, il ne s'en cache pas vraiment.

J'attrape une autre canette de soda dans le frigo et m'appuie contre le comptoir de la cuisine.

— Je ne pense pas qu'il veuille quitter Ilia et il est inscrit à la fac de New York. Tu vis à LA.

— Je sais tout ça, Siana. Je n'ai pas l'intention de tout plaquer pour ton frère. Mais il est mignon et sympa. J'ai le droit de m'amuser aussi, non ?

J'avale une gorgée, avant de répondre :

— Oui, évidemment.

— Et il est plutôt bon dans ce qu'il fait, ajoute-t-elle en ricanant, les joues rosissant.

— Je ne veux pas savoir ! je plaisante en lançant un index faussement furieux vers elle.

Cheyenne pouffe de rire en basculant contre le dossier de la chaise.

— Non, sérieusement, Siana, ça fait du bien de ne pas avoir à se prendre la tête. Ça me va. C'est juste... un interlude avant de reprendre ma vie là où je l'ai laissée.

— Je comprends.

Et en effet, c'est le cas. Je rêve de cet interlude. Je rêve d'un moment où je poserai mes emmerdes au fond d'un placard pour connaître un sentiment de paix et de bonheur, sans craindre quoi que ce soit. Mais tant que je resterai dans cette ville, il est peu probable que ce jour advienne. Chaque maison, chaque trottoir, chaque personne de ce bled me rappellent de douloureux souvenirs. Aucun répit n'est permis ici.

Je m'apprête à ouvrir la bouche, lorsque soudain, la vitre de la cuisine éclate, projetant des bouts de verre dans toutes les directions.

Un tesson frôle ma joue. Cheyenne pousse un cri en se relevant brutalement de sa chaise. Je me précipite en avant, la main sur ma pommette coupée, et lève les yeux vers la fenêtre exposée.

— Bordel !

— Siana, ça va ? me demande Cheyenne en enveloppant mon épaule.

Je tressaille et finis par hocher la tête.

— Ouais, ouais, je crois. C'est qu'une égratignure, non ?

J'ôte la paume de ma joue et Cheyenne y jette un coup d'œil.

— Oui, c'est rien, ça saigne juste un peu, ça ne semble pas profond.

Je me détourne de son visage inquiet pour poser les yeux sur les morceaux de verre qui scintillent au sol autour d'une lourde pierre ocre. Une pierre du désert. Mon cœur martèle aussitôt plus fort dans ma cage thoracique. Je m'approche pour la ramasser lorsque mon frère fait irruption dans la cuisine, une batte de baseball à la main, prêt à frapper. Il est torse nu, uniquement vêtu d'une serviette qui lui tombe bas sur les hanches. Il est trempé de la tête aux pieds et dégouline sur le carrelage de la cuisine.

— Qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ? C'est quoi ce merdier ?

Il avise la fenêtre, les tessons au sol et ma joue fendue.

— Putain ! Siana, ça va ?

Il se précipite vers moi, lâche sa batte et s'empare de mon visage.

— Oui, oui, je vais bien. Pousse-toi.

Je ramasse la pierre et déroule le papier qui y est attaché. Mon frère se penche par-dessus mon épaule. Je lis à voix haute :

— « Je vois tes mensonges. »

John émet un grondement. J'essuie d'un revers de main le sang qui goutte sur ma joue et relis une seconde fois.

Je vois tes mensonges.

— Qu'est-ce que ça signifie, bordel ? s'exclame-t-il. Ça, et cette foutue inscription dans le salon ?

Il m'attrape par les épaules et m'oblige à pivoter face à lui. Ses yeux bleus se concentrent sur les miens et tentent de déchiffrer toutes les choses que je lui dissimule. Il est furieux, les muscles de sa mâchoire sont tendus et la veine dans son cou palpite.

— Va falloir qu'on cause, Siana. Ça commence à bien faire, ces

messages codés. Tu sais ce qui se passe, j'en suis sûr.

Je me dégage de son étreinte et m'éloigne en jetant le papier sur mon sac à main.

— Non, j'en sais rien. Cette ville grouille de dégénérés.

Je n'attends pas sa réponse, ignore le regard soucieux de Cheyenne et me précipite dans le salon. C'est compter sans l'entêtement de mon frère qui me rattrape en quelques enjambées. Il me désigne la peinture rouge sur la tapisserie : « Tout se paie un jour. »

— Ça fait beaucoup, Sian, me dit-il, le doigt pointé vers le mur. Tu peux pas l'ignorer. C'est lié à Ryan, c'est ça ?

Je frémis en entendant ce nom. Je secoue la tête et tente de rejoindre la véranda, mais il m'attrape par le bras dans le vestibule, saisit mon menton dans sa main et enfonce son regard dans le mien.

— Putain, qu'est-ce que je ne sais pas ?

Je secoue la tête, les larmes montant inexorablement, mais je serre les dents.

— Siana, insiste-t-il.

Mais je m'obstine.

— Lâche-moi, John. Ça ne te regarde pas. Ce ne sont que des fouteurs de merde, rien de plus.

Il pousse un cri de colère et s'écarte avant de donner un coup de poing dans la rampe de l'escalier.

— C'est du baratin, Sian, et ça devient dangereux.

— C'est juste une égratignure.

— Et Morgan et la kétamine aussi ? On essaie de le buter et toi, t'arrêtes pas de recevoir les messages tordus d'un corbeau qui joue avec nos nerfs. Prétends pas que c'est rien.

Je hausse les épaules.

— Je n'en sais pas plus que toi. J'ignore ce qui se passe. C'est peut-être juste un jeu pour les ploucs d'ici qui n'ont rien d'autre à foutre que de se préoccuper de nos vies. Je suis un hobby ici.

— Arrête...

Son inquiétude me saisit la gorge et mon pouls bat de manière désordonnée. Je ferme les paupières en m'adossant à la porte d'entrée, puis murmure, éreintée :

— Ne pose pas de question, John, s'il te plaît.

Face à son silence, j'ouvre les yeux et me prends ces deux billes aux arcs électriques en plein visage. Il se mord la lèvre, me sonde, puis finit par hocher la tête.

— J'aime pas ça, dit-il enfin, avant de me prendre dans ses bras. J'ai hâte de t'emmener loin d'ici, Sian.

J'acquiesce et me laisse bercer par son étreinte, jusqu'à ce que le bruit d'un moteur rugisse dans la rue. Johnny s'écarte et jette un coup d'œil par la petite fenêtre à côté de la porte.

— C'est ton mec et ton fils. Morgan va péter les plombs quand il verra ton visage.

Il passe le doigt sur mon menton. Je pousse un soupir et lance :

— Retiens-le alors.

Je le contourne et me rue dans l'escalier en direction de la salle de bains.

— J'adore jouer les nounous, ricane-t-il en tirant la moustiquaire, à moitié nu.

Je ferme la porte de la salle de bains et ouvre le robinet sans attendre. L'eau crachote avant de se stabiliser dans la vieille tuyauterie de la maison. Je fixe mon reflet dans le miroir. Cheyenne n'a pas menti : l'entaille est petite et ne me laissera sûrement aucune cicatrice. Je me rince le visage lorsque des pas lourds résonnent dans l'escalier. Un frisson longe ma colonne vertébrale et je ne suis pas surprise quand la porte s'ouvre dans mon dos quelques secondes après. Morgan referme le battant, puis se plante derrière moi. Il observe mon reflet à son tour et grimace devant le sang mêlé aux gouttes d'eau qui ruissellent le long de ma joue. Ses prunelles vertes sont indéchiffrables, mais la ride entre ses sourcils ne fait aucun doute sur l'ampleur de sa colère. Il m'attrape par les épaules et m'oblige à lui faire face. Son regard tombe sur ma pommette. Son pouce essuie le sang et ses dents mordent dans sa lèvre inférieure.

— John m'a averti pour le message.

— Qu'est-ce que ça signifie, Morgan ?

— J'en sais rien. J'ai flippé quand il m'a dit que tu étais blessée.

— Il exagère. Ce n'est rien du tout.

Ses yeux s'ancrent aux miens et le frisson se déploie sur tout mon corps. Ses mains saisissent l'ovale de mon visage, puis glissent sous mes oreilles jusqu'à se perdre dans mes cheveux.

— Tu crois que c'est Ryan ? je demande d'une voix éteinte, faible et

terrorisée.

— Non, Siana, ricane-t-il d'un ton lugubre. Non...

Il secoue la tête en fronçant les sourcils.

— Mais...

— Je te dis que non !

La fureur s'enracine dans ses iris, me confinant au silence. Je ferme les paupières et me laisse aller sous ses doigts qui massent doucement mon cuir chevelu. Il m'attrape dans ses bras et me tient serrée contre lui. Je ne bouge plus et hume son parfum aux arômes de fruit et d'épices.

— Ça s'est bien passé avec Aidan ? je demande, histoire de changer de sujet, en m'accrochant à ses épaules.

— Oui. C'est un petit con, mais oui.

Je souris contre son torse.

— On aura les résultats du test dans quelques jours, déclare-t-il.

Je hausse les épaules.

— Je m'en fous du test. Je sais déjà que c'est le tien, Morgan. J'étais enceinte de plus de deux mois avant que tout ça n'arrive, et Ryan n'a pas...

En sentant sa crispation parcourir ses muscles, je n'achève pas ma phrase, mais ajoute :

— Alors, crois-moi sur parole, je sais que tu es son père.

Il soupire dans mes cheveux.

— Je ne peux pas... te croire sur parole, Siana.

Je frémis contre lui, baisse la tête en ravalant un sanglot, puis m'écarte en me détournant vers le placard. Je l'ouvre et en sors un coton ainsi qu'un antiseptique pour nettoyer ma plaie. J'ignore la douleur qui envahit ma poitrine.

— Donne-moi ça.

Il attrape la bouteille d'alcool.

— C'est bon, je peux me débrouiller toute seule.

— Laisse-moi faire.

Il m'oblige à m'appuyer contre le lavabo, tandis que j'essaie de lui reprendre la bouteille.

— Siana, arrête !

Son regard me foudroie, et je lui rends la pareille. Nous restons une longue minute à nous jauger. Ses narines frémissent de colère, alors que je serre les poings de rancœur.

— Laisse-moi... faire ça, dit-il d'une voix sombre.

Je presse mes dents les unes contre les autres pour ravalier mon cri, puis balance le menton en avant :

— Vas-y, dépêche-toi et fous le camp de cette salle de bains.

Il grogne en me prenant le coton des mains, renverse une bonne dose d'alcool et saisit mon visage entre ses doigts. Il m'observe attentivement quand il appuie le coton sur ma plaie. Je laisse échapper un juron sous la brûlure de l'alcool, qui lui arrache un rictus moqueur. Je meurs d'envie de lui coller un coup de pied dans les burnes pour qu'il ait mal lui aussi.

Une fois qu'il a terminé, son rictus se transforme en sourire amusé et ses iris s'embrasent.

— T'as vraiment envie que je sorte de cette salle de bains, mon ange ?

Sa voix roule, lourde et suave, mais je sais qu'il joue, qu'il s'amuse avec moi pour me faire monter en pression et que je cède la première.

— Oui, t'as loupé le coche, Morgan.

— Ah oui ?

Ses mains se posent sur mes hanches et il se dresse au-dessus de moi, m'obligeant à lever la tête. Il me domine de quinze bons centimètres et ses épaules sont bien plus larges que les miennes.

J'agrippe le bord du lavabo et lui tiens tête, comme si je mesurais la même taille que lui, puis je plaque mes seins contre son torse. Ses pupilles se dilatent de désir.

— Tu vois ce corps, Morgan, celui que tu as touché, léché et embrassé des milliers de fois ?

Les muscles de sa mâchoire tressautent. Ses mains remontent le long de mes flancs, provoquant une nuée de papillons dans mon bas-ventre. J'ai envie d'éprouver le contact brûlant de ses mains et de ses lèvres sur ma peau, mais je n'oublie pas chaque mot qui en est sorti pour me laminer, je n'oublie pas la douleur qu'il a fait naître, lorsqu'il m'a craché qu'il regrettait de m'aimer, ou qu'il est incapable de me croire lorsque je lui répète qu'Aidan est son fils. Les mensonges de Ryan empoisonnent son esprit et il préfère le croire lui, plutôt que moi.

Jamais je ne lui pardonnerai ce choix.

Ses lèvres se situent à quelques douloureux centimètres des miennes.

— Tu veux me sentir ? je murmure en frôlant sa bouche. T'enfoncer en moi, encore et encore, jusqu'à me faire jouir, ou tu veux que je te baise sauvagement, Morgan ? Que je te griffe ?

Je plante mes ongles dans son cou jusqu'à lui arracher un grondement. Son corps se blottit contre le mien, m'appuyant plus fort contre le lavabo. Ses lèvres glissent le long de ma joue et laissent échapper un ricanement près de mon oreille :

— Ne joue pas à ça avec moi, Siana. Je sais que t'as pas l'intention de te donner, mais je suis capable de te faire changer d'avis. Alors joue pas trop.

Il me décoche un clin d'œil en s'écartant. Il réajuste son sexe tendu dans son jean, se moquant éperdument que je le surprenne. Il hausse un sourcil en me voyant le reluquer.

— Ouais, tu m'excites, mon ange. C'est pas une nouveauté.

Il s'adosse à la porte, moulé dans son débardeur blanc qui fait ressortir tous ses muscles bandés. Mon regard tombe sur l'ange noir inscrit sur son bras et ses yeux en suivent la trajectoire. Sa langue humecte ses lèvres avant qu'elles ne s'étirent en sourire.

— Je verrai les tiens, un jour.

— N'y compte pas trop.

Ses prunelles prennent une teinte de défi, mais il n'ajoute rien à ce sujet :

— J'ai l'intention d'amener Aidan à un match demain, t'es OK ?

— S'il est d'accord, oui.

Il acquiesce, en jouant du menton façon homme des cavernes, puis son visage s'assombrit.

— Je peux pas avertir Langdon, Sian, au sujet de ces messages.

— Je sais. T'as pas besoin, de toute façon. Je suis sûre que ce n'est rien.

Il renifle, peu convaincu.

— Je n'aime pas ça, avoue-t-il, en massant son pouce sur sa lèvre, l'œil fixé sur la meurtrissure qui estampille ma joue.

— Je passe pour une traînée ici, même toi, tu en es convaincu. C'est

tout ce que ces messages reflètent, Morgan. Alors, ne t'inquiète pas. Ça fait longtemps que je me débrouille toute seule.

Une lueur mauvaise traverse son regard.

— Alors, pourquoi tout te ramène vers moi ? me lance-t-il avant d'ouvrir la porte et de la claquer derrière lui.

Chapitre 35

Morgan

Je n'ai aucune envie de rentrer chez moi. Après cette journée riche en rebondissements et en émotions, je préfère rouler dans le désert pour tenter de m'éclaircir les idées. Mon pick-up fend l'asphalte sur les bandes jaunes et noires qui s'étendent au milieu des pitons de roche. Il n'y a que ma voiture sur cette route. Lunettes de soleil sur le nez, clope aux lèvres, je me déleste de toute la frustration provoquée par le corps de Siana, la crainte devant sa joue fendue, la tension suscitée par mon fils et le résultat prochain de ses tests. Siana ne semble pas douter un instant de ma paternité, mais ce n'est peut-être que le reflet de ses espoirs, pas la réalité. Celle-ci est bien plus sordide. Désirer quelque chose du plus profond de ses tripes ne le rend pas plus réel. J'ai envie que ce gosse soit le mien, plus que tout dans ce putain de monde, mais ce n'est sans doute qu'un doux rêve que me prendra mon frère une fois de plus.

Je relâche la fumée et pose mon coude sur le montant de la vitre baissée. Je roule sans but, traçant sur la longue ligne droite, ressassant les paroles d'Aidan sur sa vie. Si j'avais été présent, elle n'aurait pas été si dure, mais Siana est un chef pour rajouter à une vie de merde des tas de paillettes et de magie. Aidan l'aime autant que je l'aime, aucun doute là-dessus, il a cherché à me le faire comprendre de toutes les manières possibles. Si j'arrachais ce gosse à sa mère, il ne m'adresserait sûrement plus la parole jusqu'à ce qu'il soit en âge de quitter la maison, et il claquerait la porte en partant, même si je leur filais du pognon. Et au fond, je sais déjà pertinemment que je n'agirai jamais comme un tel connard. Comment pourrais-je les séparer, alors que tout ce que je souhaite, c'est qu'ils soient ensemble avec moi ?

J'appuie ma nuque contre la vitre arrière de mon pick-up et tire sur ma clope. Le soleil commence à se coucher à l'ouest et les couleurs qui se peignent dans le désert deviennent chaudes et magnifiques. Elles irisent les contours des pics de roche et, avec la teinte rouille des pierres et les nuances de pourpre qui embrasent le ciel, le paysage devient irréel. J'arrête ma voiture sur le bas-côté pour le regarder se coucher. J'écrase ma clope dans le cendrier, puis serre mon volant, massant ma paume sur le cuir. J'arrache une petite peau sur mes

lèvres en tirant dessus avec mes dents, puis soupire. Ma vie part en lambeaux. Elle n'était déjà pas très stable. J'avais sur un tapis de mensonges, avec Iris à mon bras, pour le plaisir de blesser Siana, lui faire ressentir ce qu'elle m'avait elle-même infligé autrefois, dans cette villa qui abrite tous les secrets inavouables de ma vie, et maintenant, Siana piétine tout ce que je me suis efforcé de construire. De sa seule présence, elle rallonge les ombres autour de moi, tout en éclairant nos corps, comme si nous étions enfermés dans une pièce qu'un simple projecteur éclairerait. L'obscurité se déploie et nous menace, parce que... Je n'oublierai jamais ce qui s'est passé, mais je ne peux plus ignorer mes sentiments, mon désir et mon amour pour elle qui me dévorent inéluctablement.

Un message sur mon portable m'arrache soudain à mes pensées. J'allume l'écran et, surpris, découvre le nom de Siana qui s'affiche. Je clique sur son SMS et lis, le cœur tambourinant brusquement :

> Parce que c'est toi.

Ce sont ses seuls mots. Ses seuls foutus mots qui me plongent dans un tourbillon de tourments. Siana, mon ange des ténèbres. Je me remémore ma question de tout à l'heure et mon sang s'embrase dans mes veines, me brûle sous la peau. *Pourquoi tout te ramène vers moi ?*

J'allume le contact, exécute un demi-tour et fonce vers Wild High sans réfléchir.

Quand je m'arrête devant son portail, la nuit est tombée, mais la lumière filtre depuis le salon. Je descends de voiture, sprinte jusqu'à sa porte et toque au battant, mon poulx pulsant dans mon cou. Quelques secondes plus tard, Siana ouvre la moustiquaire et écarquille les yeux en me découvrant, mais je ne lui laisse pas le temps de parler. Je l'attrape par le poignet et la tire sous la véranda, plaquant ma bouche sur la sienne. Ma langue pousse ses lèvres pour qu'elle les entrouvre. Elle lutte, enfonçant ses ongles dans mon cou, mais je sais qu'elle le désire autant que moi. Alors, je la mords, lui arrache un gémissement et pénètre dans sa bouche pour lui voler un baiser. Mes mains s'agrippent à ses fesses et la ramènent contre moi. Je me gorge de son parfum, du velouté de sa peau et de l'humidité chaude de sa langue jouant avec la mienne.

Quand je me détache d'elle, je murmure, les yeux ancrés aux siens :

— Dis à ton frère que tu vas faire un tour.

Elle secoue la tête et je plisse les paupières, bien décidé à foutre en l'air ses barricades.

— Dis-le, Siana, ou je te kidnappe.

Un sourire moqueur étire ses lèvres pleines et gonflées de baisers. Elle finit par pousser la moustiquaire du plat de la main et lance au salon :

— Je m'absente un moment.

— OK, dis à Morgan de faire moins de bruit, il est pas discret, rétorque John en ricanant.

Je grogne, puis attrape la main de Siana pour l'entraîner à ma suite dans l'allée. J'ouvre la portière de mon pick-up et l'invite à monter. Elle m'adresse un drôle de regard avant d'oser m'obéir. Le sourire aux lèvres, je contourne ma voiture, m'installe à ses côtés et lance mon monstre d'acier sur la route.

— Où est-ce que tu m'emmènes ? me demande-t-elle, en se tenant le dos contre la vitre, comme si elle craignait que je ne lui saute dessus.

Je la déshabille du regard, laissant peu de place au doute.

— Morgan...

— La ferme, Siana. Pour une fois dans ta vie, tu la boucles.

Elle serre la mâchoire et m'envoie son majeur au visage, ce qui provoque en moi un éclat d'allégresse.

Je traverse la ville jusqu'aux frontières du désert, puis je dirige la voiture dans un pré, là où, autrefois, nous avions regardé un film dans le cinéma en plein air. Celui-ci est fermé ce soir et le champ est vide, libre de nous accueillir. J'avance jusqu'à l'orée des arbres, puis coupe le moteur le plus loin possible des maisons environnantes.

Siana n'a pas bougé de sa place, comme murée dans une prison. Je pourrais presque voir ses doigts s'enrouler autour de la poignée, prête à s'extirper du véhicule.

— Je ne sais pas à quoi tu joues, Morgan...

— Oh si, tu le sais.

Je me tourne face à elle, l'œil prédateur.

— Je viens prendre mon dû.

— Je ne suis pas à toi, grogne-t-elle.

— Bien sûr que si, et si tu oses prétendre encore le contraire, je te plante ici toute seule et plus jamais, tu entends, plus jamais, je ne te toucherai.

— Ne me menace pas !

Elle ouvre la portière et bondit soudain à l'extérieur comme un

jeune daim luttant pour sa survie. Je ricane tout seul, et saute sur l'herbe d'un bond lesté. Je contourne la voiture, tandis qu'elle recule sous mes yeux amusés, mais je l'attrape par les hanches lorsqu'elle tente de fuir, et la plaque contre la carrosserie. Elle pose ses mains à plat sur mes épaules pour me repousser, mais ses jambes qui entourent ma taille trahissent son manque de conviction. Ma bouche se rue sur la sienne pour éteindre le feu que je sens arriver et j'avale ses récriminations. Sa langue s'enroule autour de la mienne sans tarder et elle gémit en enfonceant ses doigts dans mes cheveux.

— Putain de femme, je grogne contre sa bouche, avant de la prendre, de faire l'amour à ses lèvres chaudes et de pétrir la chair ferme de ses fesses.

Siana attrape mon T-shirt par le col et tire pour me l'ôter. Je me détache d'elle un instant, le temps de le virer, puis je me jette de nouveau sur sa bouche. Ses mains caressent mes épaules et mes pectoraux, et je laisse échapper un foutu grondement de plaisir. Je la sens sourire sous mes baisers.

— Tu ne feras pas la maligne longtemps.

J'attrape la glissière de son short et la descends, puis je la remets sur ses pieds afin de pouvoir le rouler jusqu'à ses chevilles.

Accroupi, je lève un œil noyé de désir sur elle, en laissant traîner mon regard sur ses cuisses nues et bronzées, puis en même temps que mon index la caresse, je me relève lentement jusqu'à sa bouche, dont je m'empare à nouveau.

Entre deux baisers, je l'attrape par la taille pour qu'elle m'entoure de ses jambes et l'entraîne à l'arrière du pick-up. D'une main habile, j'abaisse le hayon et l'assois dessus, en lui intimant de reculer d'un mouvement du menton.

En sentant le contact d'une couverture sous ses paumes, Siana m'offre une expression de surprise et croise mon regard enflammé. Je me soulève sans répondre à sa question muette, pose un genou sur le hayon et rampe jusqu'à elle, entourant ses jambes.

— Recule encore.

Elle obtempère, remonte sur les fesses jusqu'au tas de couvertures jetées à l'arrière et se laisse tomber dessus, ses cheveux défaits s'éparpillant autour de son visage. J'ancre les poings de chaque côté de sa tête et me penche au-dessus d'elle.

— J'avais prévu de t'emmener ici pour la nuit qu'on se devait.

Ses mains se posent contre mes flancs et ses prunelles électriques

plongent dans les miennes.

— Je veux une nuit, Sian, je murmure en m'approchant de ses lèvres. Une longue nuit, toi et moi.

Une larme solitaire dévale sa joue et je la lèche pour l'effacer. Elle gémit, lève les genoux et écarte les jambes pour accueillir les miennes et s'ouvrir à moi. Je me laisse aussitôt tomber contre elle et presse mes lèvres sur sa bouche affamée. Ses mains me caressent le dos, tandis que les miennes remontent son T-shirt pour dévoiler ses seins nus. *Putain...* Mon cœur oublie un battement. Ils ne sont pas seulement beaux, délicieusement doux et volumineux. Ils sont à moi !

Un ange est encré sur sa peau ; un ange dont le corps se niche dans la vallée, au creux de sa poitrine, et dont les ailes magnifiques et blanches se déploient sur ses seins. Sa tête est basse et on ne devine pas les traits de son visage, comme s'il était vaincu, mais ses bras crucifiés s'achèvent sur des mains fermées en poing. Des chaînes entourent sa taille et passent sur la poitrine à demi nue de Siana, comme si on voulait le retenir captif, sans y parvenir. Chaque ligne est sublime. Il ressemble au mien, tout en étant différent. Le mien est protecteur, les mains refermées autour de mon cœur, le sien se déchaîne et lutte pour obtenir ce qu'il désire. Un ange guerrier.

Siana semble ne plus respirer tandis que je l'admire, mes doigts traçant les courbes sombres de son tatouage.

— Pourquoi se bat-il ? je murmure, les yeux accrochés aux siens.

Elle reprend son souffle.

— Pour ce qu'il souhaite le plus au monde.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Toi et moi, Morgan.

Mon cœur rugit lorsque je me jette sur ses lèvres pour les posséder. Ses bras s'enroulent autour de ma nuque. J'empaume ses seins. Les tétons roses se dressent au contact de mes doigts et je ne résiste pas davantage à l'envie de les lécher, de les sucer, de les marquer de mes dents. Siana laisse échapper un long soupir d'aise en me sentant savourer sa poitrine. Ses genoux se resserrent le long de mes jambes et mon bassin part à la rencontre du sien en un mouvement instinctif. Mon sexe est dur comme de la pierre. Il l'a été à la minute où j'ai pris ses lèvres sous sa véranda.

— Tu m'as manqué, je grogne avant de m'emparer d'un mamelon et de le téter jusqu'à ce qu'elle me supplie d'arrêter, son bassin ondulant rageusement contre le mien.

Alors, je m'en détache, laisse mes lèvres glisser le long de son ventre, en déposant des centaines de baisers sur chaque millimètre de peau de son corps, puis je saisis la dentelle de son string et le retire rapidement pour libérer le nerf même de ma folie, celui qui a tenté le diable et remporté toutes les mises. Je me lèche la bouche à la vision de Siana, nue, ouverte sous mes yeux, les iris brûlant ma peau, les lèvres entrouvertes sur ses murmures de désir. Iris la croit sale et vulgaire, mais elle est tout le contraire. Elle est sauvage et libre, c'est un félin aux griffes acérées. Iris est un pur-sang dompté. Siana, c'est l'animal que rien ni personne ne peut attraper, en dehors de moi.

Mes lèvres remontent le long de son cou-de-pied, de son genou, de sa cuisse, et elles se fendent d'un sourire lorsque mon prénom écrit en fines lettres noires apparaît à l'intérieur de sa jambe jusqu'à son sexe ruisselant d'excitation. Je ne peux pas m'empêcher de penser à tous ces mecs qui l'ont possédée, avec mon prénom gravé devant la porte, et une envie de rire me prend, gorgée de vanité. Siana n'est pas dupe et ses doigts s'enfoncent dans mes cheveux pour attirer mon regard sur elle. Affamé, je la dévore des yeux.

— Tu es le seul que j'aie jamais aimé, Morgan, murmure-t-elle d'une voix déchirée.

Mon cœur se remplit de toutes les émotions contraires qui nous composent tous les deux. Mes mains s'agrippent à son cul, alors que je me penche sur ses lèvres roses et humides. Au contact de ses chairs sous ma langue, nous émettons à l'unisson un gémissement. C'est si bon de la sentir de nouveau, de la goûter, de humer son parfum. Mon sexe menace d'implorer et tout en la léchant, je déboutonne mon jean et le descends sur mes fesses. Elle se tortille sous moi, laisse échapper des petits bruits de gorge et trempe mes lèvres lorsque j'enfonce deux doigts en elle. Elle se met à crier et à presser le talon de ses pieds dans mes omoplates pour m'obliger à la posséder. Je donne un grand coup de langue sur son clitoris, lui arrachant un frémissement, avant de me dresser au-dessus d'elle. Ses paupières s'ouvrent péniblement et son regard me caresse avec passion. Ça me fait chier, mais je n'ai pas le choix. Alors, je tire un préservatif de la poche arrière de mon pantalon. J'aperçois la légère grimace qui chiffonne un instant son visage, mais elle ne prononce pas un mot. Elle me laisse le dérouler sur ma queue turgescente, inclinant la tête sur le côté pour me dissimuler l'expression douloureuse qui l'envahit. Je pose aussitôt mon front contre sa tempe et murmure :

— C'est pas toi, Siana. C'est pas à cause de toi...

— C'est mieux ? Que tu couches avec cette salope sans préservatif et pas avec moi... me décoche-t-elle.

Je crispe la mâchoire.

— Putain, Siana !

Je me redresse sur les genoux, la bite sur le point d'exploser, tandis que les larmes frangent ses cils. Mais alors que je crois qu'elle s'apprête à quitter ma voiture, elle m'attrape par la nuque et écrase violemment ses lèvres sur les miennes. De l'autre main, elle arrache la capote et me prend dans sa paume, m'arrachant un grondement sourd.

— T'es à moi, Morgan, rage-t-elle. À l'avenir, c'est avec cette pute que tu mettras une capote !

Ses jambes se referment autour de mes cuisses et elle m'entraîne contre son sexe ouvert. Elle me masse, peau contre peau, m'humidifiant de son excitation. Ses lèvres sont sur les miennes et je roule ses cheveux dans mon poing pour lui incliner la tête en arrière et la savourer plus profondément. Je finis par chasser sa main, trop près de jouir, et pose mon gland douloureux contre sa chair avide.

— Morgan, halète-t-elle, les yeux emplis de passion.

— Ça fait dix ans que j'attends ça...

Je m'enfonce en elle, centimètre par centimètre ; je la déchire, la prends et c'est elle qui me possède. Dressé au-dessus de son buste, mes omoplates sous ses mains, je me mets à onduler doucement, pour sentir chaque parcelle de sa peau entourant ma queue. Elle se mord la lèvre pour retenir ses cris, alors je l'embrasse pour les avaler et me les approprier. Ses genoux remontent le long de mes cuisses, puis elle m'entoure de ses longues jambes musclées. Son bassin ondule au même rythme que le mien, comme si nos deux corps communiquaient à la perfection. Ses reins se cambrent quand je la pénètre plus profondément et plus fort en elle, et des gémissements commencent à lui échapper malgré elle. Ses ongles impriment leurs empreintes dans ma chair, et je grogne.

— Je veux t'entendre, je lui ordonne, mon front contre le sien.

Elle me foudroie de son regard de feu, et je jubile en la sentant lutter. Alors, je donne un grand coup de reins qui lui vole un cri, puis mon sourire fat lui arrache une mimique faussement dédaigneuse. En réponse, elle contracte tous ses muscles intérieurs et je gronde, la mâchoire serrée. Elle ricane. Pour la faire taire, j'accélère la cadence, bascule mon bassin plus violemment, couvrant nos corps d'un voile de sueur. J'attrape ses poignets et les épingle au-dessus de sa tête. Elle cherche à me mordre le menton. Je fonde sur ses lèvres comme un aigle sur sa proie. Siana resserre ses jambes autour de ma taille et d'un mouvement de balancier, elle tente de me faire chavirer sur le dos. Je

ne résiste pas et la laisse grimper à califourchon sur mon corps. Siana se hisse au-dessus de moi et se rabat sur ma queue en ébullition. Elle en profite pour ôter son T-shirt et le jeter dans le pick-up, m'offrant la vision de son corps parfait. Ses longs cheveux déferlent dans son dos ; ses seins s'agitent sous mon nez avec ce formidable tatouage qui s'étale sur sa peau hâlée. Je m'en empare, lape sa poitrine majestueuse, tandis que ses reins basculent en arrière pour mieux me happer en elle. Elle me prend puissamment et je donne des coups de bassin pour mieux l'emplir.

Ma bouche remonte le long de sa gorge jusqu'à ses lèvres et même notre baiser ressemble à un duel. On se mord, on se lèche, on gémit. Ses ongles me griffent, j'appose une nouvelle empreinte sur son épaule. Elle crie mon nom en basculant dans la jouissance, et je crie le sien lorsque toutes ses parois intimes me retiennent prisonnier et m'entraînent dans sa chute. L'orgasme me prend le bide, explose dans ma poitrine et je vois trouble pendant quelques secondes tellement c'est violent et éclatant. Siana se tient inclinée vers l'arrière au moment de son plaisir, puis elle s'abat sur moi lorsqu'il l'abandonne abîmée et meurtrie. Je la prends dans mes bras, haletant, le sexe toujours dur dans son ventre.

Son souffle se couche dans mon cou, sa main se pose sur mon torse et on reste là, dans le silence, la nuit nous servant de couverture. La chaleur du désert s'évanouit pour libérer cette fraîcheur typique, mais roulés à l'arrière de mon pick-up, on n'en ressent pas encore les effets.

Je caresse son épaule du pouce, et lance avec un sourire :

— Même pas besoin de faire semblant, hein ?

— Non, c'est aussi naturel que de respirer.

Sa jambe glisse par-dessus mon jean.

— Comment tu expliques que je sois nue et pas toi ?

— Parce que tu es bien plus belle et sexy que moi.

— Prétend le beau gosse...

— Ouais, t'as raison. C'est totalement injuste.

Je commence à bouger, la bascule sur le dos et me dresse au-dessus d'elle pour retirer mon jean, quand brusquement, une détonation retentit dans le champ. La vitre du pick-up explose. Je me jette sur Siana et la couvre de mes bras, tandis que ma voiture prend deux autres balles dans la carrosserie. Puis le silence se tisse à nouveau dans le cinéma en plein air. Siana tremble sous moi, ses doigts accrochés à mes épaules. Mon palpitant s'active. Je ne respire plus. J'écoute les

bruits alentour, sans rien distinguer d'étrange, puis saisis mon téléphone. Je clique rapidement sur l'icône dans mes contacts et dès que mon interlocuteur décroche, je parle à toute vitesse :

— Trivin, rapplique immédiatement au cinéma de plein air. On vient de se faire tirer dessus et je suis pas certain que le mec soit pas encore dans les parages. Grouille-toi.

— J'arrive.

Trivin coupe aussitôt la communication, sans discuter, et j'abaisse les yeux sur Siana, dont le regard est braqué sur moi d'un air désespéré. Tout son corps se raccroche au mien : ses doigts enfoncés dans mes omoplates, ses jambes serrées contre les miennes, sa joue collée à ma joue. Je me détache d'elle et m'approche du bord de la carrosserie pour jeter un coup d'œil au pré, mais Siana me rattrape par la main.

— Non, supplie-t-elle.

— Sian, je dois vérifier qu'on ne risque plus rien.

Elle secoue la tête et les larmes déferlent sur ses joues.

— C'est lui, murmure-t-elle d'une voix lourde, écorchée.

Je serre le poing.

— Non ! Arrête avec ça !

Elle hoquette et je hasarde un coup d'œil dans le pré, mais avec la nuit tombée, je ne distingue rien. Le tir provenait des arbres.

Je referme mon jean et attrape le T-shirt de Siana. Celle-ci se tortille aussitôt pour l'enfiler.

— Pourquoi t'as appelé Trivin ? me demande-t-elle, en essuyant ses joues. Pourquoi pas Langdon ?

— Trivin était dans l'armée, Siana.

Ses yeux sombres me dévisagent comme si j'avais perdu la tête.

— Quoi ? T'es sérieux ?

— Ouais, il a fait trois services en Afghanistan. Et je peux pas mettre Langdon au courant, tu le sais très bien.

— Morgan, quelqu'un t'en veut...

— Ou à toi. T'es avec moi dans cette voiture, je te rappelle.

— Avec la kétamine, c'est la deuxième fois.

— En réalité, la troisième, on a saboté les freins de ma voiture juste

après ton arrivée en ville. Mais on peut parler de ça plus tard, quand je serai sûr qu'on ne risque plus rien ?

Elle colle son corps au mien, tandis que, allongé sur le ventre, j'essaie de repérer quelque chose par l'interstice du hayon, en vain.

J'ai l'impression qu'une décennie s'écoule en attendant Trivin. L'oreille aux aguets, je reste concentré, mais rien ne me permet de croire qu'on a l'intention de nous tirer de nouveau dessus comme des lapins. Siana a noué ses doigts autour de mon poignet qu'elle serre férocement pour se donner du courage, sans toutefois perdre son sang-froid. Son souffle est court et sa peau frissonne, la fraîcheur commençant à imprégner l'atmosphère.

Le bruit d'un moteur nous arrache enfin un soupir de soulagement. Les phares de la voiture balaient le champ et se dirigent vers nous. La portière s'ouvre et j'aperçois la silhouette de Trivin armée d'un flingue. Il s'arrête à côté du hayon, tandis que je me redresse, mais j'appuie sur l'épaule de Siana afin qu'elle reste couchée au sol.

Trivin évalue rapidement la situation et inspecte les alentours sans rien remarquer, prêt à tirer le cas échéant, la sécurité de son Glock déverrouillée. Ses yeux bruns sont à l'affût.

— Qui que ce soit, je pense qu'il n'a pas attendu ici, m'assure-t-il, son regard étudiant le terrain avec attention.

Il s'approche de la carrosserie du pick-up, jette un coup d'œil aux impacts de balle avec sa lampe torche et parvient à en récupérer un bout qui s'est figé dans le métal. L'autre l'a traversé de part en part.

— Vous avez eu de la chance, constate-t-il, tandis que Siana s'assoit à mes côtés, seulement vêtue de son T-shirt.

Trivin se concentre sur l'éclat de balle qu'il a dégagé et crache par terre.

— À vue de nez, c'est un joli Beretta qui vous a tiré dessus. Je ne sais pas qui a fait ça, mais je peux vous garantir qu'il ne sait pas viser. Les tirs semblent aléatoires. Si j'avais dû vous abattre alors que vous étiez couchés à l'arrière du pick-up, j'aurais visé juste en dessous de la fenêtre, là où devaient se trouver vos têtes !

Un frisson saisit Siana. Je croise le regard de Trivin et je lis une lueur que je n'aime pas du tout.

— C'est rassurant, bredouille-t-elle.

— Ou alors, je me serais approché discrètement du véhicule et je vous aurais canardé à bout portant, là, j'étais sûr de ne pas vous rater.

Siana saisit ma main pour entrelacer ses doigts aux miens.

— Donc, c'était un avertissement, dis-je en tirant les conclusions logiques.

Trivin hausse les épaules. Je repère son regard sur les jambes dénudées de Siana, mais il le détourne très vite.

— Ou alors, le tireur est con et ne sait pas viser ou il n'a pas les couilles d'aller jusqu'au bout.

— Ça fait un paquet de possibilités, grogne Siana.

Trivin hoche la tête.

— Vous devriez prévenir Langdon.

— Non, garde ça pour toi. Je règle mes affaires moi-même.

— Comme tu veux, répond-il en haussant les épaules.

Il se détourne et, lampe torche et revolver braqués, il se dirige vers le bois pour fouiner dans les environs, à la recherche de traces.

Je me tourne vers Siana, tandis qu'elle se passe la main sur la figure. J'attrape son poignet et la rapproche pour prendre son visage en coupe et lui murmurer :

— Tout ira bien, mon ange.

— Ah oui ?

— Oui. Tu veux savoir ce que je pense ?

Elle acquiesce.

— À mon avis, quelqu'un n'est pas ravi qu'on soit ensemble tous les deux. Jamais on n'a attenté à ma vie auparavant, sauf depuis ton retour. Donc, c'est lié à toi.

— Il y a beaucoup de monde qui ne nous aime pas, Morgan.

— Je sais.

— Merde, c'est presque la ville entière ! rage-t-elle.

Je pousse un soupir et l'attrape par la nuque. Je colle mes lèvres aux siennes et avale sa plainte de terreur. En détachant sa bouche rougie de baisers de la mienne, elle glisse ses mains le long de ma nuque et me demande d'une voix très sérieuse :

— Morgan, promets-moi que ça ne peut pas être lui.

— Je te le promets, je réponds, la gorge soudain brûlante, un poids colossal écrasant ma poitrine comme du plomb. Ce n'est pas lui, Siana.

Elle hoche la tête et se laisse presque tomber contre moi, le front sur mon épaule.

Chapitre 36

Morgan

Dix ans plus tôt

Je fixai mon téléphone avec l'impression qu'on étirait mes entrailles hors de mon abdomen. Une douleur fulgurante me traversait la poitrine. Mes pieds semblaient s'enfoncer dans le sol, dans une mare en béton. Ma tête était engourdie. Je n'arrivais pas à prendre conscience de ce qui s'affichait sous mes yeux. Pourtant, c'était là. C'était bel et bien réel. C'était un cauchemar !

Le MMS d'Iris était limpide : la photo de mon frère et de Siana dans sa bagnole, pendant qu'il lui roulait une pelle, était assez nette pour que je ne puisse pas me tromper sur leur identité. C'était bien le visage de MA copine, sa bouche collée aux lèvres de MON frère !

J'avais la gerbe.

Le monde semblait onduler, tourner, virer à l'obscurité. Des points blancs éclataient dans mes rétines. La rage montait en moi, pas par vagues, non, comme un putain de tsunami qui emporterait toute ma raison dans les abymes.

J'étais à deux pâtés de maisons de Siana. Mes jambes se mirent à se mouvoir de toutes leurs forces. J'arrivais à peine à respirer, mais je m'en foutais. Ma vision était occultée par cette image monstrueuse. Les doigts serrés autour de mon téléphone, je sprintais jusqu'à elle, alors que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'avais l'intention de faire une fois devant elle. Face à ces foutus magnifiques yeux bleus qui soudain me déchiquetaient de l'intérieur, me trahissaient, me réduisaient à néant. À cette bouche qui était supposée m'appartenir embrassant mon propre frère dans mon dos. À ce corps qu'elle devait lui offrir, alors que je croyais qu'elle m'aimait sans éprouver le début d'un soupçon. La rage m'abrutissait, me dévorait comme une espèce de parasite mortel.

Je n'étais plus que l'ombre de moi-même lorsque je fis irruption dans sa rue. Je courus comme un fou jusqu'à son portail, l'ouvris et grimpai les marches à toute allure. Je tambourinai à sa porte. Je savais que ses parents étaient absents pour le week-end. C'était pour cette raison que je me rendais chez elle, parce qu'on pouvait passer une nuit entière tous les deux, dans une maison rien que pour nous.

Rien que pour nous, bordel...

J'allais me réveiller. Ça ne pouvait pas m'arriver. Ça ne pouvait pas être réel. Elle me chuchotait encore des mots d'amour la veille au soir,

lovée dans mes bras. Elle ne pouvait pas mentir si bien. C'était impossible !

J'abaissai mes yeux sur la photo pour me donner le courage qui me manquait brusquement et la fureur me prit à la gorge aussitôt. Mon sang gonfla mes veines le long de mes avant-bras tendus. Je posai la main contre le chambranle, essayant de reprendre une inspiration douloureuse. Mes poumons me brûlaient, mon cœur semblait sur le point de s'éteindre, noyé dans la souffrance et la trahison.

Quand la porte s'ouvrit sur sa silhouette majestueuse, un goût de cendre envahit ma bouche. À peine aperçut-elle la lueur dans mes yeux qu'elle comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Elle recula dans le vestibule, alors que je poussai la moustiquaire pour entrer, le menton bas mais le regard levé vers elle – le regard sûrement dément, déstructuré, complètement paumé. Son visage prit une expression bouleversée. Ses yeux s'écarquillèrent et je sentis son souffle se tarir et disparaître à l'intérieur de son corps.

Putain, c'est vrai... c'est vrai...

Je pressai le téléphone jusqu'à manquer de l'exploser et le dressai en barrière sous son nez. Les larmes se formèrent aussitôt au bord de ses cils, et elle croisa mon regard orageux en secouant la tête.

— Morgan... c'est pas...

— C'est pas quoi, Siana ?

Ma voix ne ressemblait pas à la mienne. Elle était brisée, rauque, sombre. Je jetai mon téléphone sur le sol et serrai les poings à m'en péter les jointures.

— Tu n'embrassais pas mon frère, c'est ça ?

Elle se mit à secouer la tête de plus belle, ses cheveux noirs ondulant à son rythme, comme prise de folie, presque hystérique. Elle balbutia des « non » jusqu'à ce qu'ils deviennent informes entre ses lèvres. Les larmes se déchaînèrent et se répandirent sur ses joues rosées par l'émotion quand elle me dit d'une voix paniquée et fêlée :

— Non, je n'embrassai pas ton frère ! Non, jamais ! Jamais...

Je vis rouge, j'explosai. Je levai la main au-dessus de Siana et l'abattis sur son visage sans réfléchir à la gravité de mon propre geste. Ma raison avait été détruite en même temps que mon cœur. J'étais au-delà de la rage. J'avais franchi un cap.

Horrifiée, les yeux exorbités, elle recula, la marque de mes doigts se dessinant sur sa peau. Elle hoqueta, tandis que je sentais mes propres larmes se déverser. J'avais l'impression d'asphyxier. Je dus prendre

une grande inspiration, avant de pouvoir de nouveau parler :

— T'as ta bouche sur la sienne, Siana. Tu prétendais m'aimer, mais c'était que des mensonges, des putains de mensonges. Depuis combien de temps ça dure ? Depuis combien de temps vous me mentez ? T'as baisé avec lui ? Est-ce que tu as... BAISÉ AVEC LUI ? hurlai-je à m'en arracher les cordes vocales.

Elle secouait encore la tête en reculant dans le vestibule jusqu'à heurter la rampe de l'escalier.

— Non, je te le promets, non, je n'ai jamais rien fait. Je t'aime, Morgan ! Je te le jure ! Je te le jure, je n'aime que toi. Je n'aime que toi. Je n'aimerai jamais que toi.

Je plaquai la main sur sa bouche pour qu'elle se taise, étouffant sa plainte suivante. Je ne supportais pas d'entendre ses supplices mensongères. Je m'approchai d'elle jusqu'à coller sa colonne vertébrale contre la rambarde et me dressai à quelques centimètres de son corps fébrile et tremblant. Je ne pouvais pas m'arrêter. Les mots se bousculaient dans ma bouche autant que les sanglots qui s'amoncelaient dans ma gorge serrée.

— T'es qu'une sale traînée, Siana. T'es qu'une sale pute... T'as aimé ça, te donner à mon frère ? T'as aimé écarter les cuisses pour lui ?

Elle respirait fort contre ma paume, alors que ses larmes se mêlaient aux miennes, nos nez se frottant l'un contre l'autre, mes lèvres la frôlant, avec ce goût amer et salé qui s'imprimait sur nos peaux.

— Je te hais, tu entends, Siana ? Je te hais tellement...

Je sentis le hoquet parcourir tout son corps en recueillant mes mots comme des dagues lacérant sa chair. Elle s'agrippa à mon T-shirt, tirant de toutes ses forces.

— Tu les veux tous, Trivin, mon frère, moi. Qui sera le prochain sur ta foutue liste ? T'es qu'une putain de mante religieuse. Tu veux tous nous baiser. Comment j'ai pu ne pas m'en rendre compte ?

Elle semblait s'affaiblir au fil de mes paroles, comme si chacun de mes mots était un coup que je lui donnais. Elle attrapa mon poignet et le pressa si violemment que l'empreinte de ses doigts se dessina et resta des jours après ça, mais je m'en moquais. J'étais totalement aveuglé par la douleur et la colère. Je ne distinguais plus rien. J'avais l'impression que mon cœur gisait au sol, qu'il ne battait plus, qu'il ne pourrait plus jamais battre. Je pensais que ma vie tout entière n'était qu'une satanée farce, que la fille que j'aimais plus que tout au monde n'avait fait que dilapider des bobards. Elle était le plus beau des mensonges. La plus belle des félonnes. Celle qui donnait envie de

s'arracher les tripes pour que ça ne soit pas vrai. Celle qui donnait envie de s'ouvrir les veines pour la garder.

Je m'écartai d'elle en ayant l'impression de mourir. Je poussai un cri de rage et de souffrance. Elles étaient poinçonnées en moi, gravées sur mon corps. Je donnai un coup, puis plusieurs contre le mur, en hurlant à quel point je la détestais. Je la traitais de tous les noms en balançant les poings contre la cloison qui ne chassaient pas la douleur, qui ne faisaient que l'accroître au point qu'elle devenait informe et insupportable.

Siana n'osait plus esquisser le moindre geste, se maintenant à la rampe. Ses larmes la secouaient, l'empêchaient de respirer. Mais lorsque je fis un pas pour partir, elle se précipita vers moi pour me retenir.

— Morgan, non, ne pars pas, ne pars pas...

Elle attrapa mon T-shirt, mais je la repoussai violemment en arrière et elle tomba sur les fesses. Je la toisai, lui adressai mon regard le plus noir à travers mes larmes, et lui crachai à la figure :

— T'es plus rien pour moi. C'est fini. Vis ton conte de fées avec mon connard de frère. Tu représentes plus rien. Je ne veux plus JAMAIS te voir de ma vie !

Ses sanglots redoublèrent. Son nez coula, mais elle ne fit pas mine de l'essuyer. Elle me regarda m'éloigner d'elle à reculons, incapable de partir sans profiter jusqu'au bout de sa vision.

— Morgan, pleura-t-elle, non, je t'en prie...

— Tu m'as tué, Siana, dis-je, avant de claquer la porte derrière moi.

Je dévalai les marches, courus dans la rue, malgré la dureté de mes muscles, malgré la glace qui emplissait mes veines.

Je m'arrêtai dans le désert, au milieu de nulle part, sans même savoir comment j'étais arrivé jusque-là. Je n'étais plus qu'une ombre. Je tombai à genoux, me pris la tête entre les mains et pleurai jusqu'à ce que je n'ai plus la moindre larme à verser.

Quand je rentrai chez moi, il était tard. La nuit était tombée. Il faisait un froid de canard et je n'étais qu'en T-shirt, mais je m'en fichais. Je ne ressentais plus le froid, parce que celui-ci semblait irriguer mes artères.

À peine arrivé au bout de l'allée, j'aperçus la silhouette de mon frère assis sur les marches de l'entrée. Il m'attendait, les coudes sur les genoux, la nuque basse. Rien d'étonnant à ça : cette garce d'Iris avait envoyé la photo à tout son répertoire. Tout le lycée devait être au

courant. Toute la ville devait savoir que mon frère aîné avait collé sa langue dans la bouche de ma copine.

À mon arrivée, il leva des yeux rougis dans ma direction, puis, conscient de ce qui l'attendait, il se redressa, et je me ruai sur lui sans marquer la moindre hésitation, la démenche dévorant ce qui restait de ma raison. Je lui décochai un coup de poing qu'il ne chercha pas à esquiver. Je lui explosai la lèvre. Je le cognai, encore et encore, dans l'espoir que son sang me repaisse un peu, amoindrisse la douleur, mais je me rendis vite compte que c'était impossible, que je ne pouvais pas la faire cesser.

— Tu as aimé ses lèvres ? hurlai-je, tout en le saisissant par le col de son T-shirt. Tu as aimé la goûter ? Tu as aimé me la voler ? Quel effet ça fait de poignarder son propre sang ?

Ryan s'effondra sur l'escalier lorsque je le relâchai et essuya les meurtrissures que je lui avais infligées sur la bouche et le nez. Sa paupière se fermait sur son œil bleu, mais le vert me fixait toujours, malgré les larmes qui ruisselaient le long de ses joues.

— Je ne pouvais pas... faire autrement.

— Tu pouvais pas ? grondai-je, le poing serré jusqu'à la douleur.

— Non ! Comme pour toi, putain, elle me bousille le cerveau. Elle est dans ma tête sans arrêt. Elle était là, et j'ai craqué et elle s'est laissé faire, t'entends ? Elle en avait envie ! Ta meuf est une traînée !

Je poussai un cri de rage et heurtai son visage d'un nouvel uppercut. Du sang gicla sur mon T-shirt, mais je ne parvenais pas à me calmer.

Je m'apprêtais à asséner un nouveau coup à mon frère, résigné à le recevoir, lorsque ma mère fit irruption en haut des marches.

— Morgan, je t'en prie, arrête tout de suite ! cria-t-elle.

Mon poing se figea dans les airs. Je relevai la tête et la regardai sans la distinguer réellement dans le flou de ma rage. J'avais l'impression que le monde entier était flou. Mes phalanges étaient douloureuses et écorchées, mais je ne parvenais pas à desserrer mon poing.

— Morgan, arrête... murmura ma mère en dévalant l'escalier.

Elle se campa près de Ryan et l'aida à se remettre debout. Il me regardait dans les yeux, chassant la main de notre mère pour se tenir face à moi. Je mordis dans ma lèvre, sentis le goût métallique du sang, puis lâchai comme une bombe :

— T'es plus mon frère. T'es plus rien, Ryan.

Je les contournai et grimpai les marches, lorsque sa voix m'arrêta :

— Je suis désolé... Je ne voulais pas te faire de mal... Je...

— Tu voulais pas ?

Je serrai les dents.

— Tu te fous de moi ?

Je pivotai et croisai son regard illuminé d'une étrange lueur, et je compris aussitôt.

— Vas-y, tu peux la baiser maintenant. Elle est tout à toi si tu la veux. Je l'ai plaquée tout à l'heure.

Les mots me brûlèrent la bouche en les prononçant. Je tournai les talons et filai dans la maison. Je m'enfermai dans ma salle de bains pour rincer mes mains meurtries et je chialai comme un gamin en évitant mon reflet dans la glace.

En un battement de cil, j'avais perdu la fille que j'aimais et mon propre frère. La douleur était si intense que j'avais l'impression qu'elle ne pourrait jamais s'estomper. Qu'elle resterait là, plantée dans mon bide pour toujours, à côté de mon amour pour elle.

Chapitre 37

Morgan

Je rentre à la villa aux premières lueurs de l'aube. J'ai le goût de Siana sur le corps, sans compter les traces de morsures qui parsèment ma peau. L'adrénaline s'écoule encore dans mes veines, pas seulement à cause des coups de feu, mais à cause d'elle, comme si Siana représentait une menace tout aussi grave que les tirs auxquels nous avions réchappé.

Je referme la porte d'entrée, traverse le couloir en passant la main dans mes cheveux, puis franchis le seuil de mon bureau. Je me laisse tomber sur le fauteuil et attire vers moi une bouteille de whisky déjà bien entamée. Je ne prends même pas la peine de verser le liquide ambré dans un verre et bois directement au goulot. Je repose ensuite la bouteille devant moi et bascule la nuque sur le dossier. Je fixe le plafond, essayant de trier tout ce qui s'est passé, les tentatives de meurtre tout comme le corps de Siana sous le mien. Je ne ressens pas réellement de peur, plutôt de la colère. Comme l'a remarqué Trivin, si on n'avait vraiment voulu nous tuer ce soir, il aurait été facile de nous canarder à l'arrière du pick-up, en plein acte. Les tirs étaient donc une mise en garde. Une tentative d'intimidation. Comme la kétamine ou mes freins de voiture. Rien qui ne mène à la mort. Mais j'ai beau retourner la question dans tous les sens, je n'ai pas la moindre idée de qui peut se cacher derrière tout ça. En dehors de Ryan, personne n'a de motif...

Je me mordille la lèvre inférieure avant de m'emparer de nouveau de ma bouteille et de laisser le whisky anesthésier mes pensées. Mon regard erre sur les moulures du plafond, puis sur les murs lambrissés sur lesquels se dressent quelques tableaux de maître. La décoration est très rustique. Je n'ai pas touché à grand-chose ici à la suite de la mort de mon père ou après avoir repris les rênes du domaine familial. Cet endroit est le recueil des traditions et de nos secrets les plus profonds et les plus douloureux. Je le déteste autant qu'il me réconforte, tel un sanctuaire renfermant mes ténèbres.

Accueillant l'alcool dans mon sang avec plaisir, je ferme un instant les paupières et me concentre sur les fragments de peau de Siana s'inscrivant derrière mes rétines, et sa voix m'avouant sans l'ombre

d'une hésitation que je lui appartiens. Cette histoire risque de nous exploser à la figure, pourtant, je souris comme un imbécile, parce qu'à la minute où le cul sexy de Siana s'est retrouvé dans ma ville, je savais que la situation éclaterait comme du verre. Avec elle, rien n'est jamais linéaire. Tout part en vrille et j'adore ça. Elle fait partie de ces personnes capables de rendre une vie destinée à être terne pleine de couleurs, de frasques, au point que l'ennui devient un mot vide de sens.

Je bois une nouvelle lampée au goulot, puis saisis mon téléphone. Il est 5 heures du mat' et je viens à peine de la déposer chez elle, mais je compose quand même son numéro. Elle décroche comme si elle avait déjà son téléphone à la main, prête à m'appeler.

— Ma si délicieuse félonne, je murmure dans le combiné.

Un rire cristallin me répond.

— J'aime que tu m'appelles à cette heure-ci pour me renvoyer à la figure ce que tu me reproches.

Je souris au néant de mon bureau.

— Tu portes pourtant si bien ce nom.

— Connard te va à merveille, je t'ai pas téléphoné pour te le dire.

— C'est peut-être une erreur.

— Je te promets de ne pas la commettre deux fois.

— Tu parles de m'insulter ou de baiser avec moi ? je me moque.

— Si tu continues sur ce chemin, probablement les deux ! Je te manquais déjà ?

Je me frotte un sourcil en fixant le tableau en face de moi qui dresse le paysage désertique de la contrée, aux nuances d'ocre et d'ambre. Je reprends une longue inspiration, avant de lâcher :

— Si je me montre un tant soit peu honnête avec moi-même, je crois que je cherche un moyen ridicule de t'obliger à rester ici.

Je l'entends se déplacer, froisser des draps, puis ricaner, même si le son qu'elle produit n'a rien de railleur ou d'amusé.

— Morgan, ce n'est pas drôle.

— Je ne suis pas en train de plaisanter. Tu tournes en boucle dans ma tête, Sian. Ça me rend malade de te haïr et de t'aimer autant. Je souhaiterais changer la donne : on se baise, on se fait souffrir et on continue de s'aimer jusqu'à ce que l'un de nous en crève.

— C'est déjà le cas, m'avoue-t-elle. Tu as foutu en l'air toutes mes défenses juste en me prenant à l'arrière de ton pick-up. J'ai toutes les raisons de te maudire.

Sa confession me vole un rire, un vrai rire, avec de l'espoir dedans. Un rire stupide !

— J'ai massacré toutes tes défenses y a une foule d'années déjà. Prétends pas le contraire. Tu crois seulement en posséder, mais je vois à travers. Je te connais par cœur, mon ange. Ose me dire que tu ne veux pas rester avec moi.

Elle grommelle, puis semble donner un coup de pied dans quelque chose.

— Ose dire que tu me pardonnes ? me lance-t-elle effrontément, me balançant une dague en plein cœur. Et comment peux-tu croire que je te pardonne, Morgan ?

— Je t'ai chassée parce que t'as baisé avec mon frère, Siana. J'avais une bonne raison d'être fou de rage, tu le sais très bien. Mieux que personne.

Ma mâchoire se crispe en évoquant ce souvenir insupportable. Je me laisse tomber, menton contre paume.

— Que j'aie baisé ou non ton connard de frère, je te pardonne pas de m'avoir chassée, rétorque-t-elle, je te pardonne pas de m'avoir laissée me débrouiller toute seule pendant toutes ces années. Je te pardonne pas de ne m'avoir jamais crue...

Sa voix se brise et me brise en entier. Je laisse le silence graviter autour de nous, avant de le rompre :

— Ouais, je suppose que ce n'est pas possible qu'on vive ensemble, comme un bon petit couple tranquille, je finis par reconnaître en massant ma nuque soudain tendue comme si des câbles d'acier la traversaient de part en part.

— Je t'aime quand même.

— Mon ange... putain, Dieu sait que j'aimerais que ça ne soit pas le cas. T'es dans ton lit ?

— Dans le canapé.

— Seule ?

— Ouais, Aidan dort dans mon ancienne chambre et John est dans la sienne avec Cheyenne. Je crois qu'il adore tromper sa copine.

— Ça doit être un truc de famille alors...

Ma remarque retombe dans l'obscurité. Je me foutrais des coups de pied au cul de l'avoir laissé échappée maintenant, mais ça n'en reste pas moins la vérité.

J'entends un liquide que l'on verse, puis le léger bruit de déglutition qu'elle émet en buvant. En reposant son verre, elle me décoche dans les dents :

— Quelqu'un en veut déjà à ta vie, ne me rajoute pas sur cette liste.

Je lâche un bref ricanement avant de m'enfoncer dans mon fauteuil.

— Je veux te revoir, Siana, te sentir encore, te toucher, t'embrasser.

— Morgan...

Sa voix est lourde et éraillée.

— J'aimerais pouvoir m'arracher le cœur pour cesser de t'aimer, m'avoue-t-elle.

— On est au moins d'accord sur un point, mon ange.

— Tu me crois quand je dis que je t'aime, mais tu ne me crois pas pour le reste...

Une violente douleur fond dans ma poitrine. Je serre le poing, puis attrape la bouteille pour en vider une partie dans mon gosier.

— Je sais que tu m'aimes, parce que je le lis dans tes yeux et que je le sens en moi. Pour le reste, j'ai vu ce que j'ai vu, Sian, même si je ne comprendrai jamais pourquoi tu as fait ça. Tu m'as flingué cette nuit-là, et toutes les autres nuits qui ont suivi. Maintenant, laisse tomber. On ne réécrira pas l'histoire. C'est trop tard.

Elle se renfrogne et se tait, alors je préfère changer de sujet.

— Combien tu dois ?

— On en a déjà discuté et je n'ai pas l'intention de...

— Arrête de jouer à ça, bordel ! Ne m'oblige pas à utiliser un stratagème tordu pour te tirer les vers du nez.

— Ce serait bien ton genre.

Elle lâche un râle, puis finit par abandonner la partie :

— Cinquante mille dollars.

Une sacrée somme. Je ne suis pas certain de vouloir connaître les raisons qui l'ont poussée à réclamer autant de fric ni de savoir à qui elle l'a emprunté. Toutes les réponses qu'elle me fournirait me déplairaient profondément.

- OK, je te les donnerai.
- Je pensais que tu te montrerais plus curieux.
- J'ai changé d'avis. T'as besoin d'argent, j'en ai. Fin de l'histoire.
- Admettons, en échange de quoi ?
- Arrête d'être sur la défensive avec moi, Sian. Qu'est-ce qui te fait penser que je souhaite quelque chose en retour ?
- Parce que rien n'est gratuit avec toi.
- Tu peux me prendre dans ta bouche si tu y tiens tellement, je plaisante, mon doigt tournant autour du goulot de la bouteille.
- Elle maugrée dans le téléphone, alors je la coupe sans attendre :
- Je ne veux rien, Siana.
- Je te crois pas ! T'es pas du style à filer du fric pour des bonnes œuvres dans mon genre. Alors pourquoi ?
- À mon tour, je laisse échapper un juron.
- Parce que je t'aime, espèce de bourrique, OK ?
- Je réussis le miracle de lui couper la chique.
- Ça fait du bien quand tu arrives enfin à la fermer, mon ange.
- Ta gueule !
- Je ricane de plus belle.
- Merci, chuchote-t-elle simplement dans le téléphone.
- Le silence se glisse entre nous, mais aucun de nous deux ne fait mine de vouloir raccrocher. On se contente de s'écouter respirer, puis, au bout d'un moment, elle finit par me demander :
- Quand auras-tu les tests pour Aidan ?
- Dans quatre jours.
- Quand tu sauras que c'est bel et bien ton fils...
- On discutera de son avenir, j'achève pour elle.
- Pas du nôtre, puisque nous n'en avons aucun.
- Oui.
- Sa respiration s'alourdit.
- Bonne nuit, mon ange, je murmure en passant la main sur mon front, puis dans mes cheveux.

— Bonne nuit.

Sa voix est douce et un peu cassée, et elle fond à travers moi comme si une cascade me coulait dans les veines. Je laisse tomber mon téléphone à plat sur le bureau et ferme les paupières. Ma vie est un vrai foutoir.

Et lorsque les charnières de la porte grincent, je comprends tout de suite que ce n'est encore qu'un début.

J'ouvre les yeux et regarde Iris entrer, vêtue d'une simple nuisette. Ses cheveux sont attachés en queue-de-cheval sur le côté, dissimulant une partie de sa gorge, et ses prunelles couleur caramel me fixent avec dureté.

— Où as-tu passé la nuit ? exige-t-elle de savoir en guise de préambule.

Pour me donner le courage d'affronter cette conversation, j'avale une nouvelle gorgée de whisky, puis m'essuie la bouche d'un revers de main.

— Dans mon pick-up.

Ses lèvres se pincent de rage.

— Seul ?

— Non.

Ses poings sont serrés, les veines de son cou saillantes et ses prunelles lancent des éclairs dans ma direction, me cramant sur place.

— Tu étais avec elle ?

Je lâche un soupir las et résigné. Je réalise à quel point j'en ai marre de mentir et marre que ma vie ne soit qu'une odieuse et grotesque mascarade. Alors, j'acquiesce, enfonçant mon menton dans ma main, sans la quitter du regard. Il est temps d'affronter les conséquences de mes actes. Que cela se produise dans ce bureau me paraît seulement logique. L'ironie ne manque pas de m'arracher un sourire amer.

— Oui, j'étais avec elle, je lui avoue en plongeant mon regard dans le sien.

— Comment oses-tu, Morgan ?

— Je suis amoureux d'elle, voilà pourquoi j'ose. Tu es là parce qu'elle ne l'était pas et que tu as saisi l'occasion de me mettre le grappin dessus. Je t'ai laissée agir en âme et conscience, parce que je savais que ça la blesserait de me savoir avec toi – elle te déteste. J'ai agi froidement, Iris. Je me suis servi de toi, mais tu t'es également

servie de moi. Ne le nie pas, je le sais. Tu me voulais à tes côtés, et certainement pas par amour. Tu désirais mon nom, ma fortune, ma maison et être dans mon lit. Je t'ai donné tout ce que tu exigeais. Alors, je suppose que nous sommes quittes.

Elle se fige, comme si ses veines étaient inondées de plomb fondu qui la brûlait de l'intérieur. Seule sa bouche tremble.

— Qu'est-ce que ça signifie ? articule-t-elle d'une voix chevrotante.

— Seulement qu'il est temps de mettre un terme à cette comédie.

Elle secoue la tête et des larmes se dessinent dans ses yeux.

— Morgan, tu ne peux pas faire ça et me plaquer de cette façon, sous le prétexte ridicule que cette fille est revenue. Elle ne t'apportera jamais rien de bon. Elle n'a fait que te blesser tout au long de ta vie. Tu ne peux pas prétendre le contraire. Bon sang, elle couchait même avec ton frère, et Dieu sait combien de temps leur relation a duré !

Ma main heurte la table basse si violemment qu'Iris tressaille.

— Ce qui se passe entre Siana et moi ne te concerne pas. Je mets fin à notre histoire à tous les deux. C'est tout.

— J'ai toujours été près de toi. Elle t'a lâché, et c'est vers cette salope que tu cours ? Tu as tort ! Tu vas te planter, Morgan. Cette fille vulgaire dressera seulement une croix sur ta tombe.

Des larmes perlent sur ses joues rosies par les émotions.

— Si c'est ce qui doit arriver...

Elle recule, les traits déformés par la colère. Les bras ramenés contre sa poitrine, elle me jette un regard noir.

— Tu mériteras ce qui t'arrivera. Cette fille te tuera.

Je hoche la tête et regarde Iris claquer la porte derrière elle. Je bascule contre le dossier en relâchant mes poumons, et souris de nouveau au vide de mon bureau.

— Ouais, c'est probablement ce qui arrivera.

Chapitre 38

Morgan

En franchissant le portail du lycée, je sentis les regards aiguillonner ma chair et les rumeurs sur ma rupture avec Siana ne tardèrent pas à courir jusqu'à mes oreilles. Toutes ces putains de lèvres qui médisaient sur nous, racontaient des tas de conneries et décrivaient avec moult détails la manière dont mon frère baisait Siana dans mon dos. J'avais la rage au ventre. Mes potes se gardèrent bien d'ouvrir la bouche. Mes pensées assassines se lisaient sur mon visage. Mon sang était brûlant dans mes veines. À la moindre phrase déplacée, je pouvais dégainer et je n'étais pas certain de parvenir à me contrôler. Je ne ressentais même pas l'humiliation qu'aurait dû provoquer une telle scène, en sachant que tout le monde se moquait du mec blousé par son propre frère. Non, au lieu de ça, je n'éprouvais que la douleur dans ma poitrine et la colère dans mes poings.

Harry, l'un de mes amis, me donna un coup de coude dans le bras et me désigna l'entrée du bahut d'un geste du menton. À contrecœur, je me retournai et observai Siana pénétrer l'enceinte du lycée aux côtés de John. Un foret me transperça la poitrine à sa vue et du sang dégorgea dans toutes les directions de mon corps lorsque son regard se braqua sur moi. Une grimace douloureuse chiffonnait ses traits. Même de ma place, je pouvais distinguer les cernes sous ses yeux, son teint pâle et la tristesse qui imprégnait son visage. Et ça me blessa encore plus.

La cour semblait figée sur nous. Je sentais le poinçon de tous les regards curieux et avides qui s'alimentaient de notre détresse.

Siana chuchota quelques mots à son frère et John, resserrant la lanière de son sac sur son épaule, se dirigea vers moi. Je croisai les bras sur le torse et le gamin se retrouva entouré de mes potes, lui signifiant qu'il n'était pas le bienvenu. John ne se démonta pour autant et me fixa droit dans les yeux. Il me tendit mon téléphone.

— Tu l'as laissé tomber à la maison, me dit-il.

Au souvenir de cette scène abjecte, de la trace de mes doigts sur sa joue, des yeux larmoyants de Siana et de ses cris muets qui restaient bloqués dans sa bouche entrouverte, je fermai les poings, avant de m'emparer de l'appareil en masquant mes sentiments. Je le glissai dans la poche arrière de mon jean, puis levai les yeux par-dessus son épaule pour apercevoir Siana qui se tenait au milieu de la cour. Elle ne bougeait pas et me dévisageait, ignorant avec virtuosité les murmures

alentour. Même ses copines, assises un peu plus loin sur un banc, l'observaient d'un air vorace, désirant s'abreuver, comme les autres, de toutes les saloperies qui composaient le monde.

— Merci, répondis-je à son frère, en me détachant du regard de Siana.

Johnny fronçait les sourcils et serrait la mâchoire.

— Ma sœur a pleuré tout le week-end à cause de toi, cracha-t-il soudain. Elle arrivait même plus à sortir du lit. Maman a failli appeler le médecin. Elle s'est levée ce matin juste parce qu'elle savait qu'elle te verrait ici. T'es un abruti si tu crois tout ce qu'on raconte.

Il n'ajouta rien de plus, ne me laissa pas lui répondre et fila en direction de sa sœur, non sans m'adresser un regard noir. Il fonça dans les bras de Siana et, côte à côte, ils entrèrent dans le bâtiment.

La boule dans ma gorge devint colossale et lourde, m'écrasant presque les cordes vocales et le canal qui me permettait encore de respirer sans elle.

La journée fut infecte. Une lente torture. Je chopai des mecs en train de mater la photo de Siana et de Ryan s'embrassant dans la voiture ; ils gloussaient comme une bande de hyènes. Je faillis me battre, mais Harry intervint et m'entraîna jusqu'à la tribune du stade de baseball, pour que je puisse me calmer.

Dans l'après-midi, pendant le cours d'anglais, je reçus un SMS. En voyant le nom de Siana s'afficher sur l'écran, je grognai et rangeai mon téléphone dans ma poche sans le lire, mais celui-ci continua de vibrer pendant les deux heures suivantes, m'annonçant de nouveaux messages. Et à chaque vibration, la douleur semblait ravager une autre partie de mon corps.

Après les cours, je me dirigeai vers les vestiaires pour mon entraînement de foot, parfait pour me défouler, quand le frère de Siana déboula comme un fou dans l'allée conduisant aux bâtiments. Il s'arrêta devant moi et, sans prendre la peine de retrouver son souffle, il se déversa en haletant :

— Siana est en train de se battre ! Fais quelque chose, putain !

J'essayai d'occulter mon instinct premier qui me hurlait de courir la rejoindre et me répétais que ce n'était plus mon rôle de la protéger.

— C'est pas mes oignons ! maugréai-je en me détournant de lui. Elle fait ce qu'elle veut de son cul, après tout.

John m'attrapa par le T-shirt lorsque je commençai à m'éloigner.

— Elle se bat contre Iris ! T'as pas le droit de la laisser. Tout ça, c'est parce que tu la crois pas !

Je ricanai d'un ton gavé de mépris et le forçai à me lâcher.

— Contre Iris ? Ta sœur ne manque pas d'humour, et elle s'est fichue dans la merde toute seule. C'est elle qui m'a trompé, OK ? Mets-toi ça dans le crâne, sale gosse, et fous le camp.

John poussa un gémissement qui me fit mal au cœur. Sans m'en rendre compte, je me dirigeai déjà vers l'édifice, la boule dans la gorge grossissant à mesure de mes pas. John me rattrapa et me suivit ; ses traits étaient tirés par la nervosité.

Je pénétrai dans le hall et entendis aussitôt les cris d'encouragement de toute une bande d'abrutis. Je me taillai un passage à coups de coude, jusqu'à ce qu'on me reconnaisse et qu'on me libère la place. Je m'arrêtai en bordure du cercle créé par les spectateurs en mal de sang frais, et découvris Siana assise à califourchon sur le bassin d'Iris. Elle était en train de hurler en lui balançant des coups de poing au visage et, vu les bleus et le sang qui tapissaient la peau d'Iris, elle n'y allait pas de main morte. Toutes les paires d'yeux étaient braquées sur les deux filles et pas un ne semblait décider à intervenir pour les séparer. Siana pleurait en lui jetant à la figure :

— Sale pétasse ! C'est ta faute, t'es qu'une menteuse. Avoue à tout le monde que t'as menti ! Dis-le !

Mais Iris était à moitié dans les vapes. Je me précipitai vers Siana, retins son bras, l'attrapai par la hanche et la tirai brutalement en arrière. Je la remis sur ses jambes. Elle pivota aussitôt face à moi, prête à me frapper pour m'obliger à la lâcher, quand elle me reconnut subitement. Ses yeux s'arrondirent de stupeur et de détresse. Sa jolie figure était dévastée, ses cheveux décoiffés, et Iris avait dû la cogner, car du sang perlait de sa lèvre inférieure.

— Ça suffit, dis-je d'une voix sèche. Tout le monde dégage !

J'adressai un regard furax à toute la bande de dégénérés affamés de sensations fortes, fixai Harry qui m'avait suivi, puis désignai Iris.

— Emmène-la à l'infirmerie.

— C'est pour elle que tu t'inquiètes ! hurla Siana en arrachant sa hanche de ma paume.

— T'as vu dans quel état tu l'as mise ?

— C'est pas encore assez. J'aurais dû la tuer ! cria-t-elle, en posant les mains sur mon torse, la tête baissée entre nous.

Harry me jeta un bref regard et m'obéit sans discuter en devinant l'ampleur de la colère de Siana et la mienne qui menaçait de m'échapper. John se plaça au côté de sa sœur, mais Siana leva la tête et ne me quitta plus des yeux. Elle ahanait après l'effort. Son corps était tendu et les émotions semblaient déborder comme une centrale nucléaire prête à imploser. Elle parut reprendre son souffle en me dévorant du regard, comme si j'étais le seul qu'elle reconnaissait dans la débâcle de ses sentiments.

— Morgan... murmura-t-elle d'un ton désespéré, qui ne manqua pas de me foutre en l'air.

Elle agrippa mes poignets, mais je me dégageai aussitôt. Je plongeai les yeux dans les siens, saisis son menton entre mes doigts et éprouvai la douleur qui me tordait les boyaux.

— Ça suffit, Siana, insistai-je. Te battre contre Iris n'y changera rien. Elle a pris une photo, mais c'est toi sur cette putain d'image, embrassant mon frère, OK ? Ce que tu es en train de foutre ne sert à rien !

— Elle l'a fait exprès. C'est un coup monté, argua-t-elle. Elle te veut ! Tu le sais, Morgan...

— Arrête ! hurlai-je, m'attirant tous les regards.

J'approchai ma joue de la sienne et murmurai à son oreille avec la froideur d'un morceau de glace aiguisé :

— Tu as laissé Ryan poser ses lèvres sur les tiennes, c'est tout ce que je retiens. Tu as laissé mon propre frère te goûter.

Je collai ma bouche contre son oreille, ma langue traçant une ligne sur ses courbes, avant d'ajouter d'un ton plus bas en la sentant tressaillir :

— T'as aimé lorsqu'il t'a volée à moi, Siana ?

Elle se crispa contre mon torse.

— Si c'est ça l'amour que tu éprouves pour moi, j'en veux pas. Tu m'as trompé et menti. Tu me dégoûtes. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi, est-ce que c'est clair ?

Je sentis le frisson d'effroi la traverser. Elle ne me répondit pas, pas plus qu'elle ne sembla entendre les chuchotements qui s'élevaient autour de nous. À ce moment-là, au milieu du hall, nous étions seuls, face à face, en train de nous dévorer pour mieux nous séparer.

J'enfonçai mon regard dans le sien, aperçus le voile de larmes qui l'obscurcissait, puis je m'éloignai sans attendre, ignorant son hoquet,

signal qu'elle était sur le point d'éclater en sanglots.

Je marchai encore plus vite sans me retourner, traversai la cour, franchis le portail et une fois dans la rue, je me mis à courir.

Avant d'arriver chez moi, je reçus tout un tas de SMS que je ne lus pas. Je passai la porte, ignorai le son des voix en provenance du salon et m'enfermai dans ma chambre. Je me laissai tomber les bras en croix sur mon matelas, la trachée obstruée et des larmes dans les yeux. Ne plus la sentir, ne plus l'embrasser, ne plus la toucher, j'avais l'impression de crever.

J'attrapai mon téléphone et l'ouvris pour constater que j'avais vingt-trois messages non lus. En me mordant la lèvre, incapable de résister, je cliquai sur le premier :

> C'est un mensonge, Morgan. Je te le jure.

Je ne t'aurais jamais fait ça. Je t'aime.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime...

Ne pars pas.

Reviens...

Reviens.

Reviens.

Reviens.

J'ai mal que tu ne sois pas là.

Je ne comptais plus le nombre de fois où je lus ce message.

> Je deviens folle. J'ai l'impression

qu'on m'a arraché le cœur.

Rends-le-moi Morgan !

Et celui-là.

> Je n'ai pas couché avec ton frère.

Jamais de la vie ! Jamais ! Jamais ! Jamais !

Et puis ses messages se modifièrent au fil des jours, à mesure que je fuyais son regard, ignorais ses apparitions, me sentais crever à petit feu.

> Tu sais, cette douleur au fond de mon ventre,

elle prend de plus en plus de place.

Elle grandit avec moi. Que tu ne me veuilles plus

dans ta vie n'y changera rien. Je la porterai toujours.

> Je survivrai à tout ça et je te prouverai

que tu es à moi et que je suis à toi.

Et à personne d'autre.

> Tu ne pourras pas m'oublier, Morgan.

C'est comme ça, entre nous. On n'est un feu.

On s'alimente l'un l'autre. Tu me brûles et je te brûle.

Peu importe s'il ne reste rien à la fin.

> Morgan, tu me manques.

J'ai l'impression qu'un parasite me dévore

de l'intérieur tellement j'ai mal de ne pas te voir.

> Sauve-moi. Sauve-moi. Ne m'abandonne pas

derrière toi. Ne te laisse pas convaincre

par les mensonges. Crois en moi.

Puis, ils changèrent à nouveau lorsque les jours devinrent trop longs, que je ne mangeais presque plus, ne m'entraînais plus, que je vivais essentiellement dans ma chambre et ne sortais que pour le lycée, fuyant mon frère et ma mère comme s'ils étaient des ennemis à abattre. Même si je ne répondais jamais, je ne survivais que pour ses messages. Ils me berçaient, me nourrissaient, me rendaient encore plus accro. Je les attendais à chaque minute avec impatience. Mon cœur se gonflait, menaçant d'exploser de tant de souffrance et d'amour, j'ignorais comment m'en défaire. Je ne savais même pas si j'en avais vraiment envie. Je ne vivais que pour elle et son absence me tuait.

> Je me suis baladée dans le désert cette après-midi.

J'ai séché les cours. Je t'ai vu en train de fumer

à l'arrière du bâtiment. J'ai eu peur que tu attendes une fille.

Alors, je suis partie pour ne pas te voir avec elle.

J'ai marché longtemps. J'ai des ampoules aux pieds,

mais j'ai trouvé le désert si beau au coucher du soleil.

Tu ne me répondras sûrement pas, mais dis-moi...

je t'en prie, dis-moi que tu ne vois personne d'autre.

Bien sûr, je ne répondis pas, la laissant avec ses incertitudes. Mon poulx s'accéléra à la pensée qu'elle souffre de me savoir avec une fille. Comme si je pouvais seulement bander pour une autre...

> Mon père m'a emmenée au parc national des Badlands

le week-end dernier, pour voir les fleurs violettes.

C'était magique, Morgan. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Elles s'étendaient sur la plaine désertique.

Je me suis demandé comment elles pouvaient survivre ici,

sur cette terre aride, sans une goutte de pluie. Ce sont des guerrières.

Elles survivent sur un terrain hostile et elles sont magnifiques.

Comme toi...

Toute la ville prenait Siana pour une traînée. Ses copines la soutenaient et croyaient qu'elle racontait la vérité, mais certains mecs ne le voyaient pas de cet œil et avaient tenté de se la faire. Bien sûr, elle les avait renvoyés bouler avec sa force habituelle. Mais un soir, Harry avait dû intervenir, parce qu'un type du lycée s'était montré plus insistant que les autres. Je l'avais remercié de l'avoir aidée, et j'avais dû lutter pour ne pas la bombarder de messages et lui avouer à quel point elle me manquait, à quel point ma peau me brûlait de ne plus la sentir, à quel point j'avais l'impression de suffoquer sans elle.

Siana ne me raconta jamais cet épisode dans ses SMS, pas plus que de la fois où sa mère s'était fait insulter au drugstore et cracher dessus, à cause de moi. Elle ne me parlait que des choses qui lui faisaient plaisir, jamais de toutes les horreurs qui découlaient de notre rupture.

Elle se rendait souvent dans le désert. Elle m'en parlait beaucoup, comme s'il représentait ce qu'elle ressentait sans moi. Cette terre sublime et sans vie.

Et puis un soir, je reçus ce message qui me trancha en deux :

> Morgan, ils sont morts... ils sont morts...

je peux plus respirer. Comment je dois faire maintenant ?

J'en peux plus. Ça ne peut pas arriver...

Je peux pas supporter ça sans toi...

Mû par l'instinct et mon seul désir d'être auprès d'elle, je lâchai tout ce que j'étais en train de faire et fonçai chez elle sans perdre une seconde. La douleur qu'elle ressentait semblait irradier dans ma poitrine, même si les rues de Wild High tissaient une distance entre nous. J'ignorais ce qui s'était passé, mais quoi que ce fût, je devais être à ses côtés.

Chapitre 39

Siana

Je dis au revoir à Cheyenne en la serrant dans mes bras. J'ignore quand je la reverrai, et je lui dois tellement que je ne sais même pas de quelle façon je pourrai lui rendre sa gentillesse. Nos effusions s'éteignent vite, même si nous nous promettons de nous revoir rapidement. Cheyenne n'est pas comme moi : une habituée des débordements d'affection. Elle est plutôt du genre discrète, à tracer sa route sans se montrer.

John se charge de la raccompagner à l'aéroport de Las Vegas. Elle doit retourner bosser au restaurant tenu par son cousin à Montebello. Johnny ne semble pas spécialement souffrir de son départ, mais j'éprouve encore des difficultés à percer sa carapace. Les années l'ont changé et endurci, si bien que la dureté de la vie paraît le traverser sans le toucher. Pourtant je suis bien placée pour savoir que ce n'est parfois qu'une illusion.

À peine Johnny et Cheyenne partis, Morgan passe chercher Aidan pour le conduire à un match de foot et l'emmener dîner ensuite. Le temps que son fils se prépare, il reste dans l'allée à me dévisager, les mains dans les poches, muré dans le silence. J'ai l'impression qu'il m'aspire en lui et je me sens vaciller. Il ne descelle pas les lèvres. Seul son regard me parle et il en dit bien plus que tous les mots du monde. Pourquoi ai-je toujours l'impression de mourir lorsqu'il est près de moi et s'apprête à partir ?

Une fois seule, je décide de faire des courses pour m'occuper l'esprit, puis amener ma voiture au garage afin que Trivin puisse effacer l'horrible inscription de ma portière. Johnny m'a offert deux cents dollars pour que le message disparaisse de sa vue. Quand je lui ai avoué en fixant le « sale pute » dégoulinant de rouge sur la carrosserie que c'était ce qu'ils avaient fait de moi au final, Johnny a failli péter les plombs, m'a prise dans ses bras et m'a murmuré à l'oreille :

— Siana, non. T'es une guerrière. T'as survécu, c'est tout ce qui compte. Ne laisse pas les autres penser le contraire, et surtout pas ton fils.

Alors, je ne les laisse pas le penser.

Je traverse la ville au volant de ma Pontiac, avec cette horrible mention sur la portière, et je m'arrête devant le garage de Trivin pour la lui confier. Il ne me parle pas de ce qu'il a surpris à l'arrière du pick-up de Morgan, mais il semble gêné, met une distance entre nous. Je ne peux pas le lui reprocher ; je me jette volontairement dans la gueule du loup, en suffoquant d'impatience et de désir.

Un sac en papier chargé de courses sous le bras, je reprends ensuite le chemin de la maison. J'avance sur ces trottoirs si souvent sillonnés. Je passe devant le temple aux colonnes blanches de la ville, ainsi que devant le bureau du shérif. À travers la vitre, j'adresse un petit signe de la main à Shanley, le collègue puceau de Langdon, puis me balade dans mon vieux quartier. J'ignore les quelques regards condescendants qui traînent sur moi. Après des années à en baver, je me sens étrangement sereine, alors même que notre situation est un bordel innommable. Je devrais avoir peur et me montrer vigilante, pourtant, mon esprit ne parvient pas à se focaliser sur autre chose que sur le regard de Morgan, cette après-midi. Son regard tendre, possessif, qui me voulait. Des pensées d'avenir commun s'implantent dans mon cerveau, même si j'ai bien conscience que cela ne se produira jamais. L'espoir est un poison mortel. Il se diffuse dans mes veines, avec des idées débiles de bonheur, mais il ne m'apportera rien de bon, lorsque tout me sera de nouveau arraché.

J'en ai bien conscience quand, arrivée au coin de ma rue, je me fige soudain sur le bord du trottoir. Mes boots s'enfoncent dans le bitume mou, gonflé de chaleur. Je ravale ma salive en contemplant, garée devant mon portail, une VR Camaro gris métallisé, avec des jantes orange. Elle ne passe pas inaperçue au milieu des citadines des vieux ploucs du quartier. Je ne l'ai jamais vue ici, mais je n'ai pas besoin d'une notice explicative pour m'indiquer que je suis bel et bien dans une merde noire. Je pourrais tourner les talons et m'enfuir à l'autre bout de la ville ou à l'autre bout du pays, mais certaines personnes ne peuvent pas être fuies et ma tentative se terminerait sûrement encore plus mal.

Alors autant affronter ses responsabilités !

Prenant une inspiration, je traverse la rue, croise un voisin que je salue en affichant un sourire hypocrite, puis pousse mon portail de la pointe du pied.

Sous la véranda, je ne suis pas surprise de découvrir le battant entrebâillé et la moustiquaire tirée. Peu de chance que John ait changé de voiture de location à Las Vegas et défoncé le verrou de la

porte. Peu de chance aussi pour que mon corbeau daigne se pointer à domicile en Camaro !

J'entre dans le vestibule et dépose mon paquet au sol. Du rap se répand depuis le salon, *Gangsta* de The First Station, comme si cette chanson et ces paroles m'étaient destinées :

And I'm payin' for this session

I'm payin' for this session

And I'm payin' rent, food, clothes, phone, Christmas presents

Six shots in, I'm just countin' all my blessings

No days off, baby, I ain't restin'

I told my sins, now I'm done confessin'

J'aperçois les lumières de la télé jouant dans la pièce, puis des boots noires posées sur la table basse, un jean élimé, troué au niveau du genou, un bras tatoué, orné d'un bracelet de cuir. Un frisson de peur glisse lentement le long de ma colonne vertébrale.

Les doigts s'agitent, puis se soulèvent et reviennent sur l'accoudoir, armés d'une cigarette à moitié entamée. Il tousse, puis dit :

— Je t'ai appelée au moins dix fois. Tu réponds jamais au téléphone ?

Si, mais pas à toi...

— J'ai été pas mal occupée ces derniers jours.

— Ouais, ils disent tous ça !

Marley se relève du canapé, fourre sa clope entre ses lèvres minces, puis enfonce ses yeux bruns, légèrement en amande, dans les miens. Le coin de sa bouche se retrousse, à mesure qu'il me détaille avec avidité, appréciant sa marchandise. Je cale mon épaule contre le chambranle de la porte en tentant de paraître nonchalante.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Marley ?

— Tu me manquais, Siana.

— C'est ça ! À d'autres. T'as un milliard de pouliches prêtes à être chevauchées.

— Sauf qu'il n'y en a qu'une qui me branche en ce moment. Je bande même plus, bébé, tellement je pense à toi.

— T'es le mec le plus romantique de cette planète !

Il ricane, traverse la pièce, s'arrête près de la console pour écraser son mégot dans le cendrier, puis se campe devant moi. Ses doigts fins, dont les phalanges sont écorchées et abruptes à force de coups donnés, se posent sur ma joue. Marley est plus grand que moi d'au moins deux têtes. Il n'est pas massif, mais sa carrure en impose. Fins et secs, ses muscles travaillés à l'ancienne, excessivement performants lorsqu'il s'agit de défoncer quelqu'un.

— J'étais à Vegas pour une remise de prix, m'explique-t-il, avec un sourire en coin ne laissant aucun doute sur la remise du prix en question. J'ai pensé que je pouvais faire un saut par chez toi, histoire de voir là où tu crèches. Et par la même occasion, bébé, j'ai pensé qu'il était temps pour toi d'honorer ta dette.

Je repousse sa main et le contourne ; je n'en mène pas large. La marée noire dans laquelle je m'enfonce me paraît de plus en plus profonde. Je me dirige vers la cuisine, dans l'espoir de gagner du temps.

— Je dois passer un coup de fil et t'auras ton fric...

À peine ai-je prononcé ces paroles que ses mains me saisissent par les hanches et me plaquent contre son torse. Ses bras s'enroulent autour de ma taille et son nez plonge dans mon cou.

— Siana, bébé, je me fous du fric, j'ai des milliers de billets verts à claquer.

Ses lèvres effleurent ma peau et me dégoûtent. Je me force à ne pas me débattre. On ne montre pas sa faiblesse à un prédateur affamé.

— J'ai l'argent, je n'ai pas l'intention de coucher avec toi.

Il grogne, puis me mord dans le cou, là où Morgan a déjà laissé son empreinte. Marley ne la mentionne pas, mais il l'a forcément remarquée. Le suçon est assez gros pour concurrencer le Montana !

Sous la brûlure de ses dents, je me dégage aussitôt de son étreinte, tandis qu'il ricane et recule d'un pas en passant la main dans ses cheveux coupés ras.

— OK, OK, où est le blé ?

Je lève les yeux par-dessus mon épaule. Mes mains sont moites et mon sang pulse dans mes veines.

— Tu veux un verre ?

Ses paupières se plissent légèrement. Ses narines se dilatent, son cerveau turbine, mais il cède et hoche la tête. Je fonce sans attendre vers la cuisine, sors deux verres du placard et les remplis de gin.

Marley s'adosse au mur sans me quitter des yeux ; je l'aperçois du coin de l'œil en train de mater mon cul avec insistance, sa langue lapant sa lèvre inférieure. Je lui fais de nouveau face et, tout en lui offrant son gin, je m'empare de mon téléphone glissé dans ma poche.

— Laisse-moi une minute, je lui dis en désignant mon portable.

Il me fixe par-dessus son verre en laissant l'alcool dégouliner dans son gosier.

De mes doigts tremblants, je compose rapidement le numéro de Morgan, tout en gardant Marley à l'œil, étudiant ses réactions ou même son absence de mouvements. Celui-ci transpire ce quelque chose de sanguin, de menaçant, jusque dans sa façon de m'observer, comme si je lui appartenais d'une manière bien plus pernicieuse... comme Ryan. Il me dévisage de la même façon, comme si j'étais ce trésor qu'il devait obtenir coûte que coûte, quitte à le détruire au passage.

Les bips résonnent, puis la voix de Morgan perce dans le bruit ambiant que je perçois derrière lui. Il doit être au restaurant avec Aidan ; la musique forte se mêle aux sons qui les entourent.

— J'ai dépassé l'horaire, c'est ça ? me lance-t-il d'un ton moqueur en guise de préambule. Aidan n'a pas deux ans, quand même !

Je renifle et pousse ma voix à sortir de ma gorge, ne prenant pas la peine de répondre à sa raillerie.

— Morgan... Je... J'ai besoin de toi.

Cette confession est dure à admettre pour une personne qui s'est débrouillée toute seule tous les jours de sa vie depuis dix longues années.

— Quoi ? Maintenant ? Mon ange, sois pas jalouse, je serai à toi dans une heure tout au plus.

— Bon sang, Morgan, arrête de plaisanter... c'est assez urgent...

Du bruit éclate dans le combiné et j'entends la voix d'un serveur.

— Quoi ? Putain, j'entends rien. Qu'est-ce que tu veux, Siana ?

— Je te dis que j'ai besoin que tu viennes maintenant ! je crie plus fort.

Les lèvres de Marley s'incurvent en un sourire diabolique, me rongant les tripes à l'acide.

— Morgan... j'ai besoin de l'argent tout de suite.

Un silence, puis :

— Maintenant ?

Son ton a changé. Il est soudain plus sombre et à l'affût.

— Oui, maintenant.

Marley accomplit un pas vers moi, tandis que je recule, vite bloquée par la table. Mon cœur me remonte soudain dans la gorge. Il tape dans ma carotide, comme s'il voulait s'en échapper.

— Je t'en prie...

— Putain, grogne-t-il. Aidan, bouge ! Dépêche-toi !... Siana, t'es pas toute seule ?

— Non.

Ma voix ressemble de plus en plus à une supplique. Mes poumons me brûlent pour retenir le hurlement qui menace de franchir mes lèvres, à mesure que les boots de Marley écrasent le carrelage. Il a le regard possessif, celui qui ne tolère aucun refus. Il secoue la tête, en lâchant un léger tss. Marley est de ces hommes qui dissimulent leur énervement et leur fureur derrière une expression polaire. En cet instant, elle est froide, vide, et la seule chose qui l'anime, c'est la pointe de désir cruel qui vivote en dessous.

— Bordel, Siana, tire-toi, me crie Morgan dans le combiné.

— Je peux pas.

Il rugit dans le téléphone. Marley se plante devant moi, avec ce sourire glacial, et me prend le mobile des mains, tandis que je ravale mes sanglots. Il le porte à son oreille :

— Salut, lâche-t-il.

J'entends Morgan crier :

— T'es qui, nom de Dieu ?

— Un ami de Siana. Je suppose que c'est toi le mec qui l'a marquée comme du bétail. Désolé, je crois que j'ai apposé une nouvelle empreinte.

Morgan balance une bordée de jurons. Marley plonge ses yeux noirs dans les miens d'un air vorace, maître sur son territoire, et ajoute :

— Elle a une dette à honorer. Il n'est pas utile de venir la payer à sa place. Elle s'en chargera très bien elle-même.

Il n'attend pas la réponse de Morgan et raccroche en secouant le téléphone dans sa main, avant de le poser à plat sur la table.

— Marley, il va t'amener ton fric. C'est le deal...

— Hmm, j'ai bien entendu, oui, mais tu me fais courir, Siana. Tu me vends du rêve depuis des mois en traînant ton petit cul devant moi. Tu me l'as promis, je le veux.

— Je te l'ai promis si je n'arrivais pas à rassembler l'argent !

J'essaie de trouver une échappatoire, mais à l'instant où j'esquisse un geste, la main de Marley se pose sur ma hanche et m'empêche de bouger.

— Je ne vois pas d'argent ici, Siana, et je ne suis pas patient. Je suppose que ton mec ne va pas tarder, alors, je vais prendre mon acompte tout de suite.

Je laisse échapper un cri lorsqu'il me balance violemment sur la table. Je me débats aussitôt, le griffe et tente de rouler sur le côté, mais sa main me saisit à la gorge et me broie la trachée sans hésitation. Marley n'éprouve aucun scrupule lorsqu'il s'agit d'obtenir ce qu'il convoite. Des éclats blancs explosent dans mes rétines. J'agrippe son poignet pour l'obliger à me lâcher et secoue les jambes dans tous les sens, en vain.

— Calme-toi, bébé, souffle-t-il près de mon visage, avant que sa langue lèche ma joue. Je te laisse respirer si tu restes tranquille.

Il m'observe en train de suffoquer sans la moindre pitié. Je hoche péniblement la tête et ses doigts desserrent leur prise sans pour autant me libérer.

— Tu sais que dans notre monde, Siana, chaque acte a des conséquences. J'ai eu la bonté de t'accorder une somme d'argent colossale pour que tu puisses souffler et rembourser toutes tes dettes. Par conséquent, celle-ci m'appartient désormais, tout comme son paiement. Je ne me suis pas montré cruel avec toi. Je n'ai jamais été insistant, mais tu as abusé de ma générosité. Tu paies ta dette, Siana, et on sera quittes.

Des larmes embuent mes yeux tandis que mentalement, je récite une prière pour que Morgan arrive vite. Avant de revenir ici, écarter les cuisses pour Marley ne m'aurait pas semblé si pénible. Je l'ai déjà fait pour des types moins séduisants et plus coriaces que lui. Mais aujourd'hui, pour une raison étrange et stupide, tout me paraît différent. Je n'ai pas envie de sentir Marley en moi. Rien que de l'imaginer, l'idée me dégoûte. En un sens, il a raison : Morgan m'a marquée, comme autrefois. Son empreinte est partout sur ma peau et en dedans.

— J'ai l'argent, je persiste, ma dette sera payée.

Sa mâchoire se contracte violemment. En me tenant par la gorge,

Marley me redresse sur mes pieds et me projette contre l'évier. Le meuble me rentre dans la hanche et m'arrache un cri de douleur. J'essaie de gagner la porte, mais il me rattrape par les cheveux et m'aplatit contre le plan de travail, son érection plaquée contre mes fesses.

— Je veux te baiser, hurle-t-il dans mon oreille, sa main retroussant ma jupe sur mes hanches.

J'essaie de reculer, mais il m'appuie plus fort vers l'avant et le bord du meuble me rentre dans l'estomac.

— Ça risque pas d'arriver ! lâche soudain une voix.

Une seconde plus tard, une batte de baseball passe dans mon champ de vision et heurte le visage de Marley. Celui-ci s'écroule sur le flanc, une gerbe de sang s'envolant dans les airs. Je regarde, médusée, le corps robuste du dealer se fracasser au sol, avant de lever des yeux abasourdis vers John, parfaitement stoïque devant la scène, et dont le calme me sidère. Seul le feu sacré brûlant dans ses iris de saphir atténue cette impression.

Marley crache du sang sur le lino, avant de se redresser sur un coude. Je recule précipitamment en direction de mon frère.

— T'es arrivé plus vite que prévu, grogne Marley, en pensant sûrement qu'il s'agit de Morgan.

— Je sais pas qui t'es, mon pote, mais tu dégages d'ici tout de suite.

— Impossible. Siana a une dette à rembourser.

Il se redresse en émettant un râle de douleur et crache à nouveau par terre avant de frotter sa joue meurtrie.

— Tu manques pas de courage, gamin, admet Marley.

— Tu touches pas à ma sœur, sale bâtard de merde !

— Oh ! Ta sœur ! Vous avez des mœurs bizarres dans la famille, se moque-t-il en fixant mon suçon, pas vraiment impressionné par la batte de baseball de mon frère.

John ne détourne pas les yeux, concentré sur sa cible. Lui non plus, à bien y songer, ne semble pas impressionné, ce qui m'inquiète sur ce qu'il a pu traverser pour s'être endurci de cette façon. Morgan voit la carapace qui m'enveloppe comme une seconde peau, et il la perce sans problème ; je distingue parfaitement celle de Johnny. Elle est épaisse et lourde, et j'espère de tout cœur qu'Ilia réussit elle aussi à passer au travers.

— On a un problème là, Siana, déclare calmement Marley.

— Tu auras ton argent, je réponds aussi sec.

Il renifle et ses narines frémissent de colère. Ses yeux sont glacials et encore plus vides ; la lueur de désir s'est éteinte, ne laissant planer que des ombres inquiétantes.

— Ouais, mais c'est pas le fric que je veux.

— Va falloir t'en contenter, mon pote, rugit John. Si tu dégages pas d'ici tout de suite, j'appelle les flics. Ils sont pas commodes avec les étrangers dans le coin. Ils les filent à bouffer aux coyotes dans le désert.

Marley se marre, avant de passer la main dans ses cheveux.

— Vas-y, appelle-les. C'est toi qui m'as frappé. J'ai rien fait à ta sœur, pas vrai, bébé ?

Je déglutis, une goutte de sueur roule le long de ma tempe. Je me déplace vers la table et me laisse choir sur une chaise. J'attrape mon verre sans ciller et le bois d'un trait. Je me rends compte que je me suis habituée à cette vie qui oscille sans cesse sur un fil au-dessus du vide, et j'ignore si c'est une bonne ou une mauvaise chose. Je ressens encore de la peur ou de la souffrance, ce qui me prouve que je suis bien vivante, mais je ne suis pas meurtrie ou blessée par les gestes de Marley. Je suis seulement parée aux impacts et j'ai l'impression d'ajouter une plaque de plus à ma cuirasse. C'est ce que font les survivants : ils se relèvent quand ils tombent, frottent leurs écorchures, pansent leurs blessures et avancent, le menton haut et fier. J'ai survécu à Ryan, j'ai survécu aux blessures que m'a infligées Morgan en me chassant d'ici, j'ai survécu à une vie sur la route. Alors, qu'un connard comme Marley qui ne désirerait qu'abattre son pouvoir sur moi essaie donc de me soumettre ! Mes armes sont chargées.

Marley se contente de me regarder, ses lèvres formant un rictus amusé face à ma décontraction assumée. John recule à bonne distance, pour qu'il ne puisse pas s'emparer de son arme de substitution, mais ce dernier ne s'en soucie pas. Il s'approche de sa démarche sûre et désinvolte, plante sa paume sur la table et se penche vers moi.

— Tu la touches, t'es mort, menace aussitôt mon frère.

Marley soulève à peine un sourcil.

— T'es une sacrée nana, Siana. Je pourrai te donner tout ce qui te manque et toi, tu me jettes mon offre à la gueule.

— Tu n'as rien à m'offrir qui me plaît, Marley. Je veux juste te payer et te regarder partir.

J'observe une goutte de sang s'échapper de ses lèvres et couler sur son menton. Habitée aux bagarres en tout genre, je me contente de l'essuyer de son visage. Marley sourit plus largement. Il attrape mon menton. Mon frère se crispe, mais je lève la main pour l'empêcher de bouger et de commettre une bêtise :

— Tu changes trop souvent de vie, Siana, me dit-il. Mais le passé revient toujours pour se faire payer, oublie pas ça.

J'acquiesce, le cœur sombre et lourd soudain.

— Je risque pas.

Son regard tombe sur ma bouche.

— Je mérite bien ta langue pour attendre mes cinquante mille dollars, faute d'obtenir ton cul.

— Si romantique, Marley.

— Le romantisme ne paie pas. Toi si.

Il m'oblige à tendre la joue, dépose ses lèvres sur ma peau, puis sa langue glisse jusqu'à la commissure de ma bouche et s'enfonce entre mes dents. Je me contracte de la tête aux pieds à son contact, les yeux grands ouverts sur les siens qui semblent me dévorer vivante.

— Bordel, grogne Johnny, la batte pointée vers nous, lâche-la maintenant. T'as eu ce que tu voulais !

Il force ma bouche, mélange sa salive à la mienne et j'empêche la bile de remonter de mon estomac pour ne pas lui vomir à la figure. Mes doigts se cramponnent à la table de toutes leurs forces. Mon corps n'est plus qu'un amas de câbles tendus à rompre.

Ses pupilles se dilatent à mesure que sa langue me fouille dans une danse sordide et rude, puis le coin de ses lèvres se retrousse comme les babines d'un loup affamé. Il savoure sa petite victoire sur ma vanité. Un de plus qui pense pouvoir écraser une femme en lui volant quelque chose de précieux. Un de plus qui pense qu'il peut me baiser pour m'empêcher d'exister, mais ça n'arrivera pas. Je n'ai pas cédé la première fois, je ne suis pas morte, j'ai survécu, je ne laisserai pas à Marley cette satisfaction. À côté de Ryan, il n'est rien.

— Putain...

Une voix – sa voix – explose dans la cuisine, me lançant dans le corps une décharge électrique si violente que j'ai le sentiment de mourir.

Chapitre 40

Siana

John a tout juste le temps de se retourner pour saisir Morgan par les épaules et l'empêcher de foncer sur Marley et moi. Son visage est tendu, déformé par la rage, ses yeux verts luisent d'un éclat meurtrier, son nez est froncé et, ses poings sont fermés, prêts à faire saigner.

Je me redresse aussitôt de la chaise, essuie mes lèvres d'un revers de main répugné, tandis que Marley dévisage le nouvel arrivant, les bras le long du corps. Il reste calme, mais je l'ai déjà vu dégoupiller en trois secondes pour moins que ça. Morgan est plus massif et plus costaud que Marley, mais celui-ci se bat depuis longtemps. Il est animé par le sang et par la défonce, ce qui lui grille assez rapidement les notions de prudence et de survie. Deux êtres enragés, opposés dans l'art de vivre. Pas la peine de tenter le diable. Je l'ai assez côtoyé ces derniers temps.

Je m'avance vers Morgan, mais Marley m'interrompt en rigolant :

— Bon sang, Siana, mais t'as combien de mecs ?

— Ta gueule, je lui lance en lui assénant un léger coup dans les côtes. Et Morgan, calme-toi !

— Que je me calme ? Il avait sa langue fourrée dans ta bouche ! crie-t-il en repoussant mon frère.

Il recule d'un pas en serrant la mâchoire si fort que j'ai peur qu'il en craque l'os saillant.

— Oh, OK, c'est lui ton mec, se moque Marley.

Ce dernier le jauge aussitôt, croisant les bras sur la poitrine, et Morgan lui renvoie son regard, prêt à lui sauter à la gorge.

J'aperçois soudain une petite tête brune derrière eux, et je fonce vers mon fils, contournant le troupeau de mâles alpha qui tentent de se dominer dans ma cuisine. Je prends Aidan dans mes bras et dépose un baiser sur sa tempe.

— Ça va, maman ? me demande-t-il d'une voix soucieuse.

Je passe la main dans ses cheveux, tandis que, dans mon dos, je sens Morgan retrouver son sang-froid à la vue de notre fils.

— Oui, oui, tout est sous contrôle.

— Comme d'habitude, quoi !

— Tu me connais, mon bébé. Je gère !

Je lui tape dans la main et me force à sourire. Il n'est pas crédule, mais il hoche la tête malgré tout.

— Tu veux bien nous attendre au salon. Mets-toi un film pendant qu'on discute.

Il jette un coup d'œil par-dessus mon épaule en direction des trois hommes, puis acquiesce à contrecœur. Je lui donne mon portable en le regardant droit dans les yeux. Aidan comprend le message : si jamais ça tourne mal, il appelle les flics.

Mon garçon s'éloigne sans attendre, mais je vois nettement le regard plein d'espoir qu'il adresse à son père, comme si Morgan était désormais en charge de notre survie, le flingue censé nous sauver. J'ai un pincement au cœur à cette idée. C'est Morgan qui nous a balancés dans cette vie !

Je m'approche de mon mâle alpha qui semble paré pour en découdre, et passe un bras autour de sa taille. Il enfonce aussitôt son regard assombri dans le mien. Ses lèvres sont pincées et il est furax. Sans un mot, il tire de la poche arrière de son jean une enveloppe kraft pliée en deux et la balance en direction de Marley. Celui-ci la rattrape et l'entrouvre pour y jeter un coup d'œil.

— Cinquante mille dollars en billets de cent. Y a le compte, gronde Morgan sans détacher son regard du mien. Siana a remboursé sa dette. Son cul m'appartient. Fais-toi une raison.

Il relève la tête et, de ses prunelles déterminées, soutient le regard vide de Marley. Un frisson se loge dans mon ventre. Lui aussi survit parfaitement bien aux vicissitudes de ma vie. Dès que je pense à Morgan, que je vois Morgan ou que je sens Morgan, il se rappelle à moi et exige son dû.

Il m'arrive de penser que j'ai offert mon cœur à un ange déchu et mon corps au diable lui-même. Que me reste-t-il à la fin ? À part une descente en enfer quand tout sera fini et que quelqu'un fermera mes paupières sur mon cadavre encore chaud. Qui aura tiré la balle ?

Je pose les yeux sur Morgan, mais il ne me regarde plus. Il surveille Marley. Marley qui affiche une petite moue, se frotte l'arête du nez, puis fourre à son tour l'enveloppe dans sa poche. Il finit par pousser un soupir.

— OK, la dette de Siana est remboursée. Si t'as encore besoin de

moi, bébé, tu sais où me trouver, mais cette fois, il sera pas question de pognon entre nous.

Marley m'adresse un large sourire aux dents légèrement rougies par le sang. Morgan se raidit. Je passe les doigts dans sa ceinture pour l'empêcher de répondre à la provocation bas de gamme du dealer. Contre ma poitrine, je le sens reprendre une grande inspiration pour se contrôler. Mon frère lève la batte et désigne la porte de derrière.

— Fais-toi plaisir et fiche le camp d'ici, grogne-t-il. T'as eu ce que t'étais venu chercher.

Marley exécute un salut martial, puis passe la main sur sa lèvre fendue.

— J'ai bonne mémoire en général.

— C'est ça ! Crois pas que je suis moins dangereux que toi, mon pote.

Je frissonne contre Morgan, tandis que Marley crache par terre – de la salive cette fois. Il tourne les talons, me décoche un dernier regard par-dessus son épaule, un rictus mauvais plaqué sur les lèvres, puis claque la porte.

À peine Marley disparu, je me laisse tomber en avant contre le torse en granit de Morgan, le souffle saccadé. Cependant, mon répit est de courte durée. Sa main froide et brutale me saisit par le menton et me relève la tête à hauteur de son visage. Ses yeux de jade me transpercent et il lance comme s'il me projetait des cailloux :

— Faut toujours que je te chope avec la langue d'un mec dans ta putain de bouche.

Je grimace.

— Morgan ! appelle aussitôt mon frère d'une voix grinçante.

— Te mêle pas de ça, John, lui répond-il abruptement. C'est entre ta sœur et moi.

— Comme toujours, je réplique à mon tour avec un sourire amer.

— Ouais, mon ange.

Johnny recule en soupirant, pose la batte sur le plan de travail et s'éloigne en nous jetant :

— Je vais voir Aidan. Vous étriez pas ! Siana, si t'as besoin de moi, je prendrai un malin plaisir à lui refaire le portrait.

Morgan lui balance un doigt d'honneur sans même lever les yeux vers lui.

Dès que nous sommes seuls, il s'incline vers moi, frottant sa barbe de trois jours sur mon menton.

— Tu avais peur ? me demande-t-il subitement, une ride barrant son front.

Surprise par sa question, j'arque un sourcil.

— Je gérais très bien. J'ai l'habitude, merci de t'en préoccuper.

Ses doigts se resserrent plus violemment autour de ma figure.

— Quand il avait sa bouche sur la tienne aussi, tu gérais ?

Sur la défensive, sentant de vieilles réminiscences revenir de plein fouet dans ma mémoire, je riposte :

— À quoi ça rime, Morgan ? Que tu saches que ce mec me foutait une trouille de tous les diables et que j'ai prié pour que tu viennes vite, ça change quelque chose ? Non, absolument que dalle. Je me débrouille toute seule depuis longtemps.

Un éclair passe dans ses yeux. Ses doigts me font mal. Je vois la rage naître et s'épanouir dans ses iris comme si je lui avais envoyé un coup qui lui aurait infligé une blessure profonde, mais j'ai beau discerner sa colère et sa douleur, je continue de hurler, comme prise de folie :

— Qu'est-ce que ça peut foutre qu'il me prenne contre cette table, hein ? T'en as rien à branler, de toute façon ! Un de plus ou un de moins, quelle différence ça fait ? Tu t'en es pas soucié le jour où tu m'as foutue dehors...

Cette fois, sa main libre s'écrase sur mes lèvres pour m'obliger à me taire. Les nuances sombres qui vivotaient dans ses yeux verts depuis le début de notre conversation explosent. J'aimerais ne pas les aimer ou alors ne plus jamais les voir s'éloigner de moi.

— Quand est-ce que tu arriveras à intégrer que tu es à moi, Siana ? À aucun autre. Ton cul, ton cerveau, ton âme et ton putain de cœur fourbe m'appartiennent, avant, maintenant et jusqu'à qu'on en crève. Je veux que t'aies peur quand un autre te touche sans que tu le désires. Je veux que tu m'appelles, quitte à me supplier et à foutre ton satané orgueil à la porte. Mais ne laisse plus un seul autre type poser les mains sur toi dans ma ville !

Il retire ses doigts et ses lèvres se plaquent sur les miennes à la place. Sa langue prend possession de moi. Il m'embrasse avec brutalité, comme s'il cherchait à effacer les traces de salive de Marley dans ma bouche. Il m'adosse contre la porte du frigo. Mes bras s'enroulent autour de sa nuque et je me noie en lui dans son étreinte.

Pendant une longue minute, je me désintègre dans ce baiser. La cuisine s'efface, le bruit de la télé, l'odeur de peur qui flotte dans la pièce et même le goût détestable de Marley. Il ne reste plus que Morgan, sa bouche, son corps, son envie de moi et son baiser dévorant. C'est ça, il me dévore, il entre en moi par tous les pores de ma peau et se rassasie de mon âme.

— Supplie-moi, murmure-t-il d'une voix rauque, vibrante d'intensité. Supplie-moi de te prendre, Siana.

Ses yeux plongent dans les miens et me brûlent à l'intérieur, dans ma poitrine. Ses lèvres me frôlent, sa langue lape le coin de ma bouche, puis en trace le contour.

— Supplie-moi de te faire l'amour... Supplie-moi de t'aimer.

Je tressaille violemment dans ses bras, plante mes ongles dans sa peau. Il grogne, puis écarte son visage du mien. Ses mains dérivent le long de mon cou, soulevant mes cheveux. Son souffle est erratique et il me regarde comme s'il était perdu et affamé au milieu du désert.

— Aime-moi, Morgan.

Ma voix aussi est toute cassée.

— Aime-moi... Désire-moi... Prends-moi...

Ma dernière supplique est avalée par ses lèvres. Il gronde, rugit comme un animal. Il me soulève sous les fesses ; j'enroule mes jambes autour de sa taille et, d'une démarche chancelante, heurtant le mur et les meubles sous les coups de nos baisers, il me conduit dans la remise. Il claque la porte derrière nous d'un coup de pied, sa bouche pressée contre la mienne, à me boire, me sucer, me lécher.

Il m'assoit sur la vieille machine à laver de mes parents, ma jupe haut sur les cuisses, et passe les mains sous mon T-shirt sans marquer le moindre temps mort. Comme je ne porte pas de soutien-gorge, ses pouces frottent directement la pointe de mes seins. Je gémis, griffe légèrement son cou, prise dans sa toile. Mes jambes se resserrent autour de lui et le rapprochent de moi. Son érection vient se blottir contre mon intimité soudain brûlante. Je ne suis pas excitée, je suis shootée, accro à lui. Je me fous de Marley, qu'il m'ait touchée et embrassée, je veux juste que Morgan me prenne, parce que c'est lui. C'est tout. C'est comme ça. C'est ma réalité.

Ses lèvres dérivent le long de ma mâchoire puis disparaissent dans mon cou. Elles se posent là où Marley a mis sa bouche dégueulasse. Morgan lèche l'empreinte comme si c'était une plaie à effacer. Il suçote et me marque à nouveau.

— C'est bon de t'entendre, Siana, murmure-t-il. Supplie-moi encore. Demande-moi ce que tu veux.

— Que tu me touches... que tu me déshabilles, Morgan, que tu me fasses l'amour...

Ses doigts pincement aussitôt mes seins, et je bascule la tête en arrière. Puis sa langue trace une ligne jusqu'au creux de ma clavicule, avant que ses mains ne s'emparent de l'ourlet de mon T-shirt pour le remonter le long de mon corps et me l'ôter. Ses lèvres se posent sur moi et me lapent, me lèchent avec voracité.

Je déboutonne son jean et libère la monstrueuse érection emprisonnée derrière sa braguette, puis je retrousse son T-shirt sur ses abdos taillés. Sa bouche s'écrase de nouveau sur la mienne, tandis que je m'empare de son sexe dur comme de l'acier. Il grogne, saisit mes cheveux dans son poing et balance un coup de bassin dans ma paume. En écartant ma culotte, je l'entraîne là où nous serons satisfaits tous les deux, la respiration nous manquant cruellement.

À peine l'ai-je placé à l'orée de mes chairs humides qu'il donne un puissant coup de reins et bascule au fond de moi, m'arrachant un cri de plaisir. Ses allers et retours sont rapides, incisifs et profonds. Il ne me laisse pas le temps de reprendre mon souffle. Il me déchire, me fait grimper très vite, m'embrasse à m'en blesser les lèvres. Il gronde, je gémiss. Mes mains sont dans ses cheveux, à l'attirer vers moi, toujours plus près, à confondre nos deux peaux, à nous mélanger. Nos sexes réunis, nos corps se frappant l'un l'autre.

La machine à laver tremble sous ses coups de boutoir. Mes fesses glissent à cause de la sueur. Il maintient mes jambes d'une main, et je presse mes pieds contre son cul musclé.

— J'aime que tu me supplies, mon ange. J'aime que tu m'aimes, j'aime te sentir, te baiser et t'envahir. Ne laisse plus aucun autre mec te prendre à ma place. Je suis déjà fou et perdu pour l'humanité, mais tu vas me tuer... Laisse-moi te sentir encore... encore, putain...

Je contracte les abdos, lui arrache une plainte. Ses dents se plantent dans ma lèvre inférieure. Il grogne plus fort, la machine à laver cogne dans le mur à mesure qu'il accélère la cadence. Des décharges d'électricité me ravagent et déferlent de toutes parts. Mon corps est criblé de ses balles. Et lorsque l'orgasme s'empare de moi, me bouleverse au point que je perds pied en lui, il murmure contre mes lèvres :

— Je t'aime, mon ange, et je te déteste.

Il ferme les paupières et le plaisir nous submerger tous deux, comme

si une vague de trente mètres nous tombait sur la tête.

En nage et haletants, nous restons blottis dans les bras l'un de l'autre. Morgan a le front posé contre mon épaule et son bras m'entoure. Mes jambes sont toujours attachées autour de sa taille, mes mains enfoncées dans ses cheveux sombres.

— Quelquefois, j'aimerais que tu foutes en l'air ton putain d'orgueil, souffle-t-il dans mon cou.

Je ricane :

— Dit l'homme le plus rancunier que je connaisse. Mon cœur, t'es pas le dernier en lice pour ériger ton orgueil si haut qu'il blesse tout autour de lui.

Il se contracte et j'ajoute d'une voix rude :

— Mon orgueil, c'est ce qui me garde en vie. Il me fait sans doute commettre des erreurs, mais c'est lui qui me permet de me regarder dans un miroir sans avoir honte de ce que je suis devenue. Je sais qui je suis, en dépit de mes actes, c'est lui qui me tient droite dans mes bottes sur le bon chemin.

— Comment tu peux savoir que c'est le bon ?

Je souris dans ses cheveux.

— Notre fils est dans la pièce à côté et tu es là, en moi. Même si c'est éphémère, ça vaut le coup.

Il relève la tête et son regard de jade percute le mien.

— Je vau le coup ? me demande-t-il.

J'enveloppe son visage entre mes doigts et caresse le chaume de ses joues.

— Avec toi, tout vaut le coup, Morgan. Je suis à toi. C'est comme ça. Et tu aimes mon orgueil !

— Pas que ton orgueil, mon ange. Tu vau le coup aussi, Siana. Pour chaque chose horrible que j'ai commise. Pour chaque décision merdique. Pour chacun de tes sourires.

Il prend ma main et la pose sur la ligne de poils bruns qui descend vers son sexe plongé en moi, sans ajouter un mot de plus. La réponse est là, dans cette douleur impitoyable qui nous laisse accros à la plus fatale des drogues.

Chapitre 41

Morgan

Je n'avais pas adressé la parole à mon frère depuis que je l'avais cogné dans l'allée. Mon frère, mon modèle, mon ami était tombé de son piédestal pour se briser au sol. Lorsqu'il avait appris la mort des parents de Siana, il avait bien tenté une approche, mais je l'avais repoussé. Ma mère jouait le rôle de tampon entre nous, tempérait ma rage et essayait vainement de me réconcilier avec Ryan. Mais je n'étais pas prêt à lui pardonner son geste et sa décision. Ma rancœur était tenace, profonde et enragée. Elle me brûlait les veines, chauffait mon sang. Chaque fois que j'apercevais sa silhouette, la même image me percutait et me rendait amer et fou. La douleur implacable d'avoir été trahi par ceux que j'aimais me consumait de l'intérieur. Je ne pouvais pas lui accorder mon pardon, c'était au-dessus de mes forces. Pourtant, je devais lui parler. Je devais franchir ce pas, parce qu'il existait quelque chose de plus important que ma rancune.

Je toquai à la porte du bureau, mais n'attendis pas qu'il m'autorise à entrer. Je poussai le battant et pénétrai dans la lumière ouatée de la pièce ; il était tard et seule la lampe éclairait Ryan, installé derrière le vieux secrétaire de notre père. Il leva la tête, ses sourcils se froncèrent et son regard prit une teinte sombre et douloureuse. Le voir souffrir de notre séparation ne me procurait aucun plaisir, pourtant j'aspirais au fond de moi à ce qu'il éprouve encore plus de souffrance. La même que celle que j'avais ressentie en découvrant sa perfidie. Il n'avait aucune excuse : que Siana lui plaise ou non, qu'elle lui ait fait du gringue ou non, le seul fait qu'il ait cédé était un crime à mes yeux.

Je m'assis sur l'accoudoir du canapé, face à son bureau. Il bascula contre le dossier et m'observa en silence. Je pris une inspiration, avant de me lancer. Les mots me brûlaient la bouche.

— Ils ont envoyé Siana dans un foyer à Las Vegas. Il ne reste plus de place à St. George. Son frère sera envoyé à Salt Lake dans quelques jours. J'en peux plus de la savoir toute seule. Alors, je veux que tu fasses quelque chose pour moi. Tu me le dois bien. Trouve une solution pour qu'elle revienne ici, avec son frère. Débrouille-toi.

J'étais prêt à tout pour elle, y compris à mettre de côté ma colère. Pour faire en sorte que nos vies reprennent un sens, que nous soyons de nouveau heureux, pour effacer le chagrin qui envahissait les prunelles de Siana chaque fois que je parvenais enfin à la voir. Plus le temps s'écoulait, et plus j'avais le sentiment de devenir fou, que des murs me retenaient prisonnier loin d'elle.

Les ongles de mon frère grattèrent le bois du bureau, puis il passa la main dans ses cheveux bruns.

— Je ne veux pas qu'elle revienne ici, lâcha-t-il soudain, me remplissant aussitôt d'une colère brûlante.

Son regard remonta vers moi et me percuta de plein fouet, son œil bleu et froid, et le vert, rempli d'obscurité.

— Je sais que tu me détestes, Morgan, et tu as toutes les raisons du monde pour ça. Mais je ne peux pas faire ce que tu me demandes. Cette fille... Cette fille est un poison. Elle nous détruira, tu comprends ça ? Elle te fait croire en quelque chose qui n'existe pas. Elle te vend du rêve, s'infiltre en toi et lorsque tu exiges ton dû, elle te l'arrache.

Je dévisageai mon frère, de plus en plus ahuri et suffoqué. Je voyais se peindre sur sa figure une expression que je ne parvenais pas à identifier, trop pleine de désir, de colère, d'amertume et de cette autre chose étrange qui ne collait à aucun souvenir que j'avais de Ryan.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Sa main heurta le meuble et me fit frissonner. Il se redressa, posant les paumes à plat sur le sous-main.

— Je veux dire qu'elle nous manipule, Morgan. Arrête de te voiler la face. Elle nous fait danser.

Je déglutis difficilement et secouai la tête.

— Ses parents sont morts...

— Et elle fait en sorte que tu recolles sa vie qui a volé en éclats. Tu es le bon samaritain pour la petite pauvre qu'elle est et a toujours été. Tu n'es qu'un instrument, tout comme moi. Ne te voile pas la face. Tu refuses de croire qu'elle est responsable de ce qui nous a séparés tous les deux, mais tu as tort. Ça fait des années qu'elle m'allume en secret, des années qu'elle tente de m'appâter, j'ai craqué, Morgan, tu comprends ? Je paie les pots cassés de mon manque de volonté. Elle m'a ensorcelé. C'est une putain de sorcière.

Je serrai la mâchoire, mes yeux me brûlaient, mais j'ignorais si c'était de détresse, de douleur ou de rage, ou bien d'un mélange de toutes ces émotions.

— Je ne veux pas qu'elle revienne et nous sépare à nouveau, me dit-il en abaissant la tête entre ses bras tendus.

Mon corps était rempli de glace. Mon frère se laissa retomber dans le fauteuil et lâcha un soupir lourd de sens.

— Si elle revient, poursuit-il, je ne suis pas sûr de...

— Tu as raison, le coupai-je d'une voix rauque, tu as raison, c'est une sorcière. Elle m'a empoisonné, c'est vrai, mais je m'en fous. Fais en sorte qu'elle revienne à Wild High, Ryan. Tu me le dois. Mais si tu t'approches d'elle, je ne te le pardonnerai jamais. T'entends ? Que tu la veuilles, que tu la haïsses, je m'en fous, je ne te le pardonnerai jamais.

Chapitre 42

Morgan

L'enveloppe repose sur mon bureau. Je la fixe, mes doigts tapotant sur le bois. Je n'ai pas osé la décacheter. Je suis déchiré : d'un côté, son contenu peut m'apporter la preuve que mon frère ne peut pas me réduire en cendres, et de l'autre, il peut me détruire et annihiler toute tentative d'être heureux avec Siana. En réalité, ce petit bout de papier détient tout notre avenir. Je ne me suis jamais senti aussi vivant que depuis qu'elle est revenue dans ma vie, depuis qu'elle m'a offert un autre futur que celui auquel je pensais devoir m'accoutumer. Elle m'a donné un fils, et je veux – j'ai besoin – qu'il soit de moi. Pas de Ryan.

De nous.

La nuque basculée en arrière, je scrute le plafond puis, du bout de l'index, attire mon téléphone jusqu'à moi en le faisant glisser sur le plateau. Quelques sonneries et sa respiration rompt le silence oppressant de mon bureau. Je murmure dans le combiné :

— Viens...

J'entends son souffle qui semble se réduire en écho.

— Il est tard, me répond-elle d'un ton chevrotant.

— Viens...

— Tu ne vis pas seul, Morgan.

— Viens, Siana.

Ma voix se fait traînante et basse.

— Tu n'es pas à moi là-bas.

— Je suis à toi partout, viens, mon ange. Je te veux maintenant.

Elle hoquette et je l'entends lâcher un juron dans un murmure, avant de céder :

— J'arrive.

Je raccroche, un sourire aux lèvres, puis masse ma nuque en jetant dans le vide de mon bureau :

— Tu ne l’auras pas cette fois.

Je regarde les murs, la peinture, le parquet comme si dans cette pièce vivait la mémoire de notre passé, les relents de notre part d’ombre, et je lui adresse un putain de défi.

Siana met une dizaine de minutes à me rejoindre. Je n’ai pas besoin de l’accueillir en haut des marches de l’entrée, elle n’hésite pas sur le chemin à emprunter dans la villa silencieuse. La poignée s’abaisse et mon ange de l’enfer apparaît sur le seuil, vêtu d’une robe blanche virginale, aux fines bretelles de dentelle, offrant à ma vue sa magnifique peau bronzée. Elle referme la porte derrière elle et braque aussitôt ses yeux dans les miens.

Je ne bouge pas de mon fauteuil et j’observe sa démarche, du balancement de ses hanches à la finesse de ses jambes.

Elle s’arrête devant mon bureau et pose les mains sur le bord. Son regard tombe sur l’enveloppe devant moi, puis plonge dans le mien.

— Tu ne l’as pas ouverte, remarque-t-elle.

— Je t’attendais.

Un sourire rompt ses lèvres.

— Tu penses que je me trompe ?

— Je ne sais pas quoi penser.

— Tu as peur de l’ouvrir ?

— Je suis terrorisé, oui, comme un putain de gamin, Siana.

— Et si pour une fois, tu avais confiance en moi...

Elle pousse l’enveloppe vers moi sans me quitter du regard.

— Ouvre-la, m’intime-t-elle.

Son bras est tendu et je peux observer à loisir le cœur qui saigne tatoué sur sa peau, ce cœur qui est le mien inscrit à jamais sur le corps qui m’appartient. Je le contemple en me léchant lentement la lèvre inférieure, puis laisse mes yeux traîner sur son visage aux lignes devenues tranchantes et féroces. Cette force destructrice qui émane d’elle, ces cicatrices qu’elle cache derrière sa mine fière ne font que la rendre plus envoûtante.

J’attrape l’enveloppe et, après une grande inspiration, la décachette. Mon pouls s’accélère, et si le tic-tac de la grande horloge ne venait pas rompre le silence, Siana pourrait entendre sans mal les battements de mon cœur. Je déplie le document à l’intitulé du laboratoire, parcours du regard le courrier...

Je froisse le papier dans mon poing et lève les yeux vers ceux de Siana qui m'observent sans ciller, confiants. Un sourire vient ourler ses lèvres et elle me balance :

— Ose me dire que tu n'es pas son père et je te mets mon poing dans la figure.

Je lâche un rire et jette le papier sur le bureau tout en me relevant de mon fauteuil. Le poing fermé posé sur le sous-main, je tends l'autre main vers son menton, le saisis et l'attire vers moi. Mes lèvres se posent aux coins des siennes et murmurent :

— Il y a au moins une chose pour laquelle tu ne m'as pas menti.

Furieuse, elle recule, mais je la rattrape par la nuque, lui enfonçant le ventre contre le bord du bureau pour prendre sa bouche félonne et cruelle – et à moi malgré tout. Mon sang palpite au rythme de mon cœur soulagé mais meurtri, heureux mais déchiré. Ma main passe sur sa mâchoire, puis sous son oreille pour se glisser dans sa chevelure.

— Tu m'as fait un fils, Sian. Un gosse que je n'ai pas vu grandir. Tu sais l'effet que ça me fait de savoir qu'il est de moi ?

Mon pouce effleure sa bouche, tandis que je lui incline la tête vers l'arrière, mes lèvres s'accrochant à son menton. Ses yeux bleus, emplis de cette glace qui brûle la peau quand on la touche, me transpercent la poitrine.

— Ça te comble de quelque chose de puissant, d'inexplicable, quelque chose qui transcende tout le reste, me répond-elle sans frémir.

— Ouais, Siana, ça me remplit de quelque chose de puissant, qui nous appartient à toi et moi.

Ma bouche fond sur la sienne et j'en prends possession. Elle gémit sous la montée brutale de désir qu'éveille notre baiser.

— T'as porté mon fils, je chuchote, avant de m'emparer de ses lèvres, encore et encore. Je t'ai fait un gosse. Moi. Moi, putain.

— Toi, Morgan, me répond-elle. Ça ne pouvait être personne d'autre.

Une douleur m'élance au souvenir de Ryan, mais je le chasse de mes pensées pour envelopper de mes mains le visage de Siana.

— Tu devras t'habituer à l'idée qu'il porte le nom des Kingsale.

— J'en aurai la gerbe, mais je m'y habituerai, ricane-t-elle en recouvrant mes mains des siennes. Ta mère fera une syncope, ça me remontera le moral.

Je ricane contre sa bouche.

— Un héritier, n'en sois pas si sûre. Elle voudra se l'accaparer.

— Alors, je la plains. Aidan lui rendra la vie impossible.

— S'il est à ton image, je ne me fais aucun souci sur la question. J'ai hâte de voir ça.

Son nez se frotte contre le mien, elle inspire et relâche son souffle.

— Tu ne me le prendras pas Morgan ? Je t'en prie... Je sais que je ne peux pas lui offrir la vie qu'il mérite, mais...

Je lui coupe la parole en prenant sa bouche avec voracité, avant d'ajouter :

— Il aura la vie qu'il mérite, Sian. Avec moi.

Son souffle se coupe. Son regard me cueille et se remplit de larmes, comme si mes paroles s'étaient transformées en coups de poing. Avant qu'elles ne cèdent au barrage, je conclus :

— Je sais ce que ça fait de vivre sans toi, mon ange. Jamais je ne lui imposerai une chose pareille. C'est à toi que je ne pardonne pas, pas à Aidan. Il ne paiera pas pour nos erreurs, je te le promets.

Elle reprend aussitôt une inspiration et laisse tomber son front contre le mien, l'une de ses mains glisse le long de mon cou pour se nouer autour de ma nuque. Nos respirations se mélangent, nos peaux se frôlent. Nos cœurs battent à l'unisson.

Je m'apprête à l'embrasser de nouveau quand le bruit de la poignée m'arrache soudain à ses lèvres. Je lève la tête et grogne entre mes dents en découvrant Iris sur le seuil. Elle ne devrait pas être ici. Ses bagages ont été envoyés dans sa villa de St. George hier matin. Pourtant, elle se tient dans l'encadrement, portant un pantalon de toile beige et un débardeur en dentelle, ainsi qu'un collier de perles – l'un de mes nombreux cadeaux, je crois. Ses cheveux sont tirés en chignon, mais celui-ci tend à se détacher, et elle est maquillée, du moins, elle l'était. Les larmes ont fait couler son mascara, imprimant un dessin grotesque sur ses joues. Son rouge à lèvres a débordé sur les commissures et tout son visage est déformé par la rage et l'humiliation.

Siana recule aussitôt, abandonnant ma nuque, et me foudroie du regard, avant de se tourner vers Iris. Les deux femmes se jaugent, mais un rictus défigure les traits d'Iris. Elle pénètre dans le bureau en vacillant dangereusement sur ses talons aiguilles, et je comprends aussitôt qu'elle est ivre. Elle s'appuie sur la console et plante son regard dans le mien.

— Quand je pense que tu aimes ce genre de filles, Morgan, j'ai honte pour toi, lâche-t-elle de but en blanc en désignant Siana d'un air profondément écœuré. Cette fille dégoûtante qui s'ouvre plus facilement qu'une armoire à pharmacie.

Siana se tend de la tête aux pieds.

— Armoire à pharmacie dont tu as certainement abusé, rétorque-t-elle. Pas étonnant que Morgan cherche ailleurs ce qu'il ne peut pas obtenir ici.

Un grondement sourd s'échappe des lèvres pincées d'Iris. Les mots se bousculent dans sa bouche sans pouvoir s'en arracher. Même de là où je me tiens, j'aperçois ses pupilles dilatées et défoncées. Iris éclate d'un rire dément, tandis que je contourne lentement mon bureau pour me porter à sa hauteur.

— Iris, ce n'est pas le moment, tu as trop bu...

Je m'immobilise brusquement lorsque son rire cesse et qu'elle tend le bras dans notre direction, un revolver prisonnier de sa main tremblante. Durant quelques secondes, le temps semble se figer dans la pièce. Seule la grande horloge résonne et donne la cadence, mais mon pouls ne parvient plus à s'accorder à ces aiguilles qui tournent inéluctablement. Il devient chaotique et bruyant. Mon regard se perd sur les traits furieux, emplis de honte, d'Iris, sur les traces de maquillage dégoulinant et sur la haine sans fard qui se peint désormais sur son visage.

— Oh si, c'est le meilleur moment, Morgan. Tu es là, avec elle...

Sa voix tremble, rauque et hachurée.

— Bon Dieu ! je grogne. Mais qu'est-ce que tu fais, Iris ? Pose ce revolver...

Le canon noir du Beretta se dirige aussitôt vers moi, en direction de mon torse. Ses doigts et son bras trémulent affreusement. Siana pousse un léger cri de surprise, mais n'exécute pas le moindre mouvement de repli, consciente que la situation peut déraiper à tout instant. Je ne suis même pas certain qu'elle n'a pas déjà connu ce genre de scènes par le passé, avec des mecs bourrés et jaloux, comme son usurier.

Je reste concentré sur le doigt instable d'Iris, posé sur la gâchette. La peur se taille un chemin dans mon esprit à coups de hache. Je prends brusquement conscience de tout ce que je risque de perdre, à cause de cette vengeance ridicule et inutile envers Siana, qui prend une tournure que je n'avais pas envisagée.

— Ce que je fais ? hurle Iris en se redressant légèrement, sa main

gauche toutefois en appui sur la console. Je t'ai donné mes plus belles années, Morgan, je t'ai tout offert, j'ai tout sacrifié pour toi. J'étais là lorsque ta traînée t'a brisé. J'étais là pour ramasser chaque morceau de la merde qu'elle a laissée. Je t'ai soutenu, épaulé, j'ai accepté que tu continues de l'aimer, alors qu'elle n'a rien fait pour mériter ton amour, à part coucher avec ton propre frère et te planter un couteau dans le dos. Et moi, qu'est-ce que tu m'as donné ? Des miettes ! Elle revient et tu balances tout aux orties, toute la vie que nous avons construite ! Tu m'humilies en public à cause de cette fille et tu romps avec moi comme si j'étais la pire des catins. Non, Morgan, non...

Je sens la brûlure du regard de Siana sur ma nuque tandis que je contourne lentement mon bureau et m'avance vers Iris.

— Je ne suis pas une femme que l'on utilise ! crie-t-elle en resserrant sa prise sur son arme. Je vaudrais mieux que ton mépris. Je veux qu'elle disparaisse de notre vie et que la nôtre reprenne son cours, tu entends, Morgan ? Rends-moi notre vie !

— Je ne peux pas faire ça...

— Si... c'est de cette façon que ça doit se passer. J'ai tout fait pour l'éloigner de toi, Morgan, parce qu'elle ne te mérite pas ; elle ne mérite même pas de poser les yeux sur toi. Cette fille est une sale pute !

Un tressaillement se répand le long de mon épine dorsale aux mots « sale pute ». Je revois l'inscription peinte sur la Pontiac de Siana, et je fixe Iris avec attention.

— C'était toi ?

— Je ne cherchais pas à te tuer, continue-t-elle comme si elle n'avait pas entendu mon interruption.

Mes pieds s'enfoncent dans le sol.

— Je voulais juste qu'elle s'en aille loin d'ici, que tu prennes conscience que tu n'as rien perdu en la jetant dehors. Je voulais te montrer qui elle est réellement. La prison est un univers encore trop beau et trop propre pour elle, mais j'aurais pu m'en contenter.

Je perçois le son des chaussures de Siana sur le parquet lorsqu'elle s'approche. Elle se poste près de moi, épaulé contre épaulé, sourcils froncés, les lèvres retroussées comme un loup sur le point de tuer.

— C'est toi qui as envoyé tous ces petits messages attendrissants ? lui demande-t-elle d'une voix rude.

Iris hausse un sourcil. Le revolver oscille, va et vient de Siana à moi, avant de revenir se fixer sur ma poitrine.

— Non, mais celui qui a écrit sur ta voiture a lu dans mes pensées. C'est ce que tu es. Regarde à quel point tu es vulgaire... Je n'ai jamais compris ce qui plaisait à Ryan en te regardant, pourquoi il te voulait autant, mais j'étais contente quand il t'a enfin donné le rôle que tu méritais d'avoir.

Siana retient son souffle. J'aperçois le mouvement raide de sa poitrine qui monte et se fige. Ses yeux bleus deviennent un amas de glace pilée et ses mains se ferment en poing. Je la sens sur le point d'exploser, alors je décide d'attirer l'attention d'Iris sur moi :

— C'est toi qui m'as drogué à la kétamine et qui as tiré sur mon pick-up ?

Iris renifle. Elle hoche la tête, avant de mordre dans sa lèvre inférieure, de la relâcher après l'avoir rougie et meurtrie, et de déclarer :

— Cet abruti de Langdon n'est même pas fichu de faire son travail correctement, et toi, toi, tu as besoin de jouer les chevaliers servants en sauvant ta traînée. Elle aurait pu te droguer et chercher à te tuer, mais tu n'as pas douté d'elle un instant ! Et les coups de fusil sur ta voiture, si tu savais à quel point j'avais envie de te tirer dessus, Morgan, pendant que t'étais en train de la baiser... Sais-tu seulement ce que l'on ressent quand on est trahi de la sorte ?

Je grimace.

— Bien sûr que oui, tu le sais, évidemment ! Comment pourrais-tu ignorer cette sensation abjecte qui t'envahit lorsque tu découvres la personne que tu aimes au lit avec un autre ? Tu connais ça, Morgan ? C'est elle qui te l'a infligé, tu te souviens ? Avec ton propre frère...

Un goût de bile envahit ma bouche.

Le rire aliéné de cette femme que j'ai conduite à la destruction résonne dans le bureau, tandis qu'elle agite le revolver au bout de ses doigts manucurés. Siana n'est pas la seule ici capable de trahison et de manipulation. Je suis responsable de ce qui est en train de se produire dans ce bureau, peut-être que je le suis pour le reste aussi, d'ailleurs.

— Oui, je le sais, je finis par convenir, en tentant de contrôler les érailements dans ma voix. Je suis désolé de t'avoir imposé la même douleur. Ce n'est pas ce que je souhaitais.

— menteur ! Tu n'as pensé qu'à elle. Juste à elle... ta putain d'obsession.

Iris secoue la tête, une déferlante de souffrance fripant sa figure.

— Oui... j'avoue sans honte, tandis que la main de Siana se glisse

soudain dans la mienne, m'envoyant une décharge électrique dans la poitrine.

Le regard d'Iris tombe aussitôt sur nos doigts entrelacés et un râle lui échappe. Sa mâchoire est si contractée que je peux apercevoir les veines saillantes de son cou.

Le canon dévie brusquement de ma poitrine et se dirige vers celle de Siana. Mon sang quitte aussitôt mon visage, tandis que mon ange infernal lève le menton, si fier, si arrogant. La peur brille dans son regard, mais il est flouté par cet excès d'audace et de férocité. Mon cœur, lui, se met à battre à toute vitesse, la trouille s'agglutine au fond de moi et se transforme en terreur, comme des liens qu'on sanglerait violemment autour de mes tripes.

— Iris, je t'en prie, ne commets pas une telle erreur. Baisse cette arme. Siana n'est responsable de rien. Ce sont mes décisions, mes choix. Je me suis comporté comme le pire des connards avec toi. Je ne mérite pas que tu gâches ta vie de cette façon...

— J'en ai rien à foutre de ma vie, Morgan ! Tu penses que je ne t'aime pas ! C'est ce que tu crois, tu me l'as jeté au visage, et tu as tort ! Évidemment que je t'aime, mais tu n'as jamais rien vu, tu ne l'as jamais envisagé parce que tu es obnubilée par cette femme. Elle t'a sucé le cerveau comme un vampire. Elle doit disparaître, Morgan. Je ne veux plus la voir. Elle me dégoûte... elle me dégoûte, se met-elle à hurler à pleins poumons.

Le canon bouge dans tous les sens, au gré des mouvements désordonnés et frénétiques d'Iris. Je tire Siana par la main aussi fort que je le peux pour m'interposer entre elle et cette arme, mais avant même que j'aie pu ouvrir la bouche pour tenter de raisonner une nouvelle fois Iris, le bruit de la détonation explose dans la pièce, faisant vrombir les murs et les fenêtres. Il est assourdissant et, quand il retombe, le silence s'impose dans le bureau comme si on le recouvrait d'un voile mortuaire, masquant les cadavres en dessous.

Siana pousse un hurlement, portant ses mains à ses lèvres, tandis que mon corps marque un soubresaut et que l'arrière de mes cuisses cogne contre le bureau. Iris heurte violemment la commode derrière elle sous la puissance de l'arme et laisse échapper une plainte, les yeux hagards. Siana se tourne vers moi, agrippe mon T-shirt lorsque je chancelle et plaque sa paume sur mon bras. La douleur me percute à l'instant où j'aperçois le sang s'échapper de mon biceps et goutter sur le parquet.

— Tu saignes, tu saignes, gémit Siana en pressant plus fort.

Mais je ne réponds pas, je tente de combattre la douleur lancinante

qui m'envahit, me détache d'elle et fonce sur Iris, qui se redresse en oscillant comme sur le pont d'un vaisseau. Au moment où j'esquisse un geste pour la désarmer, elle lève la tête, son regard s'affole, sa bouche frémit et le canon se pointe sur ma poitrine. Le visage d'Iris est défiguré, je ne parviens même plus à le reconnaître. Son chignon défait libère ses cheveux dont les mèches viennent se coller à son front moite de sueur, ses yeux sont injectés de sang et sa grimace prédit une fin inéluctable.

— Morgan... gémit-elle.

Le coup part, la détonation remplit de nouveau le bureau. Du coin de l'œil, j'aperçois le tressaillement du corps de Siana sous l'impact. Du sang gicle sous mes yeux. Abondamment, il se répand sur le sol, inonde le parquet et vide mon esprit de toutes pensées cohérentes.

Chapitre 43

Siana

Dix ans plus tôt

Je me tenais contre la porte du bureau, les mains ramenées sur mon giron, les sourcils froncés, le front barré d'une ride épaisse, le regard plus froid et menaçant qu'un iceberg – du moins je l'espérais, car au fond je n'en menais pas large.

Silencieux, Ryan était installé sur son trône en cuir et me dévisageait sans ciller. Il ne souriait pas, semblait même sombre. Seul son index bougeait, tapotant ses lèvres, comme s'il cherchait encore de quelle manière il comptait savourer cette victoire si précieuse à ses yeux.

Une voiture était venue me chercher à Las Vegas en début de soirée. La responsable du foyer n'avait pas protesté lorsqu'on lui avait annoncé l'imminence de mon départ. J'avais tout juste eu le temps de remplir mon sac et de demander ce qui se passait, mais quand le nom des Kingsale avait claqué entre les lèvres de la directrice, j'avais émis le souhait violent, brutal et sûrement désespéré, qu'il s'agisse bien du seul Kingsale qui compte à mes yeux. Mais quel pouvoir avait Morgan ? Ce n'était pas lui l'aîné, ce n'était pas lui qui détenait les actions de la famille Kingsale et qui était en âge de tirer les fils pour me ramener à Wild High City.

La bouche sèche, j'observais Ryan. Il leva la main et la passa dans ses cheveux bruns en bataille, avant de laisser retomber son bras sur l'accoudoir de son siège. Ses yeux dissonants, entre glace et chaleur, me submergèrent, aspirèrent l'oxygène de la pièce et me tirèrent un frisson. Puis, un rictus apparut sur ses lèvres.

— Alors, pas d'insultes ? Pas de cris, Siana ?

— Tu ne mérites pas la salive que ça me coûterait.

Il laissa échapper un rire moqueur.

— Tu as raison, je préfère nettement que tu utilises ta salive pour autre chose.

Je levai mon majeur dans sa direction, ce qui ne fit qu'accroître son hilarité.

— Si tu m'expliquais plutôt ce que je fiche ici.

Son regard traîna paresseusement sur mon corps, irradiant ma peau d'une brûlure létale depuis mes chevilles jusqu'à mon visage. Son rictus s'accrût, empoisonna ses yeux vairons et déforma ses traits. Je le

voiais hideux, exécration, alors qu'au fond, il ressemblait tellement à Morgan, avec quelques années en plus, les lignes plus travaillées, du chaume brun sur ses joues et de la perversité dans ses iris. Mon cœur se froissa douloureusement.

— Où est-il ?

— Morgan est avec ma mère, à une soirée de parrainage. Quant à ce que tu fais ici, figure-toi que mon frère t'aime tellement qu'il a négocié avec moi.

Mon sang se glaça dans mes veines.

— Négocié quoi ?

— Ton retour parmi nous. Bien sûr, j'ai refusé au départ. Te revoir... hum... Enfin, tu sais ce que c'est.

— Je ne crois pas, non.

Il avança le buste contre son bureau et posa son menton sur ses mains jointes.

— Approche, Siana. Je ne vais pas te manger.

— Rien n'est moins sûr.

— La tigresse a peur du loup ?

— La tigresse risque de lui faire bouffer ses couilles et de finir en prison.

Ryan pouffa de rire et tapota son bureau en exigeant que j'avance à sa hauteur. Mais comme je n'obtempérais pas, il soupira et désigna une petite liasse de documents.

— Mes avocats ont trouvé une solution pour ton frère et toi, afin que vous ne soyez pas séparés l'un de l'autre et que vous puissiez rester à Wild High.

Mes yeux s'arrondirent, mais j'éprouvais de grosses difficultés à accepter que Ryan puisse m'aider ou soit capable d'accomplir le moindre geste altruiste envers moi. Ryan me haïssait autant qu'il me désirait. Il souhaitait me baiser aussi bien que me détruire, l'un n'allant pas sans l'autre, de toute évidence.

— Pourquoi ferais-tu ça ?

— Je te l'ai dit : Morgan me l'a demandé.

Il puait l'escroquerie à plein nez. Je déglutis et, sentant mon estomac s'alourdir, je m'avançai. Son sourire s'agrandit, ravageant son beau visage pour le dénaturer en quelque chose de monstrueux. Je ne

distinguais plus que le mensonge sur ses traits, dans ses yeux pernicieux, dans ses mains pleines d'envie de me toucher.

Je m'arrêtai devant son bureau. Ryan fit tourner les documents dans le bon sens afin que je puisse y jeter un coup d'œil, mais les mots ampoulés du langage juridique m'échappèrent complètement.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Il haussa les épaules avant de s'accouder au bureau et de répondre, les yeux plongés au fond des miens :

— Simple, dès que j'aurai signé ces documents, ton frère et toi serez officiellement placés sous le tutorat de la famille Kingsale, ce qui signifie qu'à compter de cette nuit vous pourrez disposer d'un toit au-dessus de votre tête, d'argent qui vous garde à l'abri et vous serez réunis. Ne me trouves-tu pas généreux, Siana ?

Je frémis sous sa voix caressante, pleine de ce miel qui cache l'amertume d'un poison savamment distillé. Une eau gelée sembla dégouliner le long de ma colonne vertébrale. Un goût amer se posa sur ma langue, engloutit ma bouche, imprégna ma gorge.

— Généreux n'est pas le premier mot qui me vient à l'esprit te concernant.

Il afficha une mine réjouie, avant de se gratter l'arête du nez.

— Hmm, t'as pas tort. Généreux ne correspond à aucun membre de cette famille. On attend tous quelque chose de la vie, non ?

Il s'humecta les lèvres et son regard devint plus profond, plus malsain encore que toutes les fois où il m'a déshabillée d'une simple oëillade.

Je pris mon courage à deux mains et posai les paumes sur le bureau, me penchant en avant jusqu'à ce que mon visage se retrouve à quelques centimètres de celui de Ryan.

— Et qu'est-ce que tu veux en échange, sale enfoiré de merde ? lançai-je, bien consciente que son altruisme dissimulait quelque chose d'infâme.

— Que tu commences par arrêter de m'insulter, Sian, ça m'excite encore plus. Je bande rien qu'à imaginer ma queue dans ta putain de bouche pour que tu la fermes enfin !

Je serrai violemment le poing pour ne pas le cogner. Son regard tomba sur mon bras contracté avant de revenir au niveau de mes yeux.

— Ensuite... Oh putain, Siana, tu sais ce que je veux, murmura-t-il

d'une voix profondément animée, basse et lourde.

Mon poulx se mit à battre de manière déraisonnée, violemment, avec douleur.

— Mais je vais te le dire, pour que les choses soient très claires, pour que tu ne puisses pas y échapper, ma belle.

Il avança le buste vers moi, reprit son souffle comme si ça lui coûtait ou comme s'il prenait un plaisir monstrueux à m'humilier – c'était sans doute ce qui lui procurait autant de plaisir.

— Je veux que tu t'assoies sur mon bureau, ici, déclara-t-il en tapotant le sous-main devant lui, que tu écarter tes cuisses sous mes yeux et que tu me dises « oui, Ryan, prends-moi » quand je te pénétrerai ; je veux que tu me supplies de te baiser pour sauver ton petit cul et celui de ton frère. Je veux t'entendre me dire que tu désires ma queue en toi, Siana. Putain, j'en rêve depuis des années. J'ai besoin de te prendre, de t'effacer de ma tête et de mon corps une bonne fois pour toutes. Et ce que je veux le plus, ma belle, oh putain, oui, c'est de voir ton satané orgueil s'effondrer, le tenir dans mon poing jusqu'à ce que je puisse te le faire avaler.

Son sourire grandit, découvrant ses dents blanches.

— Et tu le feras de ton plein gré, Siana. Tu me diras : « Oui, je le veux, je veux tout ça, tout ce que t'as à me proposer. » Tu gémiras et tu jouiras, parce que, dans le cas contraire, je brûle ces papiers et j'envoie ton frère croupir dans un foyer que tu ne retrouveras jamais. Ton avenir et celui de John m'appartiennent et crois-moi, *mon* ange, c'est grisant.

Sa main se saisit soudain de mon menton et le pressa dans l'étau de ses doigts.

— Cette nuit, tu m'appartiens et demain, tu seras libre avec ton frère. Ton cul contre ta liberté, ça le vaut bien, non ?

Poussée par l'adrénaline et la rage, je lui crachai au visage. Mais les lèvres de Ryan s'étirèrent en sourire. De sa main disponible, il s'essuya la joue et le nez, puis lécha son doigt, avant de m'attirer si près de lui que mon ventre s'écrasa contre le bureau. Je lâchai un gémissement et agrippai son poignet. Sa bouche à proximité de la mienne, il me sonda du regard.

— À toi de décider, Siana. Ma proposition expire dans deux minutes.

— Je te déteste...

— Oh, je le sais.

Il ricana.

— Moi aussi, je te hais. Tu n'imagines même pas à quel point je prendrai du plaisir à t'humilier quand tu me diras oui.

Il ne doutait pas un instant que je puisse décliner sa proposition. Il était sûr de lui, si assuré que, acculée, je ne sois pas en mesure de refuser quoi que ce soit de sa part.

— Pourquoi tu fais ça à Morgan ? tentai-je de le raisonner.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Ses doigts se pressèrent plus fort contre mes joues.

— Parce que t'es dans ma tête, Siana, et dans mon corps depuis la minute où je t'ai vue. Tu t'es immiscée en moi comme un poison. Tu me harcèles du matin au soir. Je ne pense qu'à toi. Je ne baise qu'en t'imaginant. Je ne me branle qu'en espérant te sentir, même une putain de minute. Alors, tu vas me donner ce que je te demande, et tout le monde sera content.

Le visage déformé par la colère, il ajouta d'une voix presque brisée :

— Je n'arrive même plus à penser à Morgan quand je pense à toi. Tu obstrues tout. Tu me rends dingue. Je sais très bien ce que ressent mon frère pour toi et que s'il l'apprend, je le perdrai, mais tu vois à quel point tu es vicieuse, à quel point tu me fais du mal... J'arrive même pas à imaginer que c'est une connerie, que je risque de tout foutre en l'air à cause de toi. Non... La seule chose à laquelle je pense, c'est à ta bouche gémissante et à ta chatte ouverte pour moi. C'est comme ça. C'est une foutue réalité contre laquelle je ne peux pas lutter. Ta réponse ?

Mon souffle se volatilisa sous ses paroles acides et obscènes. Ma poitrine était oppressée, mes ongles enfoncés dans son avant-bras. Mon cœur martelait si fort ma cage thoracique qu'une douleur insidieuse se diffusait dans toutes les directions de mon corps, au rythme de mon sang dans mes artères.

— Ta réponse, Siana ?

Je fermai les yeux, suffoquée. Les doigts de Ryan contre mes joues me meurtrirent en s'enfonçant plus violemment.

— Tu es un être immonde, Ryan. Tu me dégoûtes.

— Je sais. Ça ne me dérange pas.

Son pouce passa sur ma bouche et s'arrêta contre la barrière de mes dents serrées.

— J'en arrive même à penser que ça n'en sera que meilleur quand tu seras obligée de me prendre en toi.

— Pourquoi ? dis-je d'une voix presque suppliante.

— Parce que j'ai envie de te faire payer, Siana.

— Je ne t'ai jamais rien fait.

— Tu m'allumes sans arrêt. Tu tournes autour de moi, en me narguant avec ce corps que je ne peux pas posséder, ton foutu corps qui transpire l'obscénité, Siana, qui brûle d'être pris, et je veux que ce soit par moi.

— Je n'y suis pour rien. Je ne cherche pas à te provoquer. Ryan, arrête, ne fais pas ça.

— Tes suppliques n'y changeront rien. Ça fait longtemps que je suis perdu, Sian. Ça fait longtemps que je ne suis plus rien. Tu as mes conditions, à toi de choisir.

J'ouvris les yeux et me plongeai dans les siens. Mais tout ce que je distinguais dans ses iris bleu et vert, c'étaient les ombres qui en prenaient possession : la rancœur, le désir autant que la culpabilité de ses actes.

— Ta réponse, Siana ? Ton frère, ta liberté, contre moi une seule nuit. Je ne suis pas un voleur. Mon marché est honnête.

— Il est écoeurant.

— Amoral, tout au plus, mais c'est largement ce que tu m'inspires. Tu n'as rien d'une fille sage, tu n'as rien d'une fille bien.

L'amertume de ses paroles me flanqua un coup brutal. Je posai la main sur son torse, pour le repousser et retrouver mon courage, et je sentis sous ma paume la folle cavalcade de son cœur. Il battait à toute allure. Le moindre de ses muscles était tendu, les veines de son cou étaient saillantes et sa mâchoire contractée.

La pensée de trahir Morgan était insupportable. Mon âme, prisonnière de ce corps si indécent qu'il en ravageait l'esprit de Ryan, se révoltait, hurlait à l'idée qu'on la dépossède de ce qui comptait le plus pour elle. Si Morgan avait vent de la proposition dégueulasse de son frère, me croirait-il ou bien penserait-il, comme pour le baiser sur la photo, que je l'avais trahi ? Il était revenu auprès de moi à cause de la tragédie qui avait détruit ma famille, mais je n'étais pas convaincue qu'il me croyait lorsque je jurais ne pas l'avoir trompé. Je n'étais même pas convaincue qu'il m'ait pardonné cette faute dont il m'accusait. Et si je refusais, Johnny me serait-il arraché ?

Ma vie et tous mes repères avaient été détruits quelques mois plus tôt, à la mort de mes parents, et la seule famille qui me restait errait quelque part dans ce pays. Alors mon choix se résumait à deux options : trahir le garçon dont j'étais follement amoureuse, pour qui j'aurais pu mourir, ou bien abandonner mon frère dans un foyer sordide, loin de moi ?

Ma vie était truquée d'avance. On m'avait filé les mauvaises cartes, et Ryan s'apprêtait à en jouer. Il me volait la seule chose qui me maintenait encore en vie : ma putain de fierté. Il voulait l'étouffer dans sa main. Il ne souhaitait pas seulement me baiser, mais me posséder et m'arracher toutes les choses que je ne lui donnerai jamais volontairement, qui appartenaient à un autre.

Morgan ne me le pardonnerait jamais... Cette réalité était ancrée en moi comme si elle y avait été apposée par un poinçon chauffé à blanc. Elle creusait dans ma chair et dévorait mes os. J'étais foutue.

La gerbe monta le long de mon œsophage. Mes mains tremblèrent. Un ruisseau de sueur glissa dans mon dos. Je levai les yeux, les plantai dans ceux de Ryan, si réfrigérants, comme une espèce de protection contre mes attaques inconscientes et, d'une voix brisée, mon propre cœur m'abandonnant soudain, je murmurai :

— Mon frère.

Un soupir lui échappa, comme si je le soulageais d'un poids énorme, alors qu'en réalité je nous condamnais seulement au mensonge et à la trahison. Je tentai de repousser violemment l'image de Morgan découvrant la vérité au fond de mon esprit, mais c'était compter sans Ryan :

— Morgan serait ravi de savoir que tu lui préfères ta famille...

— Morgan serait ravi de savoir que tu me préfères à la tienne.

Il ricana, puis libéra mon visage. Il se laissa tomber sur son fauteuil, prit une inspiration et un rictus redessina le contour de ses lèvres. Il pointa son bureau du doigt et son regard refléta son désir toxique et dévastateur.

— Ma signature sur ces papiers ne dépend plus que de toi, me dit-il. Approche maintenant.

Chapitre 44

Siana

Le coup de feu retentit dans la pièce pour se prolonger en écho. Le corps d'Iris heurte la commode, puis s'affaisse de tout son long sur le sol dans un bruit sourd. Comme dans un film, j'ai la sensation de découvrir la scène au ralenti : la cascade de ses cheveux qui s'envolent autour de son visage à l'expression interdite, ses bras mous qui se balancent de manière incongrue, son corps qui se plie dans un arc improbable, et le sang... Une gerbe jaillit hors de sa poitrine et une large corolle rubiconde s'étend sur le parquet à peine son corps échoué, un genou remonté sur son buste, l'autre en arrière. L'odeur laissée par le coup de feu se répand dans la pièce. Cette odeur de soufre, de poudre et de feu. Puis le silence s'étire – lourd et oppressant – et le seul son que je perçois dans le bureau, c'est le sifflement rauque de nos respirations.

D'un même mouvement, Morgan et moi détachons le regard du corps inerte d'Iris. Mon sang se glace dans mes veines en découvrant la mère de Morgan sur le seuil, un revolver à la main. Je me surprends à songer que la vie a toujours le pire en réserve et je me demande s'il existe un moyen de sortir de l'engrenage dans lequel je me retrouve chaque fois prisonnière.

La bouche de Mme Kingsale articule d'une voix placide :

— Je ne pouvais pas la laisser me prendre mon fils.

Là-dessus, je ne peux pas lui donner tort, mais elle répète comme si elle éprouvait le besoin de s'en convaincre :

— Pas mon fils...

Mon cerveau tourne au point mort. Mon corps paraît flotter, en suspension au-dessus d'un tapis d'épieux prêts à m'empaler. Morgan ne prononce pas un mot en observant sa mère, puis le corps de son ex-petite amie. Reprenant son souffle, il s'approche d'Iris d'une démarche raide, pose un regard à la fois troublé et sous contrôle, et prend son pouls, mais au vu de ses yeux grands ouverts vidés de tout éclat, son inertie laisse peu de place au doute.

Je ne sais pas ce que je dois ressentir. J'ai l'impression d'avoir longé

les rives du Styx plus souvent qu'il n'est possible dans une vie. J'éprouve de la peur, de la colère, mais aussi du soulagement et de la tristesse. Un mélange de sentiments qui s'affrontent dans une dure bataille gagnée d'avance. Au final, je sais ce qui l'emportera : la consolation d'être encore en vie. C'est le propre des survivants de se satisfaire de l'essentiel. Entre elle ou moi, je préfère nettement être celle qui reste debout. Et tant pis pour elle si elle n'est plus là. C'est la conséquence de tous nos mauvais choix, les siens comme les nôtres.

Je passe du corps d'Iris à la mère de Morgan, parce que celle-ci me fixe, les lèvres pincées, de douleur ou de colère... Ses cheveux aux nuances chocolat parfaitement colorés sont bien coiffés, alors qu'il est évident que nous la sortons du lit. Elle porte un peignoir de satin ouvert sur un pyjama de soie rouge vif. Elle n'est pas maquillée et, sans artifice, elle accuse davantage son âge que d'ordinaire. Mais ses yeux n'ont rien perdu de leur vivacité et de leur aigreur à mon égard. Elle me dévisage comme si elle avait le pouvoir de m'effacer de la surface de la Terre.

Morgan bouge près d'Iris. Un genou à terre, il passe la main sur son visage soudain fatigué. Son bras saigne encore, mais ce n'est qu'une écorchure – la balle l'a seulement effleuré. De toute façon, il n'y prête plus aucune attention, focalisé sur la jeune femme étendue sur le sol. Qui pourrait le blâmer ?

Morgan ne fait que corroborer l'évidence lorsqu'il déclare d'une voix éteinte :

— Elle est morte.

Il relève la tête et fronce les sourcils en fixant sa mère. Son visage se décompose, reflétant le désarroi autant que la colère. Je me tourne vers elle, et mon sang aussi se fige aussitôt. Tout en moi cesse un instant d'exister.

Le revolver est braqué sur ma poitrine et cette fois, il ne s'agit pas d'une femme hystérique, sous le coup de l'alcool. Non, pas cette fois... La mère de Morgan n'a rien d'hystérique ou d'ivre. Elle est froide et brisée. Sa main ne tremble pas, ses yeux ne larmoient pas. Ses traits sont tirés, mais placides ; elle est parfaitement consciente de la portée de ce geste.

— Maman...

Morgan se redresse avec prudence, mais sa mère ne dévie pas le regard du mien.

— Maman, s'il te plaît.

Ses prunelles d'un vert profond me transpercent comme la pointe

d'une dague effilée.

— C'est sa faute, Morgan, déclare-t-elle de sa voix posée. Sans elle, rien ne serait arrivé. Ton frère serait ici, parmi nous. Tu aurais épousé Iris, tu lui aurais fait des enfants, et tout serait allé pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais elle s'est immiscée dans cette maison comme une moisissure. Elle t'a contaminé, tout comme ton frère.

Mon cœur bat lourdement, avec cette douleur insidieuse qui fait écho à un crime que je n'ai pas commis.

— Maman, je ne peux pas choisir de qui je suis amoureux, et Siana est la mère de mon fils.

Elle cligne brièvement des yeux.

— Raison de plus pour préserver cet enfant, répond-elle d'un même ton.

Un frisson glacial ravage mon épine dorsale.

— Je suis une bonne mère, je plaide, et je ne suis pas responsable de ce dont vous m'accusez.

— Oh ! Une bonne mère ! Dans quel genre de taudis avez-vous fait dormir cet enfant ?

— Dans le genre qui lui assurait un toit au-dessus de sa tête, après que votre fils m'a mise à la porte !

Le regard de Morgan me percute. Il laisse échapper un juron, puis s'avance vers cette femme aux yeux vides et démolis, se plaçant judicieusement entre le canon du flingue et moi.

— Maman, baisse ton arme. Tu ne la tueras pas. Si tu le fais, tu me perdras aussi. C'est comme me tuer. C'est comme ça. Que tu l'acceptes ou non.

— C'est à cause d'elle que ton frère...

Sa phrase vole en éclats, tandis que son bras tremble brusquement sous le poids des émotions.

— Ryan était un immonde salopard ! je hurle à mon tour en me précipitant vers Morgan, la douleur et la rage s'accumulant en moi jusqu'à déborder comme un tas de poubelles hors de la benne.

Morgan me rattrape dans ses bras et m'empêche de me ruer sur sa mère, griffes en avant. Celle-ci écarquille les yeux ; ses lèvres frémissent.

— Siana, calme-toi, m'exhorte Morgan, en passant un bras autour de ma taille.

— Que je me calme ? Cette folle voulait nous tuer... je hurle en désignant le corps sans vie d'Iris, j'en ai marre, Morgan, j'en ai marre, tu entends ? Qu'on m'accuse sans arrêt de tous les maux, alors que la seule faute que j'ai commise, c'est de t'aimer à en crever, mais de ne pas avoir eu confiance en toi.

Il baisse les yeux sur mon visage à la vitesse d'un avion à réaction, tandis que le flot d'émotions déroule ses tentacules en moi au point de me faire trembler de la tête aux pieds. Ses sourcils se froncent sur son sublime et profond regard d'émeraude. Ignorant sa mère qui pénètre dans le bureau, l'arme contre son flanc, il me tourne face à lui et prend mon visage en coupe entre ses doigts rougis de sang.

— C'est un tort, Siana. Une foutue mauvaise idée... tout ce que ton cerveau déglingué est capable de créer de plus stupide, de plus... ridicule.

Je vacille. Je ne suis pas sûre de comprendre où il souhaite m'emmener après tout ce que nous avons traversé.

Soudain, la lumière se crée. Elle se déploie autour de moi, de plus en plus vive, effaçant les ombres ou me les rendant moins menaçantes. Une lumière agressive, puisque je suis habituée à me cacher dans l'obscurité.

Morgan se mordille un instant la lèvre inférieure, jette un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de sa mère qui fixe le corps sans vie d'Iris. Puis, il murmure en revenant vers moi :

— Dis-le-moi, Siana.

J'essaie de reculer, mais son emprise sur ma taille se resserre aussitôt, telle une sangle d'acier.

— Te dire quoi ?

— Ce qui s'est passé.

J'agrippe ses avant-bras pour me dégager, en vain.

— Tu ne me croiras jamais. Tu ne m'as jamais crue...

— Je te croirai, je te le promets. Dis-le-moi...

Sa voix devient étonnamment suppliante, plus basse et veloutée, comme un vieux chanteur de blues. Je reprends mon souffle en me perdant dans ses yeux.

— Morgan, ça ne changera plus rien... Regarde ce qui vient de se passer. Ta mère a raison, bon sang, je dois porter malheur...

— Chut !

Il pose son doigt sur mes lèvres et rapproche mon corps du sien d'une pression de sa main dans mon dos.

— Non... non... mon ange, mais j'ai besoin de te l'entendre dire. Je me suis imaginé mille scénarios dans ma tête depuis ton départ. Je t'ai haïe, j'ai haï Ryan, j'ai cru que vous m'aviez trahi tous les deux, je me suis drogué jusqu'à ne plus réfléchir, je me suis enivré de femmes toutes plus insipides les unes que les autres, et j'ai voulu te faire payer, parce que je devenais fou sans toi, mais je n'ai jamais pu concevoir que tu ne m'aimais pas. C'était insensé, rien ne me laissait croire que c'était encore possible, pas après toutes nos emmerdes, jusqu'à ce que... Bon sang, Siana, je veux que tu me dises qu'il t'a forcée, t'entends ? Je veux que tu m'avoues la vérité une fois dans ta chienne de vie. Ouvre ta putain de bouche et dis-la-moi. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Alors que j'écarquille les yeux de stupéfaction, ses lèvres se placent à quelques centimètres des miennes.

Alors que mon cœur cesse de battre, il m'enlace plus violemment.

Alors que je pensais que mon monde était de nouveau en train de s'effondrer, il lui redonne de l'oxygène.

Je me perds dans ses yeux, avant de croiser brièvement ceux, soudain curieux et effarés, de sa mère. Elle a posé le revolver sur la commode et, les bras ballants, elle demeure comme pétrifiée, les traits de son visage parcheminés par le chagrin et l'incompréhension.

Je me lèche les lèvres, craignant de confier ce que je me suis évertuée à dissimuler toutes ces années. À quoi bon le lui avouer, il n'a jamais voulu me croire jusqu'à présent...

Je tremble si fort contre Morgan qu'il resserre son étreinte, souillant ma robe de son sang. Je me mets à expulser ces mots qui me brûlent à toute vitesse, de peur de manquer de courage :

— Ryan... Ryan est un menteur. Tu n'as jamais vu qui il est réellement. Personne ne l'a vu et si j'avais ouvert ma gueule, personne ne m'aurait crue. Moi, la traînée qui ne vaut pas un clou contre le fils prodige, l'héritier du trône des Kingsale. Ma parole ne valait rien et ton frère le savait pertinemment. Tu crois que tout a commencé quand j'avais dix-sept ans, dans ce bureau ou dans sa voiture ? Tu te trompes. Ryan me tournait autour depuis qu'on s'est rencontrés. Il me désirait, pas... pas comme toi tu me désires. Ryan voulait que je cède. Il ne voulait pas seulement me baiser, non... il voulait m'écraser, je dis en fermant violemment la main. Il voulait me tenir dans son poing, me prouver qu'il me dominait, faire de moi la pute des Kingsale. C'est ironique, non ? J'étais devenue son obsession. Au fil du temps, il me

guettait sans arrêt, tentait de me toucher dès que tu avais le dos tourné, et plus je lui disais non, plus il revenait à l'attaque. « Tout le monde a son prix, Siana, je trouverai le tien. » Il a juste attendu le moment où il pourrait me proposer une offre que je ne pouvais pas refuser. Il a seulement attendu que je n'aie plus rien à lui opposer...

Morgan prend mon poing dans sa main et glisse lentement ses doigts pour dénouer les miens. Son regard ne s'arrache pas du mien, me sondant malgré la lueur douloureuse qui s'y inscrit comme un nouveau tatouage.

— John, murmure-t-il, tandis que son visage pâlit.

— Oui.

Le mot s'étire entre nous comme si une nouvelle balle avait été tirée et que nous pouvions suivre la ligne blanche de sa trajectoire.

— Tu lui as demandé de l'aide et il a accepté, j'ajoute d'une voix cassée... Moi, une nuit contre mon frère. Une putain de nuit où... tout s'est joué.

Chapitre 45

Siana

Dix ans plus tôt

Ryan recula son fauteuil pour me laisser la place de me faufiler entre lui et le bureau. Il écarta un genou et je me glissai près de lui. Son regard errait sur mon corps comme si j'étais nue, disponible et à lui. La nausée rampait dans ma gorge. Des carillons semblaient tinter dans mes oreilles et mon esprit était embrumé comme si j'avais picolé avant de venir à la villa, j'aurais peut-être dû d'ailleurs. Mes mains avaient la tremblote en saisissant le bord du meuble.

— Déshabille-toi, Siana, lentement. Prends ton temps. On a toute la nuit devant nous.

Ses prunelles dissonantes me brûlèrent la peau comme s'il apposait une fleur de lys sur mon corps, scellant ma condamnation. Le froid s'introduisait dans mes veines et mon cœur se rétracta douloureusement. Je ravalai ces larmes qui montaient et que je ne voulais en aucun cas voir couler. Jamais je ne lui aurais fait le plaisir de pleurer devant lui. Jamais je ne lui aurais fait le plaisir de craquer et de lui offrir ce qu'il espérait tellement me voler. Il pourrait prendre mon corps, mais pas ma dignité. En cet instant, mon orgueil était tout ce qu'il me restait. Hors de question de lui laisser la moindre opportunité de l'engloutir dans la mare nauséabonde de son âme foireuse.

Il humecta ses lèvres et se redressa légèrement, posant les coudes sur les genoux.

— Déshabille-toi, insista-t-il.

À sa façon de me regarder, je sentais qu'il brûlait d'envie de m'arracher mes fringues, mais son petit stratagème n'avait d'autre but que de m'humilier. Alors, je dressai la tête et laissai les bretelles de ma robe glisser le long de mes épaules. Son regard en épousa le tracé sans dévier. Il semblait hypnotisé, comme s'il dévorait ma peau à mesure que le tissu dégringolait vers le sol.

Je déroulai ensuite l'étoffe le long de ma poitrine et regrettai soudain de ne pas avoir enfilé de soutien-gorge. Je le sentis retenir son souffle en découvrant mes seins nus. J'ôtai ma robe et la lui envoyai au visage. Il ricana et recula sur son fauteuil.

— Si tu pouvais t'étouffer avec, lançai-je, la voix frémissante de rage.

Il me sourit plus largement en portant le bout de tissu à son nez

pour le humer.

— Tu sens bon, Sian.

— Ça compensera la puanteur que tu dégages.

Il me donna un léger coup de genou sur l'arrière de mes cuisses.

— Tss, ne sois pas désobligeante avec moi. N'oublie pas les termes du marché. Dis-moi que t'en as envie.

Je plongeai mes yeux dans les siens.

— Autant que de m'enfouir dans un caveau, connard !

Il ricana de plus belle, passa la main sous son menton, puis se redressa et saisit ma cuisse pour m'attirer entre ses jambes. En simple culotte, le contact de ma peau sur la sienne me hérissa les poils d'horreur.

— Tu es une vilaine fille, Siana. J'ai toujours adoré ton côté rebelle vicieuse, alors vas-y, continue, tu me fais bander !

Je ravalai le flot de jurons qui menaçait d'exploser hors de ma bouche. Ryan sourit plus largement en devinant mon effort quasi surhumain pour me taire. Il se pencha un peu plus vers moi, sa main serpentant le long de ma cuisse.

— Dis-moi que t'as envie que je te baise. Allez, un petit effort supplémentaire. Sois convaincante.

Il flatta la courbe de mes fesses, avant de se relever de son siège et de se dresser devant moi, m'obligeant à lever la tête. En attendant ma réponse, son regard ambivalent caressa les lignes de mon visage et son sourire incurva ses lèvres en un truc tordu et moche.

— J'ai envie que tu me prennes sauvagement, Ryan, déclarai-je avec autant de talent de comédienne qu'une éponge. J'ai envie que tu me baises et de sentir ta grosse queue en moi...

— Oh ! Sian, tu peux être bien meilleure que ça. Je suis sûr qu'au fond de toi, t'en meurs d'envie.

Je sentis la morsure de son piège sur ma peau, tandis que son torse appuyait sur ma poitrine dénudée. Même le contact de son T-shirt me filait la nausée. Je pris une inspiration, serrai les poings jusqu'à en avoir mal et lui jetai au visage :

— Baise-moi, connard, et ferme ta gueule.

Il pouffa de rire.

— C'est presque mieux.

Il me saisit par la taille à pleines mains et me propulsa brusquement sur le bureau. Ma tête heurta le bois dans l'élan. Il immisça son bassin entre mes jambes, puis posa une main à l'orée de mes cheveux. De l'autre, il caressa la courbe de mon visage, ses yeux rivés aux miens.

— J'ai rêvé un millier de fois de ce moment, me dit-il en pressant son érection contre mon entrejambe.

Je frissonnai de répugnance, les muscles contractés sous lui.

— Chaque fille que j'ai prise, j'imaginais que c'était toi. Je bandais en pensant à toi, j'ai baisé des dizaines et des dizaines de chattes sans visage juste pour t'effacer de ma mémoire, mais j'y arrive pas, Siana. Tu t'es greffée sous ma peau. Tu vas gémir et me prendre en toi, et ça te détruira aussi bien que moi. Alors, on sera quitte.

Je déglutis péniblement. La peur et le dégoût s'immiscèrent peu à peu dans mes veines, prenant toute la place dans mon âme. Mon orgueil lui-même fut ébranlé dans ses fondations, parce que soudain, j'avais le sentiment que Ryan volait ma vie, déchirait mon corps et lacérait mon esprit, et que c'était bien là le but de sa manœuvre.

Nous détruire...

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez...

Il étouffa la fin de ma phrase sous sa paume et secoua la tête.

— La seule chose que je veux t'entendre dire, c'est : « Prends-moi, Ryan. » C'est tout. T'as compris ?

Crispée, je hochai la tête, les larmes bordant mes cils. J'enfonçai mes ongles dans mes paumes pour les empêcher de bousiller ce qui me restait de courage.

Ryan libéra ma bouche et posa la main sur l'ourlet de ma culotte. Je frémis d'épouvante. Mon cœur me remonta dans la gorge. Je fermai les paupières lorsqu'il la roula le long de mes jambes. Je me raccrochai à l'image de Morgan, mais en l'imaginant, ce fut encore pire, alors je la chassai très loin, aussi loin que je le pus, pour ne pas la souiller. Je fermai mon âme, mon cœur, mon corps, tandis que les doigts de Ryan caressaient l'intérieur de ma cuisse et remontaient inéluctablement vers ce qu'il souhaitait posséder.

— Je n'ai jamais vu une fille aussi belle et aussi amoral, murmura-t-il en rapprochant son visage de moi. Chaque fois que je te vois, je ne peux pas m'empêcher d'être excité comme un clébard. Je ne peux pas m'empêcher de te vouloir. Ouvre les yeux, Sian. Je veux que tu me regardes en face.

J'obéis et vis ses deux prunelles ravagées, une ride creusée sur son

front et la crispation de son visage. Il se pencha au-dessus de moi et posa sa bouche sur la mienne. Un frisson de dégoût me secoua, la nausée faillit jaillir, mais je la retins tant bien que mal. Mon cœur se mit à cogner avec la ténacité d'un bûcheron sur une souche d'arbre centenaire, l'abattant sans ciller.

— Ouvre la bouche, Siana.

Si je serrais davantage les poings, je risquais de me péter les phalanges. Je tentais de me libérer de mon propre corps. Si je cessais d'exister, il ne me ferait aucun mal. Mais le stratagème ne fonctionnait pas du tout. Il était faisandé. La pourriture semblait se greffer sur tous les murs, le parquet, le bureau sur lequel j'étais couchée et même sur la peau de Ryan, grignotant lentement ses pourtours.

Il força ma bouche avec sa langue. Pendant que mon cœur pulsait dans mes veines comme si un jet d'acide se répandait à travers mon sang, j'entrouvris les lèvres et sa langue s'y glissa, toucha la mienne, mêla sa salive. Je ne discernai même plus le bureau, même plus le décor, la pourriture avait tout bouffé. Je n'entendais plus aucun bruit. Au fond de moi, je récitai une prière sourde et impossible, celle qu'au fond je ne voulais pas voir se réaliser, car elle sonnerait le glas de tout, tous mes rêves, tous mes espoirs, toutes mes envies : si Morgan venait me délivrer de ce cauchemar, alors il ne me resterait plus rien ensuite.

Inconscients de mes pensées, les doigts de Ryan caressèrent la courbe de ma hanche avant de glisser le long de mon aine jusqu'au creux entre mes jambes. Je ne m'étais laissé toucher par aucun autre homme, en dehors de Morgan, et cette intrusion sauvage me brûla au plus profond de l'âme. Je fixai Ryan dans les yeux et, bien que ses lèvres fussent toujours sur les miennes, il me dévorait du regard et s'abreuvait de toutes mes réactions. Pour le priver de sa petite et ridicule victoire, je me forçai à ne lui en montrer aucune, sinon celle de ma haine. C'est la seule émotion qu'il méritait de posséder.

Il enfonça son doigt en moi, mon corps se crispa. J'eus l'impression qu'un vampire se penchait au-dessus de sa victime pour sucer son sang jusqu'à la mort. Il poussa un grand soupir, comme si je le libérais d'un poids atroce, puis ferma un instant les paupières, savourant le contact violent de son majeur dans mes chairs tendres.

— Putain, grogna-t-il contre ma bouche. Siana, dis que tu me veux, tout de suite.

Je déglutis, enchâssai un regard sauvage dans le sien, les poings serrés, et lâchai dans un grondement :

— Prends-moi...

Je ravalai « qu'on n'en parle plus jamais ensuite » ; je préférais me concentrer sur l'afflux de larmes qui menaçait de franchir mes cils à la pensée effroyable de son sexe en moi.

Il défit les boutons de son jean d'une main tandis que de l'autre il me fouillait, et libéra son érection. Son membre vint flatter mon clitoris et je gémis, une espèce d'alliance entre un cri d'horreur et une plainte de douleur. Dans un sursaut de terreur, je tentai de bouger sous son corps, mais Ryan saisit mon poignet et l'épingla au-dessus de ma tête.

— N'oublie pas pourquoi tu te donnes à moi. John n'attend que toi...

— Ta gueule !

Mon cœur battit plus vite lorsqu'il retira ses doigts de mon corps pour y placer son membre.

Je criai :

— Mets un putain de préservatif, espèce de chien ! Je sais pas où ta bite a traîné.

Il ricana ouvertement, comme si je lui balançai une vanne, mais son rire sonnait faux. Il possédait ce quelque chose de déstructuré, comme un clown triste qui rigole à la blague de son copain à son détriment.

— Je mets toujours un préservatif, me répondit-il sans ciller, je suis clean, t'inquiète pas. Mais avec toi, c'est hors de question. Je veux te sentir. Et t'as baisé que mon frère, ça limite la casse.

— Moi, je veux pas te sentir... bordel...

— Oh, c'est dommage ça !

Il déchira soudain mes chairs, donna une grande poussée en moi et je crus mourir de l'intérieur. Tout mon corps se tendit, ma respiration se bloqua, j'étouffai un long hurlement. Mon insouciance disparut cette nuit-là, balayée sous les coups de boutoir de Ryan, balayée par mon orgueil et ma peur que Morgan ne me croie pas et ne me chasse de sa vie, balayée par cet être immonde et répugnant qui souhaitait seulement m'abattre.

Je le pris dans mon ventre comme si une dague transperçait ma peau. Je fermai les poings le long de mon corps, lorsqu'il libéra mon bras et je me recroquevillai à l'intérieur de moi-même. Les yeux grands ouverts, fixant Ryan, je dessinaï dans ma mémoire les traits de son frère, ses caresses, ses mots d'amour, mais plus j'y songeais, plus mes souvenirs se dénaturaient, corrompus par la présence de Ryan en moi. Je fis le vide, mais c'était inutile et grotesque, la tentative était

vouée à l'échec, comme si j'essayais d'enfoncer une corde de chanvre dans le chas d'une aiguille. C'était foutu. J'avais entamé un virage à cent quatre-vingts degrés et je filai droit vers les falaises pour m'aplatir tout en bas, mon corps déchiré sous les crocs des rochers.

Pour me donner du courage, je songeai à Johnny. Au fond, un coup de queue n'était rien si en échange j'assurais son bonheur et je nous permettais d'être ensemble. Je pouvais vivre avec, surmonter cette horreur, du moment que Morgan ne l'apprenait jamais.

Ouais, je pourrais...

Je clignai des yeux, chassai mes larmes qui me brûlaient, me concentrai sur ce morceau de vide en moi. Insignifiant et grotesque. Puis finalement, j'optai pour cette colère, cette masse énorme qui pouvait me servir à endurer tout ça.

Ryan se dressait au-dessus de moi et me contemplait de ses yeux bizarres et tordus. Je le fixai intensément en retour, sans ciller, le visage verrouillé.

— C'est bon ? lançai-je avec un rictus pervers.

Sa main agrippa ma cuisse pour me forcer à la relever.

— « Bon » n'est pas un mot adéquat pour toi, Siana.

Je ne demandai pas à quel adjectif il pensait : vulgaire, obscène, amoral ? Mais il se pencha vers moi, enfouit son visage dans mon cou et chuchota près de mon oreille :

— Jolie putain qui se donne à moi. C'est si excitant et si indécent, Siana, que je pourrais recommencer tous les jours de ma vie : te baiser encore et encore, jusqu'à ce que j'en crève.

— Tu aimes ça, m'avilir, hein ?

— C'est aussi bon que de te baiser.

En écho, je le griffai sur tout le flanc. Il poussa une plainte en croisant mon regard, puis pouffa de rire en jetant un œil sur l'estafilade.

— Tigresse !

Il se rua sur mes lèvres pour avaler mon cri de rage. Sa langue força ma bouche, se battit avec elle, tandis que mes ongles s'enfonçaient aussi profondément que possible dans son dos. Mais il ne cilla pas, comme si c'était une punition logique, à moins qu'il ne soit maso et qu'il aime vraiment que je le marque comme un foutu bestiau.

Il me dévorait la bouche, poussait ma langue et maltraitait mon

corps, lorsque mon monde bascula pour la seconde fois de la soirée...

La porte grinça. Les contours d'une silhouette familière se peignirent dans l'entrebâillement et tout en moi devint glacé, dur comme du métal, tout devint noir et hideux. Il ne restait rien de moi à l'intérieur, sinon la peur. Une plainte s'étouffa dans ma gorge, tandis que le corps de Ryan cessait de bouger et qu'il relevait la tête en direction de son frère.

Morgan nous regardait depuis le seuil, tendu comme une corde d'arc prête à péter. Ses doigts étaient crochés au chambranle de la porte et si contractés que je distinguais depuis ma place les veines saillantes de ses avant-bras. Une mèche tombait sur son front et devant ses yeux, pourtant, je voyais se dessiner quelque chose que je n'y avais jamais perçu, pas même lorsqu'il m'avait affiché la photo du baiser sur son téléphone. Quelque chose de fou, d'irrépressible, de brisé.

Je venais de tuer le garçon que j'aimais...

Et tout ce que j'entendis soudain, dans le bureau, ce fut le carillon de la grande horloge qui marquait les coups de minuit.

Chapitre 46

Morgan

Mes mains tremblent autour du visage de Siana tandis que sa voix se perd dans le bureau. Son beau visage est déformé par la tristesse, par les sanglots, et cette vision me crève à petit feu. Près de nous, ma mère s'est statufiée, prisonnière comme moi de ces mots qui nous bombardent comme des éclats d'obus.

Je parviens à expulser douloureusement :

— Tu l'as laissé te toucher... Ce soir-là, quand je suis arrivé dans le bureau, il te forçait...

J'ai la sensation de prendre une décharge électrique. J'abandonne le visage de Siana et donne un grand coup de pied dans la table. Ma mère lâche un cri de stupeur. Mais Siana ne bronche pas, polarisée par moi à trois cents pour cent, comme si elle tentait de percer à jour mes pensées et de comprendre ce qui lui échappe. Elle n'ajoute rien, mais elle n'en a pas besoin pour que l'adrénaline s'empare de mes veines, batte mes tempes et me fasse perdre la tête. Je fonce vers le bureau, agrippe le rebord et, la nuque basse, fixe le sous-main sur lequel mon frère me l'a prise. Je laisse échapper un grondement rauque, rongé de remords et de rage. Je serre la mâchoire à m'en briser les dents pour éteindre le feu qui lèche mon dos jusqu'à mes os.

Ma mère est près de moi. Elle dévisage Siana un court instant avec une expression emplie de tourments. Son visage semble soudain plus vieux, plus parcheminé et l'éclat dans ses prunelles me rappelle d'horribles souvenirs. Elle se détourne de Siana et passe la main sur mon épaule en murmurant avec fébrilité :

— Oh mon Dieu... Non... Je ne peux pas croire une chose pareille... Non... C'est impossible... pas Ryan, il n'aurait jamais, il n'avait pas de... Je ne peux pas...

Je n'ai pas besoin de me retourner pour sentir mon ange se crispier.

— Je me fous de ce que vous pensez, vieille peau, lui lance-t-elle, pleine de hargne. Que vous me croyiez ou non, ça fait belle lurette que je n'en ai plus rien à cirer !

Je lève les yeux vers ma mère et son regard troublé percute le mien.

Les cauchemars semblent prendre vie dans ce bureau – à croire qu’il repose sur un cimetière indien. L’oxygène dans cette pièce est nocif. Tout conduit toujours vers la mort. Un cadavre ronge le sol, dévore les lattes du parquet, mon frère a pris Siana de force sur le meuble que je palpe sous mes doigts. J’ai l’impression que du sang qui ne m’appartient pas dégouline entre mes phalanges.

— Siana n’a aucune raison de nous mentir maintenant, j’assure à ma mère, peinant à extraire ma voix de ma gorge douloureuse.

Je ressens au plus profond de mes tripes le frisson qui la traverse. Je prends une inspiration lourde, remplie de poison.

— Les papiers, maman, ceux qui permettaient à Siana et John d’être placés sous le tutorat des Kingsale, j’ajoute en enfonçant une main dans mes cheveux – une main tremblante, comme si mes nerfs lâchaient les uns après les autres.

Je ne ressens même pas la douleur de ma blessure, je sais que mon biceps a morflé et que j’éprouve des difficultés à bouger le bras, mais ce n’est qu’une donnée insignifiante, une meurtrissure secondaire, comparée à la plaie béante au fond de ma poitrine.

Ma mère déglutit et se cale contre le bureau pour garder son équilibre. Ses traits me paraissent fripés et affaiblis, comme si Siana avait tiré une balle dans son cœur ainsi qu’elle l’avait fait dans le mien.

— Ces foutus papiers contre une nuit, confirme Siana de sa voix éraillée.

Je me tends comme un câble sous haute tension gorgé d’électricité. Je la vois bouger sous mon coude et se diriger vers l’aiguère de whisky. Elle se remplit un gros verre qu’elle siffle quasiment cul sec, puis elle se tourne vers moi et me balance dans les gencives :

— Ouais, j’ai baisé avec Ryan en toute connaissance de cause contre mon frère. Je l’ai choisi, lui, et pas toi. Tu peux me haïr maintenant que tu sais la vérité. T’as une bonne raison, au moins.

Je serre le poing et me retourne vivement, contractant la mâchoire sous l’élancement de mon bras.

— T’es qu’une putain de...

— Une putain de quoi, Morgan ?

Son regard bleu me foudroie, me remplit les veines de poison et de tendresse, explosant dans un mélange redoutable. Je tente de me calmer, je respire à pleins poumons. Mon regard tombe sur le corps d’Iris et je m’appuie contre le bureau, aux côtés de ma mère. Celle-ci

pince les lèvres, les yeux hagards, avant de déclarer :

— Ryan t'a violée...

Ce mot effroyable tombe dans le chaos total de mon âme. Il tinte, résonne, me transperce.

Le visage de Siana pâlit, sa main tremble autour du verre vide. Elle le repose très vite sur la console avant de se servir à nouveau. La tête basse, elle murmure :

— Est-ce un viol si j'ai accepté ?

— Tu voulais coucher avec lui ? je demande d'une voix acérée, plus tranchante que je ne le souhaitais.

La ligne de ses épaules trémule, puis Siana se tourne face à moi pour m'affronter :

— Non.

Je me redresse et avance lentement près d'elle, balayant le sol du regard avant de le relever pour me laisser happer par le sien.

— Tu le désirais ? Tu l'as voulu, lui, même un putain d'instant dans ta vie ?

— Non, Morgan, ton frère me foutait la gerbe chaque fois que je le croisais. Mais... tu ne m'aurais jamais crue. Personne ne m'aurait crue. Vous me preniez tous pour une menteuse, une fille capable de donner son cul à n'importe qui, et après tout, merde, c'est ce que j'ai fait. J'ai vendu mon corps à Ryan pour qu'on me rende mon frère, et je l'ai fait bien assez souvent ensuite pour qu'on me prenne vraiment pour une putain. Et qu'est-ce que ça change, hein ? J'ai noué un pacte avec le diable. Et ta famille est un enfer !

Ma mère se laisse tomber sur le canapé et se prend la tête entre les mains. Elle balbutie des « oh mon Dieu » et des larmes se mettent à rouler le long de ses joues. Je m'arrête devant Siana, attrape son verre et en bois une longue lampée avant de le lui rendre. Les yeux dans les siens, je lui balance d'une voix hachée :

— Tu as préféré coucher avec mon frère plutôt que me dire qu'il te faisait chanter.

Ce n'est pas une question, seulement une constatation à la logique imparable. Une logique à la Siana. Un truc merdique.

Elle recule contre la console et la heurte de l'arrière de la cuisse.

— J'étais acculée. Ton frère a tout fait pour m'isoler, pour faire en sorte que je finisse par lui céder et tu ne m'aurais jamais crue. Tu

pensais déjà que j'avais couché avec lui. Pourquoi tout à coup tu aurais changé d'avis ?

Je me crispe de la tête aux pieds. Au fond, je n'en sais rien. Je ne sais pas ce que j'aurais imaginé. L'aurais-je crue ou l'aurais-je abandonnée une nouvelle fois ? L'image qui se greffe dans ma mémoire depuis dix ans revient me hanter et, comme chaque fois, ce souvenir me glace et me ravage de colère.

Les doigts tenant la console, elle me sonde de son regard profond et bouleversé, puis je la sens se crispier ; elle vacille, ses prunelles s'agitent et elle bredouille soudain, sidérée :

— Tu avais compris ce qu'il m'avait fait ?

Elle renifle, passe le dos de sa main sur son nez, les yeux rougis par les larmes, puis avale une gorgée d'alcool. En réponse, je hausse les épaules, lève un instant les yeux vers le plafond avant de revenir épouser les lignes de son visage troublé.

— Pas sur le coup, non, je finis par répondre. Pas après ton départ non plus. J'étais bien trop défoncé pour réaliser quoi que ce soit. Je ne cherchais pas à réfléchir, je ne voulais plus penser à toi, mais j'y arrivais pas, malgré toutes les doses d'héro que je me suis injectées dans les veines. Un soir, complètement raide, je suis venu ici, dans ce foutu bureau, près d'un an après ton départ. Je me suis réveillé sur le canapé après avoir gerbé partout, et je suis tombé sur les papiers. Ils étaient toujours là, à l'endroit même où Ryan avait dû les laisser. Alors, ouais, Siana, je le savais. Pourquoi tu crois que je te déteste autant ?

Je lève la main et caresse sa joue, écrasant une larme de mon pouce.

— Pourquoi tu crois que je t'en veux autant ? Merde, j'aurais pu te pardonner de coucher avec lui, j'aurais pu essayer, même si ça m'aurait foutu en l'air, Sian, mais toi, toi, qui ne fais jamais rien comme les autres, je murmure en glissant les doigts autour de sa nuque. Toi, t'as préféré baiser avec lui, te forcer à être avec lui, parce que t'avais peur que je ne te croie pas. Parce que ton putain d'orgueil t'a soufflé que tu pourrais l'encaisser sans moi. Ose prétendre le contraire et je te fous dehors ! C'est ça, Siana, que je te reproche. T'as pensé t'en sortir sans moi et pour ça, t'as laissé un autre mec te toucher, te faire du mal, te voler le truc le plus précieux qui existait entre nous. Tu m'as pas laissé une chance de te protéger, d'être là pour toi. T'as tout balayé comme si nous, on n'était pas importants. Ouais, Siana, je t'en veux. Je t'en veux pour tout ça, pour ce qui s'est passé, juste parce que t'as fermé ta satanée bouche au lieu de me parler. T'avais plus peur de moi que de Ryan ! T'as tout foutu en l'air,

Siana !

Une larme roule sur sa joue, suivie d'une multitude. Elle hoquette, gémit, s'accroche à la console. Son corps bascule et je la récupère dans mes bras. Elle tire sur mon T-shirt, geint de plus belle, tandis que mes lèvres courent dans son cou et que je l'enlace jusqu'à l'étouffer.

Je lui en veux d'avoir fait de moi l'être le plus immonde qui puisse exister...

Chapitre 47

Morgan

Dix ans plus tôt

Mon sang se mit à bouillonner dans mes veines à la vue de la scène qui se déroulait sous mes yeux. La photographie s'imprima dans mon cerveau : mon frère baisant ma copine, l'amour de ma vie, nue sous son corps aux muscles saillant à cause de l'effort, son dos griffé par les ongles vernis de rouge de Siana. Ma vue se brouilla un instant. Des points blancs éclatèrent dans ma rétine, tandis que Ryan se jetait en arrière, libérant la peau veloutée de Siana. Je me perdis aussitôt dans ses yeux bleus – des yeux traîtres et soudain si éloignés de moi, comme si un canyon abrupt et dangereux nous séparait brusquement. Je me noyais littéralement, tandis qu'elle se redressait sur le bureau, la main devant la poitrine, comme si elle se protégeait de moi.

Ryan recula d'un pas en remballant sa bite dépourvue de capote dans son pantalon et il releva les yeux vers les miens, un rictus barrant ses lèvres.

— Tu n'étais pas censé être là, me dit-il, comme si c'était la pensée à avoir maintenant, comme s'il ne venait pas de me planter un couteau dans le dos, comme si... la seule chose qui importait pour lui, c'était que je dérangeais son projet de me voler ma copine.

Un instant dérouté, pris sous le feu de la stupéfaction, mon regard vogua de lui à Siana. Siana qui se mit à pleurer, à enfoncer son poing dans la bouche pour étouffer son cri. Siana que je refusais de contempler mais que je n'arrivais pas à éviter. Mes émotions s'entrechoquaient violemment en moi, se mélangeaient en un cocktail désastreux.

— Je t'avais dit que ce n'était pas une bonne idée qu'elle revienne, déclara-t-il, en enfonçant sa main dans une poche pour en retirer un paquet de cigarettes. Je ne pouvais pas... faire autrement, Morgan.

Faire autrement...

J'articulai péniblement. Il me semblait qu'on avait fourré des morceaux de verre au fond de mon gosier.

— Tu devais me la prendre ?

Je lâchai la porte et pénétrai dans le bureau, claquant le battant derrière moi. Ma démarche était mal assurée, telle celle d'un ivrogne imbibé d'alcool qui sortirait d'un bar. Ryan coinça la clope à la commissure de ses lèvres et chercha son briquet avant de déclarer d'une voix neutre :

— Oui.

Sa réponse simple et sans fioritures me rentra dans le bide comme la lame d'un poignard. Je hochai la tête, presque indépendamment de moi-même. J'avais la sensation de ne plus contrôler mon corps ; il bougeait sans me demander mon aval, je respirais sans rien exiger, j'aurais pu me laisser crever sans problème ; je ne savais même plus comment aspirer de l'air, mais l'air entraînait en moi malgré tout, me donnait encore la vie, alors que celle-ci ne revêtait plus l'ombre d'une importance. Elle venait d'être désintégrée.

Je fixai l'embout rouge qui crépita lorsque Ryan creusa les joues pour ingérer un peu de nicotine, puis la fumée qui s'échappa de sa bouche. Cette bouche qui, un instant plus tôt, était posée sur celle de Siana. Cette bouche qui m'avait menti, torpillé.

Je m'approchai du bureau sur lequel se tenait toujours assise mon ange des ténèbres, un genou replié pour se dissimuler, les larmes souillant son beau visage. Elle ne prononçait pas un mot, elle qui ne savait pourtant jamais la fermer. Elle semblait percluse de douleurs, comme si j'avais lacéré sa chair, mais je ne parvenais pas à y accorder de l'intérêt. J'étais en mode automatique, branché sur une seule fréquence : cette espèce de rage contenue par l'envie que tout cela ne soit pas vrai.

Mon regard se dirigea vers Ryan.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle me hante, Morgan. Parce qu'elle devait être à moi, parce qu'elle en avait envie...

Siana poussa un hurlement que je brisai en criant à mon tour :

— La ferme !

J'eus l'impression de l'avoir giflée. Elle referma la bouche et enfouit son visage dans le creux de son bras, avant de le relever vers moi. Mon regard dément se détourna d'elle, se posa sur une photographie du désert, cet amas de roches ocre qui me laissait sans voix, qui me faisait penser à elle parce qu'elle l'aimait. Il me donnait le sentiment tout à coup de lui ressembler, d'être cette terre striée de veinures, de fêlures, aride, brûlante et dévorée par le soleil.

— Morgan... murmura-t-elle d'un ton brisé.

Mes yeux revinrent vers les siens, se perdirent en elle, sur sa vulnérabilité, sur son corps dénudé, dans les profondeurs abyssales de ses iris qui m'engloutirent et ne laissèrent rien de moi. Le néant se tissa dans ma cage thoracique, lorsque je me tournai ensuite vers mon

frère, mes chaussures noires cirées crissant sur le parquet. Il ouvrit la bouche pour parler, se justifier ou peut-être me dire à quel point Siana gémissait sous lui. Dans tous les cas, ça n'avait plus d'importance. Mon cerveau n'enregistrait plus rien. Je perdis pied, chutai dans le néant. Je sombrai dans l'anarchie de mes sentiments.

Mon poing vola et s'écrasa sur le visage de Ryan. Encore une fois, il ne tenta pas de se défendre. Il semblait y voir une forme d'absolution que je lui accordais pour se défaire de son péché. Je n'avais aucune intention de l'absoudre, aucune intention de le gracier. Je voulais le punir, qu'il paie, qu'il sente ma souffrance sur les blessures de son visage dans chacun de mes poings.

Siana lâcha un cri au deuxième coup. Mon frère partit à la renverse, heurta l'étagère derrière lui et se rattrapa sur le montant. Sa bouche s'ouvrit sur ses dents rougies de sang, mais je ne lui laissai pas le temps de réagir. Je lui balançai de nouveau mon poing, l'entraînant au sol, puis je l'attrapai par le col de son T-shirt, le déchirai et décochai un uppercut, l'envoyant valser contre un vase qui se brisa sur le parquet. Il vacilla, essaya de se défendre.

— Morgan, tu ne comprends pas... insista-t-il.

Non, non, je ne comprenais pas comment mon propre frère pouvait m'infliger une telle souffrance. Je ne voulais pas comprendre que l'on puisse se comporter de cette façon, même pour Siana. Je ne voulais pas comprendre qu'elle l'avait envoûté aussi bien que moi. Je ne voulais pas comprendre ce qui n'avait pas sa place dans le paysage. En fait, je ne voulais plus rien entendre.

Je saisis son encolure et le bourrai de coups de poing. J'étais incapable de desserrer la mâchoire. Je ne discernai plus rien en ligne de mire que le visage de mon frère lacéré par mes phalanges. Siana tira mon bras en arrière et le fait qu'elle cherche à protéger Ryan acheva de me rendre fou. Je ne compris pas que c'était moi qu'elle cherchait à protéger. Je la repoussai violemment en arrière et elle bascula sur le bureau en laissant échapper un gémissement.

Je saisis la gorge de Ryan entre mes doigts, serrai avec force tandis qu'il tentait de m'enfoncer la main dans la pomme d'Adam pour m'obliger à lâcher prise, mais je le cognai de mon poing libre pour m'en débarrasser. Ses yeux se révoltèrent un instant, des larmes mouillaient ses joues au milieu du sang. Elles coulaient sur ses pommettes déchirées et ses lèvres éclatées. Je le voyais. Je voyais le sang. J'en avais partout sur moi. Mais pourquoi avais-je le sentiment que ce n'était pas grave, pas sérieux, pas important ? Pourquoi ce sang ne s'imprimait plus dans mon cerveau ?

Je rugis, poussai un hurlement et criai :

— Je te le pardonnerai jamais...

Et je le projetai contre l'étagère si brutalement que son crâne rencontra le bois qui craqua sous la violence de mon geste. Les yeux de mon frère se voilèrent, une gerbe de sang gicla sur ma figure et sur mes doigts, sa bouche s'entrouvrit sur des dents rouges sans qu'aucun son n'en sorte. Je sentis seulement son souffle se répandre sur mon visage, nos nez si proches l'un de l'autre que je vis... je vis distinctement la lueur dans ses prunelles vairons s'éteindre, disparaître dans le néant de mon âme.

Pris d'un sursaut de lucidité et de terreur, je lâchai son col. Sans mon soutien, Ryan s'effondra comme une masse le long de l'étagère. Du sang tachait le montant et perlait au sol, une goutte après l'autre. Le corps de mon frère s'avachit, son menton tomba sur sa poitrine, ses bras inertes s'étendirent sur le plancher dans une posture étrange.

Le silence s'insinua dans la pièce, seulement rompu par le tic-tac de l'horloge.

Tic...

Tac...

Tic...

Tac...

Je fixais le corps de Ryan, engourdi, dévasté. Ma main était légèrement écorchée et douloureuse, et des gouttes de sang tombaient près de lui. Mon esprit était vidé, inconscient.

Je venais de tuer mon frère. Mon regard tomba sur mes phalanges abîmées, puis, hagard, je levai les yeux vers les murs, vers la photo du désert, les larmes se déversant brusquement sur mon visage. Je me mis à hoqueter avant de tomber à genoux. Je me pris la tête entre les mains en suppliant, je récitai des paroles sans queue ni tête, priant pour qu'il se réveille, priant pour qu'il ouvre les yeux, priant pour que tout ça ne soit qu'un horrible cauchemar.

Mais rien de tout ceci ne se produisit. La main douce de Siana se posa sur mon épaule et je reçus une décharge électrique. Je la repoussai sèchement :

— Ne me touche pas !

Elle tressaillit, avant de se laisser tomber près de moi. Elle tenta d'attraper mes mains pour dégager ma figure, mais je la chassai à nouveau. Je relevai la tête et la fusillai d'un regard fou et paumé.

— Putain, rhabille-toi, Siana ! Habille-toi...

C'était incohérent de la voir nue près du corps ensanglanté de mon frère. C'était incohérent et trop douloureux.

Ma gorge fut obstruée par un flot de bile qui cherchait à remonter de mon estomac, je parvins à la retenir sans trop savoir de quelle façon. Je me concentraï sur les prunelles azurées de mon ange félon. Elle hocha la tête et se redressa pour chercher sa robe. Elle l'enfila rapidement et revint près de moi. Je ne bougeai pas d'un pouce, mes genoux enfoncés dans le sol. Je regardai mon frère. Mes larmes ne semblaient plus vouloir se tarir et mon cœur battait si fort après le jet d'adrénaline que j'avais la sensation de frôler la crise cardiaque. Mes nerfs étaient à deux doigts de céder. J'étais prêt à m'effondrer. La réalité de mon geste se gravait lentement dans mon esprit et plus mon regard s'accrochait aux meurtrissures sur le visage de Ryan et plus j'avais le sentiment de me perdre, de n'être plus que l'ombre de celui que j'étais avant.

L'adolescent en moi venait de crever, avec Ryan. Avec Siana.

Elle glissa sa main dans la mienne et entrelaça nos doigts. Je n'avais plus la force de la rejeter une fois encore. Ma tête pesait des tonnes, je baissai la nuque et fixai le parquet souillé. Le tic-tac de l'horloge me rendait fou. Je crispai la mâchoire, tiraillé et anéanti. Je ne parvenais même plus à démêler l'écheveau de mes sentiments. Ils partaient dans tous les sens, me remplissant trop par moments ou me vidant complètement.

— Morgan...

— Chut...

Elle se tut les minutes suivantes, jusqu'à ce que je me laisse tomber sur les fesses. Je lâchai sa main et posai mes poignets sur le sommet de mes genoux. Je pris une inspiration, regardai mon frère dont les yeux vides m'annihilaient littéralement, puis relâchai le tout. Il ne restait rien de lui, son visage était défiguré par mes coups, sa pommette était gonflée, son œil gauche à moitié fermé et ses lèvres rougies éclatées comme un pruneau. C'est moi qui avais fait ça... J'avais tabassé mon frère jusqu'à lui ôter la vie, parce qu'il m'avait pris la seule personne qui comptait dans la mienne. Était-ce de bonne guerre ? Étais-je dans mon bon droit ou venais-je de commettre le crime le plus atroce qui soit ? Avais-je le droit de réclamer vengeance ou bien... méritais-je à mon tour d'être puni pour mon péché ?

— C'est drôle comme parfois on croit connaître sa vie, la route qu'on va prendre et, en une seconde, elle s'écroule et dévie de sa trajectoire. Je... Je me demande ce qu'ils font aux mecs de dix-huit

ans qui tuent leur propre frère.

Ma voix était craquée et déchirée tel un vieux bout de papier entre des doigts cruels.

Siana se raidit à mes côtés. Ses mains fondirent sur mes joues et elle m'obligea à la regarder en face.

— Je sais que tu me détestes, Morgan, et je suis d'accord avec ça, mais... jamais, tu entends ?, jamais je ne te laisserai aller en prison. Jamais je ne te laisserai payer pour ça...

Je cillai, de nouvelles larmes coulèrent sur mes joues sans que je ne fasse le moindre effort pour les retenir. Je n'avais plus la force de rien.

— Pour ça, c'est trop tard. Il aurait fallu y penser avant de baiser avec lui, ne pus-je m'empêcher de lui dire.

Ses sourcils se froncèrent et elle renifla, avant de passer ses paumes sur mes joues comme si je ne l'avais pas rembarée.

— Oui, c'est trop tard, me répondit-elle.

Sans crier gare, elle posa sa bouche sur la mienne et je fus incapable de l'en empêcher. Elle glissa sa langue sur mes lèvres, délicatement, cherchant peut-être à adoucir mes meurtrissures, avant de s'écarter, de joindre son front au mien et, sans lâcher mon visage, elle murmura :

— Tu peux me haïr, Morgan, mais ne me laisses pas ici toute seule.

Je tremblai, la mâchoire serrée.

Elle ouvrit les yeux et me regarda bien en face.

— Il faut transporter ton frère et se débarrasser du corps.

Une ride se creusa au-dessus de son nez, mais ses prunelles bleues prirent une teinte glacée, nuance détonante avec les larmes frangeant ses cils.

— Si personne ne le retrouve, personne ne pourra nous accuser.

— Est-ce que tu t'entends ? Est-ce que t'es devenue cinglée ? Pourquoi tu veux que je cache mon propre frère ?

Une moue de dédain passa sur son visage.

— Parce que t'es plus important que lui.

Je grognai de rage et repoussai son étreinte. Elle retomba en arrière, sur les fesses et serra ses genoux entre ses bras.

— Quand il était en toi aussi ?

Ce n'était pas vraiment une question. Je me redressai, marchai

jusqu'au bureau et posai les mains dessus. Je soufflai fort, et écoutai le tintement de l'horloge. Je passai la main dans mes cheveux, sanglotai comme un môme, entendis le geignement de Siana en réponse et me perdis dans la noirceur. Jusqu'à ce qu'elle se déplace, pose son oreille contre mon dos et s'agrippe à mon T-shirt de toutes ses forces. Je sentais la tension de ses muscles autour de moi, son corps tendu et son souffle court, pressé et suffocant.

— Il faut le faire, Morgan, me supplia-t-elle.

J'essuyai ma joue droite sur mon avant-bras, me redressai, regardai le plafond, puis me retournai face à elle. Ses yeux me happèrent. Je hochai la tête comme un pantin. Je ne savais pas à quoi on pouvait ressembler, mais on n'avait l'air aussi paumé l'un que l'autre. Siana avait froid. La chair de poule dévorait sa peau. Son teint était pâle et ses larmes avaient tissé un dessin étrange le long de ses joues. Ses yeux brillaient encore plus, me désagrégeaient encore plus.

Le reste ne fut que flou, horreur et sang.

Tel un automate, je rapprochai la voiture le long de l'allée, pour ouvrir le hayon à proximité de la baie vitrée du bureau. Je pris mon frère sous les bras et Siana le saisit par les chevilles pour le transporter jusqu'au pick-up. Il pesait lourd, du sang sourdait de sa tête et traçait des lignes au sol. Ses yeux me fixaient, comme s'il pouvait encore lire en moi, comme si sa bouche déformée pouvait crier, m'injurier, me maudire à jamais. Siana gémit en le hissant à l'arrière du pick-up et je dus enfoncer mon menton dans le creux de mon bras pour me retenir de péter un plomb.

Elle partit ensuite chercher du détergent et nettoya toutes les traces dans le bureau pendant que je finissais d'installer Ryan dans la voiture et le couvrais d'une bâche.

Je vomis dans les fleurs du jardin. Siana pleura.

Je ramassai les débris du vase et les fourrai avec Ryan, puis je filai dans ma chambre, changeai de T-shirt et dissimulai celui-ci sous mes draps en attendant de m'en débarrasser plus tard.

Je fixai mon reflet dans le miroir de la salle de bains et ce que j'y découvris, c'était un cadavre encore en vie. Je me rinçai le visage pour faire partir les éclaboussures de sang, mais même lavé, mes traits étaient déformés par la réalité de mon acte.

Quand je revins dans le bureau, Siana enfilait sa culotte qui traînait encore sur le sol et, pendant qu'elle la glissait sur ses jambes, je la regardais, apeuré, déphasé, me demandant dans quelle partie du cube j'étais en train de sombrer et quel piège se refermerait bientôt sur mes

os pour me broyer. À ce moment-là, très précisément, lorsque sa robe retomba autour de sa taille, que le tissu épousa de nouveau son corps, je me rendis compte que je venais de la perdre. Mon cœur déjà bien amoché s'émietta totalement. Je devins froid à l'intérieur et je savais que plus rien ne m'animerait désormais, sinon celle-là même qui venait de me briser.

Se sentant observée, Siana releva la tête et croisa mon regard. De ma place, je la vis frissonner. Séparés par le bureau, c'était soudain tout un monde qui nous désunissait, au-delà de sa tromperie, au-delà de Ryan. La marque du sang était sur nous, à jamais inscrite.

Plus rien ne pourrait jamais effacer ce que j'avais fait.

Je conduisis au milieu du désert dans un silence seulement rompu par le bruit du moteur. La nuit étendait ses tentacules et seule la lune donnait un peu d'éclairage à la route, longue ligne droite et tranchante qui traversait les canyons et les arroyos. Je roulais un moment en me demandant où nous allions ; je roulais sans but en songeant que nous ne faisons que retarder l'inévitable. Je serai arrêté et condamné pour le meurtre de mon frère. Rien ne pourrait l'empêcher. Il devait y avoir des traces partout dans le bureau. Mon T-shirt était dans mon lit, souillé du sang de Ryan et mes mains étaient dans un sale état. On m'avait sûrement vu quitter la soirée et tout le monde pensait déjà que Siana me trompait avec lui. C'était foutu d'avance.

Je poussai un soupir, enfilai le pick-up sur une piste à droite de la route que je connaissais pour l'avoir empruntée auparavant avec Ryan...

Je la suivis pendant un moment, la voiture bringuebalant au rythme des nids-de-poule. Siana s'agrippa à la poignée et étouffa un gémissement lorsque le corps de Ryan cogna contre le hayon. Mes doigts se crispèrent autour du volant. Je ne respirai plus jusqu'à ce que j'arrête la voiture au milieu de nulle part. Ici, le désert sans route, parsemé de coteaux effilés de gré ocre, s'étendait à perte de vue, à des miles et des miles à la ronde. Il n'y avait rien aux alentours à part peut-être des charognards.

Je coupai le moteur, mais aucun de nous deux ne bougea. Siana posa la tempe contre la vitre et resta les paupières closes, la poitrine se soulevant à vive allure.

Je serrai plus fort le volant, avant de le heurter de mon front, tirant Siana de sa torpeur. Je tournai la tête vers elle et la regardai en silence. Puis elle me dit :

— Ne laisse pas tomber.

— Pourquoi ?

— Tu dois pas, c'est tout.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Il n'y a plus rien à sauver.

Ses yeux brillèrent de larmes à mes mots.

— Toi. C'est toi que je veux sauver.

Je secouai la tête et, trop malade pour écouter des excuses bidon, j'ouvris la portière et descendis de voiture. J'arpentai le sol craquelé du désert, la main figée dans mes cheveux, en marmonnant entre mes dents que c'était trop tard et trop foireux. Siana se porta à ma hauteur et se planta devant moi, m'empêchant d'avancer.

— Déteste-moi si tu veux, Morgan, déteste-toi autant que tu en as besoin, mais fais ce qui doit être fait maintenant.

Je grognai, m'approchai d'elle et lâchai comme une bombe :

— Ça te fait rien de m'avoir vu tuer quelqu'un sous tes yeux ?

Elle tressaillit.

— Si, parce que ce n'est plus toi que j'ai devant moi et que ça me brise le cœur.

Je frôlai son front du mien et ajoutai d'une voix rude :

— Ça te fait rien que j'ai tué ton amant sous tes yeux, alors que t'étais encore en train de baiser avec lui ?

Elle pâlit soudain et secoua la tête sans répondre. Alors, j'enfonçai le clou :

— Quel genre de monstre tu es, Siana ?

Des larmes roulèrent sur ses joues. Elle s'écarta et se dirigea vers le hayon en gardant la tête haute. Elle l'ouvrit et retira la bâche qui recouvrait le corps de Ryan. En laissant tomber le plastique sur le sol, elle lâcha :

— J'en ai rien à foutre que tu l'aies tué.

L'aigreur de son ton remplit mon estomac d'acidité. Mes poings fermés tremblèrent. De là où j'étais, je la voyais pleurer, mais ça ne m'émouvait pas. Elle m'avait détruit.

Elle s'empara de la pelle qu'on avait fourrée dans la voiture avant de partir et commença à creuser près d'un rocher, à la lumière jaunâtre des phares. De la poussière vola tout autour d'elle, se greffant à ses cheveux, à sa peau moite, à sa robe virginale. Elle ahanait sous l'effort. Le murmure des insectes et le son de la pelle frappant le sol

étaient les seuls bruits environnants. Le froid mordait ma chair. Je regardai les contours des pics rocheux dans la lueur argentée de la lune, puis revins sur Siana qui continuait de creuser, déterminée à planquer nos immondices dans la terre de ce foutu désert.

Je marchai jusqu'à elle et tendis la main pour qu'elle me donne la pelle. Elle redressa son dos fourbu et me fixa, la lèvre inférieure frémissante. Lorsqu'elle glissa le manche dans ma main, je dis :

— Quoi qu'il se passe, c'est toi et moi jusqu'à la mort.

— Comme si ça pouvait en être autrement, Morgan.

Je pris la pelle et sa place, et poursuivis le travail fastidieux et honteux de creuser la tombe de mon frère. Je connaissais cet endroit, je l'avais déjà vu de jour, à des miles hors de la ville. Il aurait une belle tombe ici et, si tout se passait bien, personne pour venir l'en tirer. Des rochers abrupts et dorés pour lui tenir compagnie, quelques herbes éparses et mourantes et de la terre stérile et sèche comme une trique pour le reste.

J'enfouis la pelle dans le sol pour façonner son tombeau...

On creusa pendant des heures jusqu'à ce que le trou soit suffisamment profond pour que rien ne soit décelable ensuite. Puis on chercha son corps à l'arrière du pick-up, on le traîna tant bien que mal, la gerbe menaçant de couler hors de nos gorges. Je descendis dans le trou en soutenant le poids mort de Ryan, sa figure gonflée et bleue de mes coups. En disposant son corps, les lignes d'un bouquin me revinrent en mémoire dans lequel des étudiants découvraient un macchabée avachi dans une ruelle, ils pensaient avoir affaire à la bannière étoilée en le regardant, et l'auteur s'est mis à songer bêtement : « Si le corps ressemblait à la bannière étoilée, alors où était le bleu », le blanc, c'était son costume, le rouge, le sang perdu sur son corps, et le bleu, c'était son visage, un visage tellement marqué par les coups qu'il en était devenu aussi bleu que le drapeau de notre pays. Voilà à quoi ressemblait désormais la figure de Ryan. J'avais fermé ses paupières quand je l'avais allongé à l'arrière du pick-up, mais étonnamment, son œil azur s'était rouvert et me fixait. Il me regardait comme s'il avait le pouvoir de traverser mon âme, aussi facilement qu'on transpercerait un bout de viande sur une planche à découper.

— Morgan ?

Siana interrompit mon examen morbide et je finis d'installer mon frère dans sa tombe. Je lui refusais tout enterrement digne. Pas de prières. Pas de saints sacrements. Que dalle.

Quand j'enfouis son visage sous la première couche de terre, et que

son menton, son front, ses joues disparurent, je me remis à pleurer et Siana m'imita, en se tenant les mains. Puis elle prit le relais et je me laissai tomber au sol. On alterna le sale boulot jusqu'à ce que la surface de la tombe s'aligne avec le reste.

— Tu crois qu'il y a une chance pour qu'on le retrouve ici ? me demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— J'en sais rien. On est au milieu de nulle part, mais rien n'est impossible. On verra bien. De toute façon, on ne peut plus y changer quoi ce soit maintenant. C'est le résultat de nos décisions de merde, Siana.

Je regardai en direction de l'aube qui dessinait de nouvelles couleurs à l'horizon.

— Faut rentrer, le soleil va pas tarder à se lever.

Elle hocha la tête et observa la tombe. Je ne lisais rien sur son visage. J'étais incapable de savoir si elle souffrait de la mort de mon frère, incapable de savoir si elle m'en voulait autant que j'avais envie d'en crever. Je ne décelais plus rien en elle. Un mur infranchissable semblait s'être érigé entre nous.

Mon frère avait gagné sur tous les plans. Siana ne m'appartenait plus.

Elle monta en voiture sans un mot. Je restai une minute de plus devant la tombe de Ryan.

— J'suis désolé, bredouillai-je, avant de tourner les talons, la gorge ligaturée par du fil barbelé.

Je ne savais pas quoi dire d'autre. Putain, je ne savais même pas si je regrettais de l'avoir tué. Sur le moment, c'était logique. C'était même implacable. Mon cerveau n'envisageait pas une option différente, pas plus que mes poings. Et si c'était à refaire, est-ce que je balancerais le premier coup ? Ouais, probablement que oui. Une fois encore.

Mais maintenant, dans le silence du désert, les remords m'empoisonnaient, se déversaient à grandes eaux dans mes veines, me réduisaient à néant. J'allais devoir vivre toute ma vie avec ce poids colossal sur la conscience. Alors, si les flics me trouvaient et m'arrêtaient, ce n'était pas si grave. C'était la conclusion de ma propre décision merdique, la conclusion de celle de Siana et de celle de Ryan aussi, le tout imbriqué dans ce canevas informe. Celui qui appartenait à chacun d'entre nous.

Je grimpai en voiture et roulai, prisonnier de notre silence, puis je le rompis et demandai :

— Pourquoi ?

Siana releva les genoux contre sa poitrine, le regard perdu vers l'extérieur. Elle haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu l'aimais ? Pour me tromper, tu étais amoureuse de lui ?

— Non.

— T'avais juste envie de baiser, Siana ? Je te satisfaisais pas assez au pieu ? T'avais juste besoin d'un bon coup de bite que j'étais pas en mesure de fournir, c'est ça ?

Elle sursauta et se frotta les yeux. Elle ne me regardait toujours pas, le front collé à la vitre.

— Comme tout le monde, je suppose, répondit-elle, j'adore tellement laisser traîner mon cul partout, ton frère ou un autre, quelle importance, hein ? C'est ce que tu penses ?

— Non, j'ai jamais pensé ça.

Je serrai plus fort les doigts autour du volant.

— J'ai cette putain d'image en tête, Siana. Comment je fais... comment je fais pour l'effacer ?

Elle ne me répondit pas, pressa sa main sur sa bouche pour étouffer un sanglot.

— Tu m'aimes ? Est-ce que tu m'aimes, putain ? Est-ce que tu pensais à moi pendant que mon frère était en train de te tringler ? Est-ce que tout ce qu'on a vécu avant, c'était que des bobards ? Merde, réponds-moi...

Je l'attrapai par le poignet et le pressai violemment. Elle ne chercha pas à se débattre. Elle ressemblait à une marionnette brisée, aux bras pendants à cause des fils tranchés. Je la libérai, bourrai le volant de coups puis me mis à geindre et à pleurer. Je m'en foutais d'avoir l'air ridicule et con. Je ne pensais plus à rien d'autre. Siana se recroquevilla sur elle-même et enfonça son visage entre ses genoux. Elle psalmodiait des « je t'aime », mais je n'y croyais plus.

Quand le silence revint dans l'habitacle, il était oppressant, dérangeant et semblait dévorer l'oxygène. J'arrêtai la voiture en ville, devant la gare routière, et je regardai droit devant moi. Mon cœur ne battait plus. Tout était mort en moi.

Siana releva la tête d'entre ses jambes lorsqu'elle se rendit compte que j'avais garé la voiture. Ses yeux papillonnèrent en regardant autour d'elle. Quand elle comprit, de nouvelles larmes la décimèrent, des suppliques débordèrent de ses lèvres. Elle se tourna vers moi et prit mon poignet dans sa main minuscule. Elle tenta de m'attirer à elle ; elle colla ses lèvres aux miennes mais, malgré mon visage humide, je ne ressentais plus rien. Rien du tout, j'étais vide. Elle m'embrassait et je ne réagissais même plus. Elle sanglota de plus belle et me supplia, et tout ce que je trouvai à faire, ce fut de sortir mon portefeuille de ma poche, de tirer tous les billets que j'avais en ma possession et de les lui jeter à la figure. Quatre cents dollars qui tombèrent sur ses genoux, tandis que son regard se voilait, que son visage se contractait.

— C'est tout ce que tu vaux.

Ma voix claqua, lourde et sèche. Elle trembla. Ses yeux remontèrent des billets vers moi, comme si elle doutait de ce que je venais de dire.

— Fous le camp d'ici, Siana. Je ne veux plus jamais te revoir.

Mes poings se fermèrent et mon regard la percuta.

— Si je devais choisir entre te perdre et perdre mon frère, je te perdrais toi. Tu me dégoûtes. Tu ne représentes plus rien, en dehors d'un joli cul, bien sûr, qu'apparemment tout le monde peut prendre à sa guise.

Je pinçai les lèvres et poursuivis mon travail de démolition :

— T'as fait de moi un monstre, Siana. Tu m'as rendu fou. Tu m'as bousillé.

Je me retournai face à elle et la fixai droit dans les yeux en ajoutant :

— J'ai tué mon propre frère à cause de toi. Quel genre de filles es-tu ? Tu dis que tu m'aimes, mais qu'est-ce que ça signifie pour toi ? Prendre mon frère au lieu de me prendre, moi ? Baiser comme une sale chienne dans mon dos ?

Mon regard fourragea au fond de son âme, tandis qu'elle prenait mes paroles comme des balles de revolver dans le corps. Je levai la main, caressai son visage avec la finesse d'une lame de couteau et ajoutai d'une voix rauque :

— À quel point tu aimes les Kingsale ? C'était l'argent, ton trip, ou le sexe ?

Je frôlai son front du mien, je frôlai ses lèvres, tandis que son souffle disparaissait en moi :

— T'es qu'une catin, une putain sexy et venimeuse qui m'a dégommé. C'était bon d'être dans ta toile, Siana. C'était bon de t'aimer. Ce sera aussi bon de te haïr, je te le promets.

Je fermai les paupières et lorsque je les rouvris, j'achevai ma tirade :

— Sors de cette voiture et ne reviens plus ici. Plus jamais. Tu n'es plus la bienvenue dans ma ville. Je veux plus revoir ton visage.

Je l'attrapai violemment au menton.

— Je ne veux plus revoir ta bouche.

Je plaquai mes lèvres sur les siennes.

— Je ne veux plus revoir tes yeux.

Je la repoussai en arrière assez fort pour que son dos heurte la portière. Elle émit un gémissement, mais je vis cette lueur dans ses prunelles que je connaissais bien, cette lueur emplie d'orgueil qui se dressa entre elle et moi. C'était sa manière à elle de m'affronter et de me survivre.

Elle ouvrit la portière en levant le menton, essuyant au passage les traînées blanches sous ses yeux. Elle avait laissé les billets sur le siège. Je les attrapai, les roulai en boule dans ma paume et les envoyai sur le trottoir. Ils volèrent autour d'elle, prisonnière de sa robe virginale. Son regard azur me frappa, entra en moi, dans chaque fibre de mon corps. Je le soutins, déjà affamé par son absence, ravagé par ma propre décision. Mais que restait-il de nous, sinon un cadavre pourrissant dans le désert ? Sinon des mensonges ? Sinon le sang sur nos mains ?

— Morgan... je n'ai pas...

— Tu n'as pas quoi, Siana ? Voulé tout ça ? Mais si, si, tu l'as voulu... tu l'as voulu.

Je refermai la portière sous ses yeux, mon cœur se contracta, puis disparut dans ma poitrine. Il s'éteignit quand j'enclenchai la première et lançai la voiture sur la route déserte. Il venait de mourir une seconde fois en laissant Siana seule, sur un trottoir.

Chapitre 48

Siana

Morgan est adossé contre la baie vitrée, les mains dans les poches de son jean. Il observe la lune dont le croissant se découpe dans le ciel. Elle était pleine la nuit où nous avons enterré Ryan. Ce genre de souvenirs reste gravé dans la mémoire comme la marque d'un fer chauffé à blanc. Comme l'odeur de cuivre, métallique et froide qui embaumait l'air autour de nous. Comme celles du parfum et de la sueur de Morgan qui se sont mêlées lorsqu'il m'a embrassée avant de me pousser hors de sa voiture. Comme de sa barbe fine qui avait effleuré mes joues.

Tous ces souvenirs, tous ces non-dits, toutes ces horreurs nous ont façonnés pour faire de nous les personnes bancales et tourmentées que nous sommes aujourd'hui.

Je songe sans cesse : il le savait...

Et je me demande alors : m'aurait-il crue ?

Cette réalité me secoue. Je tremble sous la morsure du froid, referme mes bras autour de ma poitrine et réprime mes sanglots. J'aurais vendu mon âme au diable afin de pouvoir retourner dans le passé, changer cette simple donnée de ma vie : ouvrir la bouche et lui avouer ce que Ryan me faisait endurer chaque fois qu'il lui tournait le dos, lui dire la peur, l'incertitude, la répugnance que son frère m'inspirait. Alors, peut-être que quelque chose de nous aurait pu être sauvé.

Mais à quoi bon ? L'enfer est pavé de bonnes intentions. Peu important mes regrets, je ne peux pas recréer le monde à ma guise. Je n'ai pas parlé et Morgan ne m'a pas permis de le faire. Ce que nous avons fait ne peut pas être changé.

Depuis la terrasse, j'observe Mme Kingsale au téléphone avec son avocat, en train de lui expliquer que le cadavre de son ex-belle-fille repose sur le parquet du bureau de son défunt mari.

Un sourire glauque s'esquisse sur mes lèvres, tandis que Morgan allume une cigarette. Lorsque l'embout rougeoie, la lueur vermeille se reflète dans ses yeux verts. Il tourne la tête vers l'intérieur de la

maison, regarde un instant sa mère, surprend mon examen de cette femme au destin aussi brisé que le nôtre, et se concentre de nouveau sur moi.

— C'est elle, hein ? Qui a arrangé le coup ? je demande en appréciant l'ironie abjecte de la situation.

Il répond à mon sourire et acquiesce :

— Ouais, c'est elle qui a corrigé le merdier dans lequel on s'est mis.

Je m'approche de lui et lui chaparde son paquet de cigarettes dans sa poche. J'en glisse une entre mes lèvres, il tire son briquet de l'autre et embrase ma clope sans détourner le regard.

— Quand je t'ai laissée sur le trottoir cette nuit-là, je suis rentré à la maison, j'ai brûlé mon T-shirt et je me suis mis à boire... la chose à faire, t'en conviendras. Et avant même d'avoir fini mon deuxième verre, j'étais de nouveau dans ma bagnole.

Je le fixe et aspire une longue bouffée de nicotine, buvant ses paroles, parce que je sens soudain que sa prochaine phrase risque de m'achever. Il hoche la tête d'un air grave en devinant mes pensées.

— Ouais, mon ange, je suis revenu te chercher, mais t'étais plus là. Alors, j'ai tracé jusqu'à chez toi en espérant t'y trouver, en espérant que t'aies pas gobé toutes les conneries que je t'avais débitées dans la voiture, mais y avait personne. Tout était fermé, tu t'étais tirée. Je voulais pas...

Il passe sa langue sur ses lèvres, lâche un léger soupir, puis se tape l'arrière du crâne contre la brique rouge du mur extérieur.

— Je voulais pas que tu me laisses tout seul, m'avoue-t-il. Malgré tout ce que je ressentais, c'était la seule chose à laquelle je pensais. Mais t'étais plus là, alors j'ai fait avec. Quand je suis rentré chez moi, je marchais à côté de mes pompes. J'étais ivre, malheureux, au bord de la crise de nerfs. Elle a tout de suite vu que quelque chose clochait. Comment ne pas remarquer l'absence de Ryan, le calme surnaturel dans la villa ? Comment ne pas voir mes mains amochées et ma gueule défaite, hein ? C'était impossible. J'ai fait le seul truc logique pour un gamin de dix-huit ans qui venait de foutre sa vie en l'air : j'ai raconté à ma mère tout le déroulé de cette nuit merdique. Elle a pleuré, elle m'a frappé, elle t'a maudite aussi. Et puis elle a pris les choses en main, comme seul un Kingsale en est capable dans le chaos, parce qu'elle refusait de perdre son deuxième fils. Elle a commencé à raconter à qui voulait l'entendre que Ryan s'était enfui avec toi et nous avait reniés pour une jolie fille décadente. T'étais l'alibi parfait pour justifier sa subite absence.

Je le dévisage, à la fois abruti par ses mots et peu surprise que la situation ait dévié en ce sens, un dénouement digne de Mme Kingsale.

— Ma mère a ensuite filé un paquet de pognon à Langdon et lui a permis d'être élu shérif en échange de ses bons et loyaux services, le liant définitivement à notre famille, m'explique Morgan. Il a fabriqué un faux qui établissait noir sur blanc la mort de Ryan, décédé dans un accident de voiture après avoir trop bu et trop baisé pendant une fête à Vegas.

Ce cher Langdon, si monnayable, si véreux.

— Et *pfiff*, mime-t-il en soufflant sur ses doigts, en un instant, mon frère était bel et bien mort aux yeux de tous. Ma mère a mené son monde à la baguette comme un chef d'orchestre, en tentant de mettre de côté qui lui avait réellement pris son fils. Toutes les pièces se sont emboîtées et je l'ai juste regardé faire, complètement amorphe et éteint. Ryan a eu droit à un superbe enterrement au cimetière de la ville. Tous les habitants de notre charmante bourgade sont venus pleurer le fils tant apprécié qui a eu le malheur de se laisser pervertir par un démon au visage d'ange. J'étais tellement défoncé que je m'en rappelle à peine, et tout le monde savait que je l'étais à cause de toi, parce qu'ils pensaient tous que Ryan était avec toi avant sa mort. C'était risible, toute cette mascarade.

Il lâche un rire morne, puis prend une bouffée de nicotine. Il désigne sa mère d'un coup de menton et dit :

— Elle ne m'a pas parlé pendant près d'un an, elle m'a laissé me défoncer jusqu'à ce qu'elle se rende compte que c'était pas seulement ce que j'étais en train de faire.

Je me crispe de la tête aux pieds.

— C'était pas vraiment réfléchi, mais tu sais comment ça se passe : tu prends une dose, puis une suivante, mais ça ne suffit plus alors tu augmentes sans arrêt pour continuer d'avoir la même ivresse ou dans mon cas, pour éteindre mon cerveau, ne plus ressentir la rage qui a brûlé mes veines, mon sang qui bouillonnait, cette putain de fureur qui m'a pris les tripes, ne plus entendre ce foutu craquement contre l'étagère, ce son qui tourne en boucle, tu sais ? Qui rend fou à force de l'écouter, et bon sang, ne plus voir les images qui polluaient ma tête comme une putain de gangrène, le sang sur mes mains et dans le bureau, partout dans le bureau, Siana, le visage démolé de mon frère qui me hante et me hantera jusqu'à ce que j'en crève, et toi au milieu de tout ça... Sans elle, je serais mort d'une overdose avant vingt ans. Ça m'a fait l'effet d'un électrochoc. J'ai pris conscience que j'étais tout ce qui lui restait, malgré le chagrin que je lui avais infligé, et j'ai

commencé à remonter lentement la pente. Elle m'a sorti de l'enfer la nuit où j'ai découvert les documents que Ryan avait préparés pour toi. J'étais détruit, Siana, au bord du précipice. Chaque fois que je regardais mes mains, je ne voyais que du sang sur ma peau. Mais de savoir qu'il t'avait... putain, tu sais pas dans quel état j'étais quand j'ai enfin réalisé ce qui s'était passé, j'arrive pas à...

Il passe sa main dans ses cheveux bruns et je pompe sur ma clope comme si elle pouvait me donner du souffle au lieu de me le voler.

— Je supporte pas de l'imaginer, m'avoue-t-il. Je revois les images dans ma tête et elles n'ont plus le même sens : la panique dans tes yeux, les traces de griffure sur son dos, ton regard... et je m'en veux, tu peux pas savoir à quel point je m'en veux de ne pas l'avoir empêché de te toucher. Mais au final, si j'avais découvert qu'il te forçait à être avec lui, j'aurais sûrement disjoncté de la même façon. Ça n'aurait rien changé, mais peut-être pas pour nous. Peut-être que ça aurait été différent entre toi et moi si je l'avais compris plus tôt, si je n'avais pas été si aveugle.

Il souffle une volute de fumée, puis lève les yeux vers le ciel où se traîne languissamment un nuage solitaire, au milieu des étoiles.

— Je... Je pensais pouvoir gérer ton frère, j'avoue du bout des lèvres en fixant l'intérieur du bureau, quand il a commencé à me tourner autour et à sous-entendre que je lui plaisais. C'était désagréable, mais pas ingérable. Je me débrouillais pour ne jamais rester seule dans la même pièce que lui. Ce n'était pas si difficile, du moins, ça ne l'était pas jusqu'à l'épisode du baiser. Je ne l'ai pas embrassé dans la voiture, Morgan. Il m'a bloquée contre la portière pour me voler ce baiser. J'ai essayé de te le faire comprendre, mais tu... tu ne voyais que cette photo et...

— Je ne t'ai pas crue, achève-t-il pour moi, les yeux brillants en écrasant sa clope contre le mur, parce que j'étais trop fou de jalousie.

Je hoche la tête et me tourne vers sa mère. Elle se frotte un œil. Elle semble fatiguée et usée par des années de mensonges et de calvaire.

— Quand je suis arrivée ici cette nuit-là, j'ai tout de suite compris que c'était un piège. Ton frère m'avait coincée avec son chantage à la con. Et j'étais paumée, Morgan. Je ne savais plus quoi faire. Je me sentais seule. Je ne te voyais presque plus, John était loin de moi et le foyer était un enfer. Je sais à quoi ça ressemble : des excuses bidon pour justifier toute cette merde... je murmure en haussant les épaules, démunie, les larmes montant inexorablement aux souvenirs de la disparition de mes parents et du vide considérable qu'ils avaient laissé derrière eux. Quand Ryan m'a dit qu'il pouvait faire en sorte qu'on

soit à l'abri, que John soit près de moi, en échange d'une putain de nuit qui ne représentait rien, je sais pas, j'ai cru que je pourrais l'endurer et l'oublier ensuite. J'ai cru que c'était possible. Et j'ai imaginé que si je te racontais que ton frère était un connard de manipulateur pervers, tu ne me croirais jamais. Qui l'aurait pu ? Ryan était le fils parfait aux yeux du monde. Personne ne connaissait cette facette de lui, il ne la montrait qu'à moi. Alors, j'étais prisonnière et j'ai accepté son foutu marché. J'ai dit « oui » et je nous ai condamnés. Au final, je méritais chacun des mots que tu as prononcés dans cette voiture. T'as raison : je ne vaux pas un clou, Morgan. Je ne suis bonne qu'à être baisée. J'ai beau vouloir garder la tête haute, qui suis-je en réalité ? Une pauvre fille vulgaire et amoral qui n'a rien à proposer en dehors de ses charmes, voilà la réalité. Je ne vaux pas la peine d'être aimée, c'est ma faute si tu as...

Il ne me laisse pas le temps de finir ma phrase qu'il est déjà sur moi, sa bouche sur la mienne, ses bras me serrant si fort qu'il m'empêche de respirer. Ses mains remontent le long de mon dos et ses doigts se nouent autour de ma nuque, tandis que sa langue me caresse, m'envoûte, mes larmes se mêlant à notre baiser langoureux, puissant et délétère.

Sa bouche au coin de la mienne, il murmure d'une voix rauque, en plongeant ses beaux yeux verts dans les miens :

— Si t'en vaux pas la peine, alors pourquoi je t'aime encore ? Pourquoi tu t'es insinuée si profondément en moi qu'à chaque fois que tu respirez, c'est moi qui vis ?

Je hoquette contre lui, bouleversée et chahutée par tout cet amour insidieux et décadent qui repose sur des cadavres.

La main de Morgan est toujours sur ma nuque, ses doigts dans mes cheveux, lorsque Mme Kingsale sort sur la terrasse. Elle observe notre étreinte, les dents serrées, puis soupire et dit :

— Langdon et mon avocat ne devraient pas tarder à arriver. Étant donné qu'Iris était armée et t'a tiré dessus, Morgan, le cas de légitime défense devrait être déclaré sans mal.

Morgan pose ses lèvres sur mon front, son corps se relâche doucement, comme si toute la tension commençait à s'évacuer.

Mme Kingsale plonge ses yeux dans les miens.

— Tu devrais rentrer chez toi, Siana. Personne ne sait que tu es là et si j'ai bien compris ce qui se passait cette nuit, je viens d'hériter d'un petit-fils dont j'ignore tout. Je crois bon de lui rendre sa mère et je ne pense pas que tu aies besoin d'un nouveau scandale.

Sa voix, tranchante et acérée, devient de plus en plus saccadée et faillible :

— J'ai du mal à... concevoir cette image que tu donnes de Ryan, et les morts ne sont pas là pour se défendre.

Je jette mon mégot et serre les poings, mais n'ajoute rien. Je ne peux pas blâmer cette femme de mettre son fils aîné sur un piédestal. Si Aidan se comportait comme un connard, je le protégerais sûrement aussi de toutes mes forces, même si ses actes me paraissaient innommables. Est-ce qu'on peut réellement tourner le dos à nos enfants ?

— Ryan ne m'avait pas parlé de son projet de tutorat pour John et toi, poursuit-elle.

Elle pose la main sur le cadre de la baie pour assurer son équilibre ; elle a l'air d'avoir encaissé dix ans en moins d'une heure. Elle penche légèrement la tête vers l'avant et soupire à nouveau.

— Si ce que tu prétends est vrai, j'en suis désolée, déclare-t-elle brusquement. Si Ryan a... j'en suis vraiment désolée, Siana.

Je serre le bras de Morgan avec violence sous l'impact des mots de sa mère. Je ne sais pas quoi répondre, alors je hoche seulement la tête.

— Rentre chez toi maintenant.

J'acquiesce sombrement.

— Je la raccompagne à sa voiture, ajoute Morgan.

Il glisse aussitôt son bras sur ma taille et m'entraîne vers l'allée tandis que sa mère pénètre de nouveau dans le bureau ; je la vois se servir un verre de whisky à travers la vitre. Triste femme prisonnière de cette pièce maudite.

Alors que nous remontons le chemin pavé, Morgan abandonne le bas de mon dos, fourre les mains dans ses poches et marche les yeux dans le vide. J'observe le filet de sang qui dégouline en arabesques autour de son bras. Il ne paraît pas en souffrir. La plaie est longue et fine, légèrement boursouflée à cause des petites peaux arrachées et repliées sur elles-mêmes, mais elle ne semble pas profonde, la balle n'a fait que l'effleurer.

Je relève lentement les yeux le long de son épaule, de sa clavicule et de sa gorge, puis me perds sur son profil ténébreux, sur lequel se reflètent toutes ses ombres, toutes ses failles et toute sa beauté sans fard. Une bouffée d'oxygène envahit mes poumons ; je ferme un instant les paupières, puis les ouvre, descends la petite volée de marches qui mène au parking, et les mots s'envolent, solides, presque

pleins d'espoir. Cet espoir ridicule...

— T'avais quitté Iris.

J'approche de ma voiture garée à côté du pick-up de Morgan, et celui-ci s'immobilise près de moi. Le « sale pute » peint en gros sur la portière a disparu, mais j'ai soudain la sensation de le voir encore.

— Apparemment.

— Pourquoi ? Je pensais que t'allais l'épouser et lui faire des gosses...

— T'es pas sérieuse, j'espère ?

Je hausse les épaules, quand Morgan m'attrape soudain par la taille, m'attire d'abord contre son torse, puis me plaque contre la Pontiac. Ses yeux d'émeraude s'accrochent aux miens et s'immiscent profondément en moi comme un bon vin dans mon sang. J'esquisse un sourire sans joie.

— Non, tu rigoles ! Épouser cette truie ! je ricane. Tu serais tombé bien bas seulement pour te venger de moi. Quand je pense que tu couchais avec elle, beurk...

Il secoue la tête face à mon manque de compassion envers la morte, mais étant donné qu'elle a essayé de nous flinguer, mon quota de pitié se situe au minimum garanti. J'aurais préféré que ça ne se produise pas, mais c'est fait. Alors, à quoi bon s'encombrer la tête ? Nous avons survécu, c'est tout ce qui importe à mes yeux.

Sa main se referme sur ma mâchoire et il rapproche ma bouche de la sienne avec autorité, calant ses jambes contre les miennes.

— Comment est-ce que je peux faire pour vivre sans toi, Sian ?

Son regard se trouble. Je glisse une main sur sa joue, puis mes doigts sur ses lèvres au toucher velouté.

— Tu l'as bien fait pendant dix ans.

— Je t'ai attendue pendant dix ans, salope.

— Alors, on s'attendra encore, je suppose... connard !

Il sourit et m'embrasse, d'abord délicatement, avec tendresse et un peu d'urgence, puis comme si c'était la dernière fois qu'on s'effleurait et se rassasiait l'un de l'autre, comme si c'était la dernière fois que nos souffles se mêlaient et que nos bouches se trouvaient. Sa langue est chaude, et douce, et possessive. Elle m'envahit avec délectation, comme chaque fois, et comme chaque fois, ça devient une lutte entre nous. On se bat pour conquérir l'autre, se donner et tout prendre en

retour.

Et puis, il me lâche.

Et puis, il recule.

Et puis, son sourire est toujours là, arrogant.

— Alors, on s'attendra, répète-t-il.

Chapitre 49

Siana

Trois semaines plus tard

Certaines choses arrivent et on n'y peut rien changer. On espère, on espère toujours, mais quand on est façonné par le malheur, il nous épouse. Doigt d'honneur ou jurons étranglés, rien ne fonctionne pour se désunir. Les mouchoirs ne comptent pas, ni le nombre de larmes versées.

Certaines choses doivent arriver, parce que les gens les déclenchent. Réactions en chaîne et cri à la fin.

New York.

Gros buildings, tours d'argent qui dominent, foule pressée, rumeurs nostalgiques. Il fait froid. Le vent souffle et crée un écho qui gronde entre les parois des grands édifices.

Et Brooklyn Heights. Petits immeubles en briques rouges, trottoirs parsemés d'arbres verts au milieu du béton, rues étroites et longilignes s'ouvrant sur la baie, facette décente de l'Amérique besogneuse.

Depuis la fenêtre, j'observe la rue en buvant mon café. Cheveux détachés en pagaille, short et T-shirt moulant achevant la dégaine, je musarde, le journal de Wild High City ouvert sur les genoux. Morgan me l'a fait parvenir ce matin par coursier. Il a surligné au marqueur rouge le gros titre : « Les petits scandales de la famille Kingsale » et il a écrit à côté, de son écriture fluide et penchée : « Tu dois bien rigoler. » L'article n'omet rien, les mensonges enrobés de vérité y sont retranscrits à la perfection : jalousie, sexe, trahison et mort, éclats de sang qui barbouillent le bureau du très sage Kingsale Senior. Torchon !

Je quitte le rebord de fenêtre, dépose ma tasse dans l'évier et jette le journal. Que Wild High continue de s'abreuver de toutes les immondices de la bassesse humaine, sac-poubelle du vice, je n'en ai plus rien à cirer. J'efface de ma mémoire tous ces rebuts de la société qui me poussent chaque fois vers le bas. Je me sens bien ici, à l'abri, dans ce petit appart qui donne sur un arbre, sur une rue passante et animée, avec des odeurs d'océan qui flottent dans l'air. C'est chaud et rassurant, sûrement parce que mon frère vivote dans les parages et que ça me rappelle des souvenirs d'enfance tendres et agréables, loin, si loin des bouleversements qui ont marqué ma vie.

Je ramasse mon paquet de clopes sur la table lorsque John fait irruption dans la cuisine en simple pantalon noir, bas sur les hanches, son torse bronzé sortant tout droit d'une pub, avec les muscles des

abdos travaillés comme il se doit. Je pince son flanc quand il passe près de moi, et il en profite pour déposer un baiser sur ma joue en me frottant la tête comme si j'avais six ans. Je grommelle, il se contente de sourire.

— Hey, sœurlette.

— T'as pas cours ce matin ? je demande en me laissant tomber sur une chaise.

— Pas avant 13 heures.

Il ouvre le frigo, prend une bouteille de lait et boit à même le goulot, puis il la range et s'adosse au plan de travail, la main sur sa nuque. Il me dévisage en train de jouer avec mon paquet de clopes, déchirant lentement le carton entre mes doigts. En le sentant m'observer, je grimace et lâche :

— Quoi ?

Il hausse les épaules, me sonde, puis tend la main vers le frigo sur lequel il a épinglé une lettre d'inscription à son université privée, avec un mot, un seul, de Morgan écrit en rouge dessus : « Inscris-toi ! » Je l'ai reçue la semaine dernière et si John ne m'avait pas surprise en train de la lire, elle reposerait sûrement au fond de la poubelle. Il tapote le courrier de l'index.

— Tu comptes le laisser pourrir ?

Je hausse les épaules sans répondre.

— Morgan a déjà payé les frais de scolarité. T'as plus qu'à lever ton cul pour t'y rendre et signer le dossier. Pourquoi tu le fais pas, Sian ? C'est pas toi qui prétendais qu'il fallait saisir sa chance quand elle se présentait ? T'en as une sous les yeux.

— Et après ? Je ne peux pas vivre chez toi éternellement. T'as ta vie aussi. Je dois trouver un travail, un appart pour que mon fils ait un toit décent au-dessus de sa tête qui n'appartienne ni à son père ni à son oncle. Et c'est pas à la fac que je gagnerai du fric.

— Tu peux rester ici le temps qu'il faudra, Siana, tu le sais très bien.

— Oh, je t'en prie, depuis que je suis ici, tu n'as pas arrêté de te disputer avec Ilia.

Il hausse les épaules à son tour et se gratte l'arête du nez.

— Elle m'en veut seulement parce que j'ai baisé ta copine. C'est pas toi le problème.

J'arque un sourcil et secoue la tête, à peine outrée de son

comportement. Mon frère semble ne posséder aucune limite concernant sa sexualité ou sa vie tout court, d'ailleurs.

— Ça peut se comprendre...

Il lâche un soupir, arrache le papier du frigo et le jette sur la table, devant moi.

— Change pas de sujet. Ilia, c'est mon problème. Le tien, c'est celui-là.... À moins que...

Il s'approche d'un pas nonchalant, s'incline près de moi et pose les coudes sur la table. Ses yeux bleus s'arriment aux miens.

— À moins que ça ne soit pas la véritable raison qui te pousse à refuser cette offre, termine-t-il avec un sourire obséquieux en travers des lèvres.

Je le chasse du plat de la main, et il éclate de rire en reculant d'un pas. Il me tourne le dos pour ouvrir un placard et sortir un paquet de gâteaux.

— Il y a une chose qui m'épate chez Morgan, me dit-il sans me regarder.

— Ah oui ? Juste une...

— Ouais. D'habitude, il me saoule, il m'épate pas.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

Il se retourne et s'appuie au comptoir, son sourire se retroussant de plus belle vers ses oreilles.

— Les papiers de vente de la maison que t'allais signer...

— Oui, et ?

Il fourre un gâteau dans sa bouche, le mâchouille en m'étudiant, un air moqueur dans les yeux. Il finit de l'avalier, saisit un verre sur l'évier et le remplit d'eau. Je prends la feuille d'inscription, la roule en boule et la lui envoie. Il ricane quand elle tombe à ses pieds, la ramasse, la défroisse et la repose sous mon nez. Il reste près de moi, les mains sur la table et me lance :

— La maison nous appartient à tous les deux, Siana. Donc, logiquement, si t'avais signé ces papiers sans moi, le contrat aurait été caduc. Morgan n'aurait pas pu l'acheter, comme tu ne pouvais pas la lui céder sans mon autorisation.

J'entrouvre la bouche, confuse, et lève un sourcil.

— Je pense pas que les avocats de Morgan auraient laissé passer un

tel détail dans la paperasse, ajoute-t-il.

Son regard devient perçant en tapotant la feuille d'inscription du bout de l'ongle.

— Morgan était prêt à te refiler trois cent cinquante mille dollars en échange de... rien du tout. *Nada !* Ce type est un connard, mais il a du style, je dois l'admettre.

Il se penche plus près et joint son front au mien. Sa main passe sous mon oreille et ses doigts tirent avec douceur sur mon lobe.

— Siana, ce mec t'aime. Il t'offre une putain de chance de refaire ta vie. Prends-la. Va au bout.

Il s'écarte, m'embrasse sur le front et s'éloigne en direction de sa chambre, après avoir attrapé au vol le paquet de gâteaux.

— Je vais me réconcilier avec Ilia. Désolé par avance pour le bruit, me lance-t-il en ricanant.

Je lui balance un juron qui ne fait qu'accroître son hilarité. J'entends la porte de sa chambre claquer derrière lui. Mon poing est fermé sur mon paquet de cigarettes. Mon regard tombe sur la feuille au sigle de la NYU, l'une des plus prestigieuses universités du pays. Merde, je crois que Scorsese et Kennedy ont fait leurs études là-bas ! Ce doit être un nouveau tour de Morgan pour se foutre de ma gueule. Qu'est-ce que j'irais fabriquer à l'université maintenant ?

Un message sur mon téléphone me tire de mes rêveries. Je le pose à côté de la feuille d'inscription et lis le SMS que je viens de recevoir.

> Morgan : Je t'envoie un billet d'avion
pour les prochaines vacances d'Aidan,
ma mère tient à faire sa connaissance
en bonne et due forme. Je te fais également
parvenir les papiers de reconnaissance
de paternité à signer. Renvoie-les-moi rapidement.
Je tiens à ce que notre fils porte mon nom.

Arrogant !

> Moi : Aidan Miller-Kingsale.

Je tire la langue à mon téléphone, puis sors une cigarette à moitié écrabouillée du paquet, la fourre entre mes lèvres et l'allume, tout en faisant défiler les derniers messages que nous avons échangés depuis trois semaines. Le premier de Morgan était rempli de cette colère passionnée qui nous ressemble :

> Morgan : Tu t'es encore tirée
sans dire au revoir. T'es vraiment
qu'une pouffiasse.

> Moi : J'aime pas les au revoir.
On aurait niqué, ça aurait été décadent.

> Morgan : La décadence te va bien,
mon ange, et ouais, on aurait baisé
jusqu'à ce que t'aies trop mal au cul
pour monter en bagnole !

Je déteste les adieux et les prières sourdes qui n'obtiennent aucune réponse. Je mourrais d'envie de rester auprès de lui et il mourrait d'envie d'être auprès de moi, mais dans la vraie vie, comment ça se passe quand deux personnes qui s'aiment ne peuvent pas se pardonner leurs actes ? Quand ces derniers sont si graves que même la justice les pèndrait ? Est-ce qu'ils se détruiraient lentement, par rancune et culpabilité, les insinuant peu à peu comme un poison savamment distillé dans le sang ou parviendraient-ils à vivre avec toute la merde qu'ils ont amassée et jetée dans le désert ?

Mettre des miles entre Morgan et moi, c'est comme de construire une muraille de protection pour empêcher l'ennemi d'envahir le territoire, si l'un des deux la franchit, l'un des deux en crèvera.

Je reçois un nouveau message qui me surprend :

> Morgan : Aidan Miller-Kingsale,
ça lui ira très bien.

Je souris bêtement à mon téléphone, puis mon regard se pose sur la feuille d'inscription à la NYU. Une nouvelle chance de changer de vie. Il n'a rien demandé en échange des frais. Il ne m'en a même pas parlé au téléphone.

J'écrase ma cigarette dans le cendrier sans l'avoir fumée. Je pousse un gros soupir, prends mon portable et écris :

> Moi : OK, crétin, je vais le faire !
Tu verras que j'en suis capable.

Sa réponse ne tarde pas à venir. Il m'envoie un smiley qui me décoche un doigt d'honneur, suivi de :

> Morgan : Je parie que t'abandonnes
dans six mois.

> Moi : Va te faire foutre !

> Morgan : Pour ça, faudrait que tu sois là.

>Moi : Rappelle-moi pourquoi
je te réponds encore.

> Morgan : Parce que tu ne peux pas
te passer de moi. Va t'inscrire, idiot,
rapporte-moi un diplôme mention
avec les honneurs. Je veux pas un papier
minable. Montre-moi ce que tu sais faire, Sian,
sinon je risque de me foutre de ta gueule
jusqu'à la fin de tes jours.

> Moi : Pari tenu.

Épilogue

Six mois plus tard

> Morgan : Je suis allé aux Badlands
avec Aidan ce week-end. T'avais raison,
c'est fabuleux. Tu prends un gros shoot
de beauté dans les mirettes. Je t'ai imaginée
en train de contempler le paysage, avec tes grands
yeux bleus pleins de larmes passionnées.
J'avais envie de t'y voir. Plus magnifique
encore que cette vision.

> Siana : Mais tu te serais gentiment moqué de moi,
parce que j'aurais pleuré pour un décor de film !
J'ai fait les magasins ce week-end avec Ilia,
ton banquier va faire la gueule,
j'ai dépensé une véritable fortune.

> Morgan : C'est parce que t'aimes
me faire cracher du fric.

> Siana : Je t'ai envoyé une partie de mes achats,
et oui, je prends mon pied à chaque fois
que tu dois raquer. Ça me donne le sentiment
que tu sers à quelque chose !

> Morgan : Pétasse ! Colis reçu.
Dis-moi au juste ce que je dois faire
de ce magnifique bustier rouge à damner un cureton ?
Tu veux que je me travestisse ?

> Siana : Non, que tu te branles
en pensant à moi.

> Morgan : Chaque fois que je me branle,
je pense à toi, Siana.

Trois mois plus tard

> Siana : Je me demande qui a écrit
les petits mots « doux » que j'ai reçus.

Iris a dit que ce n'était pas elle.

Alors qui est-ce ?

> Morgan : Pourquoi tu penses
à ça maintenant ?

> Siana : Parce que c'est une question
restée sans réponse et parce que je viens
de tomber sur un morceau de papier
que je croyais avoir jeté :
je sais ce que vous avez fait.

> Morgan : On a fait tellement de choses ensemble :
baiser, s'aimer, se haïr, s'entretuer, se trahir,
s'humilier, la liste est longue.

> Siana : On ne s'ennuie jamais avec toi.

> Morgan : Dit la jeune femme
capable de provoquer le pire de moi.

> Morgan : Réponds-moi, Siana.

> Morgan : Réponds...

> Morgan : Réponds, salope !
Tu prends la fuite quand ça dérive ?

> Siana : Arrête de polluer ma messagerie,
gros débile. J'étais en cours !

> Morgan : Au milieu de la nuit ?
Et c'est moi le débile !

> Siana : La ferme !

> Siana : Ce n'est pas ce que je souhaite, Morgan !
Je n'ai jamais voulu une chose pareille, tu le sais très bien.

Comment peux-tu dire... Laisse tomber !

> Morgan : Non, je le dis parce que
c'est ce qui s'est produit. C'est une réalité,

mais je ne cherchais pas à t'accabler pour une fois.
J'aime la personne que tu es, entière, bouleversante,
capable du pire et du meilleur, Sian. C'est comme ça.
Ça aussi, c'est une réalité, pour cruelle qu'elle soit.

> Siana : Je te hais !

> Morgan : Je sais, mon ange. Moi aussi, souvent.

> Siana : Arrête de m'écrire !

> Morgan : C'est ça, et ensuite, tu pleureras
et me supplieras de te répondre.

> Siana : Dans tes rêves, tu peux crever !

> Morgan : Mon ange, même si je le voulais,
mon destin est tout tracé. Il est lié à toi
comme une putain de corde à la potence.

> Siana : Je suis la corde ou la potence ?

> Morgan : La corde, celle qui donne
la gaule au condamné, ma belle.

> Siana : Très classe !

> Morgan : C'est moi qui ai envoyé
les messages.

> Siana : Quoi ?

> Morgan : C'est moi qui ai envoyé
les messages. Tu ne sais pas lire ?

> Siana : Ce n'est pas possible.

Tu étais à l'hôpital, shooté à la kétamine,
quand on a peint sur mon mur.

> Morgan : Alors, laisse-moi reformuler :
c'est moi qui ai dicté ces messages,
mais c'est Trivin qui a fait le sale boulot.

> Siana : Mais bordel, pourquoi t'as fait ça ?

> Morgan : Pour que tu restes
quelques jours de plus, pour que tu aies
une raison de venir me parler, pour te faire peur
et pour me venger un peu aussi.

> Siana : T'es vraiment qu'un abruti.

T'as choisi le seul mec qui sait pas viser !

> Morgan : Un abruti dingue de toi,
bourrique !

> Morgan : Me rappelle pas ce moment,
j'ai failli le démolir quand il t'a blessée
avec cette pierre.

> Siana : C'est ta faute, ça ! Bon sang...
t'as écrit... t'as écrit : *Je vois tes mensonges.*
Tu parlais pas de...

> Morgan : Non, je parlais des tiens,
seulement des tiens. De ce que tu as refusé
de me dire. Je voulais te faire comprendre que je le savais.

> Siana : Psychopathe ! Tu peux jamais
rien faire comme tout le monde ?

> Morgan : Parce que toi, tu fais les choses
normalement ? Espèce de bourrique entêtée
et orgueilleuse !

> Siana : Dit l'homme le plus rancunier du monde.

> Morgan : Ma rancune est à la hauteur
du crime. Rien de plus. Je suis pas pardonnable
et t'es pas pardonnable. Alors, ta gueule !

> Siana : Va te faire foutre !

Un an plus tard

> Morgan : Je crois que je suis saoul.

> Siana : Pourquoi tu es saoul ?

> Morgan : Parce que tu me manques.

> Siana : Tu deviens sentimental, c'est risqué.

> Morgan : Avec toi, tomber dans le mélo,
c'est impossible. Tu me donnes trop
de pensées de luxure pour ça.

> Siana : Tu m'aimes ou tu veux seulement
me sauter ?

> Morgan : À ton avis ? Dans l'idéal,
j'aimerais t'aimer et te sauter en même temps.
Là, tout de suite, ce serait encore mieux. Je bande dur.

> Moi : Tu t'es pas trouvé une pétasse
pour prendre ma place ?

> Morgan : J'ai des centaines de pétasses
qui attendent de voler ta place,
mais celle-ci n'est pas à prendre.

Deux ans plus tard

> Morgan : Merde, ce gosse

va me rendre dingue !

Si je l'enferme dans un placard,
on m'accusera de maltraitance ?

> Siana : Morgan Kingsale en personne
qui ne parvient pas à gérer un môme
de douze ans ! On aura tout vu.

> Morgan : J'étais aussi con à son âge ?

> Siana : T'étais con à quinze ans,
il y a donc une forte probabilité pour que
ton fils soit aussi con au même âge.

> Morgan : Parce que t'étais une sainte
peut-être ? Tu m'as forcé à te faire l'amour
quand t'avais quatorze ans, traînée va !

> Siana : Ose prétendre que tu n'as pas aimé ça.

> Morgan : Siana, putain, si je pouvais
avoir de nouveau cet âge, je te prendrais
de la même façon, je te ferais l'amour
jusqu'à ce qu'on soit vieux, moches et grabataires.

> Siana : C'est romantique. Tu deviens
nostalgique du temps qui passe ?

> Morgan : Les trente ans, je suppose.

> Siana : Tu dois être beau et sexy à mort.
Tu as pris des rides ?

> Morgan : Non, idiot. Mais je
commence à avoir des crampes au poignet.

> Siana : Comme si je pouvais croire un instant
que tu restes chaste pour moi.

> Morgan : Crois ce que tu veux, Sian.
Les autres femmes ne me font pas envie.
Tu couches avec un mec ?

> Moi : Ça t'ennuierait si c'était le cas ?
Deux ans sans sexe, c'est long, non ?

> Morgan : Je suppose que ça me ferait du mal,
donc t'es bien capable de baiser le premier connard
qui passe juste pour que je ressente cette douleur
dans la poitrine.

> Siana : Je présume que c'est pour cette raison
que tu m'as envoyé un gode ?

> Morgan : Une pâle consolation
de ce que je te donnais, mais je ne veux pas
te priver d'un peu de plaisir. Réponds à ma question.

> Siana : J'ai baisé pour toute une vie
avec trop d'hommes que je ne désirais pas.
J'ai suffisamment donné. Le sexe me dégoûte.
Ça répond à ta question ?

> Morgan : J'suis pas sûr...
Quand mon sexe était en toi,
il te dégoûtait aussi ?

> Siana : Je ne veux pas d'hommes dans ma vie,
Morgan, parce qu'un seul sale type
en a déjà pris possession. Je ne veux pas baiser
avec un autre, parce que, quand je ferme les yeux,
tard dans mon lit, j'arrive à le ressentir en moi
et que cette sensation n'a pas de prix.

> Morgan : J'espère que le sale type
en question, c'est bien moi.

> Siana : Tu es l'homme que j'ai envie
de bourrer de coups de pied les rares fois
où je ne meurs pas d'envie de l'embrasser.

> Morgan : Ta bouche me manque.

> Siana : Seulement ma bouche ?

> Morgan : Je ne suis pas sectaire,
ton cul aussi.

> Siana : Baratineur !

> Morgan : Sian, je ne veux pas que tu couches
avec un autre. Je ne veux pas que t'en aimes
un autre. Je ne veux pas que tu refasses ta vie.
Ça fait de moi un salopard ?

> Siana : Dans ce cas, je suppose

que ça fait de moi une salope que d'espérer
la même chose de ta part.

> Morgan : J'ai envie de toi,
comme une putain de drogue
à m'injecter dans les veines. J'ai envie de toi,
méchamment. J'ai envie de toi au point
que je pourrais m'attacher aux barreaux
du lit pour m'empêcher de sauter dans un avion.

> Siana : Prendre ton dû et repartir.

> Morgan : Te prendre toi.

> Siana : Et me consumer.

> Morgan : Nous consumer. Une explosion
monumentale d'ivresse et d'orgasmes,
et sûrement de tout le reste avec.

> Siana : Continue sur ce registre
et je serai contrainte de sortir Morgan junior.

> Morgan : Morgan junior, t'es pas sérieuse ?
T'as appelé ton gode comme ma bite ?

> Siana : Il lui rend bien hommage.

> Morgan : Je suis vexé ! Même ton gode
doit pas te donner autant de plaisir que moi !

> Siana : Ça dépend.

> Morgan : De quoi, bordel ?

> Siana : Quand tu me parles au téléphone,
c'est meilleur.

> Morgan : Merde, Siana, t'es en train de faire quoi là ?

> Siana : Oh... rien... ça ne fonctionne
pas par SMS.

> Morgan : T'es vraiment qu'une...
Je te déteste !

> Siana : Je t'aime aussi.

> Morgan : Je t'appelle. Décroche
ta saloperie de téléphone !

Trois ans plus tard

- > Siana : Un mec m'a draguée au bar hier soir.
- > Morgan : Mignon ?
- > Siana : Pas dégueulasse à regarder.
- > Morgan : Et tu me racontes ça, parce que ?
- > Siana : Seulement pour que tu saches
que je plais encore.
- > Morgan : Oh, ce sont les trente ans
qui te travaillent à ton tour, c'est ça ?
- > Siana : Non, je voulais juste
que tu saches que j'étais encore sexy !
- > Morgan : Envoie-moi une photo
pour le prouver...
- > Siana : À tes risques et périls !
- > Morgan : Merde... Siana, la prochaine fois,
enlève ton pull ! C'est quoi cette photo pourrie ?
- > Siana : Tu t'attendais à quelque chose d'autre ?
- > Morgan : Vends-moi du rêve,
parce qu'avec ces fringues, je ne vois pas
du tout ce qui a plu au mec du bar !
- > Siana : Salopard ! Tu vas me le payer.
- > Morgan : Je n'attends que ça,
mon ange. Envoie-moi tout ce que t'as.
- > Siana : Échange de bon procédé dans ce cas.
Montre-toi aussi, que je sache
si la marchandise n'est pas avariée.
- > Morgan : Bon sang, ce que t'es belle.
- > Siana : T'as pas pris un bourrelet
sur les hanches ?
- > Morgan : Connasse !
C'est l'angle qui fait ça !
- > Siana : Oh ! Vaniteux sur ton apparence.
- > Morgan : Je prends soin de moi.
- > Siana : Pourquoi ?

> Morgan : Pour toi. Bêtement et inutilement.

Et quand je vois le corps magnifique
que tu m'affiches et que je ne peux pas
posséder, j'en crève.

> Siana : J'aimerais te toucher aussi.

Et te sentir.

> Morgan : Arrête, ça me rend dingue.

Et le mec du bar ? Tu es rentrée avec lui ?

> Siana : C'est une vraie question ?

> Morgan : Ouais, une vraie,
je suis faible à cause de toi.

> Siana : C'est toi que je veux,

que je voudrai toujours. Morgan, c'est trop dur.

On devrait peut-être...

> Morgan : Arrêter ? C'est ce que tu souhaites ?

> Siana : Non... ce n'est pas ce que je souhaite,
mais je sais pas si ce ne serait pas plus raisonnable.

> Morgan : Je m'en fous d'être raisonnable.

Si tu ne veux plus de moi, alors j'arrête,
mais si tu veux de moi, je n'arrêterai jamais.
J'en suis pas capable.

> Siana : Même si ça ne mène nulle part ?

> Morgan : Ouais, parce que je ne peux
pas faire autrement, pas plus que toi.

On est liés, mon ange. T'es dans mon sang,
dans mes veines, Siana. À la vie à la mort,
t'as oublié ?

> Siana : Comment le pourrais-je ?

Je ne peux pas vivre sans toi...

Morgan

Dossier fini. Verre de whisky à la main, j’embrasse du regard le vaste bureau de mon père. Depuis la mort d’Iris, j’ai pris la décision de me débarrasser de tous les souvenirs encombrants. Alors, j’ai démonté pièce par pièce chaque meuble à coups de hache, puis j’ai mis le feu à tout le mobilier dans le jardin. Je me suis débarrassé des consoles, de la commode, du bureau et de l’étagère qui a fracassé le crâne de mon frère. J’ai regardé le tout brûler, fasciné, la peur au ventre, mais vaguement soulagé. Et j’ai tout racheté, nouveaux meubles, nouvelle déco, nouveaux tableaux sur un papier peint plus moderne, plus jeune, plus coloré. J’ai acheté une bibliothèque et j’y ai mis de nouveaux livres, souvent ceux qu’on s’échange avec Siana, avec tout un tas de mots écrits dans la marge, comme l’auraient fait deux ados.

J’avale une gorgée d’alcool, puis pose les yeux sur mon téléphone. Ça fait trois jours maintenant qu’elle ne m’a pas envoyé le moindre message. Soit elle a foiré son diplôme et elle se terre dans un bar miteux, attendant d’être draguée par un minable, soit elle ne veut plus me parler, renonçant à cette relation platonique et ridicule qu’est la nôtre depuis quatre ans, et si c’est le cas, je risque d’en crever. Je tape l’arrière de mon crâne contre le dossier de ma chaise. Ça n’a pas de sens. Si notre histoire avait dû prendre fin, voilà longtemps qu’elle aurait été détruite, or, même si elle s’est fissurée par tous les bords, elle perdure toujours. Au fond, elle perdurera jusqu’à la mort ; cela ne fait pas l’ombre d’un doute. J’ai connu Siana à quinze ans, j’en ai trente-deux aujourd’hui et c’est toujours là, immuable et lourd, parfois oppressant, parfois dérangeant, mais démentiel et brûlant, incendiant chaque centimètre de mon corps, et ça finit par en devenir scandaleux d’aimer quelqu’un aussi fort.

Je pousse un soupir en regardant mon téléphone, et à la seconde où je m’apprête à le saisir, l’écran s’illumine, m’arrachant un sursaut stupide. Je prends mon portable et le porte à mon oreille.

— Salut, Trivin. Je te manquais ?

— Comme un boss manque à son employé ! me répond-il d’une voix sarcastique.

— C’est l’amour fou entre nous, je le sais. Ta fille va bien ?

— Ouais, mais ton fils l’approche de trop près. Ils arrêtent pas de s’échanger des messages depuis qu’il est rentré à New York. Garde-le à

l'œil quand il vient en vacances, bordel !

Je pouffe de rire.

— Ta fille a de la chance si Aidan lui accorde de l'attention.

— C'est ça, et il fera la connaissance de mon fusil si son froc descend plus bas que la raie de son cul !

Je ris de plus belle, puis relâche mes poumons et demande :

— Pourquoi tu m'appelles ? Pas pour que j'engueule mon fils de draguer ta gamine, je suppose.

— Non, c'est pas pour ça que je t'appelle. Je sais pas si t'as remarqué, mais je crois que la maison de Siana est squattée depuis quelques jours. J'ai vu des lumières hier soir en passant devant.

Je lâche un juron et fixe la large toile qui se dresse désormais devant mon bureau : le désert des Badlands, avec ses milliards de fleurs violettes, jaunes et blanches qui contrastent sur le sol craquelé du désert, paysage aussi magnifique qu'improbable, la beauté se mariant avec l'aridité.

— Je vais aller voir ça. Le cas échéant, j'enverrai Langdon faire un peu de ménage. Merci de m'avoir prévenu.

— Pas de problème. Passe le bonjour à Siana pour moi.

— C'est ça, tu peux crever.

Et je raccroche.

Ouais, il m'arrive encore de me comporter comme un gamin prépubère jaloux et possessif avec une femme que je ne touche même pas, que je ne vois qu'en photo ! Quelle ironie !

Je me redresse, fourre mon mobile dans la poche arrière de mon jean et me dirige vers ma voiture. Mon vieux pick-up tellement retapé que je fournis du travail à Trivin tous les six mois.

Lunettes chaussées sur le nez, je démarre et roule en direction du centre-ville, je suis ces rues si souvent empruntées, ce territoire qui appartient à ma famille depuis un siècle et demi et, qu'en dépit des tragédies, j'arpente toujours avec plaisir. J'aime cet endroit.

La voix rauque et profonde de Beth Hart, avec *Tell Her You Belong to Me*, remplit l'habitacle de ma voiture tandis que, un coude sur la fenêtre, je tourne à l'angle de la rue de Siana. À peine deux mètres plus loin, mon pied appuie sur la pédale de frein et je cale comme un abruti au milieu de la route. Heureusement que la rue est déserte !

Je reste une bonne minute sans bouger, à fixer la Pontiac garée sur

le bas-côté, la voix de Beth Hart s'insérant en moi :

*If you wanna hold me
If you wanna know me again
If you wanna love me
Then take me home*

Mes doigts se serrent autour du volant. Je relève mes lunettes sur mon front, sentant un sourire étirer mes lèvres.

Cette foutue nana...

Je redémarre et me gare derrière la voiture. Je me penche sur la banquette passager et jette un coup d'œil en direction de la maison. Toutes les fenêtres sont ouvertes, des draps y sont suspendus et la moustiquaire claque dans le vent. Mon cœur se met à bondir, mes tripes se nouent, quelque chose se fracture dans ma poitrine, qui fait mal, qui me rend heureux et dur à la fois.

J'ouvre ma portière, contourne ma voiture et pousse le portail. Je remonte l'allée en levant les yeux vers les fenêtres derrière lesquelles la vie a de nouveau envahi le domaine. Je suis tellement tendu que mon cœur bat lourdement. Le sang pulse dans mes veines.

J'ouvre la moustiquaire sans m'annoncer et entre dans le vestibule. Une odeur de produits d'entretien m'assaille aussitôt les narines. Je jette un coup d'œil au salon, celui-ci est propre, le tag sur le mur qui rappelait nos péchés – « Tout se paie un jour » – a disparu sous une nouvelle couche de peinture aux teintes de taupe et de blanc crème.

— Mais bordel, tu vas passer, oui !

Je l'entends crier depuis l'étage et un sourire n'envahit pas seulement mon visage, mais tout mon corps. Ça n'a rien à voir avec un shoot d'héroïne qui masque les blessures et les cauchemars pour les remplacer par des chimères. Non, c'est un shoot qui prend au cœur, qui le remplit et le métamorphose, comme si soudain on lui offrait un nouvel espoir. Quelque chose d'insensé, de redoutable. On veut s'y raccrocher, mais on ne sait pas si c'est une bonne idée. À la moindre chute, la déception peut tout ravager.

J'attrape la rampe d'escalier et grimpe les marches à vive allure. Je traverse le couloir, m'arrête devant la chambre de John et y repère la tête brune d'Aidan qui range des vêtements dans un placard – nouveau coup furieux dans la poitrine. Je mets mon index en travers de mes lèvres pour lui intimer le silence lorsqu'il me remarque et qu'une expression emplie de joie se dessine sur son visage juvénile. Il

hoche la tête et me rend mon sourire, puis il me désigne le fond du couloir.

Je m'éloigne et j'entends :

— Bon sang ! Mais quelle plaie, ce truc !

Je rigole tout seul en poussant la porte du fond, la grande chambre qui appartenait autrefois aux parents de Siana.

Je me cale contre le chambranle tandis que je la découvre en train de pousser le matelas abîmé du lit parental par la fenêtre trop étroite. En débardeur, dans un short ridiculement petit mettant en valeur son cul excitant et ses longues jambes bronzées, elle est divine et je pince mes lèvres d'envie, de désir, de fureur, sentant le poison qu'elle distille se diffuser à toute vitesse dans mes veines. Ses cheveux sont détachés et déferlent dans son dos en légères boucles brunes. Je repère tout de suite un tatouage à la base de sa nuque lorsqu'elle gigote et que sa chevelure ondoie. Je ne discerne pas ce qu'il représente, mais il est nouveau, et elle ne m'en a jamais parlé.

Elle cesse de bouger, les deux mains à plat sur le matelas maltraité.

— Tu comptes venir m'aider un jour ou tu vas continuer de me reliquer gratos ?

J'éclate de rire et m'avance d'un pas nonchalant tandis qu'elle relève la tête et se tourne vers moi, les poings sur les hanches. Je la sens reprendre son souffle en me voyant, et le mien revient dans mes poumons. Il embrase ma poitrine. Ses grands yeux bleus me foudroient sur place et je fournis un effort redoutable pour ne pas me jeter sur elle comme un clébard.

— Tu estimes que je n'ai pas assez raqué jusque-là ?

Elle hausse les épaules, puis un sourire carnassier envahit ses lèvres. Elle se déplace jusqu'au boudoir de sa mère sur lequel repose son sac à main. Elle farfouille dedans, prend son portefeuille, puis fière d'elle, elle me tend quatre billets de cent dollars. Amusé, je lève un sourcil et m'en empare.

— C'est pour quoi au juste ? Tu me rembourses ?

— Non, je t'achète.

— Ah oui ? Tu crois que je suis à vendre ?

— Tout le monde l'est, mais tu es déjà à moi. Je tenais juste à te le rappeler. Tu m'aides ?

Elle me désigne le matelas coincé. J'acquiesce et, sans façon, glisse les billets dans la poche arrière de mon jean. Comme si tout était

naturel. Je m'approche de son corps parfait et hume son parfum à pleins poumons, me foutant de la discrétion. Les deux mains sur le matelas, elle lève les yeux vers les miens et un sourire s'esquisse sur ses lèvres quand elle surprend mon manège.

— Tu es en train de me sentir ?

— Oui. Par téléphone, ton odeur me manquait cruellement.

Je me penche un peu plus et respire son cou, sous son oreille. Elle retient son souffle, alors que je me rapproche, mon torse appuyant sur son dos.

— Morgan, j'ai besoin de toi pour ce matelas.

— J'ai besoin de réponses d'abord.

Elle pousse un soupir, secoue la tête, puis fait volte-face, se cale contre la literie et lève les yeux vers mon visage. Le choc de sa beauté me prend les tripes, me retourne le bide. Je place les mains de chaque côté de sa tête, le long des croisées de la fenêtre, et m'incline vers ses lèvres qui m'affament.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Siana ?

Elle arque un sourcil frondeur.

— Je suis chez moi.

— Tu vis à New York.

— Plus maintenant.

Mon sang s'enflamme dans mes veines.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu as besoin d'un dessin, Morgan ?

Elle pose les paumes sur mon torse et mon cœur lui répond en écho en battant plus violemment.

— Ouais, on dirait bien.

— J'ai eu mon diplôme, grâce à toi.

— Non, tu l'as eu toute seule, Sian.

— Tu sais ce que je veux dire. Je l'ai eu parce que tu m'as offert la possibilité d'une nouvelle vie. Je suis diplômée de NYU. C'est pas rien, hein ?

— Non, ce n'est pas rien. Alors, qu'est-ce que tu fais là, maintenant que tout un tas de portes s'ouvrent à toi ?

— Eh bien, j'ai décidé de travailler dans une bonne boîte.

— Ah oui ?

— Oui, et ça tombe très bien, parce que l'homme que j'aime en est le patron.

Je manque de m'étouffer. Je tousse, puis rigole en même temps.

— Tu veux bosser avec moi ?

— Non, Morgan, je veux vivre avec toi.

Une flamme s'allume dans ses prunelles iridescentes. J'ai l'impression que mon corps risque d'imploser à tout instant.

— Et tu me trouveras bien un boulot à la hauteur de mon diplôme, n'est-ce pas ? Un boulot où... je pourrai être pas trop loin de toi. Parce que, soyons clairs, je crois que ça fait bien trop d'années qu'on est séparés et qu'on aime trop se faire souffrir et s'aimer en même temps pour rester éloignés aussi longtemps l'un de l'autre. Je crois qu'on peut très bien se pourrir la vie mutuellement de manière plus efficace en restant ensemble.

— Si je résume bien, tu veux vivre ici, dans cette maison, avec moi, bosser avec moi pour qu'on continue de se pourrir l'un l'autre ?

— Hum, oui, tu résumes bien, et le lit est grand ! me lance-t-elle en me désignant le sommier d'un mouvement du menton.

Je ne peux retenir mon sourire, tandis que ses doigts glissent sur mes pectoraux et s'enroulent autour du col de mon T-shirt.

— Tu es prête à vivre à Wild High ?

— Oui, c'est chez moi ici. Je suis habituée aux crétins en tout genre. Les gens sont pareils partout. Au moins, ici, je les connais. Et tu verras ton fils plus souvent. Il a besoin de toi.

— Et toi ?

Ses yeux se mettent à briller alors que mes mains enveloppent ses hanches. Elle frissonne entre mes bras.

— Moi... j'en crève depuis des années de ne pas être avec toi. Alors... Alors je m'en fous que tu ne me pardonnes pas tout ce qui s'est passé entre nous. Je m'en fous qu'on regrette des choses innommables. Je m'en fous qu'on se déteste, parce que, quoi qu'il se passe, je t'aimerai toujours plus que le reste.

Une douleur brutale explose dans ma poitrine à l'instant où je me jette sur ses lèvres comme un putain d'affamé. Je dévore sa bouche, caresse sa langue, mes mains glissent dans son dos. Je blottis son corps chaud contre le mien, je savoure chaque sensation, j'imprime chaque

émotion tempétueuse et chaotique qui me submerge de tous les côtés, comme si un ouragan prenait possession de mon esprit aussi bien que de mon corps. Puis soudain, je la fais pivoter, plaque son dos contre mon torse, reprends ses lèvres et tout en l'embrassant sauvagement, j'écarte ses cheveux de sa nuque. Je la sens sourire contre ma bouche et ça m'excite d'autant plus. Je recule légèrement pour incliner le regard vers le tatouage. En silence, elle me laisse la contempler.

Au-delà de nos péchés, je suis d'accord pour toi.

Je relève lentement les yeux et croise ses iris adamantins.

— Toi... Bon sang !

Je l'embrasse à nouveau, enserrant son cou entre mes doigts avec force et tendresse à la fois. Elle gémit contre mes lèvres. Ma main descend le long de ses seins impertinents qui se dressent derrière la barrière de tissu, puis j'étends mes doigts en éventail sur son bas-ventre. Elle se contracte aussitôt à mon contact. Je murmure contre son oreille, après avoir laissé ma langue en tracer le contour :

— Tu la sens encore, mon ange ? Cette douleur puissante qui nous meurtrit et nous enivre ?

— Oui, depuis le premier jour, Morgan, et pour toi ? Est-ce qu'elle est toujours là ?

— Jusqu'à ma mort, mon ange. Elle y sera jusqu'à ma mort. Après tout, tu te souviens de ce que je t'ai dit quand tu m'as embarqué avec toi ?

Son regard plonge dans le mien tandis qu'elle cherche dans sa mémoire. Si près de moi, alors que le silence nous environne, j'ai tout loisir de contempler chaque nuance de bleu de ses iris : du bleu clair sur l'intérieur, démentiel, presque surnaturel, s'assombrissant en un beau bleu océan qui s'étend vers l'extérieur de la pupille, accroissant l'intensité et la profondeur de ses yeux insolites et hors-norme. Ce sont ses prunelles, les responsables de ma captivité. Ses yeux qui m'ont attrapé dès qu'ils se sont posés sur moi. Mon putain d'enfer et mon paradis sur terre.

Siana laisse échapper un léger hoquet lorsqu'elle comprend enfin. Une larme se forme aussitôt à l'orée de son œil et roule sur sa joue, un peu perdue, un peu hagarde. Une larme solitaire qui brille comme un diamant sur sa pommette. Je me penche vers elle et donne un coup de langue pour l'effacer de son beau visage.

— Je suis d'accord... d'accord pour tout, Sian. Pour t'aimer, te détester, te faire pleurer, te désirer, te faire rire, je suis d'accord pour

tout ce qui arrivera, ça me va. Ouais, Siana, au-delà de nos péchés, je suis d'accord pour toi.

Fin

AVRIL

SINNER

VÉLINE

1 - SEXE, CRIME ET THÉRAPIE



AVRIL SINNER

VÉLINE
TOME 1

SEXE, CRIME ET THÉRAPIE

BMR

Photos de couverture : © Dimj / shutterstock / aniel M. Nagy / shutterstock

© Hachette Livre, 2017, pour la présente édition.

Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-626488-1

Prologue

— Oh, putain...vas-y, Louna, continue !

Le téléphone coincé entre mon épaule et mon oreille, j'écoute la voix sensuelle de ma call-girl préférée. Elle m'explique en détail comment elle s'y prend pour se donner du plaisir et ça me rend dingue.

La tête renversée sur le dossier de ma bagnole, j'empoigne mon membre rigide et entame mes va-et-vient au rythme de ses gémissements.

Elle est douée, c'est une des meilleures, et en ce moment je lui lâche mon numéro de CB au moins une fois par semaine. Je dois évacuer mon stress et je n'ai pas vraiment le temps de me trouver un plan cul.

Je l'imagine étendue sur ses draps en satin, sa main glissant entre ses cuisses humides, sa bouche entrouverte laissant échapper une plainte. Je resserre ma prise, accélère la cadence.

— Bordel, Louna... vas-y, ma belle... je vais jouir...

Soudain, un putain de flash m'aveugle. C'est quoi, ce délire ?

Ébloui, je cligne des yeux et bloque sur mon entrejambe qui palpète entre mes doigts. Un poing s'abat sur la vitre.

— Police ! Vous êtes prié de descendre de votre véhicule !

Fait chier... Les « saute-dessus » ! Qu'est-ce qu'ils foutent là, ces connards ? Il est 2 heures du mat et je suis en planque dans une ruelle sombre du quartier de Barbès, essentiellement fréquentée par quelques toxicos venant aussi s'injecter leur dose de bonheur dans une cage d'escalier.

On frappe encore.

— Sors immédiatement de ton véhicule, les mains sur la tête !

— OK, les gars, laissez-moi au moins le temps de me rhabiller. Si je descends la queue à l'air, vous risquez d'avoir des complexes.

Je range l'attirail, remonte ma fermeture, reboutonne mon jean et ouvre la portière, les mains bien en vue. Je les connais ces mecs de la BAC : pas toujours commodes, ils font parfois du zèle et ils leur arrivent de prendre des allures de shérif.

À peine le pied dehors, je suis méchamment plaqué contre la voiture, une main sur la nuque, mon bras retourné contre mon dos.

— Putain, on se calme, les gars !

— Ferme ta gueule, le branleur !

Je me marre tout seul.

— Tu devrais te vider les couilles plus souvent... Je te sens un peu à cran.

— Continue, et c'est sur toi que je vais m'exciter.

Bon, il est temps que je mette fin à leur jubilation.

— Les mecs, je suis de la maison ! Relax !

La prise se resserre dans mon dos. Oh, la vache ! Il va me démonter l'épaule, le pitbull. Une bouche s'approche de mon oreille, son haleine me répugne, tous mes muscles se contractent. Respire, reste calme... Je résiste à l'envie de lui exploser la tronche avec la mienne.

— Ouais...Tu nous expliqueras ça à la maison, alors. On l'embarque !

Chapitre 1

Le 36

Bordel ! Mais qu'est-ce que je fous là ? La voiture se gare dans la cour, les deux molosses qui m'encadrent à l'arrière m'extirpent de mon siège en me tirant par les menottes.

— Hé, doucement ! Depuis quand se branler dans sa bagnole regarde la Crim ?

Ils me traînent sans ménagement à l'intérieur des locaux délabrés du 36, quai des Orfèvres. Je suis un habitué des lieux, il m'arrive d'y venir pour croiser nos enquêtes. Mais y pénétrer menotté, c'est une autre affaire.

Après avoir grimpé les escaliers et capté le regard curieux de collègues que je ne connais que de vue, on me pousse dans un bureau aussi vétuste que le reste du bâtiment.

— Assieds-toi !

Je m'exécute nonchalamment en tendant mes poignets. Le balèze me regarde sans bouger.

— OK, j'ai compris, tu prends ton pied à me voir ligoté ! Dites-moi au moins ce que je fais là ?

Silence. Un grand blond avec une gueule de premier de la classe s'installe derrière le bureau.

— Bien... Alors, on aime s'astiquer sur la voie publique ?

Je n'y crois pas, je rêve. Je ne suis pas pudique, mais je n'ai pas forcément envie de débiller mes couilles sur la table devant toute la police judiciaire.

— Vous vous emmerdez à la Crim, ou quoi ? Détachez-moi, je ne vais pas vous agresser avec ma bite.

Il me fixe longuement. Sans se marrer.

— Détachez-le !

Je frictionne mes poignets, sors mon paquet de clopes de ma poche arrière et en extrais une.

— Je peux ?

— Fais comme chez toi...

Je n'aime pas sa façon de me dévisager, de mater l'anneau à mon oreille, les bagues à mes doigts, avec son sourire niais. Sa gueule ne me revient pas : je sens d'emblée qu'on ne va pas être potes. Il s'adosse à son siège, croise les bras.

— Bon, alors ? Tu réponds ?

Je souffle la fumée.

— Quoi ? Tu veux savoir combien de fois je me branle par semaine ? Attends, dis-je en faisant mine de compter dans ma tête et en ébouriffant mes cheveux aussi sombres que son costard.

— À ta place, je ne ferais pas trop le mariolle, Iliev.

Putain, comment il connaît déjà mon nom ? Ça pue, cette histoire.

— J'étais dans ma bagnole, pas devant une école maternelle. Alors bordel, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Tu es dans la merde, le Ruskoff. On sait tout sur toi ! Tes magouilles avec les putes... tu te fais de la thune sur leurs culs, souffle-t-il en posant ses avant-bras sur le bureau et en plantant son regard vicieux dans le mien.

Il délire ! OK, je ne suis pas un ange, mais jamais je n'abuserais des filles que je côtoie au quotidien. Je les respecte et elles m'apprécient, ce qui facilite mon boulot. Ce type me fout les boules et l'envie de lui exploser la tronche sur son clavier me titille.

— Tu n'es pas très original ! T'es comme tous ces cons qui pensent qu'à la BRP on fait du proxénétisme ? Qu'aux Stups il n'y a que des drogués ? À la Crim, vous êtes quoi ? Des *serial killers* ? Va te faire foutre, connard !

— Je ne t'aime pas et s'il n'y avait que moi, je ne ferais pas confiance à ta belle gueule.

Là, il commence à me faire marrer.

— Ah c'est donc ça ! Je te plais ! Tu t'intéresses à ma queue... Bon, allez, je me casse.

Je me lève, l'autre débile se redresse, tendu.

— Tu reposes ton cul sur ta chaise, sinon je te coffre avec toute la filière de l'Est !

Sûr de moi, je range tranquillement mes clopes et m'apprête à partir quand la porte s'ouvre brutalement.

— Ça suffit ! Eliott, dégage !

J'hallucine. Une tornade brune fait son entrée en rappelant son chien de garde qui part tranquillement se nicher dans un coin de la pièce.

— Iliev, asseyez-vous !

Je cligne des yeux et la regarde s'avancer dans son jean moulant où repose un cul à faire bander toute la PJ. Elle doit faire un bon mètre soixante-quinze, a des jambes interminables ; son flingue dans un holster d'épaule par-dessus son T-shirt blanc met en valeur une magnifique paire de seins.

Que des privilégiés, dans ce service ! Ils se prennent pour des dieux et ont même le droit d'embaucher des déesses...

Légèrement troublé par Lara Croft, je repose mes fesses sur la chaise en bois. Elle s'installe en face de moi et plante son regard bleu dans le mien. Bordel, Véline, concentre-toi ! Gère ta bouffée de testostérone, pense avec ton cerveau.

— Bon... alors, Véline Iliev, né le 28 septembre 1986 à Sofia, de mère française et de père bulgare. Habitant 24 rue Ganneron dans le XVIII^e et travaillant depuis cinq ans à la brigade de répression du proxénétisme. Vous avez été interpellé ce soir en fâcheuse posture, on dirait.

Je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue – je m'en souviendrais – et elle en sait déjà un paquet sur moi, un peu trop même. Je reste comme un con à la fixer, tandis qu'elle feuillette tranquillement des documents. Merde, c'est mon dossier de police !

— On dit que vous êtes un bon élément, vos supérieurs ne tarissent pas d'éloges sur vous, même s'ils vous trouvent parfois un peu caractériel et impulsif.

Elle est calme, parle bien. Qui c'est, cette gonzesse qui ne ressemble en rien à la plupart de mes collègues féminines ? Je reprends de l'assurance et me penche sur le bureau, réduisant la distance entre nous. En plus, elle sent divinement bon.

— Mais vous êtes qui, vous ? D'où vous sortez ? Vous tournez un épisode des *Experts* ou, vous aussi, vous vous intéressez à mon anatomie ?

Je plonge mon arme de destruction massive (c'est-à-dire mes yeux bleus) dans les siens et lui décoche mon sourire en coin le plus séduisant. Allez, ma belle, laisse-toi charmer et je répondrai avec plaisir à toutes tes questions. Elle me toise sans ciller. Pas commode

en fin de compte, la brunette.

— Fermez votre gueule, Véline Iliev ! Vous pouvez vous branler autant que vous voulez, j'en ai rien à foutre, voire même ça m'arrange, mais ici, c'est moi qui pose les questions ! Contentez-vous de répondre et d'obéir. Et il va falloir vous y faire car je vous annonce que vous allez travailler pour nous, enfin, plus précisément, pour moi !

Je hausse les sourcils.

— On va vous infiltrer dans le cadre d'une enquête qui commence à mettre tout le monde sur les nerfs.

Ça y est, tout s'explique. Ils ont besoin de moi et se permettent sans le moindre scrupule de prendre possession de ma personne. Je retrouve illico mon assurance, me sentant en position de force. Ma poulette, on ne me dit pas ce que je dois faire, on me demande. Je m'affale sur ma chaise, étends mes jambes et allume une autre clope en me marrant.

— Vous êtes en manque d'effectifs ou en panne d'inspiration ? Honnêtement, vous croyez vraiment que je vais venir faire le zombie pour votre service de *jet-setters* de la police ? Vous me faites tous marrer à la criminelle, vous pensez que tout le monde rêve de bosser avec vous. Eh bien, désolé de te décevoir ma jolie, mais je préfère les putes.

Elle me scrute en pianotant sur la table. Sa bouche est redoutablement sexy. Éventuellement, je veux bien la sauter, mais pas question de m'installer ici.

— Iliev... je crois que vous n'avez pas bien compris ! Je ne vous demande pas votre avis. L'ordre d'affectation est déjà signé pour cette mission. Sauf si vous préférez que je vous colle un rapport pour délit sexuel sur la voie publique et une obligation de soins ?

Merde, je crois que je suis en train de me faire baiser. Je vois déjà ma réputation dégringoler. Elle jubile :

— Donc nous voilà collègues et, sur cette enquête, je suis votre supérieure.

Quoi ? Il n'est pas question que je finisse comme le clébard dans mon dos. Cette nana doit avoir à peine mon âge et a dû être affectée ici parce qu'elle s'est tapée tout le ministère – ou parce qu'elle est sortie première des concours, et dans ce cas c'est une putain d'intello.

Je la mate pendant de longues secondes, cherchant un moyen de m'extirper de ce merdier.

— Pourquoi moi ? Vous avez tripé sur ma photo ?

Je lui décoche mon plus beau rictus. Elle me regarde de haut en bas et j'adore ça, certain qu'elle apprécie mon physique plutôt avantageux.

— Véline, votre côté beau gosse ne m'intéresse pas ! C'est plutôt votre queue, et ce que vous faites avec, qui fait que vous avez été choisi.

Je reste sans voix. C'est moi qui vais devoir coucher pour être promu ? Je suis en plein délire.

— Vous voulez que je fasse la pute pour votre service ?

Elle rit franchement, prend une cigarette dans mon paquet et l'allume. Accoudée sur la table, elle me fixe à travers la fumée. Tous mes sens se réveillent d'un coup : je suis en manque et cette gonzesse excite ma libido.

— En quelque sorte... mais c'est surtout votre talent de branleur qui a éveillé notre intérêt. Vous faites ça tellement bien que dorénavant vous allez être payé pour vous tripoter. Il y a pire comme mission, non ?

Ken, dans mon dos, rigole un peu trop à mon goût. Bon, OK. Ils sont en train de se payer ma tête et elle est peut-être bandante, la fliquette, mais là elle ne chauffe pas que mon entrejambe. Je vais me la faire, mais pas dans le bon sens.

— Écoute, ma poulette, si tu veux profiter de mon savoir-faire, ne te gêne surtout pas, mais je préfère que ça reste entre nous deux...

Elle se lève brutalement, jette sa clope dans le cendrier, plaque ses mains sur le bureau et se penche vers moi.

— Bon... Il est 3 heures du mat. Iliev, je vous veux ici à 9 heures, en pleine forme, pour vous présenter au reste de l'équipe et vous expliquer votre mission.

— 9 heures ? Tu rigoles, je fais des heures sup, là ! Mais je te propose de me ramener, on gagnera du temps, tu pourras me briefer autant que tu veux.

Je me marre tellement je deviens lourd.

— Je ne vous ai pas autorisé à me tutoyer. Eliott, occupe-toi de lui !

Chapitre 2

La mission

8 h 50, je finis mon café, enfonce mon flingue dans son holster et enfle mon sweat, mon blouson en cuir par-dessus. Je suis à la bourre mais rien à foutre, c'est pas miss Police Nationale qui va me mettre la pression. Il faut que je passe un coup de fil à mon chef à la BRP pour éclaircir cette histoire et lui demander de me rapatrier au plus vite.

Je prends mes clefs, mes clopes, fulmine en réalisant que ma bagnole est restée à Barbès. Mon casque sous le bras, je claque la porte. Assis sur ma bécane, j'allume une clope et appelle la brigade.

— Salut, Marc, passe-moi le chef, magne-toi !

Ma cigarette plantée entre les lèvres, j'attends.

— Bonjour, Véline, je suppose que tu as été mis au courant.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Putain, c'est quoi ce bordel, Ced ! Je ne veux pas travailler pour ces tocards, alors sors-moi de ce merdier !

— Je suis désolé ! Je ne peux rien faire, les ordres viennent de plus haut. Crois-moi, ça me fait chier !

— Pas autant que moi !

— Écoute, tu finis ta mission et après on avise ! C'est intéressant pour toi, pour ta carrière.

— Ouais c'est ça, sors-moi ton baratin de fonctionnaire. C'est quoi, cette mission ?

— Je n'en sais rien...

Je balance ma clope, d'une humeur massacante.

— OK... Je te laisse ! On se rappelle.

Je mets mon casque, fait rugir ma Ducati Monster et m'engage en zigzaguant dans la circulation parisienne. Au 36, je gare ma moto dans la cour et entre dans le poulailler. Comme un con dans l'entrée, je réalise ne connaître ni le nom ni le grade de ma nouvelle collègue. Ça m'emmerde, je me retiens de faire demi-tour.

Un visage connu me salue, je ne me souviens plus du nom de ce

type mais il peut m'aider. Je l'interpelle, ne sachant pas comment lui indiquer ce que je recherche.

— Salut... Euh...tu ne sais pas où je peux trouver une grande brune qui travaille ici ? Lieutenant ou capitaine ?

— Alors, le Ruskoff, on vient chasser dans nos effectifs ? dit-il en se marrant.

Quel abruti ! Au moins, il se rappelle de moi et du surnom que tout le monde me donne. Ça m'agace, je ne suis pas russe mais bulgare. Rien n'y fait, quand ils te collent une étiquette, c'est mort.

— Ouais... Balance l'info, je suis pressé.

— Il y en a pas mal des brunes. Si tu dois toutes les faire, tu vas y passer la journée, balance-t-il en se grattant la tête.

Putain, il n'arrange pas mon humeur.

— Je ne sais pas. Une brune, plutôt bonne avec un...

— ... beau cul ! Oui, c'est Mila, je pense. Continue jusqu'à l'avant-dernier étage, elle doit être en salle de réunion. T'es un veinard.

Pas vraiment ! Je me passerais bien de ce genre de rencard. Je le laisse finir tout seul, entame ma montée, longe le couloir et l'aperçois dans une salle, assise sur une table. Je m'avance. Tous les regards se tournent vers moi. Deux types, Eliott, une petite blonde et Lara Croft. Appuyé au chambranle, je croise les jambes en affichant mon plus beau sourire.

— Salut, la compagnie !

— Vous êtes en retard ! rétorque froidement Miss Monde en me fusillant du regard.

— Je me suis perdu dans les étages et vous aviez oublié de me préciser votre petit nom.

— Je vous présente le lieutenant Véline Iliev, il nous vient tout droit de la BRP et va infiltrer le groupe thérapeutique. Vous allez voir, il est charmant ! dit-elle en reportant son attention moqueuse sur son auditoire.

Elle se lève, m'invite à la suivre. Tout en marchant derrière elle, je profite du spectacle. Habillée comme hier, seul le T-shirt blanc est devenu noir. Ses cheveux sont relevés en queue de cheval et l'envie de tirer dessus me démange.

Elle ouvre une porte sur laquelle une inscription indique : « Capitaine Mila Debreve ». OK, c'est ma supérieure, il n'y a plus de

doute. Je calme mes velléités de décoiffage, entre et m'installe sagement sur une chaise. Elle s'assied derrière son bureau où s'amoncelle un tas de paperasse, m'observe un temps : je lui souris.

— Iliev, j'imagine que vous êtes impatient de savoir en quoi va consister votre nouveau job ?

— On peut dire ça comme ça.

— Vous allez devoir intégrer un groupe de parole dans un centre psychologique, reprend-elle, le sourire aux lèvres.

Putain, ce n'est pas trop tôt ! Elle se déride.

— Comme patient ou comme psy ?

— Comme patient. Sinon nous aurions choisi quelqu'un d'autre ! s'exclame-t-elle en riant franchement.

Elle n'a pas vraiment tort, en plus je ne peux pas les encadrer, ces suceurs de cerveau.

— Quel genre de groupe ?

Son silence m'inquiète. Putain, ils vont m'envoyer chez les tarés !

— Un groupe pour des personnes qui souffrent de leurs pratiques ou addictions sexuelles.

Le souffle coupé, je n'ose pas imaginer ma tête en la voyant hausser les sourcils et se mordre la joue pour ne pas s'esclaffer. J'inspire profondément et me pince l'arête du nez pour me calmer.

— Attendez...vous me demandez de me faire passer pour un putain de pervers ? Non, pas possible, jouer les pédophiles, les violeurs ou je ne sais quoi d'autre, c'est trop pour moi ! Je vais leur défoncer la gueule dès qu'ils vont ouvrir la bouche. À la BRP, j'en ai vu des putes amochées par leurs soins, je vais faire un massacre !

Elle reprend son sérieux.

— Véline, détendez-vous. Ce sont juste des personnes qui veulent parler de leur sexualité qu'ils jugent eux-mêmes difficile à vivre, car envahissante ou trop particulière. Il n'y a rien de dangereux ou d'interdit dans leurs comportements. S'ils sont dans ce groupe, c'est de leur plein gré : ils sont inoffensifs.

— Alors pourquoi m'envoyer chez ces cinglés si c'est une réunion Tupperware ?

— Pour ça, répond-elle en étalant des clichés devant moi.

J'observe attentivement les photos d'un type bien refroidi dont les

parties génitales ont été arrachées et enfoncées au fond de sa gorge. C'est dégueulasse, mais je ne peux m'empêcher de sourire. Il faut détendre l'ambiance et mon humeur s'arrange.

— Je ne sais pas ce qu'il a pu faire, ce gars-là, mais on lui a littéralement fait bouffer ses couilles !

Elle marque un temps d'arrêt et me scrute. La capitaine ne semble pas accrocher avec mon humour.

— Iliev, ce gars-là, comme vous dites, était un patient du groupe ! Il souffrait de masturbation compulsive. On l'a retrouvé chez lui et tout nous laisse penser que ce n'est que le premier d'une longue liste.

Je me retiens de ne pas partir dans une crise de fou rire.

— Vous êtes à la recherche d'un malade mental qui zigouille tous les adeptes de la masturbation ! Non, mais sérieusement, il va y avoir une extermination de la gent masculine !

— Un deuxième patient a été tué, il y a une semaine : c'est une femme. On l'a retrouvée dans sa baignoire, étranglée par son tuyau de douche. Elle était *sex addict* et en souffrance.

Ça y est, c'est parti, j'éclate de rire. Cette affaire commence à me plaire. Il faut que je me calme car je vois bien qu'elle perd patience. Je souffle, retire mon blouson et sors mon paquet de clopes. Je lui en propose une, qu'elle accepte.

— Nous pensons que le tueur côtoie ses victimes dans l'espace thérapeutique et vous allez devoir nous aider à le trouver en y participant.

Oh, la vache, je sens que je vais m'éclater !

— OK... et moi, j'arrive avec quoi comme bagage ?

— Votre interpellation d'hier soir a facilité la création de votre personnage. Vous êtes atteint de masturbation compulsive et cela commence à vous poser un problème à cause de votre arrestation ; de plus, cela vous coûte cher en appels érotiques surtaxés, débite-t-elle avec un sourire en coin.

Je n'ai plus du tout envie de me marrer.

— Vous m'avez collé sur écoute ?

Ça me rend dingue qu'on fouille dans ma vie. Elle détourne le regard, gênée.

— Je ne connais pas vos penchants sexuels et j'en ai rien à foutre. Mais vous êtes parfait pour le rôle.

En effet, vu comme ça, j'ai le profil idéal.

— Votre expérience à la BRP nous intéresse aussi car beaucoup assouvissent leurs pulsions en ayant recours à la prostitution. Iliev, on compte sur vous.

Ouais, c'est ça, passe-moi de la pommade, tente de m'amadouer. Mais elle ne pense tout de même pas...

— Sérieusement, vous ne croyez pas que j'ai réellement des problèmes ?

— Ce que je pense n'est pas important ! L'essentiel, c'est que la psy vous accepte dans le groupe et cela ne devrait pas être trop difficile, car vous êtes assez convaincant.

C'est plié, elle me prend pour un obsédé de ma queue et, malgré son sourire, je ne suis pas certain qu'elle trouve ça séduisant. Je dirais même qu'elle en profite pour se foutre ouvertement de ma gueule. Elle veut que je joue les obsédés, eh bien, allons-y ! Elle va jouer avec moi avant la fin de cette mission, j'en fais mon défi perso.

— Pas de problème ! La psy va m'adorer ! On commence quand ?

Surprise par mon attitude conciliante, elle se détend.

— Très bien... je suis ravie ! Le groupe a lieu tous les jeudis, associé à un entretien individuel avec la psy tous les mardis. Vous avez rendez-vous demain à 14 heures pour demander votre intégration à la thérapie. Plus question pour vous de venir ici, vous resterez évidemment en contact avec l'équipe mais nous ne pourrons nous voir que dans la confidentialité. À partir de demain, vous n'êtes plus dans la police, vous vous êtes fait virer à cause de votre penchant et de votre arrestation. Je suis désolée pour hier, mais c'était nécessaire pour votre couverture.

J'écoute son monologue en l'observant attentivement. Cette enquête l'emballe, je perçois son excitation, l'agitation dans son cerveau de flic. Je me perds dans la contemplation de sa bouche, de ses yeux bleus, de sa main qui repousse délicatement des mèches de cheveux derrière ses oreilles.

— Iliev ! Vous m'écoutez ?

Je sursaute. Bordel, Véline, concentre-toi ! Demain tu es lâché tout seul dans un groupe avec des cinglés du cul, une psy et un psychopathe. Putain de cocktail.

— Ouais... La psy, elle ne peut pas nous aider ?

— Concentrez-vous ! Pour votre sécurité, personne ne doit être au

courant. Vous êtes notre seul appui : il va falloir vous rapprocher de tous les patients mais aussi du personnel soignant, dit-elle en me regardant, dépitée par mon intervention.

Je la fixe avec intensité : elle cligne des yeux. Ah, je progresse ! Je me penche et pose mes avant-bras sur le bureau.

— Je vais devoir me rapprocher ? Vu le profil de vainqueur des participants, ça risque d'être chaud. Ça va finir en partouze.

Elle recule légèrement sur son siège mais ne me lâche pas du regard. Eh oui, ma beauté, tu vas vite te rendre compte que je ne fais pas que me branler.

— Iliev, vous utilisez les méthodes que vous voulez ! Tapez-vous l'ensemble du groupe si vous jugez que c'est opportun, mais n'oubliez pas que vous devrez me faire un rapport détaillé de tous vos faits et gestes.

Je souffle la fumée de ma clope.

— Ça va vous plaire. On va bien se marrer en débrief, tous les deux !

Chapitre 3

L'équipe

Je ressors de son bureau plus motivé qu'à mon arrivée. Elle a réussi à me faire digérer la pilule de mon affectation forcée, d'autant que je ne vais pas être obligé de me farcir son équipe toute la journée. Je préfère encore aller me faire castrer dans ce putain de centre psy.

La vache, quelle mission ! Je sens que je vais bien me marrer, ça va me changer des trottoirs de Paris ! Véline, tu y vas pour bosser alors tu te concentres. Couvre tes arrières.

J'avance dans le couloir en riant tout seul. Le cul hypnotique de ma supérieure se retourne, m'offrant un autre point de vue de son corps, tout aussi intéressant.

— Véline, je vois que cette mission semble vous réjouir !

— Vous n'imaginez pas...

Imperturbable, elle entre dans la salle de réunion.

— Je vous présente l'équipe qui va vous suivre tout au long de votre infiltration. Eliott, que vous connaissez déjà.

Lui, je ne peux pas l'encadrer.

— Stéphane, notre as de l'informatique. Un vrai traqueur du net, il suit nos patients et le personnel soignant depuis son PC. Toutes leurs activités sur les réseaux sont surveillées. Il vous a créé un profil et tout un historique.

Un petit mec, le crâne rasé, le visage décoré de piercings au niveau des arcades, des oreilles et de la bouche, avec un look improbable – jean large et sweat vert affichant un gros smiley jaune – s'avance. Putain, on dirait un sapin de Noël ! Je me marre, lui serre la main.

— J'ai hâte de découvrir le CV que tu m'as concocté !

— Tu ne vas pas être déçu ! Tu es un vrai sérial branleur, me répond-il avec un sourire en coin qui en dit long sur mon personnage.

Mila continue les présentations.

— Fred et Lola, nos enquêteurs de terrain.

Je les salue, ils ont l'air sympathiques. La petite blonde me sourit

franchement.

— Véline, enchantée ! J'espère que tu es plutôt ouvert d'esprit. Cette mission ne va pas être facile !

— Oui, accroche-toi, mon gars ! Mais on est là si tu as besoin de parler, d'échanger, ajoute Fred, un grand brun à la stature impressionnante.

— Plus rien ne me choque. Cinq ans de BRP et la sexualité n'a plus de secret pour toi !

Lara Croft s'installe sur une table et me montre un tableau au mur sur lequel des photos sont épinglées.

— Commençons par faire connaissance avec nos candidats, car demain vous êtes lâché dans la nature et il faut absolument que vous réussissiez votre examen d'entrée, c'est-à-dire passer le barrage de la psy !

Je scrute les clichés de mes futurs amis. Stéphane, assez excité, prend la parole :

— Tu as Elias, un vrai geek, lui c'est mon pote sur tous les réseaux, son pseudo c'est Déf007. Il a vingt-cinq ans, est très actif sur le net, adepte de la webcam mais surtout addict aux vidéos porno, sextapes... Il se branle toute la journée devant son ordi ; je n'ose même pas imaginer l'état de son clavier et de son écran.

— Charmant ! Il va falloir que je me fasse inviter à boire un verre chez lui.

Fred renchérit en riant.

— Bon courage ! Je l'ai interrogé lors de notre enquête, il est très renfermé, limite autiste. Sa vie sociale se résume aux stars du porno et au groupe. Il ne sort presque jamais, ne travaille pas et est entretenu par sa grand-mère qui vit à Cannes. Il souffre beaucoup de son addiction et espère pouvoir intégrer un peu plus le monde réel.

Il enchaîne en me montrant une grande brune, cheveux longs, sourire aguicheur.

— Elle, c'est Géraldine, trente-cinq ans, mais elle se fait appeler Eva. Fais gaffe, c'est une bombe à retardement, garde tes distances sinon elle va t'exploser à la gueule ! Très atteinte, elle baise tout ce qui bouge et est bourrée de médicaments. Idem, elle souffre énormément de sa pathologie qui lui a coûté un divorce et la perte de la garde de ses deux enfants de cinq et trois ans. Tu n'auras pas de difficultés à t'en approcher, elle viendra toute seule.

— Putain, vous m’envoyez à l’abattoir !

— Lui c’est Carlos ou Carla. Ça dépend... reprend Lola.

Je me concentre sur la photo, un mec plutôt pas mal, brun aux yeux verts.

— Hein ? Comment ça, ça dépend ?

— Il se travestit pour avoir des relations sexuelles. Rien de bien méchant, mais sa femme exige qu’il se soigne car elle n’est pas vraiment excitée par son penchant. Il a un enfant de trois ans et travaille dans une banque.

— OK. Lui, je l’emmène faire les boutiques de lingerie.

— La petite brune aux cheveux courts, c’est Lucie, elle a vingt-deux ans et souffre de masturbation compulsive, comme toi. Elle est très sympathique, étudiante en photo. Elle est peut-être un peu fétichiste car ses clichés noir et blanc, certes très artistiques, ne représentent que des parties du corps et notamment les parties génitales. Mais passons aux cas les plus intrigants.

Mila, jusque-là silencieuse, s’avance.

— Suzanne, trente-huit ans, adepte du SM extrême en tant que soumise. Son penchant prend des proportions inquiétantes, elle est dans ce groupe car elle a basculé dans le gore, les scarifications, les mutilations. Son mari est chirurgien et l’a infibulée lors d’une séance collective. Elle a craqué et demande de l’aide. C’est une personnalité troublante, à la fois douce et très sûre d’elle, nous avons également mis son fan du bistouri sous surveillance.

C’est plutôt une belle femme, élégante. Là, je ne suis pas certain d’avoir envie d’aller dîner chez eux pour me faire ficeler comme un rôti.

— Ici c’est Alex, l’uro. Son kiff, se faire uriner dessus par une ou plusieurs personnes. Il est bi avec une vie nocturne assez agitée : alcool, drogue, tout y passe. Tu devrais bien t’entendre avec lui !

Surpris, je me retourne. Pour qui elle me prend ?

— Pardon ? Me faire pisser dessus, ce n’est pas mon trip et encore moins si je dois lui prêter mon cul !

Elle cligne des yeux, embarrassée. Tiens, tu commences à faiblir, ma jolie.

— Véline, il aime se faire arroser, pas l’inverse. Enfin... je crois. De plus, je vous rappelle que vous n’êtes pas obligé de tester toutes les pratiques de nos suspects. Vous pouvez entrer en contact avec eux

autrement !

— Ouais, je vais essayer. Mais c'est un vrai catalogue de la Redoute, votre plan !

Lola pouffe de rire, Stéphane me dévisage, interloqué, et Fred se bidonne dans un coin. Eliott, on l'oublie, il ne sert à rien, juste à me faire chier. Mila reprend son exposé, je bloque sur sa paire de seins qui s'agite sous mon nez.

— Véline ! C'est par ici que ça se passe ! Vous commencez à m'inquiéter, vous allez implorer chez nos obsédés !

Tout le monde se marre. Je relève la tête.

— Les débriefings m'aideront à évacuer mes tensions.

Elle lève les yeux au ciel.

— Lui, c'est Romuald, trente-cinq ans, fétichiste des prothèses. Il tripe sur les femmes mutilées ou handicapées. Une personnalité assez mystérieuse mais une vie plutôt normale : célibataire, chef cuisinier dans un restaurant dans le XI^e.

Je passe ma main dans mes cheveux déjà pas mal ébouriffés. On touche le fond. Du coin de l'œil, je perçois ma petite Lola en plein matage. Elle est mignonne et certainement facile à dévergonder. Je me reconcentre sur ma supérieure, beaucoup moins réceptive.

— Et vous me disiez qu'ils n'étaient pas cinglés ? Je ne sais pas ce qu'il vous faut ?

— Ils ne sont pas dangereux, enfin... normalement. Pas de casier, rien d'illégal dans leurs pratiques, car toujours avec consentement.

— Sauf que dans le tas, il y en a un qui a fini par vriller à force d'entendre leurs obscénités !

— Bon, finissons-en. Voici le personnel soignant. La psy, trente-cinq ans, veuve, son mari est décédé il y a un an d'une maladie rare, je ne sais plus laquelle. Elle est très professionnelle, assez froide, une belle réputation et un cabinet privé en plus de son travail au centre. Soyez vigilant, elle ne doit pas vous démasquer, elle est très douée. Elle serait furieuse contre nous et nous pourrions perdre sa confiance. Très affectée par les crimes, elle nous aide beaucoup.

J'émetts un sifflement en écarquillant les yeux.

— Plutôt pas mal, le Docteur Maboul ! Vous êtes certain qu'elle n'a pas dévié sexuellement ? Je veux bien aller tester son divan et me faire sucer les neurones !

Silence. Ils me regardent tous, l'air complètement ahuri ; seul Fred, la main devant la bouche, cache son hilarité.

— Bordel, vous êtes coincés dans votre service ! Il va falloir vous dérider car vous n'avez pas fini de m'entendre. Je vais avoir plein d'histoires à vous raconter avec votre casting ! Un vrai conte de fées.

— Véline, soyez prudent. Vous ne semblez pas mesurer le danger de cette mission. Nous avons affaire à un tueur méthodique, froid, au mode opératoire très bien pensé. Je ne veux pas vous retrouver avec vos parties génitales enfoncées au fond de votre gorge, s'inquiète ma tornade brune en se redressant, l'air sérieux.

Je te rassure, ma belle, moi non plus ! Je les préférerais au fond de la tienne !

Cette pensée fait grimper ma température corporelle, si ça continue je vais entrer dans mon rôle plus tôt que prévu. J'inspire et retire mon blouson.

— Ne vous en faites pas et vous êtes là pour me protéger. J'espère que vous savez pêcher car vous êtes clairement en train de m'utiliser comme appât en jetant ma queue au bout de votre ligne dans cette fosse à requins.

Mila se met à rire franchement, suivie de son équipe.

— On ne va pas vous lâcher ! On sera derrière vous en permanence, sauf dans le centre. Steph s'est occupé de tout.

— Comment ça, derrière moi en permanence ?

— J'ai mis des traceurs sur ta voiture, ta moto, des micros et caméras dans ton appartement. Depuis mon PC je vais pouvoir tout surveiller, m'informe le chauve.

— Attendez ! Mon gars, t'es un malade, je ne suis pas un Sims ! Putain, ça ne me plaît pas !

— Véline, le tueur tue ses victimes à leur domicile. Nous ne voulons prendre aucun risque. Si vous l'intéressez, il y a de fortes chances qu'il cherche à venir chez vous, insiste Barbie Super-flic.

J'arpente la pièce, énervé. Je sens que ma vie va devenir un enfer.

— Véline, je suis désolée, mais je vous assure que c'est vraiment nécessaire.

— Venez dormir avec moi si vous êtes inquiète !

— Vous êtes vraiment lourd ou vous le faites exprès ?

Je me calme, m'assieds sur la table en ricanant et m'allume une

énième clope. Elle m'observe, reprend :

— Je sais que vous allez à votre entraînement de boxe deux fois par semaine.

Décidément, ils savent vraiment tout sur moi. Je ne suis pas prêt de me la serrer, la brunette.

— Je vous y retrouverai pour faire le point. Si vous avez besoin que je vienne en dehors de ces entraînements, vous m'envoyez un message. Faites toujours référence à ce sport pour me parler, n'évoquez jamais le groupe.

Je vais au moins pouvoir me la faire sur le ring.

— On discute où ? Dans les vestiaires ou les douches ? Parce que je ne sais pas si vous connaissez ma salle de boxe, mais vous allez faire sensation !

— Oui, j'y suis déjà allée pour m'inscrire et vous demander comme coach pour mon entraînement. Tout est organisé. Maintenant, je vous propose de regarder plus en détail les dossiers des participants avec l'équipe avant votre départ, car vous ne remettrez plus les pieds ici sans notre tueur !

*

En déjeunant, je les écoute me parler de leur enquête au point mort : aucun indice, aucune trace de notre psychopathe. Les profileurs ne peuvent même pas dire si c'est un homme ou une femme. En fin de journée, après avoir calé toutes les modalités de contact entre nous, je me sens un peu mieux au sein de leur équipe. Seul Eliott se la joue distant, mais pas seulement avec moi.

Il est 19 heures quand ils décident enfin de me lâcher. La tête farcie, je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi, prendre une bonne douche et me vautrer dans mon canapé avec ma *sex addict* préférée. Merde ! J'avais oublié l'autre derrière son écran. Je vais voir Stéphane.

— Dis-moi, tu peux commencer ta surveillance à partir de demain ? Là, j'ai ma dose et ça me fout les boules de savoir que vous m'observez. Laisse-moi encore une soirée peinard !

— Pas de problème ! Promis, ce soir, je débranche !

— OK, t'es cool.

Je salue tout le monde, prends mon casque et redescends à toute vitesse dans la cour en passant devant Mila qui discute avec un mec en costard-cravate dans l'entrée.

— On se retrouve à l'entraînement !

Un clin d'œil à la belle brune qui me suit du regard et je grimpe sur ma moto. Je démarre, fais rugir le moteur, lui adresse un petit signe de la main en la matant dans le rétroviseur. Aucune réaction. Ce n'est pas gagné avec cette gonzesse !

Je claque la porte de mon appart, jette mon blouson sur le fauteuil, me dirige vers la cuisine, ouvre le frigo et prends une bière tout en faisant défiler mes messages. Fait chier ! Quinze textos d'Elsa, elle ne veut pas comprendre ! Ça fait maintenant deux mois que je ne lui donne plus de nouvelles. Elle s'acharne et ça m'exaspère d'autant plus qu'on s'est vus... quoi ? trois fois ! Bon... Il va falloir que je me la joue gros connard car même un « salut », elle est capable de l'interpréter comme une marque d'intérêt. Je pianote rapidement sur l'écran :

> Elsa, on a baisé, c'était cool
mais m'emmerde plus.

Le « c'était cool » est de trop, je l'efface et envoie. Il ne faut pas cinq minutes pour qu'un torrent d'insultes inonde ma messagerie. C'est dommage d'en arriver là ! J'ai essayé d'être sympa, compréhensif, mais là je perds patience d'autant que je déteste qu'on me colle. Je compose le 06 de ma soirée, elle décroche rapidement.

— Véline ! Ça fait un bail !

— Salut, Louna, dispo ce soir ?

— Pour toi, pas de problème. Toujours à la même adresse ?

— Ouais et toujours les mêmes tarifs ?

— Non, ils ont augmenté. Qu'est-ce que tu veux, je suis victime de mon succès ! Mais pour toi c'est inchangé. Quelle heure ?

— 22 heures, ça te va ?

— 23 heures, je ne peux pas avant. Tu as du champagne ou je l'apporte ? Dans ce cas, il y a un supplément.

— Viens avec.

Je raccroche et file sous la douche.

PASCALE

STEPHENS

SPEED WAY



PASCALE STEPHENS

SPEEDWAY

BMR

Couverture : © Olga Ekaterincheva / © iurii / © STILLFX /
Shutterstock

© Hachette Romans, 2017, pour la présente édition.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-626477-5

1.

CLÉMENCE

Le ciel est plombé. La pluie menace et il fait froid. Je suis gelée. Plus que ça encore, et je ne parle pas de température. Mon corps est transi et mon cœur est pris dans une gangue de glace. Il doit faire des efforts démentiels pour continuer à battre, alors que le cercueil descend au fond du trou.

Tant que je n' imagine pas ce qu'il contient, j'arrive à gérer mais dès que je pense à celui qui est enfermé, à tout jamais, entre ces quatre planches, je sens l'angoisse m'envahir et je n'arrive plus à respirer. C'est un enfer et je ne sais pas comment je vais m'en sortir. On m'a répété que ça passerait, que le temps ferait son œuvre, mais je n'y crois pas.

Depuis une semaine je suis en mode survie... Le but : tenir jusqu'à l'enterrement pour être à ses côtés une dernière fois. Mais après ? Quand tout sera fini, qu'est-ce qui va se passer ? Comment vais-je pouvoir supporter le vide abyssal dans lequel j'ai été projetée le jour où j'ai reçu ce coup de fil assassin ?

Trevor avait une voix douce, empreinte d'empathie, mais ses mots étaient terribles et ils m'ont broyé le cœur. J'ai lâché mon portable et je me suis écroulée, essayant d'assimiler ce que je venais d'entendre. « Clem, je suis désolé, ma puce... c'est Josh... » Mon meilleur ami n'a pas eu besoin d'en dire plus, mes jambes ont cédé et, alors que Trevor hurlait au téléphone, je n'étais déjà plus là, happée par l'horreur.

Mon amour, celui qui allait devenir mon mari, venait de me laisser pour toujours, emporté par sa passion. La Suzuki était pulvérisée, un freinage trop tardif, un concurrent qui le percute par l'arrière, la moto qui part en tonneau et qui retombe sur son pilote, le tuant sur le coup. Accident improbable, rare mais fatal, et une vie brisée, une de plus... Un lourd tribut payé à la course. Un sacrifice fait à la déesse vitesse et à son corollaire, l'adrénaline, une drogue qui ne vous lâche plus à partir du moment où vous y avez goûté.

Alors que le cercueil est maintenant au fond, dissimulé à ma vue, je n'ai qu'une envie, plonger à mon tour et le rejoindre. J'esquisse

un pas pour me rapprocher de la fosse mais une main m'arrête dans mon élan. Je sais à qui appartiennent ces longs doigts nerveux. Trevor ne m'a pas quittée depuis que je les ai retrouvés à l'hôpital. Ils étaient tous là. Les mécanos, le team manager, le deuxième pilote, les ingénieurs. Ils me fixaient tous, quand je suis entrée dans la salle d'attente.

Qu'y avait-il à attendre ? Il n'y avait plus aucun espoir, Josh était déjà mort dans l'ambulance qui l'amenait à l'hôpital. Nous sommes restés pour ses parents et son frère... Ils avaient demandé à être les seuls à rester avec lui, j'étais exclue de leur veille. Eux seuls auraient le droit de le voir ; moi, je n'étais que la petite amie, alors que nous attendions la fin de la saison pour nous marier... Les parents de Josh ne me portent pas dans leur cœur, je n'avais aucun réconfort à attendre de leur part alors j'ai laissé les différents membres de l'équipe me prendre dans leurs bras, m'étreindre, m'abreuver de mots qui n'avaient aucun sens, qui ne me faisaient aucun bien, alors que mon monde s'écroulait.

La cérémonie funèbre s'achève et on m'entraîne vers la sortie alors que je voudrais rester là, avec lui. Je sais qu'il est là. Et je n'ai qu'un désir, un besoin, m'allonger par terre et poser ma main sur la terre, pour l'étreindre encore une fois...

C'est horrible ! C'est impossible !...

J'aurais voulu tellement plus pour lui rendre hommage, pour lui faire plaisir une dernière fois. Mais je n'ai décidé de rien. Edna et Barney, ses parents, ont pris les choses en main, je n'ai pas eu mon mot à dire, ou je n'ai pas su me faire entendre. Je n'en avais pas la force, peut-être.

Trevor m'aide à m'installer dans la voiture, il vient même de boucler ma ceinture, comme si j'étais une enfant. Et je le laisse faire. Je sais que je devrais me révolter, monter aux créneaux pour crier, hurler, me défendre mais, pour le moment, c'est plus facile, plus confortable. On me guide, on me dit quoi faire, comment le faire et, comme ça, j'ai tout le temps de penser à lui.

Il me manque tellement !

Je hurle dans ma tête et personne ne m'entend. Je crie ma peine, je voudrais tellement qu'il revienne, qu'il me prenne dans ces bras, qu'il soit là, tout simplement.

Nous avons gagné la salle mise à la disposition de la famille pour accueillir tous ceux qui ont connu et aimé Josh... Je l'ai connu, mieux que personne je crois, je l'ai aimé, je l'aime et je l'aimerais encore longtemps. Comment pourrait-il en être autrement ?

Josh était la plus belle personne que j'ai pu rencontrer dans ma vie. Fans de moto l'un et l'autre, nous avons fait connaissance lors d'une course de vitesse à laquelle nous participions tous les deux. Je l'avais battu ce jour-là, avec ma Kawa... Il était venu me féliciter après le passage du drapeau à damiers, pas du tout amer d'avoir été mis à mal par une fille, alors que d'autres se demandaient encore comment un pilote, avec des seins et un vagin, pouvait se tenir sur une moto.

Josh et moi avons gravi tous les échelons, côte à côte. Championnats régionaux, nationaux, internationaux. Nous avons atteint les hautes sphères, ensemble, le Graal de tout pilote de vitesse, la catégorie reine, la moto GP et le clan très fermé des meilleurs pilotes mondiaux.

Je souris... Josh n'a jamais remis en doute ma position, pour la simple raison que je suis une fille. Il n'avait rien à voir avec tous ces crétins dont certains sont là, aujourd'hui. Il n'a jamais fait de différence, il ne m'a jamais fait sentir que je n'avais pas ma place au milieu de la meute, bien au contraire. Quand il me voyait enfile ma combi, il souriait et me regardait avec tant de fierté qu'à chaque fois j'en étais saisie. Il a toujours été à mes côtés même quand c'était difficile, alors qu'on m'insultait, me critiquait, je n'avais rien à foutre là. Pour être honnête, ce n'est pas tant le fait que je sois une fille qui heurtait certaines sensibilités mais plutôt que je sois une fille concourant pour le titre de champion du monde, dans la plus prestigieuse catégorie. Ça en agaçait beaucoup.

Josh était mon pilier, ma force, la moitié de mon cœur, mon âme sœur...

Je regarde les personnes venues aujourd'hui. Soit pour lui rendre hommage, soit pour soutenir ses parents, soit pour se faire voir...

Mes amis sont là... Trevor qui essaie de ne pas trop s'éloigner de moi, l'équipe dans laquelle Josh courait ; Violette, ma moitié amicale qui veille de loin, mais veille quand même malgré son infinie tristesse. Mes parents, les siens et mon frère qui a perdu son meilleur ami. Ils m'entourent et je leur en suis reconnaissante mais malgré tout je me sens seule.

Et c'est ça depuis qu'il est parti.

Il y a toujours quelqu'un avec moi... De quoi ont-ils peur ? Que je mette fin à mes jours ? Ils ne me connaissent donc pas ? Je suis anéantie par la disparition de l'homme que j'aimais et avec lequel j'allais finir ma vie. Mais je sais aussi ce que notre passion commune peut coûter. Oui, elle est extrême, dangereuse... pourtant rien

n'aurait pu empêcher Josh de courir, même pas moi. D'ailleurs il ne me serait jamais venu à l'esprit de le lui demander. Pas plus que je n'aurais accepté qu'il le fasse.

Si je n'avais jamais peur pour moi quand j'étais au guidon de ma machine, pour lui je me rongerais les sangs et je sais que c'était pareil de son côté, mais nous n'en avons jamais rien dit... Nous nous respections et nous nous aimions beaucoup trop pour faire un truc pareil.

Depuis une semaine, je ne fais que repasser en boucle nos cinq ans de vie commune. Nos rires, nos larmes, nos engueulades, nos retrouvailles, nos étreintes tantôt tendres ou passionnées, les petits riens de la vie quotidienne, nos délires et nos balades à moto. Je me demande aussi : pourquoi lui ? Je suis en colère. Cette colère ne s'adresse à personne en particulier mais elle est là. Et elle me ronge. J'ai parfois envie de faire mal comme j'ai mal.

Il me manque tellement, j'ai honte de le dire mais je le maudis parfois de nous avoir abandonnés. Puis je m'excuse parce que s'il avait pu choisir, il ne serait jamais parti, il serait resté avec nous. Il était tellement heureux...

Si j'ai dû arrêter la compétition, c'est parce que je suis enceinte. Je n'ai pas prolongé mon contrat avec mon écurie, nous en avons discuté et la décision a vite été prise. Josh savait que j'étais triste de tirer un trait sur les courses, si tôt dans ma carrière, mais je demeurais dans le monde de la moto en intégrant le team et je restais à ses côtés.

Peu de gens sont dans la confidence ; à part Josh, seule Violette sait que j'attends un enfant et que c'est l'unique raison de l'arrêt prématuré de ma passion. Aujourd'hui, ce bébé n'a plus que moi.

Quelques personnes sont venues me saluer...

Je leur ai rendu la politesse mécaniquement, sans aucune émotion, vide, seule...

J'en ai marre d'être là. Je ne supporte plus tous ces visages, toutes ces personnes qui retrouveront leur vie en sortant d'ici, nous laissant dans le cimetière qu'est devenue la nôtre.

J'ai besoin d'être seule, je veux rentrer chez moi.

Je me lève, j'enfile mon blouson et je préviens mes proches de mon départ. Je sais qu'ils sont réticents, qu'ils préféreraient que je reste avec eux, sûrement pour me surveiller, mais c'est au-dessus de mes forces...

2.

CLÉMENCE

J'ai refusé que Trevor me ramène. Je vais marcher. Je n'habite pas tout près mais j'ai envie de solitude.

Il fait toujours aussi froid et je me rends compte que je ne suis pas assez habillée. Mais je persiste, mes amis ne me laisseraient pas conduire de toute façon. Je ne suis pas en état, argumenteraient-ils.

Je descends le petit escalier qui mène au parking de la salle où nous nous sommes réunis. Il est rempli de voitures, de motos, celles des courageux qui ont bravé les intempéries pour un dernier hommage. Je dois le traverser pour gagner le portail et je pourrai partir. Je fourre mes mains dans mes poches et fais les premiers pas.

— Tu vas choper la mort...

Pourquoi ne suis-je pas surprise ? Je sais qui vient de m'apostropher.

— Ça réglerait peut-être mes problèmes, je lance, tout en continuant d'avancer.

— C'est seulement une expression...

— Fous-moi la paix, Nate, je ne t'ai rien demandé.

— Il fait froid et tu n'as rien sur le dos, reprend-il.

Pourquoi ne me laisse-t-il pas ? Je ne veux pas parler, surtout pas à lui.

Nathaniel McAfee, celui dont il faut se méfier sur la piste, le type qui se tape dix gonzesses à l'heure, qui ne supporte rien ni personne, sauf son team et encore, si tout va comme il le veut. Ce mec est insupportable, c'est un pilote imbu de sa petite personne qui croit que tout lui est permis parce que Monsieur a été deux fois champion du monde. OK, il m'est arrivé de rouler contre lui et je dois reconnaître qu'il est bon, super bon même, meilleur que beaucoup. Seul Josh arrivait à lui mettre des bâtons dans les roues.

Josh était lumineux, gentil avec tout le monde. Il était toujours prêt à rendre service, à donner de son temps pour ses fans, ou ceux qu'il aimait en général. Nathaniel, c'est tout le contraire. Il est

sombre, égoïste. Il ne fait que ce qu'il veut, quitte à blesser ceux qui l'entourent, et sur la piste il est souvent excessif... Prêt à tout pourvu qu'il gagne et ce, malgré les nombreuses remontrances des autorités et de son équipe. En même temps, il assure et attire la foule, toujours plus nombreuse pour venir le soutenir. C'est un gladiateur et je ne l'ai jamais vraiment apprécié.

Mais il a fait l'effort de venir aujourd'hui et je sais que ce n'est pas pour se montrer. Ils étaient des adversaires impitoyables sur la piste mais Josh le respectait, même s'il n'approuvait pas toujours son comportement.

Je me retourne et lui fais face. Il est égal à lui-même : sombre, vêtu de noir de la tête aux pieds. Couleur de circonstance, diront certains.

— Merci d'être venu, Nathaniel, mais je dois y aller.

— Je peux te ramener.

— Merci mais ce ne sera pas la peine...

— Clem, je suis navré pour Josh.

— On l'est tous...

Je passe devant lui et sors du parking.

C'est la première fois qu'il m'adresse la parole. Il fait partie de tous ceux qui pensent qu'une femme n'a rien à faire à l'avant d'une bécane. Eh bien, qu'il se rassure, il ne m'y verra plus. Je vais rester à ma place... Je serai une maman et rien de plus, qu'il soit content.

Je marche dans la rue, tête baissée et je grelotte, resserrant en vain mon blouson pour me protéger de l'humidité.

J'avance et ma tête est vide... comme mon cœur. Je suis en équilibre au bord d'une falaise et je suis prête à défaillir. Mon bébé est la seule chose qui me rattache encore au monde des vivants. C'est pour lui que je dois me battre. Je remise ma peine au placard et j'avance. Je mets un pied devant l'autre et je lutte contre le froid.

J'entends le bruit caractéristique du moteur Porsche et je soupire quand la voiture roule au ralenti à côté de moi.

— Clem...

Je continue à avancer sans m'occuper de la voiture qui me suit.

— Clem, bordel, il pleut... Laisse-moi te ramener chez toi.

— Tu me parles maintenant ?

— Monte !

— Je n'ai pas besoin de toi, Nate. Tu me traites comme une pestiférée sur les circuits et là maintenant t'es aux petits soins ? Je me fous de ta pitié ! Laisse-moi tranquille !

— C'était un super pilote...

—...

— Clémence, nom de Dieu ! Monte dans cette bagnole ! Tu n'as pas besoin d'une pneumonie en plus de tout ça.

Mais qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Casse-toi, Nate ! Qu'est-ce que t'en as foutre de moi, hein ? Fous-moi la paix, dégage, OK ?

Je suis en colère, dans une fureur noire plus exactement, et malheureusement pour lui il est le seul à proximité.

Je lui tourne le dos et le laisse là, à l'abri dans son bolide aussi sombre que lui et que cette journée.

J'entends la voiture partir sur les chapeaux de roues. Il doit être vexé que j'aie refusé son aide mais je m'en tape.

Je n'ai évacué qu'un centième de la rage qui m'habite mais c'est suffisant pour le moment.

Je n'ai besoin de personne. Mon bébé et moi allons y arriver, c'est la seule façon de rendre hommage à celui qui fera partie de ma vie à tout jamais.

CLÉMENCE

J'ouvre les yeux et, pendant quelques secondes, je me dis qu'il doit prendre sa douche ou son petit-déjeuner. Je vais le voir débarquer dans notre chambre avec un grand sourire et un café. Il le posera sur la table de nuit pour que l'arôme me tire du sommeil, puis il m'embrassera. Est-ce aujourd'hui que je dois voir la gynéco ? Nous parlerons du bébé, nous réfléchirons à un prénom et nous nous organiserons pour le reste de la saison. Nous avons prévu d'annoncer la nouvelle à nos familles ensemble mais je veux attendre les trois mois fatidiques, pour être sûre.

Mais ce matin encore la réalité revient d'un coup et me percute de plein fouet. Son côté du lit est vide et froid et il n'y a pas de café qui me réveille... Lui et moi ne rions plus, nous ne discuterons plus de rien, nous ne ferons plus jamais l'amour et c'est seule que j'irai voir le docteur.

Josh nous a quittés il y a deux semaines et autour de moi il n'y a plus que Trevor, Violette et mon frère. Je crois que j'ai fait le vide. Je ne réponds pas au téléphone. Je ne veux entendre personne parce que je ne sais jamais quoi leur dire.

« Oui merci ça va... Oui, il faut que je me laisse du temps... Oui, je referai ma vie, un jour... Oui, il était merveilleux... Oui, il nous manque à tous... Oui, oui, oui... »

Non...

Non rien ne va, non je ne veux pas que le temps passe, je ne veux rien oublier de lui, ni son rire, ni ses yeux, ni sa bouche, ni ses baisers, ni ses caresses... Non, il n'était pas merveilleux, il était beaucoup plus que ça...

Une seule raison me motive à me lever, me laver et m'habiller... Tous ces gestes du quotidien me demandent tant d'effort mais je les fais pour la vie qui pousse en moi, la seule chose tangible qu'il me reste de Josh... notre bébé, le résultat d'un amour infini.

Ce matin, je me rappelle avec précision les circonstances de sa conception et notre émotion quand nous avons appris que j'étais enceinte. C'était un soir de victoire, la dernière course que Josh ait

remportée. J'avais fini dans le top cinq et nous avons doublement fêté cette magnifique journée. Après avoir célébré l'événement avec nos équipes respectives, nous nous étions retrouvés dans notre camping-car. Notre nuit avait été un feu d'artifice. Quand, un mois après, j'avais été prise de nausées, le doute n'était plus permis.

Josh avait sauté de joie en découvrant les deux petites barres roses sur le test. Puis nous avons pris conscience des conséquences de cette arrivée absolument pas anticipée. Je devais renoncer à la compétition et c'était un crève-cœur. Mais j'étais heureuse de cet enfant que nous aimions déjà, même s'il n'était pas plus gros qu'un Dragibus, surnom débile trouvé par Josh, en gourmand invétéré.

C'est ma troisième visite chez la gynéco. J'en suis à près de quatre mois de grossesse et le médecin veut me voir, surtout après tout ce qui m'est arrivé. J'appréhende... je perds un peu de sang depuis une semaine, rien d'important, mais j'ai besoin que le médecin me reconforte, me dise que tout ira bien et que notre bébé est en bonne santé.

Ma meilleure amie m'accompagne, elle va arriver, c'est ce que m'annonce son SMS où elle rajoute qu'elle m'emmènera déjeuner après la visite.

Le docteur Corman nous accueille dans son cabinet. L'examen est long et intrusif, et la conclusion décevante. Je pensais rentrer chez moi rassurée, je ne le suis qu'à moitié. Les pertes brunes ne sont pas forcément annonciatrices de problèmes mais elles ne sont pas une bonne nouvelle non plus. La gynéco me conseille de me reposer le plus possible, de bien manger et d'éviter toutes les émotions fortes. Je n'insiste pas sur l'immense douleur qui ne me quitte pas depuis qu'il est parti mais je lui promets de faire tout mon possible et de penser au bébé.

Pendant le déjeuner qui suit, Violette fait son possible pour me changer les idées. Elle est comme moi, toujours aussi triste, les traits tirés, mais elle est là. Nous n'évoquons pas le Dragibus, comme si nous voulions conjurer le sort. Elle me ramène ensuite chez moi et me laisse, non sans m'avoir abreuvée de tout un tas de conseils.

Je me prépare un chocolat, prends un bouquin et m'installe sur le canapé.

J'essaie de me plonger dans l'histoire mais je suis trop préoccupée. Je pose ma main sur mon ventre et je me dis que le

destin ne peut pas être aussi cruel, pour m'enlever la seule chose qui me fait tenir encore.

Je suis à la lettre les recommandations de la gynéco, mais je renonce à annoncer ma grossesse à ma famille. Je suis persuadée que ça me porterait la poisse. Violette m'appelle souvent.

Les jours passent, je fais au mieux... je me surprends même à adresser une prière aux instances supérieures, pour qu'elles protègent mon enfant.

J'ai toujours des pertes et je ne peux rien y faire, seulement espérer de toutes mes forces.

Mais ça ne marche pas et je m'en rends compte très vite.

Les douleurs surviennent quelques jours après mon rendez-vous chez le médecin. C'est en pleurs que je l'appelle, mais sa secrétaire revêche ne fait pas l'effort de me comprendre et me refoule.

Je cherche alors à joindre Violette mais elle ne répond pas, puis Trevor avec qui je n'ai pas plus de chance.

Je me suis couchée et je prie encore un bon Dieu qui a décidé de me faire payer je ne sais quelle dette absurde. Est-ce que j'ai été trop heureuse ? Est-ce que j'ai déjà bouffé mon quota de bonheur ?

Je n'ai aucune nouvelle de mes amis et pourtant j'ai désespérément besoin d'eux. Je cherche mon téléphone et je me rends compte que je l'ai laissé au salon. Je me lève avec précaution, descends les quelques marches qui me séparent du rez-de-chaussée et je le sens.

C'est chaud, poisseux et la douleur est si vive et fulgurante, que je n'ai plus aucun doute.

Je m'effondre au sol, me tenant le ventre alors que j'ai l'impression qu'une bête fouille et déchire mes entrailles.

Ma dernière pensée est pour Josh... Je hurle son nom et l'implore de venir nous chercher et de nous emmener, le Dragibus et moi.